



Claude et Évy à Ashkêlon, 1968.  
© Famille Vigée.

« Le nom propre de la divine Présence est : Peut-être (*Oulaï*). » (*Tikkouné-ha-Zohar*, 69)

Revue de l'Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée  
fondée en 2007

Parmi les membres fondateurs :

Claude Vigée

Adrien Finck, Henri Meschonnic, Stéphane Mosès, Hélène Péras

Rédaction :

Heidi Traendlin, Alfred Dott, Guy Braun, Anne Mounic

Comité :

Régine Blaign, Claude Cazalé Bérard, Michèle Finck,  
Liliane Klapisch-Mosès, Andrée Lerousseau, Sylvie Parizet,  
Helmut Pillau, Anthony Rudolf.



Retrouvez *Peut-être* sur Internet : <http://revuepeut-etre.fr>

Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée

Anne Mounic

47 bis, rue Charles Vaillant 77144 Chalifert - France

Ce nouveau numéro de *Peut-être* se consacre, en majeure partie, à un hommage à Claude Vigée, qui nous a quittés le vendredi 2 octobre 2020, au cours de sa centième année. Ses amis se trouvent ici réunis afin de parler de lui, d'évoquer son œuvre et sa présence, et d'ouvrir, à ce grand poète dont, depuis bientôt quinze ans, l'association défend l'œuvre au fil de la durée, grâce à la revue *Peut-être* et aux Cahiers de *Peut-être*, ainsi qu'à deux colloques organisés à Paris 3 Sorbonne nouvelle, *Benjamin Fondane et Claude Vigée : Le questionnement des origines*, les 15 et 16 juin 2012 ; « Tu dis pour naître », Rencontres internationales autour de Claude Vigée, les 5 et 6 juin 2015. Les actes furent publiés chez Honoré Champion pour le premier ; dans un numéro spécial de la revue *Peut-être* (n° 7, janvier 2016) pour le second.<sup>1</sup>

Nous y avons tous pensé... Le 3 janvier 2021, Claude Vigée aurait eu cent ans. Tout le monde lui aurait téléphoné pour lui souhaiter un bon anniversaire. Certains l'auraient fait dans le dialecte de Bischwiller, le bas-alémanique ; d'autres, dans le yiddish alsacien du grand-père Léopold, de Seebach. Claudine ou Nathalie auraient peut-être décroché le téléphone, puis m'auraient passé leur père ou grand-père, et il aurait dit : « Vous vous rendez compte, Anne, j'entre dans ma cent unième année... » Tout cela n'advient pas. Nul ne saura jamais s'il a souffert, s'il s'est vu mourir, s'il a songé à Évy, à ses enfants, petits-enfants et arrière petits-enfants, qu'il chérissait, ou bien à son œuvre, l'axe de sa vie.

Celle-ci nous reste, marquée d'une absence. Auparavant, l'homme et l'œuvre ne se dissociaient guère. Nous percevions la force d'une voix, d'un rythme ainsi que d'une parfaite cohérence tout du long et d'une continuité de souffle. Même s'il se souciait de l'écoute de son œuvre, il n'était pas de ces poètes enfermés en eux-mêmes et inquiets de l'audience de chacun de leurs livres. « Nous aurons peut-être un petit public », espérait-il à chaque parution, à chaque lecture. Il disait « nous » plutôt que « je ». Quand je lui parlai un jour de cette recommandation de la Bhagavad Gîtâ, célèbre dialogue entre Krishna et Arjuna au Livre VI du Mahābhārata : « Tu es commis à agir, mais non à jouir du fruit de tes actes. », il me cita l'Ecclésiaste, que je reproduis ici dans la traduction d'Henri Meschonnic (Paroles du Sage, XI, 1) : « Répands ton pain sur la face des eaux // Car dans bien des jours tu le trouveras », en me disant : « Cela doit vouloir dire la même chose... » En effet. Et c'était cela que j'aimais chez lui, l'absence d'arrogance, de condescendance, d'égoïsme, la capacité d'écoute et de partage, – « nous donnons », disait-il. Et il est vrai qu'une certaine vanité égoïste est capable d'altérer une œuvre, en brisant cette continuité interne qui monte de l'ombre intérieure, muette, jusqu'aux irisations de la conscience, ce « rien de lumière » qu'a si bien décrit Robert Misrahi.

1 *Benjamin Fondane et Claude Vigée : Le questionnement des origines*. Édition et avant-propos d'Anne Mounic. Introduction de Monique Jutrin. Paris : Champion, 2014.

« Tu dis pour naître » : Rencontres internationales autour de l'œuvre de Claude Vigée. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, *Peut-être* n° 7, janvier 2016.

Claude Vigée se tenait à l'écart des rivalités du monde littéraire, ce microcosme dans lequel chacun se dispute le moment présent. Il refusait de se « mettre en ordre de bataille », comme il le disait en prononçant ces mots d'un air effaré. Courage, fuyons..., et partageons l'espoir de Kierkegaard : « ... l'intériorité c'est quand les paroles dites appartiennent à celui qui les reçoit comme si c'était son bien propre – et c'est vraiment maintenant son bien. » Cela suit ceci : « L'intériorité ne se laisse pas communiquer directement, car son expression directe est justement de l'extériorité, qui se dirige vers le dehors et non vers le dedans, et cette expression directe de l'intériorité prouve que celle-ci n'existe pas. » Il s'agit de faire en sorte que celui qui crée reconnaisse « en chaque homme l'indépendance qui lui est donnée » et fasse, « suivant ses forces, tout ce qu'il peut pour aider réellement quelqu'un à la conserver ». Et je pourrais citer également Emmanuel Levinas dans *Humanisme de l'autre homme* (c'est le philosophe qui souligne) : « Or, l'Œuvre pensée radicalement est un mouvement du Même vers l'Autre qui ne retourne jamais au Même. » Paul Valéry emploie exactement les mêmes termes dans sa leçon inaugurale du cours de poétique du Collège de France (1937) : « Ainsi, pendant son travail, l'esprit se porte et se reporte incessamment du Même à l'Autre [...]. » Il s'agit ici d'un va-et-vient intérieur ; le dialogue s'effectue au sein du sujet entre le Moi et l'Autre.

Le poète est passeur et n'impose rien, ni n'exige. Kierkegaard encore : « ... le secret de la communication consiste justement à rendre l'autre libre... ». C'est sans doute cela, la *délivrance du souffle*, pour que *vivent les hommes*.

Nous souhaitons à cette œuvre une postérité heureuse. Qu'elle soit lue attentivement sous tous ses aspects, – l'Alsace, les rigueurs de l'Amérique, Jérusalem ; l'enfance, l'histoire, le judaïsme, la pensée existentielle qui s'exprime et se complète au fil de l'œuvre ; les poèmes, les essais, les judans, les différents journaux et leurs notations tristes ou cocasses. La seule approche esthétique n'y suffit pas. C'est d'un point de vue éthique qu'il s'agit, au sens de fondement du sujet et de liberté. Il est utile de rapprocher cette pensée poétique non seulement de la pensée existentielle d'un Kierkegaard, mais aussi de la philosophie de Robert Misrahi (on trouve dans *Lumière, commencement, liberté*, 1969, des passages à rapprocher directement de l'œuvre de Claude Vigée, et Robert Misrahi a écrit sur l'œuvre de son ami<sup>2</sup>) ainsi que de celle de Michel Henry. J'ai abondamment cité ce dernier dans mon livre paru en 2005 et Claude a admis des points d'affinité, notamment sur les questions de l'intériorité. J'ai tenté, pour cet hommage, d'esquisser une vision d'ensemble des axes de l'œuvre de Claude Vigée, « De la source à la parole lumière : Cohérence des motifs et du point de vue dans l'œuvre de Claude Vigée », en espérant simplifier ainsi la tâche des futurs chercheurs. Claire Hendricks est l'une d'entre eux ; je suis en communication avec elle, répondant à ses questions quand elle le souhaite. Elle ne s'est malheureusement pas jointe à cet hommage, submergée par ses cours dans une université actuellement très perturbée par l'épidémie.

Dans un premier temps, comme le veut la tradition de notre revue, il fallait que Claude Vigée s'exprime, « À ceux que mon cœur aime ». Guy Braun m'a aidée à retrouver articles et entretiens dans *Temporel*.

2 Voir : Robert Misrahi, « À propos de *La Lune d'hiver* » (*La Quinzaine littéraire*, du 1er au 15 septembre 1970). *Peut-être* n° 4, janvier 2013, pp. 54-55.

Je ne me rappelais plus qu'il y en ait eu autant. Auparavant, toutefois, et nous remercions Astrid Starck-Adler pour sa contribution à cet hommage, il fallait que nous entendions Claude parler la langue de son grand-père Léopold, le yidich-alsacien. Il s'y exprime de façon facétieuse et avec une verve qui transparait ensuite dans ses autres œuvres. Là se trouve sans doute la source, comme notre spécialiste le suggère.

Ensuite, – « Mon heure sur la terre » –, les témoignages sont variés et viennent de presque partout, et, en tout cas, des deux lieux source et origine, l'Alsace et Jérusalem. Claudine Singer y évoque les souvenirs heureux d'Ascalon et nous reproduisons les dessins qui leur sont associés. Liliane Klapisch, qui accompagne elle aussi ce volume de son œuvre picturale, nous a confié un essai rédigé par son mari, Stéphane Mosès, en 1989, qui analyse la « trajectoire à la fois personnelle et poétique de Claude Vigée » : « Plus profondément que dans l'alternance des lieux, que dans la succession des exils et des retours, cette trajectoire s'inscrit sans doute dans les errances du langage. »

Ce qui suit, c'est ce qui n'a pas eu lieu, puisque ces communications étaient prévues pour le colloque du 29 novembre 2020 organisé par l'Institut Wiesel, qui s'est transformé en vidéoconférence, excluant ceux pour lesquels la technologie ne saurait se substituer à la vraie rencontre, au véritable échange, surtout pour un hommage posthume. « Mon approche de l'itinéraire de Claude Vigée depuis l'Alsace jusqu'à Jérusalem, et au-delà, s'articule, quelque peu arbitrairement, sur une scansion en trois temps. Au départ, il y a le pays des marais, de la brume et de la pluie ; puis plus tard, la fin inespérée de l'exil. C'est alors la découverte éblouie de l'immensité du ciel de la Terre Promise et de la roche veinée de la ville trois fois sainte. Et pourtant, ce n'est pas le lieu de l'accomplissement. Claude Vigée poursuit sa quête jusqu'au plus profond de lui-même, en perpétuel cheminement », écrit Freddy Raphaël, ami de longue date de Claude Vigée et si sensible à son œuvre. « Aujourd'hui encore, je ne peux ouvrir *La lune d'hiver* sans en être bouleversée. Avec les souvenirs de Claude Vigée, l'évocation des jours de tourmente qui ont changé le cours de sa pensée et de sa vie – quelque chose aussi remonte de la figure de mon père, des vicissitudes que Claude et lui ont connues, dans les rangs de la Résistance juive à Toulouse. C'est ma propre vérité, mon passé familial, dans l'intimité de ce récit où se construit mon imaginaire, qui remonte avec les mots. Vigée me rapporte en magicien la jeunesse de mes parents, la hardiesse de ces héros familiers si souvent croisés en rêve, leur choix de compassion et de dévouement », nous dit Betty Rojzman, fille de Paul Rojzman, rencontré par Claude Vigée à Toulouse durant les années noires.

« Claude Vigée est un esprit tout à fait indépendant, quelqu'un qui ne se laisse pas embrigader ni dans une religion, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ni dans une philosophie, ni dans une structure politique ou sociale, mais il puise son inspiration et sa ligne de vie en lui-même. Il n'a besoin de personne pour se définir une ligne de conduite », nous confie avec émotion Alfred Dott à Bischwiller. Je m'intéresse, pour ma part, à un essai publié en 1967 dans *Moisson de Canaan*<sup>3</sup> et repris en 2006 dans *Pentecôte à Bethléem*<sup>4</sup>, « Civilisation française et génie hébraïque », le sous-titre étant « Essai sur leurs rapports spirituels ».

3 Claude Vigée, *Moisson de Canaan*. Paris : Flammarion, 1967, pp. 275-290.

4 Claude Vigée, *Pentecôte à Bethléem*, Choix d'essais, 1960-1987. Paris : Parole et Silence, 2006, pp. 79-93.

Après cette parenthèse du colloque, Fernande Bartfeld, qui a su très fidèlement mettre en valeur l'œuvre de Claude Vigée, son collègue et ami, dans la revue *Perspectives*, revient sur une anecdote qu'elle lui avait contée à la suite d'un voyage au Portugal et qu'il a reprise dans *Les Portes éclairées de la nuit*. Monique Jutrin évoque l'intérêt, et le soutien, de Claude Vigée, en ce qui concerne la mise en valeur de l'œuvre de Benjamin Fondane, à laquelle elle se consacre. Thierry Alcoloumbre s'intéresse à « l'acte paradoxal » d'écrire, qui se fonde sur une « contradiction insurmontable ». Anthony Rudolf, son traducteur anglais, nous fait entendre la voix de Claude. Tout le monde y sera sensible : « "Ici, Claude Vigée, dans la messagerie... Je reçois vos messages au fur et à mesure." » J'ai même téléphoné au 00331 4527 5485 le jour qui suivit sa mort, pour rétablir le contact avec mon grand ami, pour entendre sa voix, douce et mesurée, une dernière fois. » « Mes souvenirs de Claude Vigée sont intimement liés à la lumière de Jérusalem. Une lumière que peintres et poètes continuent à venir chercher, expérimenter, et peut-être même affronter dans cette cité de Sion où, depuis l'adolescence, j'effectuais des séjours réguliers, avant de m'y installer au milieu des années quatre-vingt-dix. C'est là-bas qu'au cours de l'hiver 1998, j'ai rencontré Claude Vigée », écrit Laurent Cohen qui, comme Thierry Alcoloumbre, a connu Claude en Israël.

Margaret Teboul, dans une étude informée et rigoureuse, revient sur la participation de Claude Vigée aux colloques des intellectuels juifs de langue française, qui se sont tenus entre 1957 et 1975, et « s'inscrivaient dans un moment philosophique existentiel qui ne se résumait pas à l'existentialisme sartrien : il avait commencé dans les années trente avec Chestov et Fondane, mais aussi Wahl et Marcel, autour de la lecture philosophique de Kierkegaard ou des transferts culturels de la phénoménologie », écrit-elle. C'est un aspect de l'œuvre de Claude Vigée qui mérite toute notre attention.

Heidi Traendlin nous dit son affection pour Claude Vigée à travers son retour à la langue bas-allemanique. Muriel Baryosher-Chemouny souligne « chez ce vieux monsieur sa présence simple et chaleureuse, tout autant que puissante qui éveilla en moi de l'admiration, mais aussi un sentiment de reconnaissance ». Beryl Cathelineau-Villatte écrit : « Les souvenirs qui s'attachent pour moi à l'évocation de Claude sont divers. Les premiers sont liés à sa personne : "Si j'ai les cheveux blancs, c'est qu'ils sont pleins d'étoiles..."<sup>5</sup>, sa voix, son regard la première fois que je le rencontrai. Son regard doux, curieux, attentif à autrui, écoutant, et ouvert sur le monde ». Ottavio Di Grazia parle de « parole éthique » en ce qui concerne Claude Vigée : « La langue est ce que nous pensons et vivons. Ce n'est pas seulement un problème de théorie du langage. C'est le problème de la théorie du langage, donc toute réflexion sur ce qui est un sujet, un objet, la poésie, l'éthique, le politique etc. en dépend. C'est ce qui lie ces choses entre elles. C'est donc un problème qui concerne la philosophie. » Michael de Saint-Chéron envisage cet aspect philosophique. Rappelons à ce propos les apports de Helmut Pillau, philosophe, à la compréhension de l'œuvre de Claude Vigée.<sup>6</sup> Paul Assall insistait, lui aussi, sur cet

5 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*, in *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 689.

6 Helmut Pillau, « Claude Vigée », traduit par André Lerousseau, in « Tu dis pour naître », Rencontres internationales autour de l'œuvre de Claude Vigée. *Peut-être* n° 7, 2016, pp. 55-57 ; « Dichter im Widerstand gegen die Hegemonie der Sprache : Jean Paul de Dadelsen et Claude Vigée / Poètes en résistance contre l'hégémonie de la langue : Jean-Paul de Dadelsen et Claude Vigée », traduit par Martine Blanché, in *Peut-être*, n° 11, 2020, pp. 12-55.

aspect dans le numéro 2 de *Peut-être* : « Ce regard a une portée à la fois phénoménologique et transcendante, il ne cherche pas son but dans l'origine, dans un être déterminé une fois pour toutes, mais son origine dans le but [...]. »<sup>7</sup> Et l'auteur évoque le philosophe Hans Jonas. La contribution de Pascal Riou fut écrite du vivant de Claude Vigée.

Pierre Brunel se joint à cet hommage, même s'il ne lui fut pas possible d'y contribuer plus longuement. Nous songeons aussi à Henri Meschonnic, qui écrivait en 2003 : « Claude, tu portes la prophétie et le serment d'Isaïe (49, 18) dans ton nom même, Vigée, *'hai ani*, "moi vivant", et c'est, pour moi, la parabole du rapport entre le poème vivant, le vivant du poème, et le texte biblique comme prophétie du langage et de tout ce qui est à faire exister et qui n'existe pas, dans les sociétés. C'est même, je dirais, l'éthique et la politique du poème. »<sup>8</sup> Il existait une connivence entre les deux poètes : « Peut-être entendrons-nous désormais, le court temps qui nous reste, ta parole scander le silence de nos nuits d'insomnie, afin de transformer une fois encore en une danse nouvelle du corps transi et de l'âme muette, soulevés tout à coup par tes mots pulsants, le mutisme obstiné d'un monde sans poètes ? Déjà je crois un peu t'entendre ; tu nous refais ton joyeux signe d'envol de la main, ton signe de vie familier, depuis *là-bas*, qui est partout et nulle part. »<sup>9</sup> Ces lignes étaient signées : « Ton vieil ami, Claude Vigée. »

Nous n'oublions pas non plus la grande amie, Hélène Péras, dont nous reproduisons ici deux poèmes.<sup>10</sup> Yvon Le Men rend hommage à Claude Vigée par un poème.

Nous conservons « L'oreille ouverte », avec une étude de Nicolas Class sur l'Élégie de Marienbad de Goethe, et une introduction, par Marc Sagnol, à la poésie d'Immanuel Weissglass. S'il est une personne qui avait bien « l'oreille ouverte », ce fut Claude Vigée, que je propose d'étudier ici, « poète des poètes », dans sa relation à d'autres poètes.

Nous republions ensuite, si significatif de son œuvre, « Le Buisson ardent », ainsi que quelques poèmes. Signalons, pour ce qui est de l'œuvre poétique, que demeurent seuls disponibles les ouvrages suivants : l'anthologie du Seuil (Points) de 2012, *L'Homme naît grâce au cri*, ainsi que l'œuvre poétique complète publiée par l'association : *Jusqu'à l'aube future*, Poèmes 1950-2015 ; *Le Sentier du futur, qui mène à l'origine*, Poèmes alsaciens, édition bilingue, et les poèmes de jeunesse dans *Peut-être* n° 10. Il vaut mieux, dès lors, donner les références des poèmes que l'on cite dans ces éditions-là, où les lecteurs pourront aisément les retrouver.

---

7 Paul Assall, « Et respirer l'espace éphémère de ce monde – Claude Vigée, le poète claudiquant ». Traduction, adaptation et notes d'Andrée Lerousseau. *Peut-être* n° 2, janvier 2011, p. 79.

8 Henri Meschonnic, « Avec Claude Vigée, c'est l'oreille qui voit », in Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*. Paris : Parole et Silence, 2004, p. 9.

9 Claude Vigée, « Viatique pour un porteur d'aube », 15 avril 2009, in *Peut-être* n° 1. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2010, p. 190.

10 Ana Maria Girleanu nous signale la parution du dernier projet d'Hélène Péras, qui lui tenait à cœur, la traduction des poèmes de Iouri Jivago : Boris Pasternak, *Poèmes de Iouri Jivago*. Traduction d'Hélène Péras. Préface d'Hélène Henry. Gravures d'Henri Kirilov. Paris : YMCA Press, 2020. <https://www.editeurs-reunis.fr/product-page/po%C3%A8mes-de-iouri-jivago-boris-pasternak>

Ce numéro de *Peut-être* est le dernier dont je m'occuperai, vu que je renouvellerai pas, en 2022, mes fonctions au service de l'Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, à laquelle je me serai consacrée pendant quinze ans. Cela dit, je pense toujours que l'œuvre de Claude Vigée est capitale et mérite de trouver un public large, parmi les amateurs de poèmes, mais aussi parmi ceux pour lesquels la réflexion existentielle ne paraît pas vaine. Comme le souligne un certain nombre d'amis, la pensée poétique de Claude Vigée a une portée philosophique indéniable. C'est du côté de la philosophie existentielle qu'il faut chercher, non de l'idéalisme, qu'il critiqua. Il m'a dit un jour qu'il avait lu tous les livres de Chestov dont parlait Benjamin Fondane. S'il critiquait certains poètes, les fameux « artistes de la Faim », il ne les admirait pas moins. Il avait beaucoup d'admiration pour Baudelaire, un goût affirmé pour La Fontaine. Il fut, à mon sens, injuste envers Nerval, dont l'entreprise n'est pas régressive, mais témoigne, en un siècle troublé, d'une « résolution », qui s'exprime dans ses écrits de manière manifeste. Je citerai toujours Claude Vigée dans mes livres. Quand je pense à lui, j'entends sa voix, chaude, mélodieuse, palpitante. Je suis contente de l'avoir connu. Il se voulait encourageant ; il le fut.

Chalifert, 1<sup>er</sup> février - 17 mars 2021.



Claude Vigée à Toulouse en 1940.  
© Famille Vigée.

## Sommaire

|                                                                                                                                                                                                             |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| « À ceux que mon cœur aime »                                                                                                                                                                                | 13 |
| <i>Claude Vigée en yidich-alsacien</i>                                                                                                                                                                      |    |
| <i>Introduction</i>                                                                                                                                                                                         |    |
| par Astrid Starck-Adler                                                                                                                                                                                     | 15 |
| <i>A Peissach Brief</i>                                                                                                                                                                                     |    |
| par Claude Vigée                                                                                                                                                                                            | 16 |
| <i>Une Épître Pascale</i>                                                                                                                                                                                   |    |
| par Claude Vigée                                                                                                                                                                                            | 17 |
| <i>Chadüschem aus Baris im Tsarfess</i>                                                                                                                                                                     |    |
| par Claude Vigée                                                                                                                                                                                            | 20 |
| <i>Nouvelles de Paris en France</i>                                                                                                                                                                         |    |
| par Claude Vigée                                                                                                                                                                                            |    |
| traduit par Astrid Starck-Adler                                                                                                                                                                             | 21 |
| <i>La bonne paresse, la paresse de Dieu</i>                                                                                                                                                                 |    |
| Entretien avec Claude Vigée                                                                                                                                                                                 | 25 |
| <i>L'univers matériel halluciné de Jean Revol</i>                                                                                                                                                           |    |
| par Claude Vigée                                                                                                                                                                                            | 39 |
| <i>L'artiste de la faim, une esthétique de la négativité</i>                                                                                                                                                |    |
| Entretien avec Claude Vigée                                                                                                                                                                                 | 43 |
| <i>La poésie comme unité d'être :</i>                                                                                                                                                                       |    |
| Rencontre avec Claude Vigée                                                                                                                                                                                 | 49 |
| <i>Art poétique</i>                                                                                                                                                                                         |    |
| par Claude Vigée                                                                                                                                                                                            | 67 |
| <i>Extraits de lettres à Claude Vigée</i>                                                                                                                                                                   |    |
| par André Gide, Claire Goll, Jules Supervielle, Gaston Bachelard,<br>Paul Celan, André du Bouchet, Maurice Blanchot, Saint-John Perse,<br>Jorge Guillen, Philippe Jaccottet, René Girard, Emmanuel Levinas. | 73 |
| <i>Lettre de Claude Vigée à Albert Camus et à Maurice Blanchot</i>                                                                                                                                          | 86 |
| « Mon heure sur la terre »                                                                                                                                                                                  | 93 |
| <i>De la source à la parole lumière :</i>                                                                                                                                                                   |    |
| <i>Cohérence des motifs et du point de vue dans l'œuvre de Claude Vigée</i>                                                                                                                                 |    |
| par Anne Mounic                                                                                                                                                                                             | 95 |

*Étés à Ascalon, Israël, années 1960-1970*

*Souvenirs du paradis*

par Claudine Singer 111

*Errances du langage*

*De l'origine perdue à l'origine retrouvée*

par Stéphane Mosès 113

*L'itinéraire et la quête inachevée de Claude Vigée*

par Freddy Raphaël 117

*Claude Vigée, notre ami*

par Betty Rojzman 123

*Claude Vigée*

par Alfred Dott 127

*L'œuvre de Claude Vigée ou l'affirmation périlleuse de la valeur de la vie*

par Anne Mounic 129

*Le regard du poète*

par Fernande Bartfeld 147

*Lettre à Claude Vigée*

par Monique Jutrin 149

*Ma rencontre avec Claude Vigée et la mémoire de la Shoah*

par Thierry Alcoloumbre 153

*Claude Vigée*

par Anthony Rudolf 155

*Souvenirs de Claude Vigée*

par Laurent Cohen 157

*Claude Vigée : un intellectuel juif de langue française, lecteur de Benjamin Fondane*

par Margaret Teboul 165

*La barque de l'aube*

par Heidi Traendlin 179

*Inscrit sur le livre de la vie !*

par Muriel Baryosher-Chemouny 181

*Hommage à Claude Vigée*

par Beryl Cathelineau Villatte 183

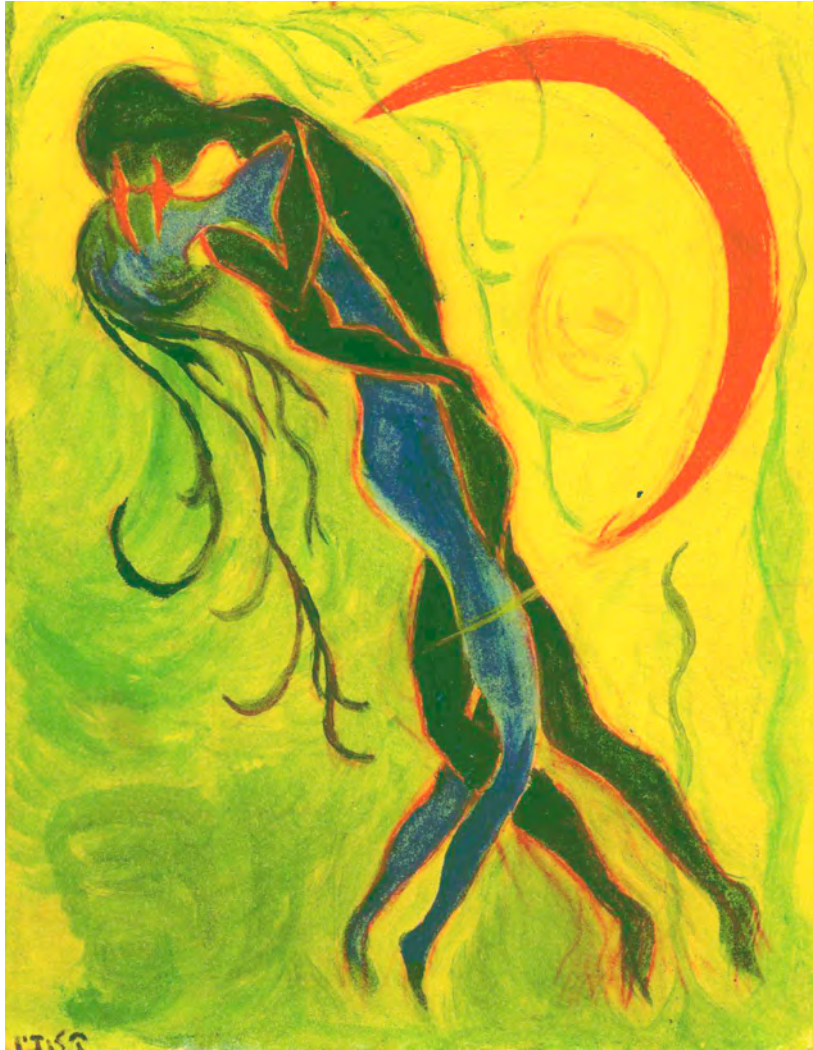
*Hommage à Claude Vigée*

par Ottavio Di Grazia 187

*L'universalité alsacienne du chant vigéen*

par Michaël de Saint-Cheron 199

|                                                                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Présence de Claude Vigée</i><br>par Pascal Riou                                                              | 207 |
| « L'oreille ouverte »                                                                                           | 211 |
| <i>Renoncement et métamorphose : l'Élégie de Marienbad de Goethe</i><br>par Nicolas Class                       | 213 |
| <i>Elegie / Élégie</i><br>par Johann Wolfgang Goethe                                                            | 216 |
| Traduction de Nicolas Class                                                                                     | 217 |
| <i>Immanuel Weissglas (1920-1979), poète de Bucovine, témoin de la Shoah en Transnistrie</i><br>par Marc Sagnol | 227 |
| <i>Qui est Il ?</i><br>par Marc Penchenat                                                                       | 248 |
| <i>Claude Vigée, poète des poètes</i><br>par Anne Mounic                                                        | 249 |
| « Le lac de la rosée »                                                                                          | 257 |
| <i>Le Buisson Ardent</i><br>par Claude Vigée                                                                    | 259 |
| <i>Poèmes</i><br>par Claude Vigée                                                                               | 273 |
| <i>Deux poèmes</i><br>par Hélène Péras                                                                          | 283 |
| <i>Je fais confiance à l'homme que je trouve dans vos poèmes</i><br>par Yvon Le Men                             | 285 |
| <i>Promenade dans les saisons</i><br>par Beryl Cathelineau Villatte                                             | 291 |
| <i>en spirale à chaque saisie</i><br><i>flamboyante résignation</i><br>par Anne Mounic                          | 295 |
| « Dompter le temps »                                                                                            | 299 |
| <i>Notice biobibliographique</i>                                                                                | 301 |
| <i>Bibliographie</i>                                                                                            | 305 |
| Publications de l'association                                                                                   | 309 |



Claudine Singer, *Étreinte*. Ascalon, septembre 1968.

*« À ceux que mon cœur aime »*



peut être

- 14 -



Évy et Claude, avec Georges Meyer. Indian Lake, 1948.

*Claude Vigée en yidich-alsacien*  
*Introduction*

par Astrid Starck-Adler

L'écrivain quadrilingue Claude Vigée est connu pour ses œuvres poétiques et prosaïques en français, en allemand et en alsacien. Bien que sa langue maternelle du côté de son grand-père Leopold de Seebach, le yidich-alsacien, parcourt ses écrits comme une langue souterraine, il n'existe que deux textes rédigés dans la langue elle-même.<sup>1</sup> Ils sont volontairement humoristiques, mais aussi pleins de profondeur existentielle et philosophique, et rejoignent en cela les œuvres de la même veine créées par les écrivains yiddish d'Europe de l'Est comme Mendele Moykher Sforim et Sholem Aleykhem. « Une épître pascal » et « Nouvelles de Paris en France » se situent en bout de chaîne d'une production littéraire qui fut florissante dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et qui perdura jusqu'après la Seconde Guerre Mondiale, notamment avec la production de saynettes écrites et représentées pour la fête de Pourim. Malheureusement, elles ne furent pas conservées. Une caractéristique importante est la juxtaposition du monde d'ici-bas et de celui de l'au-delà, trouvée dans les comédies de Mayer-Woog ou dans celles de Sholem Aleykhem.

Grâce à ces deux « tragi-comédies » de Claude Vigée qui nous font pénétrer dans la richesse et la vivacité de la langue, cultivée bien au-delà des frontières, dans l'État des vaches, c'est-à-dire en Suisse ou encore en Israël, nous avons un aperçu de la vie quotidienne du colporteur juif sillonnant la campagne alsacienne, du choc entre la campagne et la modernité dévastatrice de la ville, du conflit de générations, de l'antisémitisme qui perdure, de la dure vie sur terre opposée au paradis des ancêtres. Nous assistons aux fêtes juives, nous goûtons à la cuisine traditionnelle, nous suivons les us et coutumes, nous participons à tout un pan de l'Alsace juive à travers son moyen d'expression, le yidich-alsacien, volet occidental de cette langue qui était parlée et écrite de l'Alsace à la frontière chinoise !

Que le lecteur se laisse porter par la surprise et la joie du texte dont Claude Vigée nous a fait un don précieux. Qu'il en soit ici remercié !

---

1 Ces deux textes ont paru avec l'aimable autorisation de l'auteur dans les Actes du colloque, « Westjiddisch. Le yiddish occidental », publiés par Astrid Starck chez Sauerländer en 1994 (167-172)..

Liwer Cüssin Awerham in dr Bores Medine

- 16 -

Dr Ungel Itrig hot mr ajer Sejferle iwer s'Elsässer-Jiddische Loschen uff Yontev zür Metone vermassert. Ehr kenne mrs' maneschumme glawe, s'hot mer e grouse Simche gemacht, alli di Chochmes vun unseri Awes-Awosejnes sou gütt newenander gstellt, wie der Al-Cheit am Yom-Kipper, ganze mehanne ze geniesse.

S'iss beemess a rachmones un e nefäre, dass sou a jaufenes Loschen nur noch vun a baar Balbattem wie Ihr un unseraans sou halwer in der Schtike un im Schmächle medawert wird : mr hette oser mix derbaj ze verschteckle, denn sou ebbes chenediges sodd mr dr ganz Jiddischkaat in unserm Harjett sei Aulem züm Modell vorliege. Awer dou heleft nix dergeje. In dere miese Welt iss halt alles, wie im Zarfes, mechulle! Zegar noch unser Jiddeschmüss müss im Goles gebore geh.

Nu, lehachles will ich aisch im elsässer Mammeloschen sou ganz gemitlich altmoudisch weider kosfajene. Wenn ich widder ä maul uff Basel kumm, kenne mr aach metenander uff jiddisch-daitsch eitane, s'iss oser ka Charbenebüsche. Awer dene Jidde dou im Maugem isch's net fei genug: lügg mr dou anne! Numme Zarfes redde se noch umbeschrie. Unsri Lait henn ewe de Chusch vun dene alde bedopfene Sache veloore, sie kenne nix meih wie Oddemobil, sie mache Schmüssbariendes iwer Chalaumesdings, Lackschüh un naji Reck.

Jou jou, liwer Cüssin Awerham, das Chaiesse hot hait ka Daam un ka Rejech meih. Vun ernschte Masse Madden , vun Quetsche-n-un-Keschtekuggel, vun gütti greftigi Frimselsupp mit Matzegnepflisch, Marikgnepflisch, un alli anderi Arte Wullewutzlisch, vun Karepfe odder Hecht in ere grüne Soos mit Galerei züm ä brave Jiddefisch gekocht, vum ä gfillter Maawe voll Miggerfett un Biereschnitz, vun dem allem isch hait schu lang ka Redd meih. Alles macht nur Schneggedänz un Fisslemadentzes iwer Laulône. Sou geht die Welt zegrund, chass we cholile. Wie bei Schgautzem wird oft haitzedags under de Baljehüdem gechaiesst. Achle, bachle, baufe, isch ihr ganzi Melauche. S'iss e Schiwerleff, awer ze fiel Dajes braucht mr sich doch kaani driwer ze mache: dr egebroggt Matzekaffi gschmeggt'es morje frih doch, un aisch sicher aach.

Mr henn gemaant, ihr kumme uff Peisach zü'es in die Fesit, dou here ins Eretz ha-kaudesch. Awer oser, sagt Schiller, di grous Chamime macht's aich im vorous shun mies, eih? Ehr henn vielleicht aach e bissel arig Eime vor dene baleschtinische Goyem dou?

1 Ces écrits en ydich alsacien nous sont proposés pat Astrid Starck-Adler. Documents publiés ds *Yiddish Occidental*, pp. 167-172 (Textes reproduits avec l'aimable autorisation de l'auteur).

Cher cousin Abraham  
Dans l'État des Vaches,

L'oncle Isaac m'a fait cadeau pour la Pâque de votre petit livre sur le patois juif d'Alsace. Sur mon âme, croyez que cela m'a fait grand plaisir de voir les aphorismes de nos aïeux rangés joliment côte à côte, comme la liste des péchés dans la confession publique du Yom-Kippour, et de pouvoir en jouir tout à mon aise.

En vérité, c'est crime et pitié qu'une aussi belle langue ne soit plus parlée qu'en secret, avec un demi-sourire, par des rares chefs de famille comme vous et moi. Nous n'avons vraiment rien à en cacher, au contraire, il faudrait citer en exemple ce gracieux idiome à la juiverie entière, d'un bout à l'autre de l'univers que Dieu a fait. Mais ce sont là de vains souhaits : même notre jargon juif est devenu la proie de l'exil. Comme la France, ce triste monde est en faillite perpétuelle.

Pour mon seul plaisir, défiant le mauvais sort, je veux vous écrire aujourd'hui dans la langue maternelle des Juifs d'Alsace, suivant la mode ancienne. Un jour, quand je reviendrai à Bâle, nous pourrions discuter tous les deux là-dedans, sans en éprouver ni honte ni gêne. Mais aux yeux de nos Juifs strasbourgeois, cela n'a pas l'air assez raffiné. Voyez donc ça ! Ils font mine de ne plus savoir pérorer qu'en français. Tu parles : ... Hélas, nos gens ont perdu le sens des choses substantielles. Ils ne connaissent que des marques d'automobiles, Ils font des discours pour ne rien dire, des rêveries insanes sur des souliers vernis et des robes neuves.

Confessons-le, cher Abraham, la vie d'aujourd'hui n'a plus ni goût ni saveur. Depuis longtemps, il n'est plus question de matières sérieuses, de kougel aux marrons et aux quetsches, du bon pot-au-feu où nagent parmi les vermicelles des quenelles de matzah à la moelle et diverses sortes de vol-au-vent exquis. Qui parle encore de carpe ou de brochet en sauce verte à la gelée ? D'estomacs de bœuf farcis mijotés toute la nuit dans la graisse avec des tranches de poires confites ? Chacun fait des chichis, des entrechats, se complique la vie par vanité pure. Ainsi le monde va à sa perte. Dieu nous en préserve ! Tant de fils de Juda se conduisent déjà comme d'horribles païens : bâfrer, forniquer, se saouler, c'est là tout leur métier. Un crève-cœur, vous dis-je.

Mais à quoi bon nous faire trop de soucis ? Demain matin la galette de pain azyme émietée dans le café au lait nous paraîtra tout de même très appétissante, et à vous aussi, j'en suis sûr.

Nous avons espéré que vous viendriez en visite chez nous, en Terre Sainte, à l'occasion de la Pâque. Mais, comme dit Schiller, il n'en est plus question. La grande chaleur de l'Orient vous décourage-t-elle d'avance ? Ou auriez-vous un peu la frousse devant les Gentils philistins d'ici ?

Er brauche ka More ze henn, unseri Bnei-Yisroil steihn zämme wie aan Mann geje alli unseri Sônem. Auserdem iss grous Risches iweraal in dere Welt; un zegar in der Bores Medineh, nit wohr? Alli die Rischesbonemer solle lesosel geihn, ä dobbelder Missemeschine kenne sich die Ärel mit sammt ihrem Risches nemme: alles grousi Chateissem un Chaierôô. Ebbes misse'nr mr wahrhaftig zügesteihe: bis hait hot uns noch kaaner fun dene Mamserbenittes bekaan gemeimest. Dass iss schun allerhand. Wie mr bei uns dehaam in Haawene sagt: solang's aam güt geiht, isch mr ä Chochem.

Wennßr awer trotzdem nit zü's in die Fesit kumme welle, sinn mr aach nit brauges. Dann geih mr ze aisch in die Bores-Medine, das haasst, wenn'r dehaam bleiwe dene Summer in Basel, un uns die Kofed andün, 'es eizelaade. Ich fraj mich schun, mit aisch agebromediert iwer Grimserlisch un Weigremm wieder zu schmüsse, un Moschelisch iwer de Ben.Odem zu mache: das soll also bedeide, geje unseri ganzi liewi Mischpooche viel Iffes redde, un mansche Verwandt Kaliess mache. „Yau yau“, hot mr e moul unser Rewweleselig vermassert, „s'Loshenhô-Ro, s'gitt nix sisseres uff d'r Welt“. Un drbai hot's wie a Schlang iweraan moul a scharfi roudi Zung kerzegrad zwische Schnurres un Baard erousegezohe, un drei langi maageri Fingerschbitze drum rum gedrillt, wie wenn'S schun jetz die ganz Siisischkaat fun dere Welt im Ruddle geniesse kennt. Sou soll's uns un aisch alli lang noch wieder geih, ad meoweesrim schono!

Mit beshti Griss an Kol un Kaal, un saje mr's mochel fir dene lange Brief. Ajer gütter Frind aus Jerusholayim hinter dr Dürkei.

R.JEHOSHUAH BEN JAUSEF  
*Erev Peisach 5727*

Ne craignez rien à ce sujet, les fils d'Israël se dresseront comme un seul homme pour vous défendre contre ceux qui nous haïssent. Et puis la malice d'âme à notre rencontre est répandue partout ailleurs en ce bas-monde. Qu'ils soient voués à Azazel, tous les visages mauvais, qu'ils périssent deux fois d'une mort insolite et rare, ces prépuces fauteurs d'iniquité, ces animaux pleins de méchanceté. Vous nous concéderez au moins un point : jusqu'à ce jour ils n'ont pas réussi à nous tracter encore, ces bâtards conçus dans la menstrue de leur mère. C'est déjà un avantage considérable, Comme on dit chez nous : tant que la chance vous sourit, on passe pour un malin.

Si malgré tous mes arguments vous ne nous rendez pas visite ici, nous ne vous en garderons nulle rancune. Dans ce cas-là c'est nous qui viendrons vous voir dans l'État des Vaches si vous restez à Bâle cet été, et si vous nous faites l'honneur de nous y inviter. Je me réjouis d'échanger avec vous quelques propos diserts en goûtant les beignets trempés dans la crème au vin blanc, et d'inventer de savantes paraboles sur le genre humain. Ce qui signifie en clair : médire du prochain, ou calomnier divers membres de la famille. « En vérité, en vérité, m'a confessé un jour feu notre gentil petit rabbin (Dieu ait son âme), il n'existe rien de plus doux en ce monde que la mauvaise langue ! » Ce disant, il m'a tiré soudain entre barbe et moustaches une langue rouge, droite et affilée comme celle d'un serpent, autour de laquelle il a entortillé le bout de trois doigts longs et osseux, comme s'il savourait déjà toute la douceur de ce monde en se livrant au péché de la médisance. Pussions-nous tous vivre ainsi jusqu'à cent vingt ans.

Avec mon salut cordial à toutes nos connaissances et mes excuses pour cette longue missive, je reste votre ami Yehoshouah fils de Joseph, domicilié à Jérusalem, derrière la Turquie.

(Jérusalem, veille de Pâque.  
l'an 5727 depuis la Création du Monde)

Traduit du judéo-alsacien par l'auteur



Motsei Shawwes Tetsawei 5738

- 20 -

Liewi Dande Serafinn-selig in Gén Eidem,

Doù soch'isch un fang à Aich denne Brief im Groùs-Maugem, weit hinterm Lodringe, ze kosfäjene. Awer isch sag's Aich gleich. Ihr brauche ôser kà Kinesinne ze henn iwer das Chajesse in Bariss; s'iss e fremdi Medine, un s'geiht Aich un em Awerhamm selig immer noch besser do driwe in Gén Eidem wie bei uns in dere schaufle Weld. Unser Harriet soll aane behiite vor alli dene Ganaufem, Chadéisem un Chaierrros, wu m'r doù in alle Ecke un Ende, un aach underm Bode, drunde im Medro, andreft. Doù sprengt Jinglisch erum, die henn langi Hoor, wu ne bis uf der Doches runter falle, un die Maadlich sin, unbeschrie, gemalbescht wie fur de Püremball mit gringschminkte Aawedeckel, schwarzi Ledderhosse, un tsegar routgferbti Fiss-un Fingernejel. E scheini chafrüsse, -m'r mecht sie ôser net am Freidigznacht odder am e Yondeff zure Süde braje, chass vecholile.

Awer das wär mr' alles e' -chilik; die Schgautzem solle ewe mache wie sie wolle. S'schlimmschte kummt erscht, mai liewi Dande Serafinn; denn, wenn m'r soù in Baris am Schawwesnachmiddag wie e Kôtzen erumpaziert, wàss m'r nie ob m'r aach widder haam kummt. Iweranmoù schpringt aam' s ganze Droddwar under de Fiss in die Luft mitsamt em Baajes un alles, was drinn schteckt. Pftzigebores! Das ganz Barris iss mit Lecher dorchbohrt wie an ausgedriggelder, alder, dreifener Schwaizerkéés. Im beschte Viertel sin alli Keller vollgschdopft mit Gaas, wo bleide gange iss aus dene alte gebrochene Leidunge vum Johr 1910; doù s'chochent's noch Gaas, dass aam chalausches word! S'braucht dann nor e winzigs Flemmele ze flaggere dort unde drin, in soù em'e umselige Kéller, un schun schprengt de Saten das ganze Maugem hoch in de Himmel, bis ins Wedderloch nein. Mit Sack un Pack fliegt der Benaudem zeruck ze sai Awoséines, bevor er Zeit hot g'het, Shma Ysroïl ze rüfe. Dass ess ka gütter Masematten fer unseri Balbaddem. Vôr soù eme Schlamassel gheit a Chochem am allerbeschte verjifrech: „wait vum Gschitz git's aldi Soldate“, hot als mei Babbe selig gsaat. Nu, in dem Bariss geht's zü wie bei Dodderles, m'r kennt ma neschumme driwer meschugge wære. D'r Mensch iss gar schnell gebejert; uff aan moùl kummt soù ebbes uff aane zü im Lewe, tsegar wenn m'r noch net in Bariss chajest.

D'Lait niftere aach, wenn se in Seebach dehaam bleiwe. Mei ajener Harle, d'r Lebold-selig, hot m'r emol doù driwer e Moschele vermassert, das ajer Ette, s'Leiserle-selig, bedrift, der sei Kûsin gewenn iss. S'Leiserle-selig hot als mit seim Sack Waar uff em Ricke bei de Chakloom uff'm Land sei Srore verkaaft. D'ganz Wuch lang hot's als bei dene Gojem g'handelt un gschmüst, nur fer de Schawwes iss Es als zeruck zü d'r Mamme uff Seebach haam geloffe, un dort iss dann alles ganz yondeffdig zügange. Awer bei de Gojem hot das arme frumme Leiserle alli Daag kauscheri gsodeni Ajer un soù halb kauscherer Bibbleskéés (tvorekh)) runter g'achelt. Un wie ist das Liedel ausange? „Wupp“, hot's Leiserle gemacht, s'hot ze viel Kées gresse. Vun dem halwerdreifene Kées iss das Leiserle-selig zum Sof arig chaule worre un soù iss es am e scheine Daag geniftert, newisch. You , m'r kann rôjene uff alli Saide, im ganze Aulem wurd aam dess bissel

Veille du Shabbat Tetsavé<sup>1</sup>

Chère Tante Séraphine au Paradis,

Me voici là et je commence à vous écrire cette lettre dans la capitale, loin derrière la Lorraine. Mais je vous préviens tout de suite. Vous n'avez vraiment pas à envier la vie à Paris, c'est un pays étranger, et vous et feu Abraham, vous êtes toujours mieux lotis là-haut au Paradis que chez nous dans ce monde médiocre. Que notre Bon Dieu nous préserve de tous ces voleurs, malfrats et bêtes féroces, que l'on rencontre ici à chaque coin de rue, et même sous terre, dans le métro. On y voit courir des jeunes gens aux cheveux longs qui leur arrivent jusqu'aux fesses et les jeunes filles, que Dieu nous préserve, sont vêtues comme pour le bal de Pourim et ont du fard à paupières vert, des pantalons de cuir noir et même du vernis rouge sur les ongles des pieds et des mains. Une sacrée clique – on n'aimerait pas les inviter à dîner un vendredi soir ou un jour de fête, que Dieu nous garde.

Mais tout ceci me serait bien égal ; que les non-Juifs fassent comme bon leur semble. Le pire est à venir, chère Tante Séraphine ; car en se promenant les après-midi de Shabbat en bon notable, on n'est jamais sûr de rentrer chez soi. Tout à coup, le trottoir que l'on avait sous les pieds se volatilise, y compris la maison et tout ce qui s'y trouve. Pouah ! Quelle horreur ! Paris tout entier est criblé de trous comme un vieux gruyère desséché et non kascher. Dans le quartier le plus huppé, toutes les caves sont bourrées du gaz qui s'est échappé de ces vieilles conduites percées de 1910 ; ça pue tellement le gaz qu'on se sent défaillir ! Il suffit alors qu'une minuscule flamme vacille quelque part là en bas, dans une misérable cave, pour que le diable fasse exploser la ville tout entière jusqu'au ciel, jusqu'au trou à intempéries. Avec armes et bagages, le fils d'Adam s'envole chez ses ancêtres avant d'avoir eu le temps de dire : Écoute Israël. Ce n'est pas une bonne affaire pour nos hommes. Face une telle malchance, un homme avisé ne peut que prendre la fuite : « Loin des canons, il y a de vieux soldats », avait l'habitude de dire feu mon père. Eh bien dans cette ville de Paris, c'est tout comme chez Théodore<sup>2</sup> ; croyez-moi, il y a de quoi devenir cinglé. L'homme meurt en un rien de temps : tout à coup, dans la vie, on est rattrapé par le sort, même si on n'habite pas à Paris.

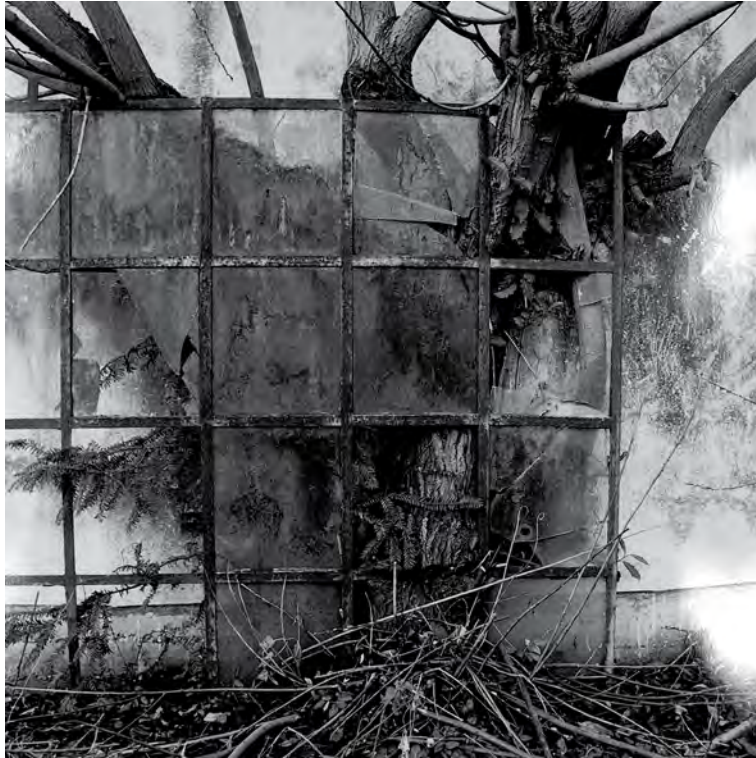
Les gens meurent aussi quand ils restent chez eux à Seebach. Mon propre grand-père, feu Léopold, m'a confié à ce sujet une histoire qui concerne votre père, feu Leiserle, son cousin. Feu Leiserle, sa besace bourrée sur le dos, allait vendre sa marchandise aux agriculteurs à la campagne. Toute la semaine, il commerçait et discutait avec ces non-Juifs et c'est seulement à Shabbat qu'il rentrait à pied chez sa mère à Seebach et là, c'était un véritable jour de fête. Mais chez les non-Juifs, notre pauvre Leiserle, en juif pieux et observant,

1 *Tetzave*, ou *Tetsave*, est la vingtième parasha (section hebdomadaire) du cycle annuel de la Torah et la huitième parasha du Livre de l'Exode (27, 20-30, 10).

2 Dodderles : café animé où on jouait aux cartes.

Léwe mies gemacht: in Bariss exschplodierte aam die Gaasleidunge ins Bonem rein, un in Seebach schtausst aam soù lang e halbdreifener Bibbeleskéés uff, bis dass m'r devun béire müss. Also seihn'ers aih, liewi Dande Serafinn, im Gén Eidem geiht's Aich immer noch am Beschde. M'r kumme ali aach emoùl ze Aich dort anne uff B'süch, awer s'bressiert ôser nit, „chass-ve-shaulem!“

Es winscht Aich e gütti Wuch ajer Verwandter



Arbre à Bischwiller. Photographie d'Alfred Dott.

avalait tous les jours des œufs à la coque kascher et du fromage blanc qui ne l'était qu'à moitié. Et qu'elle fut la fin de la chanson ? « Burp », faisait Leiserle de temps en temps ; il avait bouffé trop de fromage. Ce fromage à moitié impur finit par rendre feu Leiserle gravement malade, et un beau jour, il mourut, le malheureux. Eh oui, on peut regarder de tous côtés, partout on vous pourrit votre petit peu de vie : à Paris les conduites de gaz vous explosent à la figure, et à Seebach une espèce de fromage blanc alsacien vous remonte jusqu'à ce que vous en creviez. Alors vous en conviendrez, Tante Séraphine : c'est encore au Paradis qu'on est le mieux. Nous y viendrons tous un jour en visite chez vous, mais cela ne presse pas du tout, Dieu nous protège.

Je vous souhaite une bonne semaine

Votre parent Josué fils de Joseph.

Traduit par Astrid Starck-Adler.



Vitre bombe à Niedereebach. Photographie d'Alfred Dott.



Claude Vigée chez lui, avec Anne Mounic.

A.M. : Je voulais, dans le cadre de notre numéro sur la paresse, que nous nous entretenions du shabbat, non pas parce que ce jour serait un jour de paresse et de fainéantise, mais parce que ce repos permet d'accéder à une autre dimension de vie en brisant avec toute forme d'activité ne visant qu'à la survie. Le shabbat, en effet, une fois par semaine, constitue une interruption et un accès à autre chose. Qu'est-ce que l'on interrompt ? Quelle perspective désire-t-on ouvrir grâce à cette interruption ?

C.V. : Nous devons préciser tout d'abord que le Shabbat est une institution essentielle qu'édicte la Bible. Il s'agit en effet d'une des premières ordonnances que l'on y trouve, et celle-ci est répétée plusieurs fois dans la Torah. Dans la tradition biblique, le jour du Shabbat n'a rien de banal. Bien au contraire ; il s'agit d'une réaction radicale à la banalité et à l'aspect mécanique de la vie subie lors des autres six jours, que l'on appelle « les jours de sable ». Le shabbat nous arrache à la grisaille de l'existence ordinaire en nous demandant de renoncer à l'activité fonctionnelle pour nous projeter dans une autre dimension temporelle.

Pour délimiter les contours de notre entretien improvisé sur le Shabbat, je vais vous rappeler dans un premier temps quelques versets de la Bible qui y ont trait. Prenons tout d'abord *Lévitique* 23, 1-3 : « L'Éternel parla ainsi à Moïse : 'Parle aux enfants d'Israël et dis-leur les solennités de l'Éternel, que vous devez célébrer comme convocations saintes. les voici, mes solennités : pendant six jours, on se livrera au travail, mais le septième jour il y aura repos, repos solennel pour une sainte convocation : vous ne ferez aucun travail. Ce sera le Sabbat de l'Éternel, dans toutes vos habitations.' » (Traduction du Rabbinate)

Nous n'avons pas là simplement un appel au repos individuel, mais il s'agit d'accomplir une autre forme de travail. Il est nécessaire d'abandonner le travail d'esclave, celui qui tire son origine du *tripalium* latin, instrument de torture. Il est, en d'autres termes, interdit de trimer, même si, les six autres jours, il faut bien s'y résoudre. Dans l'antiquité grecque et latine, l'aristocratie ne travaillait pas tandis que, dans la tradition juive, on suit le précepte énoncé dans la Genèse : tu travailleras à la sueur de ton front

Cette peine, le jour du Shabbat, cesse. L'emploi du mot « peine » est très important. Au septième jour, on suspend cette souffrance, par ailleurs justifiée, puisque dans le monde séparé du paradis originare, nous devons travailler.

Ce shabbat instauré dans la Bible est celui du Tétragramme, autrement dit du Dieu de la miséricorde et de la bonté, non d'Elohim seulement, juge et souverain, créateur unique de ce monde. Cette ordonnance est valable pour la terre entière. Où que l'on se trouve, le vendredi, dès que la nuit tombe, l'espace se sanctifie grâce à une temporalité nouvelle qui semble résider hors du temps. Dans la Genèse, la raison pour laquelle il s'agit là d'un moment de sainteté est expliquée ; c'est simplement que Dieu lui-même, Elohim, s'arrête d'œuvrer et prend son repos :

---

1 Entretien paru dans *Temporel* n° 7, La paresse, mai 2009.

« Dieu mit fin, le septième jour, à l'œuvre faite par lui ; et il se reposa, le septième jour, de toute l'œuvre qu'il avait faite. Dieu bénit le septième jour et le proclama saint, parce qu'en ce jour il se reposa de l'œuvre entière qu'il avait produite et organisée. » (*Genèse*, 2, 2-3)

L'œuvre de la Création lui prit six jours. Ce qui caractérise le septième, c'est la suspension provisoire de ce processus. Il met fin à la fabrication, à la manipulation ; il cesse d'édifier l'univers. Et, au septième jour, il se retrouve enfin au chômage. *Shabbat* veut dire littéralement « arrêt de travail, chômage ». Le mot est également lié au verbe *lashévèt*, qui signifie « s'asseoir » – au lieu de se tenir debout à trimer. Par son repos, Dieu bénit le septième jour et le rend saint. On en retrouve l'ordonnance dans *Exode* 31, 12-17 :

« L'Éternel parla ainsi à Moïse : 'Et toi, parle aux enfants d'Israël en ces termes : Toutefois, observez mes sabbats, car c'est un signe de moi à vous dans toutes vos générations pour qu'on sache que c'est moi, l'Éternel qui vous sanctifie. Gardez donc la sabbat, car c'est chose sainte pour vous ! qui le violera sera puni de mort ; toute personne même qui fera un travail en ce jour sera retranchée du milieu de son peuple. Six jours on se livrera au travail ; mais le septième jour il y aura repos, repos complet consacré au Seigneur. Quiconque fera un travail le jour du sabbat sera puni de mort. Les enfants d'Israël seront donc fidèles au sabbat, en l'observant dans toutes leurs générations comme un pacte immuable. Entre moi et les enfants d'Israël, c'est un signe perpétuel, attestant qu'en six jours l'Éternel a fait les cieux et la terre, et que, le septième jour, il a mis fin à l'œuvre et s'est reposé.' »

Dans *Le judaïsme* de Dominique de La Maisonneuve (Éditions de l'Atelier, 2007), je trouve cette traduction que je n'avais jamais vue auparavant : « En six jours le Seigneur a fait le ciel et la terre, mais le septième jour il a chômé et repris son souffle. » On lit, dans la Bible de Jérusalem : « ... mais le septième jour il a chômé et repris haleine ».

Le souffle, c'est l'outil de Dieu, puisque, pour créer, Il parle. Pour l'homme, observer le shabbat, c'est également reprendre pour lui-même son souffle. Le shabbat est « un signe à perpétuité ».

A.M. : En somme, le shabbat ressemble à un signe de ponctuation. Il instaure le rythme non seulement au sein de la parole, mais aussi au sein du temps linéaire, routinier et répétitif, auquel il donne un relief.

C.V. : Oui, c'est bien cela ; il s'agit d'une ponctuation, et c'est aussi un signe de ce qui est encore à venir. Le futur en puissance ne peut agir que si on cesse d'accomplir les tâches ordinaires. On sépare le temps du shabbat du reste du temps : sanctifier signifie séparer. Dieu dit, dans *Deutéronome* 5, 12-15 :

« Observe le jour du Sabbat pour le sanctifier, comme te l'a prescrit l'Éternel ton Dieu. Durant six jours, tu travailleras et t'occuperas de toutes tes affaires ; mais le septième jour est la trêve de l'Éternel ton Dieu : tu n'y feras aucun travail, toi, ton fils, ni ta fille, ton esclave mâle ou femelle, ton bœuf, ton âne, ni tes autres bêtes, non plus que l'étranger qui est dans tes murs ; car ton serviteur et ta servante doivent se reposer comme toi. Et tu te souviendras que tu fus esclave au pays d'Égypte, et que l'Éternel, ton Dieu, t'en a fait sortir d'une main puissante et d'un bras étendu ; c'est pourquoi l'Éternel, ton Dieu, t'a prescrit d'observer le jour du Sabbat. »

Ce passage est repris lors de la bénédiction sur le vin au moment du Kiddoush (sanctification), le vendredi soir. On dit que l'observance du shabbat évoque le souvenir de la Création, mais aussi de la sortie

d'Égypte, c'est-à-dire la sortie de l'esclavage, ce qu'on trouve dans *Deutéronome* 5. L'homme qui respecte le shabbat se situe donc à l'opposé de l'état d'esclave.

A.M. : Il s'agit aussi d'une sortie de l'œuvre de création.

C.V. : Oui, il fallait, comme nous l'avons vu, que Dieu s'arrête et reprenne haleine, tout cela afin d'anticiper un autre état que celui où l'on doit trimer, un temps d'ouverture autre que le temps clos sur soi-même du souci. Les interdits du Shabbat empêchent l'homme de s'imposer son propre esclavage. D'ailleurs, le seul jour de la semaine qui ait un nom particulier, en hébreu, c'est celui-ci. Les autres jours ne sont désignés que par des chiffres anonymes. Les « jours de sable » profanes s'écoulent n'importe comment, aux dépens de n'importe qui.

A.M. : On pourrait parler d'un apogée à la fin du compte.

C.V. : Oui, c'est cela. On entre alors de plain-pied dans un monde où l'on ne compte plus ni la petite ni la grande monnaie de la production des biens ou des échanges d'énergie matérielle. C'est ce qu'on appelle le monde à venir, le Royaume – ce monde où Dieu déjà père des créatures et Dieu sans cesse les créant se retrouvent ensemble, unis, pacifiés, pour un long moment vécu en commun au sein du chant et de la louange. Le shabbat est le jour du chant, de la poésie, du psaume et de l'étude de ce qui touche au monde à venir. On étudie les textes qui le préparent. C'est très étonnant, bien que cela soit codifié de telle façon que le rituel, scrupuleusement respecté, puisse lui aussi devenir mécanique : un piège routinier se cache au sein de toute liturgie, si on en oublie la source intérieure tarie.

Aucune activité matérielle n'est permise, mais cela s'exprime sous forme de contraintes, comme dans toute orthodoxie. Comment échapper à ce travers ? On s'efforcera, pour ce faire, de remplir ce jour de choses jaillissantes plutôt que de répétition. Le shabbat est lié à deux mots : *sim'ha*, la joie, et *'oneg*, la jouissance. On se doit, lors du shabbat, de réaliser et la joie de l'âme et la jouissance du corps où elle s'incarne. Il s'agit bien d'allégresse charnelle; de joie des sens – tout ce qui est poésie, nourriture et sexualité, selon les limites tracées par ailleurs dans la Torah, qui en modère l'exercice afin d'en assurer l'effet sanctifiant..

C'est ce que j'avais appris de mon ministre officiant durant mon enfance à Bischwiller, en Alsace. On dit même, selon la tradition biblique et folklorique, que Dieu n'aime rien autant que les accouplements dans la nuit du vendredi au samedi, car on a là la recette infallible pour concevoir des garçons. Le coït est vivement encouragé, car il fait partie des activités de renouvellement.

A.M. : Le shabbat cherche donc à pallier l'usure du temps.

C.V. : Oui, et à initier un nouveau temps au milieu de la durée horlogère, en suspendant son cours, en taisant le tic tac implacable du rendement. On arrête tout et on agit comme si on venait de naître. Hommes, femmes et enfants mettent des vêtements frais. Il faut étendre sur la table de fête une belle nappe blanche et propre et y disposer la meilleure vaisselle du ménage, en l'honneur du chômage de Dieu et des hommes. On allume ce soir-là deux lumières. Pourquoi deux ? L'une est masculine et l'autre, féminine ; l'une représente les jours ordinaires, l'autre, le shabbat ; l'une symbolise cette vie, l'autre, la vie future. Les deux rappellent sans doute aussi les deux chérubins, *Miséricorde* et *Rigueur*, affectés au service du trône divin, qui se faisaient face sur l'arche d'alliance du Saint des Saints, au temple de Salomon à Jérusalem. Elles portent également un nom hautement significatif dans l'histoire du peuple d'Israël dès ses origines : *Shamor* (garde, observe) et *Zakhor*

(souviens-toi des commandements). La maîtresse de maison, une fois les bougies allumées, prononce la bénédiction en se couvrant les yeux de ses mains. Ensuite, elle découvre ses yeux pour regarder les lumières. Le sens de ce rite, c'est que la vraie lumière du shabbat, en fait, sort de ses propres yeux pour allumer les bougies. Ce rite est le symétrique de celui de la fin du shabbat, lorsqu'on éteint la bougie tressée en la trempant dans le vin consacré en présentant les ongles, comme je vais vous l'expliquer plus loin.

À la fin du repas, on chante, priant Dieu qu'il nous fasse accéder à un jour, à un monde, qui ne soient que shabbat : plus jamais de *tripalium*, dans le dépassement de la souffrance et de la mort. Autant vaut demander aujourd'hui au Seigneur de toute vie ce qu'il peut, un jour, nous accorder peut-être de mieux...

A.M. : Le shabbat marque l'ascendant de l'esprit sur l'existence.

C.V. : Oui, tout cela doit être réfléchi, conscient. Autrement, au lieu de sanctification, on retombe dans l'univers mécanique par l'effet pervers d'une piété sans signification ni intériorité vécues. N'oubliez pas que « sanctifier » signifie « mettre à part », se distancier momentanément de l'ici et du maintenant serviles, de façon à entrer tout nu dans un monde entièrement shabbat, un monde de paix, ce qui veut dire d'absolue plénitude. Il faut lire ce qui est solennellement rappelé en public le soir du shabbat lorsqu'on assiste à l'office, à la synagogue, avant de rentrer chez soi.

A.M. : On peut aussi le célébrer uniquement chez soi, non ?

C.V. : Oui, c'est fréquent de nos jours, mais on devrait d'abord aller à la synagogue pour y participer au culte collectif. On y commence par ce qu'on appelle la réception du shabbat précédée du chant des psaumes 95 à 99. Après le psaume 29, au moment le plus important, l'assemblée tout entière se lève et se tourne vers la porte pour accueillir le shabbat personnifié au féminin comme une fiancée.

A.M. : C'est un rappel du Cantique des cantiques, n'est-ce pas ?

C.V. : Oui, exactement, c'est le Cantique, et l'on dit : « Va, mon bien-aimé (*Dodi*), au-devant de ta fiancée (*Kallal*). Le visage du shabbat, nous allons le recevoir. Mais tout de suite retentit dans l'assemblée le rappel du double commandement : « Garde, et souviens-toi ».

A.M. : De quelle époque cette litanie date-t-elle ?

C.V. : Du seizième siècle. Son auteur est le célèbre poète et exégète Salomon Alkabètz.

A.M. : L'interprétation spirituelle du Cantique était donc établie.

C.V. : Oui. On demande alors au peuple d'Israël de sortir de l'univers du souci et de secouer ses habits couverts de poussière. On appelle à une guérison totale du monde – un temps nouveau où non seulement tous les malheurs de l'histoire humaine, mais aussi ceux de la nature, seront guéris. Il n'y aura plus de tourment, plus d'angoisse, plus de honte. Que vienne la fiancée. L'annonce est aussi faite de la venue du Messie : « Viens mon bien-aimé vers ta fiancée. Tu étendras ton pouvoir sur toute la terre, par la puissance rédemptrice du Messie, le fils de Péretz. Sois la bienvenue, couronne de ton époux. Entre, mon bien-aimé, que la joie marche devant toi ! »

L'office dure environ une heure et s'achève par le *Shema' Israël* (Ecoute Israël). Pour résumer, on demande la paix (*shalom*), ou plénitude, en hébreu, la sortie de la condition profane, d'une contingence aveugle faite de souffrance, d'angoisse et d'imperfection. Le shabbat doit donc instaurer par anticipation le contraire de notre expérience quotidienne. Chaque fête particulière apporte une légère modification dans le rituel.

Un des chapitres les plus évocateurs de l'*Exode* (16, 12-33) nous précise que la veille du Shabbat les enfants d'Israël doivent ramasser dans le désert du Sinaï le double de la portion de manne quotidienne, afin de ne manquer de rien pendant la période sabbatique ! Même la nourriture miraculeuse tombée du ciel leur est accordée en surabondance ce jour-là ! « Adonaï vous a donné le shabbat. C'est pourquoi le sixième jour, il vous donne du pain pour deux jours. Le peuple chôme donc le septième jour. La maison d'Israël donne à cela le nom de manne (en hébreu *màn-hou*, qu'est-ce que cela ?). On eût dit de la graine de coriandre : c'était blanc, et cela avait un goût de galette au miel. »

A.M. : Les six jours se trouvent en opposition par rapport au shabbat, mais aucune irrémédiable dualité ne scinde les deux temps, n'est-ce pas ?

C.V. : Non, les jours ordinaires devraient déboucher sur le shabbat. On ne peut pas se défilier. Il faut savoir passer à travers les six jours de peine pour parvenir à un monde enfin humain et vivable. L'existence ordinaire est une vie d'attente et d'effort, à laquelle aucune créature issue d'Ève et d'Adam ne pourrait impunément se soustraire..

Maintenant, je passe à ce qu'on fait à la maison. Le maître de maison et la famille, réunie debout, devant la table mise avec soin, toute blanche, comme si on se trouvait déjà dans un autre monde, psalmodient un passage des *Proverbes* de Salomon sur la femme forte de l'Écriture (*Proverbes* 31, 10-31), qui débute ainsi : « Heureux qui a rencontré une femme vaillante ! Elle est infiniment plus précieuse que les perles. En elle, le cœur de son époux a toute confiance ; aussi les ressources ne lui font-elles pas défaut. Tous les jours de sa vie, elle travaille à son bonheur : jamais elle ne lui cause de peine. »

Après l'allumage festif des deux lumières annonciatrices de l'entrée immédiate dans l'ère sabbatique, réservée à la maîtresse de maison, la famille entonne en chœur l'hymne d'accueil des « anges du service » suprême, ceux qui officient les jours profanes au ciel devant la face du Très-Haut, pour n'en descendre ici-bas qu'à la fin du sixième jour de la Création, après la création tardive d'Adam et d'Ève. On leur demande d'apporter sur terre, à cette table, la paix, la plénitude divines. Sa clarté éclairera le temps-hors-temps du sabbat tout entier, car elle est issue directement, dit cet hymne, du visage « du roi des rois, le Saint béni soit-il ! » Selon certains commentaires classiques, l'un des deux envoyés à la table sabbatique familiale serait « l'ange du bien », l'autre, « l'ange du mal » (*Malakh-haraa*). Ceci est en accord avec le principe déjà énoncé selon lequel la grâce et la sévérité, la miséricorde et la rigueur divines seraient jumelles. En cette veille de Shabbat, il ne dépend donc que de chacun de nous de faire tomber sur sa tête la bénédiction par l'ange du bien, ou le châtement à venir par l'ange du mal, tous deux préposés à cette table par la volonté céleste...

Le kiddoush du vendredi soir à domicile constitue le moment essentiel. D'ailleurs, vous y avez déjà assisté. Qu'y dit-on ? On cite le texte biblique sur le septième jour, puis on bénit Dieu pour le don du fruit de la vigne, le vin sabbatique directement créé par le Seigneur lui-même. On loue Dieu qui nous a sanctifiés en tous ses commandements d'abord en mémoire de la création. Chez nous, la coupe de vin consacrée par la bénédiction passe de main en main ; on y boit à la ronde en y trempant chacun les lèvres. Mais avant la consécration du vin, on recouvre la corbeille des pains (les '*halloth*') à l'aide d'un napperon blanc afin, nous expliquent les sages, de ne pas humilier le pain, tiré par Dieu « de la terre » devant le vin sanctifié, qui est de nature plus spirituelle. Le napperon est ôté dès que le vin a été bu par l'assistance, pour permettre la bénédiction seconde, celle des deux pains sabbatiques, sur lesquels l'officiant sème une pincée de sel. C'est

le fameux « sel de la terre » qu'évoque Jésus dans les Évangiles. Puis, on rappelle que Dieu nous a fait sortir d'Égypte. En hébreu, le texte est très simple : « Car le shabbat, c'est le jour du commencement. De toutes les fêtes saintes, c'est le souvenir de la sortie d'Égypte. » On rassemble dans une même pensée la création du monde, les jours futurs et la sortie d'Égypte. « À travers le shabbat de ta sainteté, en amour, et dans ta volonté, tu nous l'as communiqué. Tu es béni, Adonai, qui sanctifies le shabbat. »

A.M. : Adonai ?

C.V. : Ce mot théophore dissimule et remplace, dans la vie courante des fidèles, le tétragramme improférable YHWH.. Ce qui me frappe, c'est l'analogie entre la Création, l'observation des six cent treize commandements et la sortie d'Égypte.

[Claude feuillette un livre de prières : « C'est le *Siddour*, le livre de prières de ma mère, qui est très usé ; il doit dater de 1920, l'année de son mariage. »]

C.V. : Avant le *Kiddoush* du vendredi soir, et avant chaque repas, qui inclut une bonne bouchée de pain, on se lave rituellement les mains. On reproduit ainsi les gestes de lévites lorsqu'ils interrompaient leur vie profane pour procéder aux ablutions et à l'élévation purificatrice des mains vers le ciel dans la liturgie du Temple de Jérusalem. Après le repas, on récite une prière d'actions de grâce. On remercie pour ce qu'on a mangé, qu'on lie au côté matriciel de Dieu. (Tu nous nourris et tu nous entretiens.) On bénit le Tétragramme qui nourrit toutes les créatures sans exception. On remercie pour la sortie de l'esclavage, pour l'alliance, pour la loi, pour la vie et la miséricorde. Tout cela prend un aspect répétitif et bien précis. On remercie Dieu comme s'il nous donnait la becquée : « Et fais-nous gagner notre vie. Tu nous permets d'acquérir notre subsistance, chaque jour, et dans chaque temps, et dans chaque heure. » Il s'agit d'un acte spirituel, mais il implique aussi répétition dans le temps. On demande tout de suite Jérusalem et le retour à Sion, puis le royaume de David restauré, avec le Temple reconstruit selon la promesse des prophètes, enfin la vie éternelle, au-delà du temps..

Alors vient la grande litanie, qui a sans doute donné naissance au Notre Père chrétien : « *Avinou, malkénou*, notre père, notre roi, nourris-nous, conduis-nous, et continue à nous nourrir. Pourvois à tous nos besoins et délivre-nous tout de suite de ce qui est mauvais. Et surtout ne nous fais dépendre ni des dons ni des prêts des êtres de chair et de sang, mais que tout vienne uniquement de toi, de ta main pleine de grâce, ouverte à tous, sainte et inépuisable afin que nous ne soyons jamais soumis à des humiliations dégradantes et douloureuses. »

Il y a beaucoup d'humour aussi dans tout ce rituel, et cependant c'est très sérieux. Au shabbat, on demande : « Que tu veuilles nous fortifier de tes commandements, surtout celui du shabbat, ce jour fait pour jouir de notre vie terrestre en vue du monde à venir. On souhaite que ce soit un jour de repos et de dilection. On demande à Dieu de penser à nous pour notre bien. On en appelle aussi à un monde, à un espace-temps futurs qui soient tout entiers shabbat. Cette action de grâce est chantée par l'ensemble des convives. « Fais-nous jouir d'un jour qui soit tout entier shabbat et des douceurs du repos de la vie éternelle. » On demande également de voir, dès cette vie même, la face rédemptrice du Messie et de jouir de la grâce de la vie future. « Qu'il se souvienne pour nous des jours de la vie éternelle à venir. » On en appelle également à la protection de l'Éternel au cours de cette existence, dans l'histoire tumultueuse des nations terrestres en conflit perpétuel.

Cela donne une idée très claire de ce qui est visé. Il ne s'agit donc pas seulement d'un jour férié, mais d'un moment qui rompe avec la temporalité mondaine et, à partir de cette temporalité, nous introduirait dans un univers de jouissance, qu'on appelle en hébreu « les vies des Éternités » (*'haïei ha'olamim*). Mais le monde à venir tant désiré n'existe pas en soi, dans l'abstrait, car il sort de celui-ci. Et ce n'est pas une excuse pour ne rien faire le lendemain ! On voit se dessiner là un projet utopique absolument invraisemblable !

Déjà, au seizième siècle, dans le *Shoul'hàn Aroukh* (*La table mise*) de Rabbi Joseph Caro, on trouve une longue liste de ce qu'on doit faire et ne pas faire. Selon le Gaon de Vilna, en Lituanie au dix-huitième siècle, il existe au moins trente-neuf interdictions détaillées, qui touchent le travail rémunéré, mais aussi celui, gratuit, des mains juives bénévoles. Onze de ces prescriptions concernent la fabrication du pain sabbatique, d'autres le tissage des habits, etc. On ne doit pas écrire, car écrire, pour un scribe, était un métier producteur de réalités à la fois matérielles et psychosociales inédites. Selon les sages, tracer de sa main le Shabbat deux lettres d'affilée, c'était déjà ajouter des formes d'existence nouvelles à la Création suspendue le soir du sixième jour. Tout voyage est prohibé. On ne peut se déplacer à pied au-delà de la distance d'environ un kilomètre (*Erom*). En Israël, dans les milieux pieux, cet interdit a été renouvelé. Il faut donc que les synagogues soient construites dans un périmètre circonscrit. Un Juif en route le vendredi doit s'arrêter à la tombée du soir, même en pleine cambrousse. Pour faire bonne mesure, certains héritiers rabbiniques zélés du Gaon de Vilna ont calculé que chacun des trente-neuf interdits classiques en contenait trente-neuf autres, ce qui ferait un total de 1521 interdits sabbatiques. Ce chiffre astronomique des activités théoriquement interdites le jour du sabbat est beaucoup plus satisfaisant que le premier pour l'esprit subtil des savants, et la pratique obsessionnelle des âmes un peu trop portées sur la piété.

Tout commerce d'objets ou d'argent, travail domestique ou public est prohibé, ainsi que le port physique de l'argent sur sa personne, avec ce qu'il implique de vénal et d'impur, car il est la source de toutes les tentations mauvaises, liées à l'existence profane. On ne doit pas faire travailler les serviteurs, les animaux, même ceux qui ne sont pas casher, comme les ânes, les mulets et les chevaux. On ne doit ni tondre les moutons ni traire les vaches. Chez nous, en Alsace, il existait une coutume : on comptait sur les non-Juifs amis du voisinage pour exécuter quelques besognes indispensables interdites ce jour-là aux Juifs pratiquants, comme allumer le feu les matins d'hiver, par exemple. On appelait ces bons voisins des *shabbès-goyim* – des Gentils du shabbat. Pour les menus services ainsi rendus à la famille de stricte observance le samedi, on ne les rémunérait que le dimanche, premier jour ouvrable de la semaine selon le calendrier rituel juif. En résumé, ni la monnaie, ni le travail, ni la mort – fût-ce celle des plus proches – n'ont cours le shabbat en Israël.

On ne doit pas non plus organiser d'avance son travail de la semaine : penser au travail à venir constitue déjà, en esprit, une violation du shabbat. On ne doit pas faire la cuisine ; il faut donc préparer toute la nourriture du lendemain avant que ne tombe la nuit, le vendredi soir, qui signifie la fin de l'œuvre de la Création. On la garde au chaud dans un four de briques, ou parfois sur un réchaud de braises mobile, appelé en Alsace *schtübbel* ; ce terme vient de l'hébreu corrompu *shé-mevashel*, « cuiseur ». Le feu y est allumé auparavant et on ne peut le rallumer au cours du shabbat. Chez les Séfarades, on mange du couscous ; chez les Juifs polonais ou russes, du *tschoulent*, mot yiddish polonais qui vient du français : « chaud, lent ». C'est un mélange très lourd et nourrissant d'orge perlée, de pommes de terre, d'oignons rissolés avec leurs pelures

brunes, de haricots blancs, d'os à moelle, de viandes grasses. Une autre délicatesse qui mijote sur le feu est à base de nouilles sucrées et de graisse de bœuf, le tout gardé sous cuisson permanente pendant vingt-quatre heures. En Europe centrale, on utilise de la graisse animale casher, dite *miggèr*, située au-dessus des rognons des veaux ou des bœufs. On peut adjoindre à ces plats salés-sucrés des compotes de fruits secs. Au *tschoulent* polonais, on substituait souvent chez nous, en Alsace, quelques bons cous d'oies ou de poulardes farcis (*Hälselè*), précédés d'une belle carpe au persil verte en gelée, appelée *Yiddefisch*, tout simplement.

Pour le repas de midi du shabbat, en Alsace, on cuisinait dès l'avant-veille un estomac de bœuf farci ou du *Koungel*, une grosse boule de pâte rissolée préalablement farcie de marrons, de pruneaux secs, de tranches de pommes et de poires séchées, en général accompagnées d'un ragoût de viande de bœuf ou d'une poule au pot. La viande casher cuisait longuement dans un fond de plat garni de graisse animale. On faisait aussi une soupe à la viande, gardée au chaud et assortie de quenelles à la moelle. Les gâteaux étaient préparés auparavant. Parmi ces délices, la « schaleth », célébrée par Henri Heine, une sorte de clafoutis aux pommes ou aux cerises bien mûres. À Seebach, chez mes grands-parents maternels, on fabriquait encore à domicile le pain de shabbat, la '*hallah* torsadée, couverte de grains de pavot noirs, dans un petit four de briques attendant à la maison paysanne. Avant de faire cuire sa '*hallah*, mon aïeule villageoise Sarah en arrachait un morceau de pâte crue dûment consacrée pour le jeter au feu du four en guise de sacrifice, selon les règles de la Torah, ceci étant accompagné d'une bénédiction.

L'après-midi du shabbat, quand on avait survécu à l'ingestion pieuse de toutes ces nourritures substantielles, chez les Juifs vraiment religieux, on réservait une partie de la journée à l'étude. C'est ce qu'on appelait, en judéo-alsacien, le *lernen* – la traditionnelle interprétation d'un texte biblique ou talmudique. À Bischwiller, les Juifs un peu moins dévots passaient leur sainte après-midi à jouer aux cartes. On ne risque pas ainsi de changer l'équilibre énergétique du cosmos. Bien sûr, ce n'est pas là exactement ce qui était prévu par Moïse, notre maître, lorsqu'il est redescendu du mont Sinaï avec les tables de la loi dans les bras, apportant au peuple récalcitrant le décalogue universel, dont le quatrième commandement nous ordonne : « Tu te souviendras du jour du shabbat pour le sanctifier. » (*Exode* 20, 8)

A.M. : Vous avez également évoqué la possibilité de discussions entre amis.

C.V. : Sur les textes de la Torah de la semaine écoulée, bien entendu, ou sur une page particulièrement subtile du Talmud qui se prêtait aux jeux verbaux mirifiques du *pilpoul* rabbinique. Le samedi soir, à la fin du shabbat, on procède au rituel de distinction de ce qui est saint et de ce qui est profane (*havdalah*). La nuit tombe. Le père de famille entre, muni d'une coupe de vin du shabbat et d'une bougie tressée, qu'on allume dans la pénombre. On approche ses mains grandes ouvertes de la flamme, comme pour en absorber la clarté d'outre-monde à travers nos ongles translucides. Quels sont l'origine et le sens de ce rite étrange ? Selon le midrach, Adam et Ève au paradis avaient une peau transparente, ouverte à la lumière céleste de l'Eden, qui baignait leur corps entier. Le texte de cette parabole talmudique merveilleuse joue sur les mots hébreux presque homophones qui désignent la lumière (*or*, avec un aleph initial) et la peau, le cuir opaques (*'or*, avec un *ayin* guttural initial). Tel est l'enseignement de Rabbi Méir disciple de Rabbi Akiba.

Quand le premier couple humain, après avoir goûté du fruit défendu de l'arbre de la connaissance du « bien-et-mal » conjoints, furent expulsés de l'Éden, leur vêtement de lumière (*or*) se changea en peau opaque comme du cuir animal (*'or*), à l'exception des yeux et des ongles de leurs mains tendues et de leurs pieds errants. Avec leurs deux yeux transparents, les ongles translucides des humains sont donc le rappel de leur luminosité originelle, avant la faute, et surtout les témoins corporels de leur rédemption future. Dans l'au-delà des jours, la transparence de leur beauté première leur sera rendue ; de la tête aux pieds, ils redeviendront transparents et lumineux ; leur pelage obscur se muera en clarté, le cuir de leur peau (*'or*) se changera de nouveau en lumière (*or*), comme au premier shabbat après leur création. Quand nous présentons nos ongles à la flamme de la *havdalah* avant son extinction, le soir du shabbat, c'est pour en recevoir la splendeur au plus profond de notre chair obscure et pour hâter ainsi la venue du jour messianique, celui qui sera « tout entier shabbat ». On prononce une bénédiction sur les « luminaires de feu » et on éteint la chandelle en plongeant sa mèche dans le vin consacré du shabbat échu. L'ultime lumière du shabbat, noyée dans le vin, tout à coup disparaît, et le monde mécanique reprend ses droits. Alors peut recommencer le cours monotone et pesant des « jours de sable » ordinaires, jusqu'à la venue tant désirée de la princesse Shabbat future. L'office public du matin à la synagogue est consacré à la cantillation solennelle du chapitre de la Torah et de la péricope prophétique de la semaine.

Le samedi à midi, également, on célèbre un *kiddoush*. Enfin, avant le rite de clôture de la *'havdalah*, on passe aux assistants une boîte à parfums pleine d'herbes odorantes ou d'épices rares. Chacun doit les humer à pleins poumons, puis prononcer une bénédiction en mémoire du Shabbat qui s'achève, afin d'en étendre la grâce jusqu'au samedi prochain. « Tu es bon, Adonai notre Elohim, roi du monde, qui es le créateur de tous sortes de bonnes odeurs. » Dès que la nuit tombe, on prend alors la bougie tressée, encore allumée, et on récite en chœur : « Adonai, notre Dieu, maître de l'univers, créateur des luminaires, tu es bon, toi, roi du cosmos, qui distingues entre le saint et le profane, entre la lumière et la nuit, entre Israël (*qui est soumis à la Torah*) et les nations (*qui ne le sont pas*), entre le septième et les six jours de la Création. Béni es-tu, Adonai, qui sépares entre ce qui est saint et ce qui est profane. » Après quoi, on procède à l'extinction de la flamme sabbatique.

A.M. : Quel est le mot pour « cosmos » ?

C.V. : *'Olam*, qui veut dire cosmos, univers, temporalité, mais aussi ce qui demeure invisible et échappe à la prise. *Adon 'Olam* est le Maître des mondes visibles et invisibles.

A.M. : Et que veut dire Adonai ?

C.V. : Mon Seigneur : *Adon 'Olam* est le début d'un chant d'actions de grâce directement adressé à Dieu et traditionnellement attribué à Josué, fils de Noun, le successeur de Moïse. Je le résume ainsi : « Seigneur du grand Tout, à la fois temps et espace, qui étais roi avant que ne soit créée la moindre créature et qui, dans ton temps, as créé pour ton plaisir la totalité, alors seulement ton Nom a été proféré. » Auparavant, il n'était pas roi. L'entrée dans la temporalité du shabbat nous fait revivre tout ce passage. On revient par le chant et l'esprit à cette antériorité absolue, au moment où Dieu n'était encore que Adon 'Olam, retraits en soi-même, dans l'intériorité du cosmos potentiel plutôt que roi de l'univers matériel, encore à apparaître au son de sa parole

créatrice. Par le fait même qu'il se repose, l'homme peut y entrer à la fin du sixième jour. Le repos est une suspension de l'activité, qui nous permet de nous engager, si nous le désirons, dans une autre sorte d'action, qui est de l'ordre du devenir plutôt que du calcul, puisqu'il rompt le cercle de l'habitude, de la répétition névrotique et stérile des temps révolus. Le devenir ne se rumine pas ; il ne se suppute ou ne se pressent que par notre humble ouverture à l'inconnu sans visage.

A.M. : Il s'instaure alors un dialogue intime sur le mode du Je/Tu.

C.V. : Évidemment, et seulement dans ces conditions, sinon on retombe dans le servage et le souci. Autre interdiction : celle d'inhumer. Le temps noir et immobile de la *rigor mortis* est incompatible avec le temps vif, clair et jaillissant du shabbat. Par contre, et sauf erreur de ma part, la circoncision est fortement recommandée : les nourrissons âgés de huit jours circoncis le shabbat sont réputés favorisés. Mais on ne peut sacrifier aucune bête comestible : l'abattage rituel est prohibé, même si on en donne une part à Dieu. La circoncision seule est permise, obligatoire dans toutes les circonstances de la vie humaine, car elle scelle l'entrée dans l'alliance.

A.M. : Les tâches utilitaires sont prohibées, mais la méditation et la discussion entre amis sont encouragées. Ce repos, une forme de paresse pour certains, puisque le principe d'utilité est soudain mis en berne, n'est-il pas, après tout, aussi nécessaire au poète dans l'élaboration de son œuvre créatrice ?

C.V. : Avec solennité, un jour par semaine, nous substituons le temps de la paresse à celui de l'utilité. N'est-ce pas ce que, spontanément, nous faisons déjà, nous autres artistes, poètes, musiciens ? Nous récusons en secret toute besogne utilitaire qui dévore notre vie intérieure. C'est la raison pour laquelle la plupart des gens sérieux et laborieux nous considèrent à juste titre comme des fainéants : mais nous sommes des fainéants farfelus mus par le désir de créer, nous aussi, des œuvres nouvelles sous le soleil. Le jour du shabbat, le chant est donc recommandé. Le shabbat lui-même est pareil à un chant. Désirer l'avènement d'un univers temporel qui soit tout entier shabbat, c'est entrer dans le royaume du chant. Par contre, les instruments de musique peuvent être prohibés, puisque considérés comme des outils profanes. Dans les synagogues orthodoxes, ils sont interdits lors des offices. Depuis que le Temple a été détruit, on marque le deuil en se passant d'instruments, qui rappellent trop fortement aux yeux des croyants les siècles bénis des réjouissances licites effacées par les souffrances de l'exil. Ils sont à la fois trop beaux et profanes. Dieu ne peut s'amuser à écouter le jeu des grandes orgues dans les lieux de substitution de la Dispersion s'il n'a pas à Jérusalem un temple où demeurer invisible, caché au fond du Saint des Saints, présent entre les pointes des ailes d'or étendues de ses deux chérubins favoris, nommés Grâce et Rigueur. Le *shofar* fait exception, car, de toute antiquité, il appartient à la liturgie biblique, celle qui précéda l'inauguration du temple de Salomon.

A.M. : Et il appelle à réminiscence.

C.V. : Réminiscence et révélation, au Sinaï à travers le grondement du tonnerre, le feu des éclairs, de la voix de Dieu. Enfin, la voix de Dieu, ou celle du *shofar*,... on ne sait pas trop. Au Temple, à l'origine, se trouvait une multitude d'instruments : tambours, tambourins, flûtes, lyres, harpes...

A.M. : Si l'on songe au nouveau temps du shabbat, ne peut-on dire que la vie humaine, en sa pleine extension, en sa quête de plénitude, appelle à la création, pour chaque individu, de sa propre temporalité – non plus le déroulement linéaire et fade des mécanismes de l'utilité, mais une durée éprouvée et vécue selon le

rythme de l'esprit ? Il serait dès lors de la responsabilité de chacun, en sa singularité, de vivre selon le rythme de son être, ce qui est déjà, en soi, une création poétique, n'est-ce pas ?

C.V. : La liturgie ne précise pas cela, mais elle l'implique. Ce qui est prescrit à tous, chacun doit se l'appliquer à lui-même. C'est le principe de la révélation : elle est personnelle. On dit *nous* parce qu'on est en groupe, mais les commandements concernent directement chaque individu. Jusqu'à quel point nous pouvons en faire une lecture à la Buber, cela se discute. Pour moi, en tout cas, ces choses-là n'ont aucun sens si elles ne peuvent être traduites en termes de réjouissance personnelle. Sinon, on tombe dans la convention pure, on cède à la contrainte stérile du groupe social. Mais les textes bibliques ne se laissent pas interpréter seulement dans une optique individuelle. Le Tu, toutefois, nous ouvre la voie royale. Grâce à lui, nous frappons à la bonne porte. C'est aussi qu'en hébreu, il n'existe pas de *vous*.

Il n'y aura aucun avenir pour ces liturgies millénaires si elles ne sont pas reprises dans le contexte vivant du Je-Tu. Il s'agit d'une expérience de groupe qui doit se vivre sur un mode personnel. À défaut d'une vraie présence individuelle, la pesante machine pieuse paralyse et glace tout l'élan qui venait du cœur.

A.M. : Si l'on songe à la double temporalité dont vous parliez, le comble de l'aliénation n'est-il pas l'imposition collective de la durée mécanique imposée par le souci utilitaire ? À côté, le temps messianique, ou poétique, fait de jaillissements, de commencements et d'émerveillements, est plénitude du temps, résonance pleine de l'être. À quel point le dogme du travail, tel qu'il se répand partout dans notre monde utilitariste, en affectant la notion de repos collectif partagé, peut-il aboutir à une forme d'esclavage par ce que Hannah Arendt dénonce comme absolue passivité en un « métabolisme qui se nourrit des choses en les dévorant »<sup>2</sup> ? Pris dans le mécanisme, l'individu s'anéantit lui-même.

C.V. : C'est bien pour ces raisons que le non-respect du shabbat constitue une des plus graves infractions de la Torah. Sa violation nous fait carrément retourner en Égypte. Le shabbat est le moment où le chant et la poésie émergent du *grind*, comme on dit en anglais. Sans le shabbat, l'homme devient une chose muette et tombe dans l'aliénation définitive, le monde de Babel. À ce propos, un midrach rapporte que quand un travailleur forcé enrôlé pour la construction de la tour de Babel mourait d'épuisement, on le jetait dans le trou de la muraille qui n'avait pas été comblé par son travail. Par contre, si une seule brique se brisait en tombant sur le sol, on la pleurait et on lui faisait des funérailles ostentatoires. On remplace par un corps d'esclave préalablement réifié l'espace qu'il n'a pas empli de briques : voilà ce qu'on appelle fonctionner.

A.M. : C'est une belle métaphore pour ce qui se passe aujourd'hui...

C.V. : Bien sûr, et l'oubli délibéré du chant se situe au commencement du projet néfaste d'édification d'une Babel universelle. L'observance du repos nous protège d'une réduction totale à l'état d'esclave. Il s'agit de réorienter le travail des six jours de façon à lui donner une valeur. Au sein même du temps profane, on participe à un élan du désir humain en direction du shabbat. Là où manque cet élan, il est comblé par le jeu aveugle d'une totale fonctionnalité. Au triomphe du « comme ça » mortifère, on ne peut répondre que par la folie, le meurtre ou le suicide.

---

2 Hannah Arendt, *La crise de la culture*. Traduit de l'anglais sous la direction de Patrick Lévy. Paris : Idées/Gallimard, 1972, p. 263.

A.M. : Sans la poésie, sans ce recul qui permette d'embrasser l'humain, on aboutit au rien.

C.V. : De la personnalité effacée très vite, il ne reste que « ça » – un bout de viande ensanglantée. L'âme niée dans sa nature même se mue en chose sous le regard assassin de son négateur. Une amie juive me racontait qu'en Hongrie, avant l'occupation nazie, mais sous le fascisme qui l'annonçait, un professeur d'allemand, hautement antisémite, avait dit en pleine classe à son père, qui était son élève : *Du bist nur ein Stück Fleisch, mit zwei Augen* ; Tu n'es qu'un morceau de viande, avec deux yeux. Ce qui le gênait, en l'occurrence, c'étaient les yeux affolés et immenses de l'enfant juif. Il ne voulait pas être vu par ce petit garçon juif, témoin épouvanté et victime innocente, de sa méchanceté gratuite.

A.M. : Tout cela me fait penser à la nouvelle de Kafka, « La colonie pénitentiaire ». Guy [Guy Braun] en avait extrait le début pour en faire l'exergue d'un manuel d'économie qu'il avait écrit il y a quelques années : « - C'est un appareil très curieux, dit l'officier à l'explorateur en jetant sur cette machine, qu'il connaissait pourtant fort bien, un regard d'admiration. » La machine inscrit sur le corps nu du condamné l'ordre qu'il a violé. L'officier qui la manie en est très fier et dit : « Regardez-moi cette machine, ajouta-t-il (il la montrait du doigt en s'essuyant les mains avec une serviette). Jusqu'à présent il fallait la servir, maintenant elle fonctionne toute seule. » C'est le comble de la mécanique bien rodée !

C.V. : Et il existe des gens prêts à y incarcérer les autres, ou pire encore, ils seraient prompts à s'y enfermer eux-mêmes ! À bon entendeur salut... L'enfer est un endroit où il n'y a jamais de shabbat. Tout y est défunt (*defunctus*) ; tout y fonctionne (*functus*) éternellement. Comme l'écrivait Victor Hugo :

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,  
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum ;  
Que la création est une grande roue  
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un. (« À Villequier »)

Il faut toutefois préciser que la hantise excessive concernant les interdits sabbatiques, comme toute pratique rituelle abusive, risque de se muer parfois en obsession d'ordre pathologique. Ainsi, actionner peccamineusement les boutons de l'ascenseur familial, de la télé, de la radio, du téléphone, de l'ordinateur, manier après le coucher du soleil du vendredi soir les commutateurs d'électricité à domicile ou ailleurs, appuyer sur une sonnette au front de la porte cochère, presser indûment sur les touches informatisées du code d'entrée d'un immeuble moderne, rien ne saurait apaiser la mauvaise ou la trop bonne conscience religieuse de certains chasseurs de transgressions patentés. J'ai raconté jadis, dans *Moisson de Canaan* je crois, l'aventure d'Évy prise à partie, peu après notre arrivée en Israël, vers 1962, dans une ruelle de *Méah-Shéarim*, le quartier ultra-orthodoxe de Jérusalem-Ouest, par deux gamines dévotes à longues jupes et à bas noirs. Elles l'ont accostée sur le trottoir désert et lui ont demandé sans autre forme de procès d'ouvrir son sac à main, fort suspect à leurs yeux inquisiteurs. Horreur ! Le sac recèle un peigne, objet profane dont l'usage, prétendaient-elles, est interdit le shabbat. Pourquoi ? Parce que les dents du peigne, en passant par la chevelure, produisent des étincelles électriques dont le feu glacé rompt, selon ces futures rabbines, l'équilibre énergétique du cosmos, troublant ainsi le repos du septième jour. Le seul objet licite qu'une dame comme il faut ait le droit

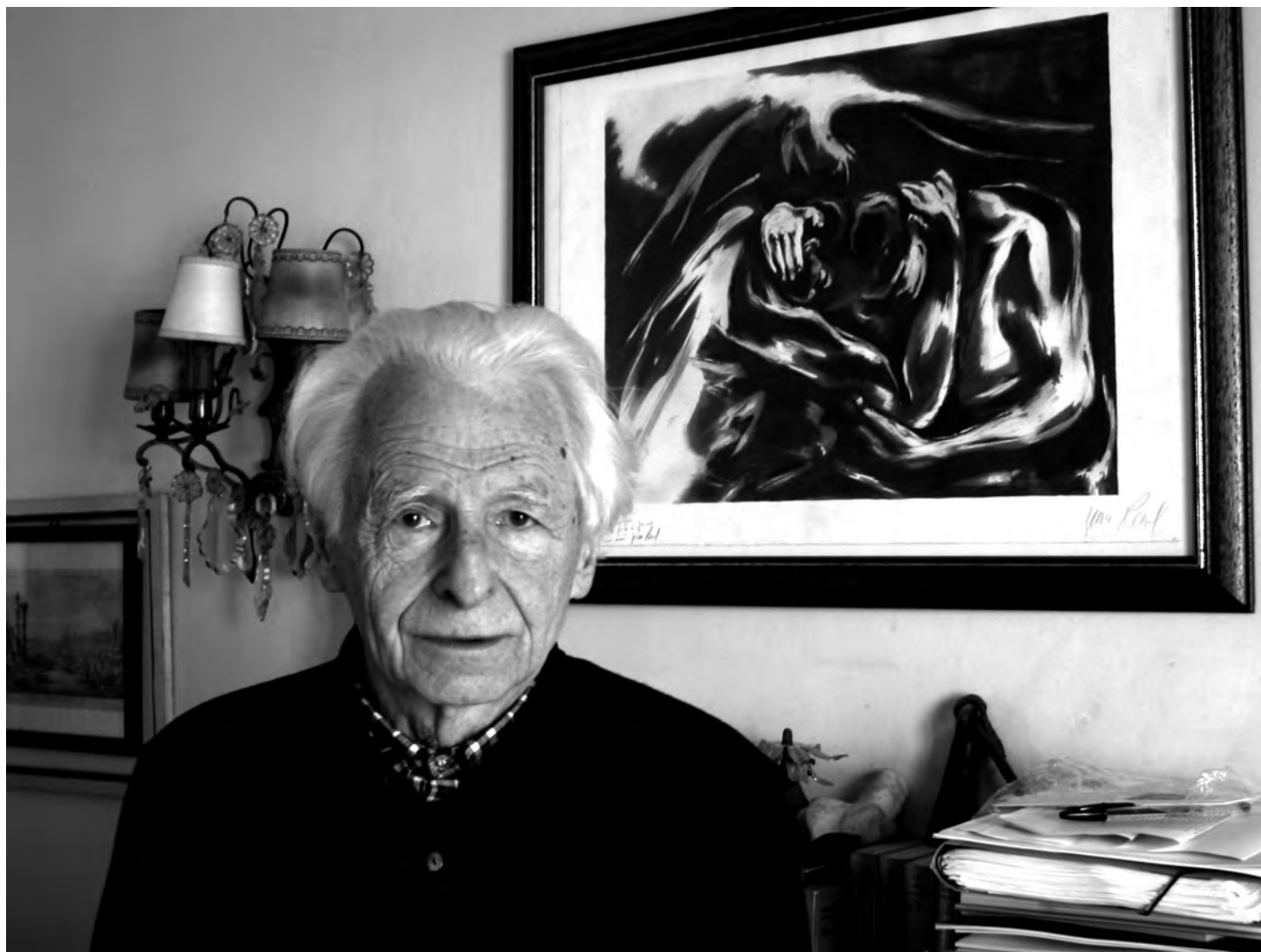
de transporter le samedi dans son sac à main est un mouchoir. Et même ce point délicat resterait peut-être à débattre entre nos sages.

En dégageant de leur gangue routinière l'esprit qui préside aux nombreuses prescriptions touchant le shabbat, on ne saurait trop insister sur l'importance des menus détails que prend, dans la liturgie, la préparation matérielle du septième jour, au cours de ceux qui le précèdent. Loin d'être insignifiants, ou superflus, les six premiers jours profanes – dans la mesure où ils s'ouvrent sur le temps-hors-temps du *suspens* des activités pratiques au profit du repos de l'esprit tant désiré – constituent aux yeux des sages talmudiques une période d'aspiration muette de la matière corporelle de ce monde en transit qui s'oriente en esprit vers son accomplissement ultime.

Selon certains enseignements, les plus grands maîtres dans chaque génération juive doivent seconder leur épouse dans la confection des mets sabbatiques traditionnels. Ils aideront par exemple leur femme à hacher menu sur la table de cuisine les légumes verts, les oignons, l'ail, la ciboulette ou le persil, que sais-je encore ? Car tout ce travail préparatoire du repas à venir leur sera crédité là-haut comme un mérite dans le grand livre de compte du Saint béni soit-il. Il semble que Dieu aime tout particulièrement les sages d'Israël qui lui mijotent, en collaborant avec leurs épouses, de bons petits plats en l'honneur de son jour de chômage hebdomadaire. Il n'y a pas de vertus mineures à ses yeux. Aucune tâche ne sera dite vile en Israël lorsqu'il s'agit de servir sur terre devant la table bien mise du Créateur. Longue vie au shabbat : c'est le seul jour que nous partageons avec la bonne paresse de Dieu.

A.M. : Claude, je vous remercie infiniment de m'avoir accordé cet entretien.





Claude Vigée chez lui devant *La Lutte avec l'ange*, de Jean Revol.

Jean Revol, en me consacrant l'exemplaire n° 78 de sa magnifique lithographie *La Lutte avec l'ange* (1997), évoque « l'éternel face à face » de l'artiste écartelé au plus profond de lui-même ; là se perpétue le combat du même charnel avec l'autre angélique ou démonique qui lui est intérieur ; là renaît chaque nuit la rixe amoureuse entre l'homme créé et son double divin, entre « le poids et la grâce infinis »<sup>2</sup>. Les torsos virils puissants et les bras musclés enlacés des protagonistes, dont les têtes baissées aux traits illisibles, mais confondus dans l'*agôn*, s'affrontent comme celle de béliers rivaux, ou de taureaux obstinés lâchés dans l'arène, semblent surgir ensemble de « ce vide dont émerge seule l'énergie créatrice, vouée au dépassement ou à la dépossession, capable de tout devenir parce qu'elle est la liberté suprême : rien en soi »<sup>3</sup>. Comme le dit à son propos Michaël Lonsdale, l'œuvre résolument figurative et expressive de Jean Revol est une « image du destin de personne », ce que le peintre appelle lui-même une « personimage ». « Nous sommes ce couple de Dioscures, l'un mortel, l'autre immortel, unis pour l'éternité dans leur propre déchirure. »<sup>4</sup>

Dans le prodigieux portrait en pied du *Minotaure* rivé à sa proie érotique (1987), le visage bestialement fraternel du monstre crétois et celui de sa victime consentante dans son offrande féminine, au profil pétrifié, comme absent, à la fois figée et renversée dans la jouissance mortelle de l'étreinte animale, se rejoignent jusqu'à se fondre dans une extase unique. Portés par le rythme dans le royaume d'orgasmes obscurs, ils célèbrent en mourant une longue danse immobile, au seuil éblouissant de la disparition ultime qui déjà s'annonce, au cœur du labyrinthe : « C'est par un dépassement, un éclatement successif de ses formes antérieures que le créateur reste tel, toujours sur le chemin de Damas, menacé par la lumière autant que par la cécité. »<sup>5</sup>

Dans le champ des forces déchaînées qu'est d'abord toute peinture digne de ce nom, un espace de violence défiée et contenue où se mesurent sans jamais se neutraliser les flux opposés nés du jour et de la ténèbre, de la tendresse et de la dureté, se prolongent sans fin le duel brûlant des sexes et la bataille glacée des galaxies : étoiles de terre contre étoiles de lumière ! C'est pourquoi cette œuvre hallucinante, monumentale, poursuivie depuis plus d'un demi-siècle à travers les pires épreuves, au mépris d'une certaine méconnaissance, avec une volonté de produire sans faille, constitue tout entière, depuis la série initiale des autoportraits adolescents, « le témoignage d'un immense effort, d'une énergie encore sans objet désigné et qui se cherchait dans sa propre projection »<sup>6</sup>. Elle s'y guette encore aujourd'hui, en tâtonnant dans la suie d'usine de la vie quotidienne, noire comme la craie ou le fusain charbonneux de ses créatures obsédantes. Les inquiétantes

1 Cet essai a paru pour la première fois dans *Temporel* n° 1, *La lutte avec l'ange*, février 2006.

2 Jean Revol, *La Lutte avec l'ange*. Lyon : Éditions Michel Chomarat, 2001, p. 32.

3 *Ibid.*, pp. 32-33.

4 *Ibid.*, p. 15.

5 *Ibid.*, pp. 10-11.

6 *Ibid.*, p. 14.

montées ou descentes d'escalier à Fourvière dans son Lyon natal, dans le métro ou dans les vieilles bâtisses parisiennes, les ponts aux piliers massifs, opaques, ouverts des deux côtés sur le vide de l'absence, les torrents souterrains charriant des rats d'égout aux faces quasi-humaines, anonymes, innombrables, que dégorge le gosier géant urbain des bas-fonds de l'*uomo qualunque* grouillant dans les mégapoles sans âme de l'humanité tardive, toutes ces images, comme des éclairs dans la nuit, captent de manière indélébile le rêve de l'âme sombre, obstinément recommencé sur la feuille blanche.

Dans la maison du peintre, qui lui sert de refuge contre le mal et le froid, le grand Chat-Soleil persan, avec ses pupilles immenses, nimbées d'aurore paradisiaque, règne en souverain absolu. Il trône au cœur de sa photosphère géante aux rayons de fourrure épaisse, porteuse de mille couleurs irisées, comme Louis XIV emperruqué régnant solitaire sur la gloire déclinante de Versailles. C'est un vrai mandarin cosmique ! Dehors, les rails plombés des chemins de fer de banlieue se tordent dans la nuit en enjambant la masse indistincte des villes en béton qui s'effritent. Dans l'arrière-monde vide, au loin, marchent les forêts de hautes colonnes inquiétantes, hantées d'arbres morts aux bras effeuillés, aux allées plantées de fantômes en déroute, peuplées de troncs nus aux branches maîtresses cassées, qui s'agitent en courant sous l'averse incessante : une foule de damnés que fouette aveuglément l'ouragan invisible.

En nous entraînant dans la spirale vorace de l'*Hypnos*, sans fin et sans but, le peintre « franchit marche à marche les escaliers qui ne mènent nulle part » (René Berger) ; nous demeurons fascinés par le miroitement lointain, irréel à force de réalité matérielle aveuglante, d'une promesse de révélation insensée. Gaston Bachelard l'avait bien vu dès 1961 : par la vigueur de sa peinture polychrome qui se rapproche parfois de l'art du vitrail, dans les paysages forestiers si mystérieux, tout en profondeur, pleins de la résonance muette du silence premier – (la forêt n'est-elle pas la porte du mystère ?) –, mais aussi par la précision extrême du trait de son dessin, « Jean Revol domine les cauchemars. Avec ses visions, il fait des réalités » concrètes, qui débouchent étrangement sur l'invisible. On y pénètre après lui, comme on entre dans les grands bois crépusculaires de ses peintures, à travers une série d'yeux d'abord béants, puis entrouverts, dont les orbites se creusent, en nous regardant sans ciller, dans l'écorce épaisse des vieux troncs, géants convulsés par la nuit.

L'artiste déchiré, aliéné souvent à soi-même dans un monde étranger, impitoyable, ne nous tend alors, comme un miroir, que les masques roidis de nous-mêmes, afin que nous nous découvriions, avec lui, sous ces figures de cauchemar animales, végétales ou humaines presque dépourvues de visage, expressions simultanées de la terreur ou de l'ennui universel. De l'ange à l'angoisse, il suffit d'un pas, d'une autre syllabe noire et sifflante !

L'expressionnisme prométhéen délirant, une fois libéré de ses obsessions inconscientes fatalement inhibantes, révélera, dans l'acuité extrême de ses couleurs pures et de ses formes tourmentées, une activité existentielle et une matière picturale éclatante, enfin chargées de signification universelle. A la pointe ultime de la souffrance tragique, Dionysos déchaîné parle en couleurs par la bouche musicienne d'Apollon, et celui-ci revêt pour ses oracles harmoniques, le masque crispé de Dionysos : chez le peintre aussi, l'un s'exprime par le truchement de l'autre, car ils ont, comme les Dioscures séparés dans la mort, comme Jacob luttant toute

la nuit avec l'ange étranger, retrouvé leur unité sur ces confins agoniques. L'âme humaine apaisée rejette les chaînes oppressantes qui liaient son moi individuel et social, enfin illuminé, comme les forêts, les collines et les parterres vibrants de coquelicots dans les vallées en feu de Jean Revol ressuscitent en dansant, hors de leurs profondeurs nocturnes intactes. Elle chante sa peine pour tous, renversant sa solitude, annonçant peut-être dans la dérision, au plus angoissant de son doute, une communion nouvelle, dans la joie à venir encore impensable d'un monde sauvé de soi-même, restauré, vivant, au-delà de tout...

6 juin 2005



Jean Revol, *La Lutte avec l'ange*. Fusain sur papier.



Jean Revol, *La Lutte avec l'ange*. Fusain sur papier.

*L'artiste de la faim, une esthétique de la négativité*  
Entretien avec Claude Vigée<sup>1</sup>

*Dans un essai paru en 1960 aux éditions Calmann-Lévy et qui a donné son titre au recueil en son entier, Les Artistes de la faim<sup>2</sup>, Claude Vigée compare le poète moderne, en son refus du monde et sa négativité, à l'Artiste de la faim de Kafka<sup>3</sup> : « Le sens de la culpabilité hante nos lettres depuis le romantisme. Cette obsession du péché s'accompagne d'une soif de renoncement aux choses terrestres, d'un désir de libération des liens humains, entachés de souillure aux yeux sévères du juge intérieur. Mais le penchant ascétique prend chez Baudelaire, Lautréamont, Flaubert, Mallarmé, Kafka ou T.S. Eliot un caractère particulier, dont on ne trouve pas l'exemple dans la spiritualité traditionnelle de l'Occident. » (Parole et Silence, p. 211) Toutefois, ce renoncement, qui est à la fois repliement sur soi, ne renouvelle pas la foi en une possible rédemption temporelle, mais inaugure plutôt une sorte de macération en la souffrance, ce que Claude Vigée nomme « obsession pénitentielle » (p. 213), qui renforce l'orgueil et préserve « dans ces écrivains l'inviolable autonomie du moi. Leur conscience paie sa liberté au prix de son bonheur et se protège ainsi contre la tentation, redoutable entre toutes pour l'égoïsme qui la domine, de la béatitude impersonnelle au sein du Père. » (p. 214) C'est le moi lui-même, entravé par sa propre anorexie, qui s'enferme en sa cage, qui est retraits, refus du monde, renforcé qui plus est par « le déclin du rôle social de l'artiste dans la modernité » (p. 222) : « La complaisance féroce dans l'échec devient la dernière, l'imprenable forteresse de l'hybris faustienne. L'artiste romantique du type byronien avait dû accepter la perte de la Puissance ; du moins lui restait-il la Gloire, revendiquée hautement encore par ses successeurs symbolistes et nietzschéens. Maintenant la Gloire est allée rejoindre la Puissance aux oubliettes des illusions perdues. »*

*Encensant la négativité, se refusant d'assouvir son appétit, car son appétit lui-même s'est tari, l'artiste de la faim de Kafka finit, presque invisible à force de maigreur, dans une cage, au cirque, où il meurt. En quoi cette situation vous paraît-elle définir la tendance et la situation de l'esthétique occidentale ?*

Claude Vigée : La tradition monastique chrétienne prescrivait que l'intellectuel s'isole, se place en retrait du monde. Pascal aussi préconise une forme d'auto-emprisonnement. Et ceci s'inscrit en une longue tradition de dévalorisation de l'existence terrestre, qu'on retrouve après Plotin dans le manichéisme. L'existence imparfaite est dénigrée, ainsi que la conduite honteuse de l'individu peccable. Il faut donc détruire la créature. Lautréamont aussi fait partie de la longue lignée des détracteurs du monde, après Pascal, Saint Augustin et ses disciples jansénistes.

1      Propos recueillis à Paris, le 26 mai 06, par Anne Mounic. Entretien publié dans *Temporel* n° 2, La cage, octobre 2006.

2      Claude Vigée, *Les Artistes de la faim*. Paris : Calmann-Lévy, 1960, p. 219. Essai repris dans *Être poète pour que vivent les hommes*. Paris : Parole et Silence, 2006, p. 211.

3      Franz Kafka, « Ein Hungerkünstler » (1924). Traduit par Alexandre Vialatte sous le titre « Un champion de jeûne », *La colonie pénitentiaire et autres récits*. Paris : Gallimard Folio, 1980, p. 71.

Jusqu'à quel point le rejet du monde sensible et de l'état de créature est-il intensément vécu ? À partir de quand s'agit-il d'une simple posture théâtrale, d'un dandysme du suicide ? C'est difficile à dire.

*Votre essai sur « Les artistes de la faim » date de 1960. La situation en ce début de vingt et unième siècle vous paraît-elle avoir changé ?*

- 44 -

C.V. : Je ne vois pas vraiment de changement. Il me semble même que les choses empirent. La rapacité et le mépris de la donnée humaine se sont accrus. Au début du vingtième siècle, on n'osait pas mêler les deux, et l'on avait encore le choix : ou bien le désir de posséder le monde matériel sous toutes ses formes, ou bien le retrait, à la façon de Mallarmé. De nos jours, les deux se mêlent. On assiste à une brutalisation des rapports réels concrets entre les êtres et avec les choses, le tout étant considéré comme objet de conquête, de destruction et, en même temps, on décèle la prétention extraordinaire au néant, qui serait la pureté absolue. Ces deux attitudes étaient implicites dans les phases précédentes. On assiste désormais à une violence extraordinaire : les deux tendances réunies chez les mêmes s'interpénètrent, se heurtent et s'annulent. Ce qui, dans *Madame Bovary*, est incarné par le pharmacien Homais et le prêteur d'argent Lheureux se combine avec les prétentions au détachement, au mépris du monde. On parle parfois de « socialisme caviar » ; on pourrait parler aussi souvent de « nihilisme caviar », une pose, largement. On assiste à la course au fric et, chez les mêmes très souvent, s'affiche la profession de foi en une rigueur morale absolue. Angélisme et jouissance effrénée, bordel et pureté. La vertu s'épanouit sur le fumier de la corruption.

*Est-ce que cela ne voisine pas avec l'idée d'élection chez les Puritains ?*

C.V. : Oui, on y découvre quelque chose comme cela, mais sans la gestuelle du renoncement. Je penserais plutôt à la stratégie de Tartuffe, dans un monde puant qui crève de prétention et d'estime de soi. Il n'y a rien de grandiose là-dedans. C'est petit, petit, mais d'autant plus impitoyable.

*Cette cage ne constitue-t-elle pas après tout un enfermement dans les données de l'espace et du visible exclusivement ? Le livre d'Abraham Heschel, Les bâtisseurs du temps<sup>4</sup>, s'avère à cet égard très éclairant. L'auteur écrit, et ceci m'évoque Kierkegaard : « Ce que conserve l'âme, c'est le moment de la vision intérieure plutôt que l'endroit où elle s'est produite. Un instant de vision intérieure est une chance qui nous transporte au-delà des confins du temps mesurable. La vie spirituelle entre en décadence lorsque nous ne parvenons plus à ressentir la grandeur de ce que le temps contient d'éternel. »*

C.V. : Ces instant lumineux délivrés des calculs intéressés habituels, ces moments d'allégresse gratuite, de rire et de danse ne sont plus perçus, ou même refusés ; ils empêchent les bonnes affaires, en effet, car ils

---

4 Abraham Heschel, *Les Bâtisseurs du temps*. Paris : Minuit, 1957, p. 102.

établissent une échelle des valeurs qui gêne les opérations des marchands d'âmes patentés, et sape à la base le bon plaisir des esprits forts.

*Abraham Heschel oppose à cet égard l'hébreu au latin, l'hébreu n'ayant pas, dit-il, de traduction exacte pour le mot latin res, la chose. Le mot davar, qui peut servir d'équivalent, signifie en effet avant tout : parole, mot, récit, etc.*

C.V. : Ce mot, en écho, appelle d'autres mots hébreux : *midbar*, le lieu où s'engendre la parole, le désert ; *dvir*, le Saint des Saints vacant du temple de Jérusalem ; et leur envers meurtrier, *déver*, la peste, le fléau.

*Comment le poète, en ce début de vingt et unième siècle, peut-il se situer ? La poésie vous paraît-elle pouvoir constituer dès lors, en cette perspective existentielle, un nouvel humanisme ?*

C.V. : Je parlerais plutôt de conscience en action. Beaucoup de choses, dans le monde où nous vivons, sont haïssables. La poésie est une façon d'affirmer que nous ne voulons pas être de bons esclaves, que nous refusons de nous livrer gratuitement aux mains rapaces, aux cœurs de roc des héritiers de Caïn.

*Elle est étroitement liée au réel et s'oppose au dogme ?*

C.V. : Le réel qui roule dans le souffle et qui disparaît. Il faut lutter tout le temps pour l'engendrer. C'est une œuvre, et rien n'est sûr. Elle se situe là où Dieu s'appelle *Peut-être*<sup>5</sup> et cela vaut beaucoup mieux qu'un Dieu qui est. Sur le modèle du *Luftmensch*, de « l'homme en l'air », un sobriquet souvent appliqué aux juifs d'Europe centrale, on pourrait créer *Luftgott*, un Dieu qui toujours échappe. « Tu ne peux pas me voir de face, mais seulement de dos. » Ou encore : « Qui m'immobilise, il en meurt. » à l'exemple d'Amalek ou des Philistins, qui ont mis la main sur l'arche d'alliance, en souillant ainsi « le trône de YHWH ». Un *Luftgott* qui autorise une façon d'être, comme lui, un acrobate, un jongleur, un bateleur du temps.

D'ailleurs, en hébreu, le verbe « être » n'existe pas comme tel. *Lihyoth* a pour préfixe *li*, pour, – ce qui est différent d'être, mais signifie plutôt : être engagé dans le processus d'être. Le Tétragramme vient de cette racine, de la troisième personne du singulier, au futur, de *lihyoth*. Le secret de la prononciation du Nom divin, réservé au grand-prêtre dans la liturgie ancienne, a été perdu. « Il est en train de se faire être. » À travers le temps qui est une cage, il se glisse entre-temps pour un autre rendez-vous, le jour d'après. Dans l'épisode du Buisson ardent, c'est la première personne du singulier du futur qui est utilisée : « Je me ferai devenir (ce) que je me ferai devenir. » « Je suis », qui est statique, trahit l'esprit du verbe biblique et n'est pas utilisé dans la syntaxe, même en hébreu parlé moderne.

---

5 Des paroles de Dieu à Moïse dans l'épisode du Buisson ardent, *Ehyé ascher Ehyé*, traduites par Henri Meschonnic comme « Je serai que je serai », le Zohar, s'appuyant sur la valeur numérique des lettres, retrouve le Nom de Dieu, qui serait : *Peut-être*. Voir Claude Vigée, *Le passage du Vivant*. Paris : Parole et Silence, 2001, p. 67.

*L'instabilité au sein de la langue elle-même ?*

C.V. : Oui, c'est cela. De même, « j'ai » tout court n'existe pas vraiment. En hébreu moderne, on ne dira pas « j'ai une assiette », mais « il y a à moi une assiette ».

- 46 -

*Le devenir est en somme une façon paradoxale de sortir de l'enfermement ?*

C.V. : Le Dieu des Juifs fait de la haute voltige entre les galaxies, comme un chat danse sur les toits de nos maisons terrestres. On ne peut s'arrêter. C'est défendu ; c'est un péché. L'immobilité correspond à l'idolâtrie, l'idolâtrie de l'objet externe, ou celle de l'idée. Voilà ce que veut dire le Décalogue quand il énonce : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi », c'est-à-dire, pas de Dieu autre que la Vie, le souffle du Vivant, ce qui va vers l'avenir. Rien n'est divin que ce qui échappe. Les Hébreux, ne voyant pas Moïse redescendre du Mont Sinaï, ont réclamé un dieu visible et palpable, le veau d'or. Veau se dit « *éguel* », qui est proche du mot rassurant qui veut dire rond : *agol*. Moïse ordonna de le réduire en morceaux, de le brûler et d'en faire boire les cendres au peuple. C'est extraordinaire, cette violence, et cette perspicacité prophétiques. Suivront quarante ans d'errance dans le désert, l'enfermement éducatif dans un désert de paroles.

Il y a parfois quelque chose de féroce dans le texte biblique. Comme le destin, qu'il récuse et défie, il est rarement pétri de bonté pure. La naïveté n'est pas son fort.

*Un texte réaliste ?*

C.V. : Clairvoyant la plupart du temps. Jamais reposant, en tout cas.

*L'existence est-elle reposante ?*

C.V. : En un sens, il s'agit d'une propédeutique visant à acquérir la maîtrise de la vie. Le mot *Torah*, qui désigne *stricto sensu* les cinq premiers livres de la Bible, vient d'une racine correspondant à « lancer ». *Torah* veut dire « loi, lumière, enseignement », mais la strate de sens la plus primitive signifie « lancée ». Il ne s'agit donc pas de quelque chose de fixe ; cela n'a rien à voir avec la *lex* romaine. Et si les prescriptions sont si minutieusement détaillées, c'est pour que la lancée initiale ne se perde pas dans l'indifférenciation fatale, le pullulement païen du chaos.

*Est-ce que la sortie de l'enfermement dans la cage du temps ne serait pas aussi permise par ce retournement possible dans la syntaxe hébraïque grâce au vav conversif ?*

C.V. : Le *vav* (le « crochet ») conversif ouvre la prison mentale du passé, et le lance, délivré, c'est-à-dire rendu présent, dans le circuit incessant de la vie créatrice. Lestés de ce passé-présent pulsant, nous pouvons nous projeter renouvelés dans l'avenir. La grammaire de l'hébreu biblique prévoit en effet un usage

sémantique extraordinaire du préfixe que peut constituer le *vav* (la lettre *v* de l'alphabet latin). Placé devant une forme verbale signifiant l'accompli (le passé français), elle le transforme en inaccompli (le futur de notre grammaire) ; précédant un futur, elle en inverse le sens en passé (l'accompli hébreu) sans effacer pourtant, dans la graphie comme dans la phonétique réelle, la diction actuelle des versets bibliques, la présence de la temporalité inverse. Celle-ci reste toujours active en puissance dans le corps de l'instant où je profère le verset ; c'est cette potentialité à double sens qui caractérise peut-être le mieux ce qui correspond, en hébreu, au présent grammatical français : une rémanence de tout l'achevé dans le maintenant du locuteur, une projection simultanée de ce passé-présent dans l'indéterminé (l'inaccompli), le temps encore à venir. Ainsi les barrières rigides qui séparent, en français, les trois formes verbales de la temporalité sont écartées au profit d'un échange tacite permanent entre ce qui fut et ce qui sera, sur le terrain mouvant et vivant du présent médiateur. Celui-ci fonctionne comme un vecteur à double détente, à la fois récepteur de la vie échue et tremplin où rebondit vers l'infini à venir l'expérience du temps humain, grevée par notre finitude de créatures mortelles. Le rôle de la mémoire, qui opère en nous *hic et nunc*, est de sauver de l'oubli le passé en le propulsant sans cesse dans le futur, et d'ensemencer le futur désert avec les grains de sens mûris dans notre existence révolue. Telle est la fonction paradoxale du *vav* dans la « phénoménologie de l'esprit » biblique. A la fois rappel ou résurrection du jamais plus, et prophétie du pas encore, qui tournent et s'entrecroisent en lui, le *vav* conversif est par excellence l'instrument de la vision messianique de l'histoire.

En voici, parmi des milliers, trois exemples caractéristiques. Au chapitre I, v. 3 de la Genèse : « *va-yomer elohim yehi or va-yehi or* ». En traduction : « et a dit Elohim qu'il y ait la lumière » (au présent-futur), « et il y a eu la lumière » (au présent-passé). Ainsi la lumière est créée, (par la parole de Dieu articulée en hébreu), dans les deux sens du temps : elle dépasse les bornes de la simple chronologie, car elle devient le lieu d'une création perpétuelle, indéfiniment recommencée, et continuée jusqu'à nous. C'est le miracle des deux *vav* conversifs que présente notre verset.

De même, dans la vision du char d'Ezéchiel (*Ezéchiel*, I, v. 4, v. 15, v. 27), lorsque le prophète s'écrie, dans la transe induite par l'apparition divine, « *va-éré* », – et je vis –, le verbe *voir* est conjugué en réalité au futur (« *éré* », je verrai), mais renversé simultanément dans le sens de l'accompli, donc de notre passé, par l'apposition du préfixe *va*. La vision d'Ezéchiel couvre tout le champ de la temporalité humaine, elle ne cesse pas de surgir et de disparaître pour nous-mêmes aujourd'hui, dans l'espace-temps cosmique, au point focal où l'épiphanie a jeté Ezéchiel, « au pays des Chaldéens, au bord du fleuve Kebar, là où la main de YHVH fut sur lui. » (v. 3)

Mon dernier exemple est pris dans le chapitre VI de l'*Exode*, que j'ai psalmodié à treize ans, le 11 janvier 1934, – c'était hier, c'est donc maintenant, et le chant se renouvelle dès demain –, lors de ma Bar-Mitsvah dans la synagogue ancienne de Bischwiller, que les nazis ont brûlée et rasée en 1941. Nous chantons, au début du verset 2 : « *va-yedaber Elohim el Moshé va-yomer elav* » (et parla Dieu vers Moïse et dit vers lui) ; au verset 5 : « *va-azkor eth berithi* » (et je me suis souvenu de mon alliance) ; au verset 7 : « *ve-laka'hti eth'khem li le-am* » (et je vous prendrai à moi pour peuple). Aux versets 2 et 5, les verbes *parler*, *dire*, *se souvenir* sont au futur, inversé en passé (accompli) par le préfixe *vav*. Au verset 7, au contraire, *laka'hti* (prendre) est au passé (accompli), inversé en futur (inaccompli) par le *vav* conversif initial. Ainsi germe, pour Israël, à partir de tout son passé, l'infini de la parole divine et fleurit la promesse de l'élection sans fin.

*Vous m'avez dit, au hasard d'une conversation, que vous aviez nommé Cronos la revue que vous aviez fondée aux États-Unis. Voulez-vous évoquer ici, pour Temporel, cette expérience ?*

- 48 - C.V. : Trois numéros sont parus en 1947-48. Nous prévoyions quatre numéros par an, mais les finances n'ont pas suivi. J'avais vingt-six ans, mes étudiants, vingt-quatre. Ils avaient combattu pendant la guerre et faisaient maintenant leurs études. Nous avons sorti trois beaux numéros et ensuite, nous étions fauchés. Mais ils étaient allés déranger des personnalités d'envergure. Ils avaient réussi à soutirer un poème à Ezra Pound. Ils avaient contacté George Santayana. William Carlos Williams nous avait donné des poèmes inédits. Mario Rossi, un critique italien, nous avait envoyé un texte. Nous avons même obtenu un dessin de Picasso.

*Quelle était la ligne éditoriale ?*

C.V. : Oh, d'une grande ambition : la grande revue culturelle américaine. Il y avait aussi l'Écossais Norman McLeod, qui était poète en résidence et grand buveur de whisky. Il travaillait de temps à autre aux États-Unis comme professeur d'anglais. Je raconte dans *La lune d'hiver* cette virée épique dans les Montagnes rocheuses.<sup>6</sup>

*Et qui imprimait la revue ?*

C.V. : C'était un petit imprimeur local. Toutes nos économies y sont passées. Un beau rêve de jeunesse qui est resté sans suites ; mais il m'a aidé un moment à tenir debout dans l'exil, sans renoncer pour toujours à la parole. C'est tout de même en Amérique, dans le Middle West qui me réduisait au silence, que j'ai achevé *La lutte avec l'ange*, mon premier livre de poèmes (1939-1948).

---

<sup>6</sup> Claude Vigée, *La lune d'hiver*. Paris : Honoré Champion, 2002, pp. 184-187. Première édition, Flammarion, 1970. « ...on cahote l'après-midi entier en somnolant à demi, les reins moulus, l'esprit enlisé dans l'ennui universel. »

*La poésie comme unité d'être :*  
Rencontre avec Claude Vigée<sup>1</sup>

Anne Mounic : Claude Vigée, né en Alsace dans une famille juive peu pratiquante, a connu une existence géographiquement multiple, sinon divisée. Ce périple, qui évoque celui de l'Ulysse de Benjamin Fondane,<sup>2</sup> commence avec l'exode, en 1939, après les « dernières grandes vacances », que le poète conte dans *La Lune d'hiver* (1970), la résistance, à Toulouse, en 1940-41, puis l'exil, fin 42, aux États-Unis, où il séjourna jusqu'en 1960, enseignant à l'université dans l'Ohio, puis devenant professeur et directeur du département d'études romanes à l'Université Brandeis, Massachusetts, après un doctorat consacré à la poésie et intitulé : *Forme du poème : Étude sur la poétique*. De nombreux chapitres de cette réflexion seront repris, en français, dans les ouvrages critiques publiés plus tard à Paris, *Les Artistes de la faim* (1960), *Révolte et louanges* (1962) et *L'art et le démonique* (1978). Le démonique désigne chez Goethe cette énergie muette du vivant qui unit l'individu au monde et s'exprime au mieux grâce au rythme poétique de systole et de diastole qui s'inscrit dans le temps vécu, lui-même dialectiquement rythmé sur le mouvement de l'élan créateur et du repos.

Ensuite, en 1960, Claude Vigée et toute sa famille, son épouse Èvelyne et leurs enfants, Claudine et Daniel, vont s'installer à Jérusalem, où Claude devient professeur à l'Université hébraïque jusqu'à sa retraite, en 1984. C'est l'époque d'un approfondissement de l'étude biblique et de la tradition juive, de la Kabbale notamment. Claude Vigée conte son émerveillement, et son inquiétude aussi, face à sa nouvelle vie dans *Le poème du retour* (1962) et dans *Moisson de Canaan* (1967). Les poèmes de *Délivrance du souffle* (1977) expriment cette joie mêlée de crainte dans une situation où se conjuguent l'enthousiasme et la menace.

Dans les années d'après-guerre, le contact avec la France, et avec l'Europe, n'a jamais été rompu. Les vacances universitaires étaient l'occasion de retrouvailles, impatientement attendues, avec le vieux continent. C'est à Paris que Claude Vigée a publié l'essentiel de son œuvre (quelques poèmes alsaciens étant parus à Strasbourg) de *La Lutte avec l'ange*, en 1950, à la rencontre avec Albert Camus qui publia chez Gallimard, en 1957, *L'Été indien*. Vous avez ensuite publié principalement chez Flammarion (*Pâque de la parole*, 1983 ; *Les orties noires*, 1984, le premier poème alsacien, écrit à Jérusalem, puis *La Faille du regard*, 1987 et *Le Feu d'une nuit d'hiver*, 1989, version française du second poème alsacien), chez Arfuyen (*Apprendre la nuit*, 1991), Albin Michel (*Dans le silence de l'Aleph : Écriture et Révélation*, 1992), Lattès (*Un panier de boublon*, Tomes 1 et 2, 1994 et 1995), aux éditions du Cerf (*La lucarne aux étoiles : Dix cahiers de Jérusalem (1967-1997)*, en 1998), chez L'Harmattan (*Vision et silence dans la poétique juive*, 1999) et chez Parole et Silence (*Le passage du vivant*, 2001 ; *Dans le creuset du vent*, 2003 ; *Etre poète pour que vivent les hommes*, 2005).

Claude Vigée, qui vit depuis quelques années à Paris, a reçu plusieurs prix pour son œuvre, entre autres, le Grand prix de poésie de l'Académie française en 1996, le Prix Würth pour la Littérature européenne

1 Cet entretien et cette lecture ont eu lieu le mercredi 21 février 2007 à l'University of London Institute in Paris, sur l'aimable invitation de son directeur, David Shephard, et de Dunstan Ward, professeur. Il fut publié dans *Temporel* n° 4, octobre 2007.

2 Benjamin Fondane, « Ulysse » (1933), in *Le mal des fantômes*, précédé de *Paysages*. Paris : Paris-Méditerranée et Toulouse : l'Ether vague, 1996, pp. 89-158.

à Stuttgart en 2002 et, en octobre 2006, le Prix de l'Amitié Judéo-Chrétienne. À cette occasion, sont parus deux ouvrages, *Pentecôte à Bethléem* chez Parole et Silence, qui est une réédition d'essais critiques et *Les portes éclairées de la nuit*, en collaboration avec Sylvie Parizet, aux éditions du Cerf. Auparavant, les éditions L'Harmattan avaient édité, dans la version originale de 1949, *La lutte avec l'ange*, suivi du chapitre de *La lune d'hiver* concernant les « dernières grandes vacances ». Une édition des poèmes complets est en préparation sous la direction d'Emmanuelle Collas et de Jean-Yves Masson aux éditions Galaade ; elle s'intitulera : *Mon heure sur la terre*.

Nous allons revenir, au cours de notre conversation, sur différents aspects de votre œuvre et vous en révélez les diverses facettes au cours de votre lecture. Nous verrons que ce qui tout du long et en une grande cohérence a donné son unité à votre vie en ces lieux si différents où vous avez parlé des langues variées, alsacien, français, allemand, anglais, espagnol, hébreu, c'est la poésie.

J'aimerais aborder sous divers angles cette notion d'unité d'être que façonne la poésie, ce qui nous permettra à la fois de mettre en valeur plusieurs aspects de votre œuvre et de votre pensée poétique, mais aussi d'ouvrir une réflexion plus générale sur la valeur, ou la justification, de la poésie à notre époque. Nous évoquerons à chaque étape d'autres poètes, qui éclaireront notre propos.

Commençons, si vous le voulez bien, par le refus, chez vous, du dualisme et, en premier lieu, du dualisme corps-esprit. Vous parlez, dans *La Lucarne aux étoiles*, de « connaissance par joui-dire »<sup>3</sup> et écrivez, dans « La semence de feu »<sup>3</sup> :

Le plaisir du poète est celui de tout mâle :  
Non dans la volupté –  
Dans le faire-jouir.

Pour vous, comme pour Rilke, que vous avez traduit et dont votre sensibilité est assez proche, acte poétique et acte sexuel ont ceci en commun qu'il témoignent du vivant et l'engendrent dans l'instant de feu du poème. Rilke écrit en effet dans ses *Lettres à un jeune poète*, à propos de Richard Dehmel, l'auteur de la *Nuit transfigurée*, poème qui a inspiré Schönberg : « Au vrai, la vie créatrice est si près de la vie sexuelle, de ses souffrances, de ses voluptés, qu'il n'y faut voir que deux formes d'un seul et même besoin, d'une seule et même jouissance.<sup>4</sup> » Et vous avez trouvé, dans le Talmud, des conceptions semblables...

D'autre part, dans un texte très récent, puisqu'il date de dimanche, vous associez très étroitement le religieux et le charnel.

Claude Vigée : Il est vrai que, pour moi, dès l'adolescence, la vie intérieure, la vie de l'esprit, et la vie du corps, n'ont jamais été séparés. Je sais que là, je me suis trouvé à contre-courant dès le début, mais enfin

3 Claude Vigée, *Le Soleil sous la mer*. Paris : Flammarion, 1972, p. 251.

4 R. M. Rilke, *Lettres à un jeune poète* (1903). Traduction de Bernard Grasset. *Œuvres 1, Prose*. Paris : Seuil, 1966, p. 323.

c'est ma nature. C'est moi-même. Durant l'une de mes sorties, ces derniers jours, au rythme de la marche, j'ai réfléchi à toutes ces questions. Le rythme de la marche, dont *Temporel* va faire son prochain thème, c'est une chose pour moi une chose très naturelle. Durant la marche, quelque chose en moi s'éveille. Je ne sais pas quoi, mais ce qui s'éveille trouve aussi les mots nécessaires à l'expression. Je sais que c'est un thème extrêmement intime que vous soulevez là, mais il est essentiel, pour moi. J'ai laissé précocement éclore en moi un sens de la vie sexuelle, une conscience de la sexualité qui serait à la fois d'ordre religieux et charnel. Cette expérience n'a donc pas dépendu seulement de moi, de l'ego singulier, ni d'ailleurs du bon plaisir des autres, compte tenu des circonstances étouffantes où nous vivons dans le monde présent. Chez moi, je m'en rends compte maintenant, quand je regarde en arrière sur cette longue vie, l'amour présent, c'est-à-dire la dilection qui répond à la présence d'un autre être, la quête innée de la jouissance, et celle du salut aussi, tout de suite, au sens spirituel du terme, la *guéoulah*, en hébreu, tout cela porté, nourri, par l'afflux en moi d'un désir, d'une pulsion – ces trois forces se sont donné la main pour ne plus lâcher prise au cours de ma vie, et Dieu sait que ma vie a été agitée ! La seule chose qui s'y soit maintenue, c'est justement la triple poignée de main par laquelle se rejoignaient en moi ces trois forces. Réception pleine de gratitude de la dilection de l'amour, quête de jouissance sans nulle fausse honte ni culpabilité injustifiées, et attente du salut, ont travaillé à tisser la même toile personnelle, malgré les difficultés d'une telle rencontre, l'étrangeté peut-être d'un pareil trio voué à l'ourdissement de ma trinité intérieure.

Il y a bientôt deux mois, j'ai abordé ma quatre-vingt-septième année à l'ombre des ailes noires de Samaël, l'ange de la mort, qui a emporté là-bas Évy, après soixante années d'un mariage dont la joie et la complicité quotidiennes rendent plus déchirantes encore le silence, l'absence, la manque contre lesquels je me débats aujourd'hui. Je vacille encore sous le coup d'un deuil dont je me remettrai très difficilement. Je résiste pourtant, faisant preuve d'une longévité surprenante, qui n'est celle de mon père, ni d'une grande partie de ma famille. Je suis le premier à m'en étonner, car rien ne laissait prévoir cette résilience, cette endurance physique, quand j'étais enfant ou adolescent.

J'étais un enfant plutôt fragile et maigre, ni très musclé ni athlétique de constitution, peu tourné vers les sports comme l'étaient la plupart de mes copains de classe. Sauf pour les choses essentielles : marcher, nager, rouler à bicyclette, courir à travers bois et dans le Ried alsacien. Il y a toujours eu chez moi une obstination à être, une persévérance d'ordre vital, à la fois psychique et corporelle, – est-ce là le fameux *conatus essendi* de Spinoza ? –, qui s'est maintenue en dépit des contraintes de plus en plus pesantes qui s'imposent du fait de la vieillesse à chaque créature passagère, en ce bas monde voué à la destruction de génération en génération..

Je bénéficie aussi d'une activité intellectuelle relativement constante encore et préservée, grâce à Dieu, des chutes dans le mauvais silence de l'épuisement mental profond. Je sens la persistance en moi d'une énergie créatrice poétique occasionnelle qui, malgré les hauts et les bas de l'existence, trouve à s'exercer aux frontières actuelles de mon temps de vie. Le mot frontière prend ici tout son sens. Cela s'accomplit en défiant cette précarité, mais je crois avoir été toujours un être de défi. Dans ma vie généralement problématique, j'ai tendance à tomber d'accord avec tout le monde, mais à la condition expresse qu'il s'agisse d'abord là de mes propres idées... Ainsi opère en moi, en riant sous cape, un mauvais esprit prudent. De cette manière, sans doute, on arrive pas à pas jusqu'à sa neuvième décennie, tout en défiant sa précarité dans l'état semi-

crépusculaire qui, – j’en suis trop conscient –, me menace d’éclipse définitive à chaque instant. Mais oublions un peu cette vieille peur de l’anéantissement promis, cette menace en suspens, car pour moi ce n’est pas un objet de réflexion intéressant. Ce qui m’intéresse au premier chef n’est pas tant ce qui pourrait se produire un jour en mal ou en bien, mais ce qu’il y a aujourd’hui même, en nous comme en autrui, tout alentour. Même si maintenant l’absence d’Évy, vécue d’heure en heure, surtout quand je suis seul à la maison, rend précisément cette présence attentive à la vie très douloureuse. Pourquoi tout cela est-il possible, malgré tout ? Ce manque, ce silence forcé : je me suis posé la question qui me tourmente en me promenant avant-hier aux jardins du Ranelagh, près de chez nous. Comment comprendre ce qui arrive ? On ne peut rien faire du tout, sauf acquiescer à l’implacable, accepter le pire, non pour jouer le jeu aveugle du cosmos, mais, comme le dit Shakespeare, assumer sa part, jouer le rôle qui nous est imposé au départ dans les « seven ages » dont se compose cette existence évanescence.

Puisque nous sommes réunis ici à l’Institut de l’Université de Londres à Paris et qu’Anne Mounic enseigne la littérature anglo-saxonne, je vais vous raconter un souvenir de mes treize ou quatorze ans, au collège classique de garçons à Bischwiller. On faisait un peu d’anglais, deuxième langue : c’était l’occasion d’apprendre par cœur de nombreux poèmes de l’époque romantique anglaise, et même des passages entiers de Shakespeare. On n’essayait pas vraiment de parler l’anglais, c’était alors hors de question. Mais traduire exactement du français en anglais et vice-versa, ou du français en allemand « thème et version », puisque nous faisions beaucoup d’allemand en Alsace en ce temps-là, au début des années trente du siècle dernier, voilà ce que nous pouvions souhaiter de meilleur en langues étrangères, en profitant de notre pratique intense du dialecte alémanique et de notre avantage historique de frontaliers.

Ainsi, nous avons appris par cœur une fameuse tirade de la comédie *As You Like It*, celle dite des « seven ages », où Shakespeare nous rappelle à juste titre que la vie est un théâtre géant sur la scène changeante duquel chacun « plays his very part ». Je me souviens du début : « At first the infant, / Mewling and puking in the nurse’s arms » [II, 7, 143-44] Nous récitons cela au collège avec délices dans les années 34 ou 35. Il existe donc en ce monde une énergie toute shakespearienne qui est à l’œuvre en moi-même comme dans tout un chacun, et dont j’ai pris conscience très tôt. J’écoutais intensément ce que nous disait là Shakespeare, et que répercutaient d’autres, plus tardifs, comme Shelley ou Keats, dont nous apprenions aussi quelques poèmes. Étudier la poésie, c’était avant tout les apprendre par cœur : la méthode n’est pas aussi sottise qu’il semblerait à première vue. Les rabâchant le soir en vue de l’interrogation orale du lendemain sous la férule bénigne de notre prof d’anglais Paul Bass, natif de Schweighouse-sur-Moder, je me disais qu’il y a là une force qui ne dépend peut-être pas totalement de l’actualité banale de Bischwiller, du déroulement monotone de notre maigre temps d’ici, ni surtout des catégories sociales et biologiques rigides, mécaniques, qui caractérisent trop souvent la vie ici-bas. Quelque chose d’autre et de grandiose agissait en retrait des apparences, et régissait tout le faux-semblant du quotidien. J’étais déjà assez malin pour saisir l’importance de ce dont nous parlait Shakespeare. J’en détectais la trace en moi, comme chez d’autres poètes que je découvrais à l’époque, – des romantiques allemands de la première génération en particulier, de Bürger à Eichendorff, de Brentano à Novalis. Ce n’était pas encore Rilke, plus tardif, qu’on n’étudiait guère dans notre collège de campagne au début des années trente. Cinq ans plus tard, j’ai lu avec émerveillement son *Livre des images* à Strasbourg, tout

en découvrant Goethe, dont le premier *Faust* était au programme de la classe de philo, en allemand bien sûr, au lycée Fustel-de-Coulanges en 1937. J'ai planché aussi sur ses *Conversations avec Eckermann*, le jeune secrétaire, auquel il se confie dans son grand âge. J'y ai reconnu soudain bien des choses demeurées jusqu'ici latentes en moi-même, pour lesquelles je ne disposais pas encore des mots nécessaires ; le génie de ces hommes s'appliquait à les formuler pour eux, pour l'adolescent inquiet que j'étais, pour quelques autres aussi parmi mes contemporains. J'ai contracté à leur égard une dette qui ne s'éteindra jamais. Il ne s'agit pas seulement de Goethe ; plus tard s'y sont joints d'autres grands poètes, quelques philosophes aussi, tels que Bergson, Nietzsche, Hegel, les Stoïciens, Montaigne enfin. Mais ma première grande rencontre à la fois réflexive et lyrique fut celle de Goethe.

Je n'ai donc jamais succombé tout à fait à la double tentation qui nous guette au sortir de l'enfance. D'abord, celle de se vouloir dans l'immédiat, depuis la puberté, un automate égocentrique au service de ma seule volupté personnelle, une machine à sexe, comme on appelle ce comportement aveugle aujourd'hui. J'avais vite et clairement compris qu'une telle conduite de ma vie ne me correspondait pas. Je vous parle, au contraire, d'une initiation partagée, puisque nous avons, d'abord très chastement, Évy et moi, exploré puis éclairci les mystères de l'amour. Evelyne était ma cousine germaine, et on s'initiait lentement à beaucoup de choses merveilleuses, au dévoilement desquelles la famille n'était pas du tout convoquée...

Par ailleurs, j'ai saisi très précocement, – cela aussi faisait partie de mon éducation plurielle – que je n'étais pas tenté non plus par une sorte d'ascétisme moralisateur bêtifiant, dont souvent les adolescents effrayés croient éprouver le besoin pour mieux s'y réfugier, afin d'éviter la fascination de la Méduse érotique. Devenir un ascète hautement moral, puritain et vertueux, contempteur stupide puisqu'irréfléchi de la vie sexuelle, voilà l'autre piège que j'ai su en partie esquiver, en grande partie du fait de mes rapports, d'ailleurs longtemps et délicieusement pudiques, avec Evelyne. Nous nous caressions tendrement, avec douceur, sans jamais rien brusquer, (du moins à nos débuts...), mais surtout, on se parlait beaucoup tous les deux, vite sans nulle retenue dictée par les simples convenances, ni la crainte enfin surmontée du qu'en dira-t-on familial. Nous parler librement, joyeusement, c'est surtout cela que nous faisions entre seize et dix-huit ans. Il faut se rappeler qu'en ces temps-là les jeunes gens amoureux ne couchaient pas comme ça, pour rire, ou pour fuir l'ennui d'être ensemble sans n'avoir rien à se dire – *tchic tchac*, comme on dit en mauvais hébreu. Mais la parole, oui, la confiance partagée, les nombreux gestes de tendresse et d'affection mutuelle.

Il était évident à mes yeux que la vie érotique est une manifestation tangible de la grâce divine, un faisceau de lumière descendu du ciel sur la terre. Ces expériences de nature d'abord tactile, sensuelle, les réflexions partagées qu'elles ont suscitées, tout cela a contribué à renforcer en nous la joie d'être ensemble, de se voir, de se toucher. Ce sont elles qui m'ont formé.

À partir de quinze ans, un peu plus tard peut-être, j'ai répondu à l'appel de mon propre corps débordant de vie et de joie d'exister, et du corps de la jeune fille que j'aimais, en toute simplicité, ce jeune corps magnifique qui s'offrait comme la vie elle-même, incarnée dans sa personne. Comment m'y suis-je pris pour répondre à ce double appel ? Pas de façon très maligne, ni sophistiquée au départ. C'est la joie de l'amour lui-même qui dégourdit les jeunes amoureux. Il leur enseigne l'accueil, simple et joyeux, du plaisir partagé, et leur souffle le secret de l'initiation mutuelle à ce qui va leur arriver demain. À cette bienheureuse incertitude se mêlait alors, et continue à s'ajouter jusque dans le déchirement, un sentiment de confiance, de bienveillance

sans limites qui va bien au-delà des mots. Mais ici-bas chaque bienfait extrême se paie au prix fort. A la fin de la journée, ce qui fut le meilleur de notre vie se venge de notre dilection gratuite. Tout à coup, l'appartement habité par nos paroles communes, nos gestes quotidiens, est devenu étrangement immobile, silencieux. Est-il chargé maintenant en une nouvelle salle d'attente, peut-être, pour le survivant que je suis désormais ? C'est à moi seul, aujourd'hui, de presser sur le bouton pour activer le mécanisme invisible de la machine à laver.

Je me souviens, je me souviens. Cet accueil simple et partagé s'accompagnait d'un profond élan de tendresse. Mais il s'agissait d'une tendresse amusée, ludique, avec beaucoup de rires ; complices, un peu plus tard, dans notre longue jeunesse à deux, de la découverte de caresses plus savantes, celles des mains chaudes qui se glissent entre les seins nus, qui montent ou descendent doucement le long des jambes fraîches auprès des sources cachées dans les bois, – tout cela, je l'ai exploré en même temps que s'effectuait en moi, de manière tout aussi spontanée, l'initiation au tréfonds de mon être ou la révélation de ce que Goethe appelait le *démonique*. C'est-à-dire le jaillissement des forces premières issues du centre germinatif de notre personne singulière, de ce noyau pulsant originel de l'âme humaine que désigne en hébreu le mot *neshamah*. Mais le bonheur de coïncider avec l'étincelle de la *neshamah* divine ne nous est pas accordé gratuitement. Ce bonheur, si longtemps renouvelé, appartient maintenant à autrefois. Depuis quelques semaines seulement, mais pour toujours. De cette tendresse, de cette bienveillance inépuisable de l'amour humain authentique, la mort d'Évy tout à coup me prive. À jamais, je le sais, dans le monde qui me reste. Tout à coup, le verdict est tombé. Rien de plus à faire, ni à en dire. Tout à coup, c'est ainsi. Un point, c'est tout. Je rumine en vain l'implacable réalité de ce rien, qui m'enlève mon tout en plein cœur de nos vies.

Le problème nouveau qui se pose à moi dès demain matin, comme celui d'aujourd'hui à propos de la machine à laver, c'est de trouver comment, sans elle, me remettre à devenir un vivant. À retrouver tout seul celui que j'étais avant. À ce questionnement qui me hante, je n'ai su inventer d'autre réponse que d'essayer d'exister dans ma solitude. Cet après-midi de février, c'est la première fois que je me risque à sortir de chez nous – de chez moi, désormais –, après le bref séjour en Alsace, où Évy a été inhumée le 22 janvier dans le petit cimetière où reposent les membres de ma famille depuis quatre générations. La cinquième, c'est la nôtre. Je suis resté une dizaine de jours à Strasbourg, chez ma fille Claudine et les siens, puis je suis revenu ici, à Paris, le cœur serré. Grâce à l'invitation que m'ont fait tenir Dunstan Ward et l'Institut de l'Université de Londres en France, je vous rencontre tous aujourd'hui, réunis autour de la poésie. En relevant le défi du repli sur moi-même, je dois affronter une épreuve très difficile. Mais elle m'offre l'occasion d'une remontée hors du puits noir. Je ressemble à un nageur qui, ayant touché le fond, d'un coup de talon détaché dans les régions chtoniennes invisibles de la mer, rebondit vers l'ouvert, émerge enfin du côté du ciel, de la vie encore possible ici-haut.

Voilà la réponse que je crois pouvoir donner à votre question, une interrogation essentielle pour chaque être humain. Ma réaction spontanée demeure hésitante, ambiguë, comme l'est mon existence elle-même dans les circonstances concrètes qui sont maintenant devenues les miennes. j'ai tenté de développer quelque peu cette réponse, toute provisoire qu'elle soit, parce que c'est justement elle qui me préoccupe, surtout lors de ces derniers jours. Il faut que je réagisse de mon mieux à un état de fait brutal, afin d'apprendre

à vivre encore un peu comme un être humain entier, sans le compagnonnage fidèle ni les paroles familières de notre Évy. Me remettre en chemin, moi seul, pour la dernière étape.

A.M. : La poésie, chez vous, de toute façon, c'est la vie et ce refus de la dualité vous conduit à refuser l'antagonisme platonicien de l'idéal et du temporel que l'on trouve chez les Symbolistes, chez Mallarmé en premier chef, et chez Paul Valéry, dualisme qui conduit à un refus de la vie. Vous citez souvent Valéry dans *Mon Faust* : « Et je suis excédé d'être une créature. »<sup>5</sup> Ceci, vous ne voulez pas le dire.

C.V. : Mais non, je ne suis nullement excédé. On ne s'identifie jamais assez tôt à la condition simultanément misérable et merveilleuse d'une créature. Blaise Pascal a gommé dans ses *Pensées* le deuxième membre de l'équation, et Paul Valéry l'a directement imité dans un passage similaire de *Mon Faust*. Je ne puis m'empêcher de repenser, dans ce contexte, aux affreuses souffrances physiques d'Évy dans les derniers jours de sa vie, et à la déchirante traduction, – sans doute la seule exacte –, que donne Henri Meschonnic du verset du psaume crié par Jésus du haut de la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, à quoi m'as-tu abandonné ? »

A.M. : C'est ainsi que, pour affirmer ce lien entre la vie et la poésie, vous avez créé un nouveau type d'ouvrage, que vous nommez « judan » (vous nous expliquerez comment vous avez conçu cette appellation) et vous avez bataillé avec André Gide, mais aussi avec Saint-John Perse, pour affirmer le lien indissociable entre surgissement vertical du poème dans l'instant et écoulement de la prose dans le flux du devenir, ce qui signifie que le poème surgit du paradoxe de l'instant, c'est-à-dire de cette dialectique du temporel et de l'éternel que décrit Kierkegaard et qui est une dialectique, en opposition à celle de Hegel, proprement existentielle. Finalement, la poésie se situe au cœur du paradoxe de l'individu.

C.V. : Oui, à la croisée du chemin de vie où se rencontrent ces deux mouvements. L'envie irrésistible que j'ai éprouvée d'écrire tout à coup de cette manière m'est venue au moment où la guerre s'est déclenchée. On revient de très loin dès qu'on lance en arrière son regard étonné. Je m'en suis rendu compte en 1939-40, quand la deuxième guerre mondiale a éclaté. J'essayais déjà d'écrire, j'avais même commencé à m'y mettre sérieusement en 1939, à Strasbourg. Jeune étudiant de dix-huit ans à peine, j'étais alors, comme tous les garçons de ma génération fortement influencé par les grands aînés de l'époque. Parmi eux, Paul Valéry et forcément Mallarmé, son modèle et son maître. Pourtant, dès ce moment-là, la poésie de Baudelaire me paraissait plus crédible que celle des Symbolistes et de leurs nombreux épigones. Elle répondait en moi à des exigences plus immédiates que les écrits lointains de Valéry et de Gide, mais n'empêche... Puis j'ai vu de mes propres yeux ce qui nous est tombé sur la tête, coup sur coup, en juin et juillet 40 : la débâcle, l'exode, le sauve-qui-peut général de la population française livrée à l'anarchie totale, la publication très rapide (comme antidote satanique et dérisoire), du Statut contre les Juifs édicté par le gouvernement légal de l'Etat français. Tous ces événements sinistres concouraient à nous mettre au ban de la nation « une et indivisible », – pire encore, au ban de l'humanité entière. Nous déniaient la dignité élémentaire des simples créatures, refoulés plus

---

5 Paul Valéry, « *Mon Faust* », in *Œuvres* II. Édition établie et annotée par Jean Hytier. Paris Gallimard Pléiade, 1960, p. 402.

bas que les animaux, nous n'étions même plus comptés au rang des vivants, comme on nous le fit voir bientôt. Des cadavres en sursis, voilà comment les Juifs ont été considérés et traités par voie de conséquence après la conférence de Wannsee.

À dix-neuf ans, réveillé de mon rêve de confiance, j'ai réagi très violemment à cette infamie des nations européennes si facilement consentantes aux crimes les plus abominables qui se commettaient sous les yeux de ceux qui voulaient bien les voir, et souvent y participaient joyeusement. Ma confiance juvénile n'était plus de mise : l'a-t-elle jamais été ? Le serait-elle davantage demain ? Ce qui se trame aujourd'hui un peu partout dans le monde m'incite plutôt à en douter...

Je raconte en détail dans *La lune d'hiver* comment, réfugié, à Pau puis à Toulouse, dès juin ou juillet 40, j'ai tenté de me situer, de m'inventer des repères au milieu de ce désastre, où s'était écroulé l'univers bénin de mon enfance alsacienne. Désormais, personne ne pouvait me guider sur les chemins chaotiques de ma jeune vie. Autour de moi, je n'apercevais que des spectres en sursis d'anéantissement collectif, des errants égarés sur terre, et à brève échéance damnés sans retour par ceux qui les encerclaient. Je ne disposais ni de directeur de conscience, ni de maître à penser ou à agir d'aucune sorte. Il me fallait donc me débrouiller tout seul avec la situation impensable dans laquelle j'étais jeté, seul, parmi tant d'autres pantins impuissants livrés aux facéties cruelles de l'histoire européenne. M'en sortir par moi-même, Dieu sait comment, sans oublier un instant que j'étais un petit juif rural, un garçon de la campagne alsacienne, dialectal invétéré de naissance, que rien ni personne n'avait préparé à pouvoir affronter tous ces drames, à faire face au chaos meurtrier du monde qui m'assaillait de toute part.

Dans les années d'avant-guerre, en Alsace, qui se serait préoccupé d'une pareille déroute ? Nul n'aurait pu l'imaginer. Au même moment, j'ai découvert la Bible, à Toulouse, parce que j'avais noué des liens avec d'autres jeunes de mon âge entraînés à leur corps défendant dans la même tragédie. Or, la plupart d'entre eux étaient issus de familles pratiquantes, ce qui n'était nullement mon cas. Au beau milieu du chambardement universel, je continuais à vouloir écrire des poèmes et des témoignages en prose attestant de ce qui nous arrivait. J'étais en même temps étudiant en médecine, *carabin* de première année. A l'institut d'anatomie, près de l'avenue des Demoiselles, à deux pas des jardins où s'élevait la statue de Clémence Isaure, protectrice des troubadours toulousains, nous disséquions avec application de vrais cadavres humains, des « sujets » qui flottaient allégrement dans leur baignoires remplies de formol malodorant. Ce n'étaient pas des morts en matière plastique démontables à volonté, comme on en propose aujourd'hui à la dextérité des futurs médecins. Bref, la mort réelle m'assiégeait de tous les côtés, sans nul ménagement pour ma sensibilité. Partout l'horreur m'entourait, m'ouvrant très tôt les yeux sur moi comme sur autrui.

J'ai découvert à ce moment-là qu'écrire une œuvre comme j'y rêvais depuis l'adolescence, sans tenir compte de tout ce qui allait arriver autour de soi, ne pouvait être qu'une simple et triste blague. Un trompe-l'œil aussi mensonger qu'inutile. Pour moi, à l'époque déjà, ce serait une activité insuffisante, lourde de déceptions futures. Il fallait donc faire coïncider, en les fusionnant, les deux bouts de la chaîne unique constitutive de l'expérience créatrice. Souder le récit de ce qui arrive, le sobre témoignage existentiel venu du plus profond de la vie présente, aux instants précieux d'exaltation qui nous projettent vers le haut ou vers le bas de l'échelle

intérieure. Mais en réservant toujours à ces instants-éclairs de notre devenir mental leur vraie place, qui est la première. Ici encore la leçon de Goethe, apprise sur les bancs du lycée, m'a servi et guidé :

« Himmelhoch jauchzend  
zum Tode betrübt »,

Telle est la poésie qui couvre d'une extrémité à l'autre le champ de notre épreuve psychique. En l'écoutant dire ce qu'il avait éprouvé lui-même au cours de son aventure de poète, je ne tentais pas de trouver une formule magique qui, comme une clé, ouvrirait toutes les serrures de la chambre secrète de la poésie universelle. Je n'en espérais ni savoir abstrait sur l'art du langage, ni belle théorie de la littérature mondiale, élaborée en trois points. Ce que je quêtai auprès de Goethe et des autres pionniers de la poésie moderne jusqu'à nous, c'était une façon de faire, un artisanat du *poëin*. De cette recherche sortit peu à peu la conception, d'abord très floue, d'une forme d'écriture vivante que j'appellerai bien plus tard le « judan », par contraste avec le roman. Avec cet objectif en tête, j'ai pris mon premier modèle dans la Bible hébraïque. On y découvre d'une part des « psaumes de montée » (au sanctuaire caché), des chants lyriques ascensionnels, doués d'une puissance et d'une vertu d'exaltation hors du commun, qui font du psautier une somme de poésie inégalée jusqu'à ce jour. Mais par ailleurs, de façon quasiment simultanée, la Bible nous impose des récits d'événements vécus ou mythiques, retravaillés par des fantasmes, qui sont parfois d'une douceur mais plus souvent encore d'une dureté, d'une crudité formidable, pouvant aller jusqu'à la cruauté, dans l'évocation du devenir des sociétés humaines. Comme le dirait Levinas, la « concrétude » autant que l'inspiration divine la plus sublime se partagent le texte de la Bible. Jouer en même temps de ces deux modes d'expression contraires est difficile : là réside, à mes yeux, le secret du plus grand art, celui dont s'inspire également, à d'autres époques, Shakespeare ou Dante. En écoutant intensément ces mélodies dissonantes qui embrassent pourtant le tout de l'être-au-monde humain, mortel et rayonnant tout à la fois, j'ai tenté de composer par la suite la plupart de mes livres.

Je ne me prends aucunement pour un grand théoricien de l'écrit. Ce qui m'importait, c'était de faire face à la situation dans laquelle je vivais plongé de gré ou de force. J'ai donc *essayé*.

Au premier abord, mes livres présentent au lecteur inattentif un aspect souvent disparate. Comme dans l'œuvre biblique, en conjuguant leurs deux mouvements pour faire apparaître ainsi leur unité de fond, leur accord intime, la cohérence apparaît tout à coup à celui qui l'accueille en soi-même sans chercher à brusquer leur jeu capricieux.

Comme notre ancêtre Jacob, sorti de sa lutte entier, mais boitant sur sa hanche après l'attouchement de l'ange démon Samaël qui l'assailit dans la nuit près du gué fatal, ainsi chacun de nous n'avance dans sa vie qu'en clopinant d'un jour à l'autre. De ce point de départ sans cesse mis en question, sans trêve renouvelé, seul véridique dans son incertitude même, naît aussi le mouvement interne périodique qui va du récit de prose rythmé au poème formel proprement dit. Le jet du poème, son élan vertical prend appui sur le flux horizontal avec lequel il se croise tout en le soulevant jusqu'aux étoiles, dans un rapt, un geste de ravissement orienté vers ce qui demeure à jamais hors d'atteinte. Il nous emporte ainsi dans un balancement périodique plein de jouissance, jusqu'à cet horizon obscur, indistinct, qui échappe à toute connaissance, à toute figuration limitées. Ce qui nous échappe ainsi, tout en nous y attirant irrésistiblement, se confond avec notre destin. Pas plus que

le récit circonstancié des événements de notre existence temporelle, le *salto mortale* vital du poème, dirigé à la fois vers le plus haut et le plus bas en nous-même, ne possède de frontière en soi. Ces deux mouvements antagonistes et consanguins se rejoignent dans la mesure où ils se précipitent, en nous entraînant à leur suite, en direction d'un infini toujours déjà propulsé au-delà de nous, que je désigne souvent par la lettre muette *Aleph*, le chiffre divin de l'unité primordiale. Plus tard, à Jérusalem, j'ai tenté de résumer le sens de ces activités mentales en utilisant à cet effet la métaphore de l'*Aleph*. Elle nous renvoie à l'enseignement fondamental de la Bible, tel qu'il est interprété à travers la tradition du *Midrash* talmudique, puis de la Kabbale.

Lettre-consonne silencieuse, initiale de l'*Anokhi* divin originel dans la révélation du décalogue au mont Sinaï, elle peut être affectée de diverses valeurs vocaliques, comme l'arc-en-ciel après l'orage se pare de toutes les couleurs du ciel au crépuscule. Mais considéré en lui-même, l'*Aleph*, comme la profondeur insondable de l'espace cosmique au-dessus de nos têtes reste muet. L'art de la parole consiste justement à imprimer à toute la création visible, par la grâce de l'*Aleph* silencieux, ce mouvement vertical fondateur de notre poétique, en insufflant ainsi aux choses concrètes sous-jacentes, semées à l'horizon fuyant du récit, une poussée qui le porte à son tour vers l'infini.

Je crois que nous sommes tous des êtres qualifiés pour ce transport de l'esprit et des sens dont s'enivrait Baudelaire, – tous convoqués pour répondre par tous nos sens et dans tous les sens de la réalité, – visible comme invisible –, à l'appel de notre propre infini. N'est-ce pas cela, se faire poète ? et devenir ainsi un esprit réellement vivant ?

De cette manière-là, sans recourir à de grandes théories absconses, je me suis frayé finalement ma propre voie. Je pense que ce n'est pas seulement mon unique chemin, mon aventure solitaire, qui exclurait l'autre. Il s'agit d'une tentative, d'une entreprise, salutaires, que tout le monde devrait comprendre, dont chaque être humain a besoin, aujourd'hui plus que jamais.

Les grandes distinctions des genres atténuées, les différentes catégories, les règles convenues de style ou d'expression qui régnaient encore de façon absolue et tyrannique quand j'étais jeune, avant 1939, n'ont conservé aucun sens de nos jours.

Même un homme entier comme Saint-John Perse, puisque vous le mentionnez... Il résidait encore en Amérique à l'époque, vers la fin des années quarante. Dès 1940, il avait été mis hors la loi par les nazis et le gouvernement de Vichy, son appartement parisien saccagé et pillé, tous ses manuscrits volés ou détruits. Il était resté en froid avec Charles de Gaulle après la Libération. Je suis allé le voir chez lui plusieurs fois avec Évy entre 1948 et 1959, et je lui ai évidemment parlé de mon problème. Il le concernait aussi, croyais-je, personnellement. Son œuvre poétique n'est-elle pas entièrement marquée par son siècle et nourrie de ce dont il a vécu, en mal comme en bien ? Mais dans le poème achevé, pensait-il fermement à la suite de Mallarmé, ces événements intimes ou publics doivent être artistement, pratiquement voilés. Nos épreuves extrêmes ne sauraient, sous peine d'imperfection poétique majeure, être proférées comme telles. D'où l'extraordinaire ambiguïté de l'épopée persienne, dans laquelle, en effet, une sorte de rhétorique qui frise parfois la grandiloquence masque l'expérience brute, ou la transforme de telle manière qu'on ne puisse la reconnaître

de prime abord pour ce qu'elle avait été dans le temps vécu. Sa lecture exige une lente et savante initiation. Il faut être spécialiste des sources véritables de Perse pour retrouver dans telle grandiose « laisse » épique, ou dans les versets lyriques de *Pluies*, *Neige*, *Poème à l'étrangère*, l'élément vital décisif, le facteur déclenchant qui se ramène toujours à un événement biographique déterminant, bien que masqué.

Lorsque Perse m'a prodigué ses conseils de grand aîné, riche d'un savoir multiple, glané lors de nombreuses décennies d'écriture, j'étais un nouveau marié d'environ vingt-sept ans, et devant nous se tenait un homme d'âge mûr, un poète célèbre, traduit en anglais par T.S. Eliot en personne, bientôt prix Nobel de littérature. Son jeune visiteur de 1948 n'était qu'un petit prof de français, d'abord à l'Ohio State University, au cœur du Middle West, terre de maïs, de blé et d'élevage, en gros, puis un peu plus tard à l'Université Brandeis, dans la banlieue boisée de Boston. J'étais allé voir Perse avec Evelyne, qui était enceinte à ce moment-là de notre premier enfant, – deux ans après la fin du carnage de la première guerre mondiale. Alexis Saint-Léger Léger s'est montré à nous comme un être humain, fraternel, doué de qualités aussi merveilleuses que rares. Il nous a dès l'accueil à Woodley Road dans la périphérie de Washington, témoigné d'une gentillesse, d'une vertu d'humanité spontanée tout à fait étonnantes dans le contexte intellectuel, encore passablement guindé de l'époque. On a prétendu, à tort selon moi, dans divers milieux littéraires et politiques, qu'il était un homme froid, distant, orgueilleux et imbu de soi-même. Un être ambitieux, indifférent à autrui, aveugle aux visages qui s'offraient à son regard pénétrant. Je lui ai trouvé dès l'abord des qualités précisément inverses.

Au cours de notre long entretien matinal, je lui ai confié que je rêvais d'écrire des livres où se côtoieraient poèmes et récits appelés les uns par les autres, racontant certes mon histoire personnelle, mis non la mienne seulement. La Shoah, lui expliquai-je, ne recouvrait pas ma simple destinée individuelle, même si elle avait, à un fil près, failli se confondre avec elle... Je lui ai dit aussi à quel point j'avais été heurté, blessé dans mon humanité même, par ce qui avait précédé le génocide des Juifs en Europe, et en particulier en France dès les honteux accords capitulaires franco-allemands de Munich en août 1938. Accords contre lesquels le poète, en sa qualité de Secrétaire général permanent au Quai d'Orsay, avait joué seul le rôle courageux d'opposant que l'on sait, et qui lui valut dès l'été 1940 l'ostracisme du gouvernement en place, le retrait de la nationalité française, le vol organisé de tous ses biens en France, la traque de la Gestapo, et de nombreuses années d'exil.

J'ai donc montré à Perse les deux volets conjoints du manuscrit de *La Lutte avec l'ange* : les cycles de poèmes dont il fut un des premiers lecteurs, et le cycle des récits qu'on retrouvera beaucoup plus tard restitués *in extenso* dans *La lune d'hiver* (1970). Perse regarde le cahier, le feuillette un bon moment, puis me dit à peu près ceci, que je cite de mémoire : « Maintenant votre poème est fait. *La lutte avec l'ange* tient debout toute seule – comme dans le rêve de Jacob, les anges montent et descendent librement l'échelle dressée entre la terre et le ciel. Inutile, désormais de rappeler ce qui s'était passé auparavant, ce qui adviendrait ensuite dans l'histoire : les ennuis de Jacob avec son frère et rival Ésaü, avec son beau-père Laban, et tous les ennemis auxquels il aura à faire plus tard. Le lieu du récit n'est pas celui du poème, il faut présenter celui-ci à part, délivré du poids de la prose narrative. » Quand nous avons pris congé, il m'a redit au moment du départ : « Maintenant que le poème est achevé, enfin autonome, il faut brûler l'échafaudage ! » Mais l'échafaudage de Saint-John Perse, c'est tout simplement ce qui nous était arrivé, à mes proches, à moi, à tout le monde en somme ! Pourtant celui qui me donnait ce conseil amical n'était autre que le grand poète lyrique d'*Éloges*, de *Neiges*, d'*Exil*, du

*Poème à l'étrangère*, le chanteur inspiré des cycles épiques qui vont de l'*Anabase* à *Amers*. Des œuvres puissantes, à la fois érotiques et spirituelles, saisies sur le vif dans leur inspiration certes matérielle, puisant leur rêve de transcendance dans le terreau très concret de l'ici et du maintenant du poète. Il faut les comprendre à la manière de Saint-John Perse, dans son propre esprit et non dans celui de Paul Claudel fidèle à la spiritualité chrétienne.

- 60 -

Je me souviens de lui avoir posé plus tard, en 1959, la question de ses rapports initiaux avec Claudel. On sait que celui-ci tenta de convertir le jeune Alexis, alors âgé d'une quinzaine d'années, à la foi catholique, dans la maison de Francis Jammes à Orthez. Une histoire étonnante que celle-là ! Perse, soudain rajeuni d'un bon demi-siècle, m'avait répondu sans hésiter un instant, avec un petit sourire amusé : « Il n'a pas réussi à me convertir au christianisme, parce que moi, je suis sauvé de naissance. » Surpris, désorienté même, je n'avais pas saisi à l'époque ce qu'il voulait dire par là. J'y voyais une expression laconique, sans doute un peu espiègle, de la mystique du Grand Tout cosmique, liées à la doctrine de l'immanence absolue souvent affirmée par Saint-John Perse<sup>6</sup> Je n'avais pas tout à fait tort, mais cette explication d'ordre philosophique était simple, sinon trompeuse : elle se limitait à la métaphysique religieuse *sui generis* de Perse. Que voulait-il dire en réalité par : « Je suis sauvé de naissance » ? Même la loi de Moïse n'avait pas prévu le cas... Tout au plus promet-elle le salut à condition de pratiquer les six cent treize commandements positifs ou négatifs, – à commencer par la circoncision –, comme Dieu l'a ordonné à Israël réuni autour du mont Sinaï, par le truchement de Moïse. « Être sauvé de naissance » : n'avoir besoin de nul sauveur, de nulle révélation éthique ; se dispenser de toute instance intermédiaire qui assurerait notre rédemption ? Effectivement, Claudel n'est jamais allé plus loin dans le processus de la rédemption chrétienne avec l'adolescent rétif qui allait devenir son disciple fort hérétique. Ambassadeur de France, diplomate de renom, génial exégète chrétien d'Isaïe, des *Psaumes*, de l'*Apocalypse*, Claudel n'a réussi ni à convertir, ni même à ébranler les certitudes païennes de Saint-John Perse. Comment était-ce possible ?

J'ai fini par obtenir la réponse la plus crédible à cette question il y a deux ou trois ans, lorsque j'ai fait la connaissance d'un jeune assistant à la Sorbonne, Loïc Céry, natif de la Guadeloupe comme notre poète, mais d'origine métissée. Il porte donc en lui tout cet héritage antillais, et se trouve être un remarquable spécialiste de l'œuvre de Perse. Il dirige *La Nouvelle Anabase*, une revue consacrée aux études persiennes. Quand je lui ai raconté cette histoire, il m'a répondu qu'il la connaissait, mais qu'il fallait savoir, pour en saisir le sens véritable, ce que voulait dire au juste, aux Antilles, « être sauvé de naissance ». Quand on a la chance de naître là-bas dans une famille de la grande bourgeoisie blanche, parmi les « békés », on hérite du même coup du privilège d'être sauvé de naissance. Voilà ce que disent de vous les Noirs et les sangs-mêlés, descendants des anciens esclaves, qui y résident jusqu'à nos jours. Tandis qu'eux, frappés de malédiction dans leur être social même, sont damnés de naissance, injustement voués au pire du fait même de leur statut de gens de couleur. Un sort terrifiant, sauf s'ils réussissent à s'en sortir en se dressant contre ce destin inique.

<sup>6</sup> Voir à ce sujet : *Révolte et louanges*. Paris : Corti, 1962, pp. 199-216 ; *L'Art et le démonique*. Paris : Flammarion, 1978, pp. 128-241 ; *Être poète pour que vivent les hommes*. Paris : Parole et Silence, 2006, pp. 49-80 ; *La Nouvelle Anabase*, n°1, Paris : l'Harmattan, 2006, pp. 47-50.

C'est sans doute pour cette raison que les rapports de Saint-John Perse avec son origine « béké » ont toujours été très circonspects, marqués d'un grande discrétion. Il en parle rarement, et en général *sotto voce*, sauf dans ses premiers poèmes recueillis sous le titre révélateur d'*Éloges*. Mais fût-ce là, dans ses poèmes de jeunesse, il faut pour lire se servir d'une loupe afin de découvrir de quoi il parle vraiment. Le contexte de la louange reste flou, prudemment voilé. Derrière les circonlocutions, « être sauvé de naissance » signifiait donc : être assez malin ou chanceux pour naître Alexis Léger, et ne pas être damné de naissance par l'histoire infernale de la colonisation blanche aux Amériques au dix-neuvième siècle.

Voilà, à mes yeux, une tragédie semblable à celle de la Shoah. C'est l'histoire terrible des hommes sous toutes les latitudes. J'y retrouve tout de suite la justification de mon esthétique « sauvage » du judan. Une nouvelle fois, même de façon détournée, subreptice, c'est l'échafaudage qu'on brûle alors qu'il faut le sauvegarder, en consolider la base et le sommet, – comme dans l'échelle du rêve de Jacob –, par la fusion dans notre expérience de la vie immédiate et dans la parole qui spontanément en témoigne, de l'extase de la vie avec l'horreur de la vie. Une grande leçon de poésie que l'on découvre, avant Baudelaire, chez Homère, chez Dante, dans Shakespeare tout entier. Elle résonne avant eux tous dans la psalmodie hébraïque du *nigoun*, qui soulève et porte en avant, dans la Bible, les paroles de la prophétie qu'illumine son chant si particulier...

A.M. : Ce qui m'est apparu en lisant et en étudiant votre œuvre, c'est que vous vous insurgez contre ce qu'Eliot appelait, dans son essai sur les poètes métaphysiques, la « dissociation de la sensibilité », c'est-à-dire l'incapacité pour les poètes, à partir du dix-septième siècle de « ressentir leur pensée aussi immédiatement que l'odeur d'une rose »<sup>7</sup>.

C.V. : Même quand leurs pétales déjà roussis sentent le brûlé. Dans le *Waste Land*, Eliot donne aussi la parole au pire. Il en va de même pour certaines strophes merveilleuses des *Quatre Quatuors*, que j'ai traduits, dès leur parution, en 1943. Mais très vite revient chez lui une sorte de religiosité frileuse qui tente de transmuter le feu du mal qui nous brûle en une rosée consolante, tandis que dans l'expérience réelle, il n'est nulle consolation pour « l'éternelle douleur » des hommes. Il n'y a ici-bas, pour chacun de nous, que la juxtaposition scandaleuse, insoutenable, mais nécessaire, de l'inconsolable et de la joie d'être encore, de vivre dans l'élan conquérant du lendemain obscur. Voilà justement le plus difficile, l'impossible que notre condition exige de nos faibles forces. Baudelaire, lui, en était conscient. C'est pourquoi Baudelaire demeure à mes yeux le vrai grand maître de la poésie française moderne, plutôt que les Romantiques tardifs et les Symbolistes, ses apparents successeurs. Peut-être devrait-on parler de la spiritualité directe, de la manifestation figurée de la matière intérieure brute chez le poète des *Fleurs du Mal*. Il faut écouter ses secrets, tels qu'il les révèle par exemple dans « Bénédiction », au début de son recueil majeur. J'aurais tendance à distinguer deux éléments décisifs dans la poétique, comme dans la vie même de Baudelaire.

Adolescent, il fait la découverte de ce que le jeune Goethe avait nommé, près d'un siècle avant lui, le *démonique*. Expérience décisive, dans laquelle se rencontrent de manière extatique l'infini de l'aleph, au cœur duquel bat en nous le noyau pulsant originel, et le fini cruel des « Petites vieilles », de tant d'autres

7 T.S. Eliot, « The Metaphysical Poets », in *Selected Prose*. London: Faber, 1975, p. 64.

poèmes poignants, notamment ceux dictés par sa vision dantesque de Paris. Là s'exprime simultanément toute l'horreur de la vie, qui prolifère et fleurit sur l'invisible royaume de l'aleph sous-jacent.

Paradoxalement, cette vie en agonie est sauvée parce que Baudelaire l'assume avec une passion de nature quasiment religieuse. Dans « Bénédiction », il évoque, en deçà et au-delà de la tragédie terrestre, la lumière originelle dont la source est cachée en lui. Il contemple, ravi, dans un transport de tout l'être, « ce beau diadème éblouissant et clair » dont le rayonnement est le premier et le dernier : « Car il ne sera fait que de pure lumière / Puisée au foyer saint des rayons primitifs / Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière, / Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs. »

Dans cette strophe se manifeste au lecteur réceptif de la réalité spirituelle la vie intime de Baudelaire ; il nous y dispense la grâce innée qu'il puise directement en lui-même. Ensuite viendra la révélation du christianisme, et la lutte qu'il mènera contre cette religion institutionnelle à l'excès, dont il dénoncera les interdits comme des ingérences arbitraires, conventionnelles et hypocrites dans la vie profonde des hommes. D'où l'ambivalence et les perpétuelles contradictions de Baudelaire dans le domaine de l'histoire, de la politique, et de la société industrielle de son temps.

Dans l'œuvre en prose, comme dans les poèmes versifiés, se donne à voir toute l'expérience de Baudelaire en son siècle, sous ses aspects sociaux, sexuels, autant que philosophiques et moraux. Mais à la base de son témoignage sur le monde qui l'entoure se place la découverte du « foyer saint des rayons primitifs » qui illumine son for intérieur, et à partir duquel il saisira l'espace-temps du dehors en l'incarnant dans les paroles de son chant singulier. Cette initiation, suivie d'une expansion parlante de l'infini sans visage dans le fini quotidien, constitue pour lui, à juste titre, l'expérience du salut. À la fin d'un poème tardif, resté inachevé, qu'on retrouvera dans ses œuvres posthumes, le poète s'identifie nommément à « une âme sainte », touchée par un rayon de la grâce rédemptrice de tous les péchés terrestres. Comme un parfait alchimiste de l'âme, « Tu m'as donné la boue et j'en ai fait de l'or ».

Pour qui connaît les hauts et les bas de son histoire personnelle, cette affirmation inouïe du salut peut prêter à sourire. Mais c'est là se tromper sur l'essentiel, car Baudelaire y dit sa vérité ultime, qui est la nôtre aussi, peut-être... Baudelaire aura été en même temps qu'une « âme sainte » originelle et éternelle, le grand souffrant, le révolté vaincu et non résigné de son temps. Fauteur de trouble, il l'a été d'abord pour lui-même, avec son penchant suicidaire qui persiste, irrésolu, depuis l'adolescence. Un être humain entier, n'est-ce pas celui qui, comme Mozart ou Baudelaire, vacille à jamais entre la joie et l'angoisse de vivre ?

Quant à moi, dans mon devenir quotidien partagé durant soixante années avec notre chère Évy, mais vécu aussi parfois dans une alliance d'amitié fraternelle avec ceux qui sont demeurés plus lointains, quel rêve ai-je tenté d'incarner au long de mes jours et de mes nuits ?

Dans l'obscur, au tréfonds de mon être futur, relayé autant qu'il se pouvait par une conscience aiguë de la réalité concrète environnante, je voulais souvent que cette vie soit une sorte de mouvement giratoire, semblable à celui d'un kaléidoscope agité par la main de l'enfant que je fus ; ou pareille à une danse en spirale, corps à corps vers l'abîme, sans poser au destin trop de conditions préalables, ni exiger des comptes jugés *a priori* dérisoires dans la perspective de la fin qui nous attend tous au fond du labyrinthe. Et ensuite, vogue la galère ! Je suis bien instruit, par Ubu-Roi, qu'elle file droit vers le « grand trou noir d'où c'qu'on n'revient

jamais ». Mais nous ne savons pas (l'apprend-on là-bas ?) ce qu'il y a dans ce grand trou noir. Comme me l'a dit mon fils Daniel, nous demeurons sans paroles devant l'inimaginable néant de la fosse. Nous disons entre nous qu'Évy est morte : mais en réalité la mort l'a arrachée à elle-même dans mes bras, cette nuit-là, quand je n'ai pas pu repousser, dans un combat perdu d'avance, les ailes noires de l'ange Samaël, le prédateur sans paroles. L'ange noir a soudain déporté Évy hors d'elle-même et loin de moi, oblitérant dès maintenant les joyeux lendemains et leurs paroles en gésine dans sa bouche, en imprimant son talon d'acier sur son beau visage qui s'efface, silencieux, dans l'argile rousse pour toujours. Mourir n'est pas une simple séparation. Le puits d'eaux vives est déjà comblé, la source détournée, l'accès au jour interdit d'un instant au suivant.

Dans la tradition pharisienne et chrétienne, il reste une espérance de vie, l'attente du redressement des morts, au-delà du sépulcre. Si jamais on en ressort, il est peu probable que ce soit sous les espèces qui nous constituent maintenant. *Vita ex-mortuis* : mais hors de ce grand trou noir ? Je ne sais plus si c'est Mallarmé ou Valéry qui ont osé écrire : « ce peu profond ruisseau calomnié la mort », ou bien : « Le noir n'est pas si noir. » Finalement, sur certaines choses, d'ordre transcendantal, je serais d'accord avec eux. Mais je me distancie d'eux sur l'essentiel, qui a trait à notre condition terrestre. Je me méfie, par exemple, de la théologie mallarméenne du jeûne perpétuel. Il me semble déjà fort attristant d'avoir à jeûner quand on est mort, mais s'il faut commencer de son vivant, le jeu ascétique n'en vaut pas la chandelle. L'anorexie est un bien mauvais sacrement : « Ma faim qui d'aucuns fruits ici ne se régale / trouve en leur docte manque une saveur égale », voilà ce que prône l'Amazone au sein brûlé dans un sonnet célèbre de Mallarmé. Je trouve quant à moi qu'un manque de saveur n'est pas égal du tout au goût merveilleux des fruits de l'arbre ou de la terre, sur lesquels le Talmud ordonne de psalmodier des bénédictions particulières à l'heure saisonnière des prémices. Or, les poèmes kafkaïens de Mallarmé, ou les récits mallarméens de Kafka (dans son conte intitulé « Ein Hungerkünstler », « Un artiste de la faim »), ont profondément marqué l'héritage occidental contemporain. J'ai tenté d'y échapper dès mon adolescence en Alsace, avant la seconde guerre mondiale.

Je sais qu'ici-bas les choses bonnes et bienfaitantes finissent par se réaliser parfois malgré tout, en dépit de mille obstacles dressés sur notre chemin d'existence par la cécité de la nature, la méchanceté, l'indifférence ou la bêtise des hommes, nos frères. Mais ces petits miracles du bien s'accomplissent à nos risques et périls : il n'existe pour nous aucune garantie de succès, nulle assurance-vie ne couvre nos pertes dans l'existence réelle.

Puisque je peux jeter désormais sur ma longue vie échue un coup d'œil rétrospectif, affronter sans trop trembler le temps abandonné sur le chemin sinueux derrière mon épaule, je crois que c'est moi qui avais raison contre eux, en fin de parcours du moins. Un pareil constat, fait *a posteriori*, n'y change plus rien, j'en tombe d'accord. Mais on n'a pas réussi à trop nous gâcher la vie, à Évy, à moi, à nos descendants, à autrui finalement, dans la mesure où je puis transmettre en direct ce savoir vital, difficilement acquis, à ceux qui veulent bien me lire, m'écouter à l'occasion, marmonner dans la clandestinité de leur chambre aux volets clos quelques vers de moi, se les répéter pour eux seuls, dans le but unique d'un *joui-dire*, pour le plaisir de l'esprit et des sens qui va au-delà de l'affliction terrestre. Car l'ordre de marche est bon pour tout un chacun, toujours et malgré tout.

Quêteur patient du savoir-vivre-encore-à-travers-la-nuit, j'ai beaucoup appris en revenant puiser à la tradition bénigne des Pharisiens des premiers siècles, qui ont nourri en partie l'enseignement de la Kabbale

médiévale et celui du hassidisme à partir du dix-huitième siècle. Tout cela m'a profondément marqué, bien que je sois resté un électron libre, dégagé de toute allégeance clanique, ou de parti pris sectaire au cœur du judaïsme organisé. Mes connaissances se sont approfondies au fur et à mesure que j'apprenais l'hébreu vivant en Israël, en suivant pendant des années les leçons de certains maîtres de grand talent, tels le Rav Adi Steinsalz, ou Léon Ashkénazi, que tout le monde appelait familièrement Manitou, depuis sa jeunesse de chef scout avant la guerre, en Algérie.

Grâce à eux, j'ai tenté une approche directe des textes des grands commentateurs du Moyen Âge, provençal et espagnol, par exemple lorsqu'ils discutent entre eux du sens de l'épisode biblique central du Buisson ardent (*Exode* 3 et 4). Dans ces deux chapitres célèbres, Dieu, apparaissant et parlant dans le feu du buisson qui ne se consume pas, révèle à Moïse son Nom le plus intime : « tu diras au Pharaon et aux enfants d'Israël réduits en esclavage en Égypte : « *ehyé asher ehyé* t'envoie ». » Traduit littéralement, ce verset énigmatique pourrait signifier : « Je me ferai devenir ce que je me ferai devenir. » Henri Meschonnic, dans sa version du Pentateuque, supprime le pronom démonstratif « ce », pour laisser subsister uniquement le « que » ; cette traduction minimaliste suit l'original hébreu au plus près : « Je deviendrai que je deviendrai. » le fait même de devenir, c'est moi, dit le Dieu d'Israël à Moïse. Mais comment interpréter ce raccourci saisissant ? Le pauvre Moïse devait se sentir désespéré devant cette révélation ultime. Depuis l'exode d'Égypte, les rabbins n'ont cessé de discuter de ce grave problème touchant à l'identité même du seigneur sans visage. Dans un ajout au *Zohar*, leur spéculation menée par le truchement de la *guématria* (un jeu subtil avec les lettres et les nombres dans l'alphabet hébreu), aboutit à une découverte surprenante : le sens ultime du nom divin redoublé *Ehyé asher ehyé* s'identifie au mot *oulai*, qui signifie *peut-être* en français. (*Tikkounéi- hazohar*, 69).

Cela veut dire que Dieu dans son appellation la plus intime, alliée au tétragramme imprononçable YHWH, à jamais irréductible à notre entendement, insaisissable par l'intellect humain, se nomme *Peut-être*. Voilà une formidable leçon d'humilité. Tout ce que l'homme peut espérer atteindre, ce que j'ai à dire de plus vrai, de plus spontané, est également de l'ordre du Peut-être ! A partir de là, toute vie, au lieu de se figer dans un être-au-monde statique, devient une pure gageure. Misant son tout sur l'aventure étrange du temps, une prise de risque perpétuelle, folie, danse, tourbillon vertigineux, la vie s'oriente dès lors vers un là-bas qui se situe à la fois avant et après, l'ici-même du monde figuré. Peut-être en sortira-t-il à terme quelque chose de bien ? Rien n'est moins sûr. Quelque chose, en tout cas, de radicalement différent de ce que nous avons à dire et à vivre tant que nous demeurons encore ici. Nous attend en permanence un devenir autre. La meilleure conduite à tenir pour tout un chacun : ne pas s'en faire du souci d'avance, mais y tendre sans cesse, y rester fidèle dans notre *inscience* même, en un mot : l'aimer.

A.M. : J'ai envie de vous demander là : est-ce que ce que l'on nomme « religieux » et ce que l'on dit « poétique » ne sont pas liés au fond par le même souci, qui est de nommer le vivant, de faire affleurer dans la parole cet « éprouvé de la vie » dont parle Michel Henry ? D'où cette sorte d'hésitation sur le Nom divin : comment *dire* la vie en nous et lui donner forme sociale ?

C.V. : Mais le plus vif, le plus spontanément parlant de nous-mêmes n'est-il pas un *Peut-être* identique à la vie divine qui, comme le passe-muraille, se joue à la fois du *déjà-là* (celui d'hier) et du *jamais* (celui de demain) ? Cet entregent, ce jeu de masques changeants définissent aussi, à mes yeux, le don humain de la parole. Encore une belle et grande folie, la loyauté gardée, dans l'histoire obscure et chaotique des hommes guettés de tous côtés par la mort, à notre infigurable *Peut-être*, à celui qui nous échappe, à nous, comme il échappe à lui-même. Peut-être, ou non. Ainsi germe la poésie.

A.M. : Oui, « peut-être », c'est l'instant du poème. Je voudrais vous citer dans *Moisson de Canaan*. C'est un passage qui m'a rappelé les réflexions de Blake sur la mémoire, et notamment sur Wordsworth : « Il n'y a pas recomposition volontaire et calme, par le moyen du souvenir, d'une crise antérieure conquise par le moi, mais simultanéité explosive de la conscience et de l'émotion, expérience nouvelle vécue sous nos yeux aveugles, secousse incontrôlable venue des régions les plus secrètes de l'âme. »<sup>8</sup> C'est exactement le moment du poème, qui crée dans le présent l'unité du passé et de l'avenir.

C.V. : En plongeant dans les intimes profondeurs, comme on descend dans un puits, on creuse un tunnel souterrain dans l'épaisseur de la réalité matérielle, terrienne, existentielle du monde humain ; on aspire à atteindre ainsi l'espace infini, dans l'immense détour par les figures de l'univers ; atteindre l'espace infini d'en haut, le bleu cobalt sévère de l'être en devenir qui est inhospitalier pour nous. Mais c'est par ce chemin d'épreuves dernières que l'on va.

J'avais émis des réserves sur William Wordsworth ; soyons justes à l'égard de ce magnifique poète, malgré tout. Il se fait durement critiquer par Eliot et par Blake. En fait, j'ai beaucoup admiré et pratiqué Wordsworth quand j'étais jeune, surtout après mes années de collège. Dans un poème célèbre intitulé « The French Revolution », il fait appel, lui aussi, au monde présent, à ce qu'il appelle magnifiquement « the world of all of us », « the place where in the end / We find our happiness, or not at all ». C'est le bon côté de Wordsworth. Il avait conscience de l'importance *poétique* de ce monde-ci, l'unique lieu de notre béatitude terrestre, mais également de notre perte sans recours dans la seule matière. Un poème au ton juste peut nous aider à trouver notre « happiness », toujours menacée, dans le drame de vivre lui-même, parfois au tréfonds de la détresse.

J'évoquais tantôt le noyau pulsant originel que je sens parfois encore battre en moi, en dépit du grand âge, et de la solitude qui m'environne désormais. Il me communique soudain un mouvement premier, il m'imprime un rythme qui engendre à la fois l'espace matériel du monde, – son extériorité multiple et bigarrée –, et l'espace interne doué d'une mesure rythmique innée, inhérent à la poésie qui va naître. Rilke nommait ce dernier lieu-dit spirituel *Weltinnenraum*, l'espace intime au monde. Celui-ci demeure toujours en attente d'une éclosion improbable, mais qui reste assurée par notre désir profond. En lui se conjuguent le monde de notre durée vécue, du récit transitoire, et celui du royaume rêvé, celui d'avant et d'après le temps. Je ne cesse de songer à cette synthèse, mais saurais-je la réaliser de mon vivant ? Je peux seulement y penser, la tenter en esprit, sinon dans la réalité actuelle des choses. Eliot l'a merveilleusement senti et exprimé dans

---

8 Claude Vigée, *Moisson de Canaan*. Paris : Flammarion, 1967, p. 272.

ses *Four Quartets* que je cite de mémoire : « For us there is only the trying. » Ce vers si humain me réconcilie avec le rigorisme pieux d'Eliot, son ton souvent sentencieux et sévère, son *credo* paradoxal, à la fois nihiliste et bien-pensant. Oui, il ne nous est donné que d'essayer, de tenter notre chance. C'est-à-dire de passer par l'épreuve alchimique du feu, au sens propre, historique autant que moral, du terme. Eliot demeure pour nous un maître en poésie, malgré tout. Je me suis débattu pour et contre lui dès ma jeunesse, mais j'ai beaucoup appris, grâce à lui, sur moi-même, comme sur autrui.

- 66 -

A.M. : Chez Eliot, existe aussi cette figure de l'inconnu qui se trouve dans la cinquième partie du *Waste Land*, figure très intéressante à creuser du point de vue de la signification du poème, mais je crois qu'il faudrait maintenant passer à la lecture de vos poèmes.

C.V. : Voici d'abord deux poèmes extraits du recueil *Apprendre la nuit*, paru chez Arfuyen en 1991. Ensuite, je lirai des poèmes plus actuels, empruntés à *Danser vers l'abîme*, publiés chez Parole et Silence en 2006. Je terminerai ma lecture par des *Chants de l'absence* tout récents, inédits, écrits ces derniers jours, en janvier-février 2007, après la grande épreuve par laquelle nous venons de passer, mes proches, mes amis, et moi-même, confrontés à la maladie implacable, source de si longues souffrances, et à la mort de notre chère Évy, ma femme, ma sœur, mon amie de toujours.

Je survis parmi les ruines. La signification du champ de fouilles n'est pas dans sa surface, mais dans sa profondeur : surgissement simultané des lieux et des temps de l'expérience révolue, remontant aujourd'hui dans ce rythme syncopé, seul authentique, qui dévoile à la fois les ruptures, – tessons, fragments d'ossements ou d'architecture, richesse originelle éparpillée en monnaies effacées –, et la totalité englobante qui sous-tend les vestiges discrets d'une société défunte. Ainsi le poème... A la succession linéaire des moments finis, qui s'enchaînent en série, aux surfaces peintes du roman, substituer la simultanéité polyédrique des temps et des lieux éprouvés par les sens : expansion synchrone d'un globe d'expérience vécue aux milliers de facettes translucides réfractant des couches serrées d'êtres et d'événements discontinus, qui s'agglomèrent en se totalisant librement pour la première fois dans un prisme oculaire géant, pour capter, enfin, la présence entière au monde d'un homme en transit dans la vie ! Forger l'oeil unique du cyclope.

\*\*\*

Mardi 8 juillet 2008

Nous achevons aujourd'hui la relecture des entretiens réunis sous le titre de « L'extase buissonnière »<sup>1</sup>, long travail qui trouve son sens, non seulement dans le bonheur d'œuvrer, mais surtout dans la joie, entre mémoire et création, de méditer sur les facettes variées de l'existence pour en communiquer à autrui l'expérience nécessairement complexe. Dans la continuité de ce travail, nous avons donc improvisé cet entretien sur le thème retenu par notre revue, *Temporel*, pour son numéro 6 (octobre 2008).<sup>2</sup>

*L'orage de la joie*

A.M. : Claude, je vous remercie de nous accorder cet entretien. Je vous pose tout d'abord la même question qu'à tous les poètes que j'ai interrogés sur ce thème. Comment définiriez-vous ces termes : poésie, existence, et spiritualité ?

C.V. : Pour moi, la poésie n'est pas, comme on se l'imagine souvent, un état d'âme ; c'est une action de l'âme incarnée avec tous les moyens qu'elle peut trouver à sa disposition, en premier lieu, les mots, depuis ceux de la petite enfance. Avec eux viennent ce que les Chinois appellent les dix mille choses, c'est-à-dire la totalité de ce qui connu en détail, quelle que soit par ailleurs l'étrangeté de la matière, comme des mots, en

1 À paraître dans *Mélancolie solaire*, Essais, entretiens, Cahier parisien (2006-2008).

2 *Temporel* n° 6, Poésie Existence Spiritualité, octobre 2008.

sa variété. Comme le monde nous est dès l'origine extérieur, ainsi les mots viennent vers nous d'un espace-temps exilique. Le foyer de notre conscience est donc double comme un télescope. La conscience permet de voir de près et de loin. Les mots sont tantôt les lentilles, et tantôt les étoiles, de cette étrange astronomie. C'est dans la fusion, ou l'échange, entre ces deux fonctions, à l'intérieur d'une même conscience, que naît pour moi la poésie. Elle est comme notre dehors et comme notre dedans, objet de parole (donc œuvre d'art ou d'artisan), et sujet au sein duquel souffre et jouit l'existence humaine. Voici la définition des deux premiers termes.

Par spiritualité, j'entends la passion, ou la curiosité, qui me porte à bien saisir dans mon for intérieur et mon for extérieur (autrui inclus) le rayonnement visible accompagné d'un grondement souterrain qui m'annonce mon alliance avec les deux royaumes, les deux sphères – alliance qui me nourrit et dont je suis la source dans la mesure même où j'entretiens, par mon travail de poète avec les mots et d'homme vivant avec les autres, la circulation de cette lumière secrète. C'est ce que j'appelle quelque part se mettre au service du noyau pulsant originel qui est la source obscure de tous les moi.

A.M. : En arrivant à Jérusalem, en 1960, vous vous êtes intéressé de très près à la tradition religieuse juive. Vous avez, avec divers maîtres, approfondi l'étude de la Torah, du Talmud et de la Kabbale. Il me semble, si j'ai bien compris, que, même si vous souhaitiez affirmer plus encore les racines de votre identité, votre intérêt n'a jamais été, pourrait-on dire, dogmatique, ni même théologique, mais plutôt incessamment poétique. C'est cette imagination créatrice dont dispose l'être humain, ce pouvoir de déduire de l'existence des formes pour la dire, qui retient votre intention. Est-ce que je me trompe ?

C.V. : C'est tout à fait le sens de ma *pro*-jection dans la vie depuis l'adolescence, mais j'aimerais préciser un point. La question n'est pas seulement de faire surgir des formes pour dire l'être au monde, mais pour dire, en la montrant « à tous ses sens », les visages de l'existence dans leur intensité poussée à sa limite extrême. Il ne s'agit pas d'un compte rendu de l'existence, mais de celle-ci poussée à son intensité la plus aiguë, car à ce moment-là, celle-ci se surpasse en splendeur rayonnante, acmé de jouissance, même si sa lumière est la vibration noire de la souffrance.

A.M. : Est-ce qu'il n'y a pas là une conversion ?

C.V. : Oui, ce qui compte, c'est l'intensité du témoignage et non seulement sa véracité objective ou historique.

Pour ce qui est de la tradition, j'ai trouvé assez tard dans ma jeunesse à quel point de nombreux textes du corpus biblique mettent en relief les mêmes expériences, celles de la joie et de la douleur incluses.

A.M. : Mais est-ce que cette intensité dont vous parlez, ce n'est pas finalement la mise en exergue de la joie, donc cette conversion dont je vous parlais ?

C.V. : Oui, dans un poème de *La lutte avec l'ange*, écrit en pleine jeunesse, en pleine Shoah, j'ai été porté à crier, alors que tout le vécu m'accablait, avec les miens : « Je ne suis né que pour l'immense ouvrage de la joie. » J'en avais écrit une première version, la suivante, peut-être plus belle : « Je ne suis né que pour l'immense orage de la joie. » Il s'agit d'un véritable ravissement, au sens racinien du terme. C'est un vers de mes vingt ans auquel répond vingt ans plus tard, en 1961, ce passage du « Poème du retour » : « Car toute notre joie est fille de la nuit. » [Hors du feu », *Mon heure sur la terre*, p. 387]. Ce qui, sur le plan des mots, veut dire simultanément :

le chant et la danse des voyelles et des consonnes entre elles sont issus – et tissés – eux aussi, d'un combat impitoyable avec les forces de la mort.

Mais dès qu'entre eux,  
s'appelant et luttant leurs formes se combinent,  
ces caractères desséchés [...]  
font ressurgir du puits des antiques racines,

*sel*  
*songe*  
*guérison,*

*le pain,*  
*la danse,*  
*le pardon !*

A.M. : Il me semble qu'en parlant de combat, vous bravez cette « finitude » qui dans notre monde post-heideggérien, désespère poètes et philosophes. Malgré tout, vous affirmez votre puissance en tant que sujet en refusant cette dualité de l'impossible et ceci se formule chez vous très souvent par l'oxymore et le paradoxe.

C.V. : À travers l'enseignement traditionnel, je n'ai ni cherché ni trouvé un salut préconçu, ni un mode de vie prescrit par les maîtres des générations défuntées. C'est en jumelant mon expérience de poète et de vivant avec la contemplation des grandes figures mythiques léguées par l'héritage de la Bible que j'ai intégré les paradoxes creusés comme des ravins sous mes pas en me lançant moi-même comme un pont volant par-dessus mon présent hasardeux en quête d'un avenir non écrit. À chacun de nous justement incombe la tâche de frayer le chemin, d'affronter l'aventure, d'en buriner la trace avec nos propres mains dans la pierre où scintilleront les mots de notre temps de vie. La religion, pour moi, c'est à cela qu'elle sert : elle relie les deux rives à l'aide du pont de bateaux flottants semblable à celui qui, dans mon enfance bas-rhinoise, reliait le rivage alsacien à celui, ennemi et terriblement menaçant vers 1935, du pays de Bade. C'était la célèbre *Schiffbrücke* qui rattachait Drusenheim en pleine forêt du Rhin, à Greffern, du côté germanique, et nazi.

A.M. : Le judaïsme ne se prête-t-il pas plus facilement à fonder une poétique que le christianisme pour lequel l'événement capital a déjà surgi dans l'histoire ? Le rituel en est la réplique toujours recommencée. On pourrait dire que le chrétien accomplit le passé alors que le judaïsme favorise l'éclosion de l'avenir – se voue à l'avenir, avec tous les risques que cela comporte.

C.V. : Dans l'enseignement de la Bible hébraïque comme dans celui du Talmud et de la Kabbale, l'ère messianique est toujours à venir bien qu'elle s'accomplisse déjà aujourd'hui, maintenant, et chez tout un chacun, là où on s'y attend le moins, et dans les lieux indignes ou incapables de l'accueillir. Déjà dans le Talmud, on pose la question à un célèbre maître de l'Antiquité finissante, en Terre sainte : « Rabbi, où donc est le Messie, et comment le reconnaitrai-je s'il vient ? » Réponse : « Le Messie est en train de venir ; il est déjà là ; il s'est arrêté aux portes de Rome, dans les bas-fonds, parmi les pauvres des pauvres, mais personne ne l'y reconnaît et on ne le laisse pas aller jusqu'au Capitole. » On voit, grâce à cette parabole talmudique,

que l'événement messianique capital se greffe dans l'attente elle-même, porteuse de tout l'avenir humain, et terriblement frustrante, même désespérante.

A.M. : À certains égards, le Messie ne serait que le temps lui-même, le devenir.

C.V. : Oui, et on le craint. D'autres versions nous rapportent l'opinion d'un sage qui s'exclame : « Que le Messie vienne au temps fixé qu'il aura choisi, mais surtout que je ne le voie pas, car son avènement sera lié à des bouleversements tragiques dont je ne supporterai pas l'impact. » Ne dit-on pas dans ce contexte que les « traces des talons du Messie seront creusées dans le sang » ? On voit par là que la conception juive de l'avenir envisage à la fois le meilleur et le pire. La célébration rituelle juive combine toujours l'accueil et la déploration, non pas en l'honneur d'un dieu qui serait mort, mais d'une épreuve à affronter et à vaincre dans un futur sans limites. C'est précisément là que la vision judaïque du temps sur la terre rejoint celle de chaque poète, qui, lui aussi, doit modeler à ses risques et périls, pour sa plus grande joie et sa plus grande détresse, son « heure sur la terre ».

Selon la Torah, il est interdit de prévoir, c'est-à-dire de prédire l'avenir. La prophétie est un appel d'air en direction du futur et non divination de ce qui serait décrété d'avance de toute éternité. Pas de prédation de l'avenir par les fauves du passé. L'histoire de la sorcière d'Endor qui fait remonter l'ombre de Samuel sur l'ordre du roi Saül en dit long sur les limites que pose l'enseignement biblique au culte idolâtrique du passé. Le roi Saül paiera de sa vie et de son trône la violation de cet interdit. Dans la tradition juive, celui qui, pour raison de maladie ou de malheur, veut briser les chaînes de son passé, ne doit pas en invoquer les ombres. Bien au contraire, il lui est enjoint de changer de nom et de lieu de résidence pour bien marquer la rupture avec la pesanteur, ou la gravité de l'être vécu seulement au passé.

A.M. : L'impression que j'ai, c'est que la tradition juive fait en sorte qu'il soit toujours possible d'agir et d'imaginer. Je pense à la légende qui veut que le prophète Élie puisse toujours revenir.

C.V. : Le prophète Élie annonce la venue du Messie de la fin des temps, mais la fin des temps, c'est jamais et toujours, et surtout ici même, maintenant, dans les lupanars de Rome, parmi les miséreux et les prostitués. Pour revenir à Élie, on l'attend le soir de Pâque et on lui réserve la cinquième coupe, coupe messianique. Ceci se trouve dans la liturgie ; ce ne sont pas des fantaisies de poète, mais il faut être un grand poète pour inventer des mythologies pareilles.

Non seulement Élie inaugure à chaque nuit de Pâque l'avènement improbable du Messie identifié par avance à la libération de la servitude d'Égypte, mais il donne son nom à la banquette sur laquelle, dans les vieilles synagogues d'Alsace, on circoncit le nouveau-né au huitième jour, celui de la venue du Messie. On l'appelle le « siège d'Élie ». Quand on ne dispose ni de synagogue, ni de cette banquette, on prend n'importe quel siège et on le baptise « siège d'Élie » - *kisséh Eliahou banavi*, de sorte que le parrain, qui est souvent le grand-père, prenne le bébé sur ses genoux pendant la cérémonie de circoncision.

A.M. : Vous opposez, face à tout système, une sorte d'attitude anarchiste, sinon vous ne seriez pas le poète que vous êtes. Quels sont les liens entre le religieux et le poétique ? Quels sont les risques, également, si le poète s'enferme dans le religieux ?

C.V. : Mon attitude est plutôt anarchiste, c'est vrai. J'adopte, comme on adopte un enfant, ou comme on est adopté. – je suis adopté par la tradition parce qu'en elle je réussis à manifester ce qui compte pour moi, mon propre destin inclus, sans m'incarcérer dans une mécanique préfabriquée, fût-ce par les plus grands maîtres d'un passé révolu, mais non défunt, dont les semences germent dans la nuit.

A.M. : Récemment, j'ai cherché dans le dictionnaire Bailly le terme d'*arché*, qui se trouve à la racine d'anarchiste, et j'ai trouvé ceci : *arché* veut bien dire « domination, commandement », mais ce n'est pas le premier sens. D'abord, le terme signifie « origine ». Avec le *a* privatif, on nie le pouvoir dérivé pour d'autant mieux ressusciter l'origine.

C.V. : Dans ce sens, je suis en effet séduit par l'anarchie, qui consiste à briser les chaînes de la tyrannie pieuse, celles de la plupart des institutions autoritaires héritées du passé, ou même présentes, pour faire d'autant mieux rejaillir l'énergie libératrice de l'aleph, celle de l'avant et de l'après du temps qui, sans cesse, le réanime et nous suscite en lui.

Lu dans le ciel après minuit

De la génération d'Adam à la dernière

David, qui est la souche du Messie, rend possible l'identification, à la fin des temps mais aussi maintenant, du frère et de la sœur, après minuit, une fois passé le cap du mauvais temps. Là on est évidemment dans ce qu'on peut appeler la poésie totale, où mythe et actualité se fondent dans une célébration. Là se joignent le mythique, le personnel, le vécu et le matériel, tout cela avec les mots qui le chantent, comme dans le petit poème que j'ai écrit à propos de la mort d'Évy :

Pourvu qu'au réveil  
Elle chante,

Afin que, dans les pleurs, son sourire t'enchanter...

C'est de nouveau le merveilleux lié au douloureux :

même si par temps de souffrance  
dans la nuit souvent elle crie

Beaucoup de gens, quand on leur explique cela, sont très choqués, car cela va à l'encontre de toutes sortes de morales qui séparent, qui divisent.

Liliane Klapisch *Bouquet 1*.  
Détail, pp. 2, 91, 148, 177, 224, 293.



André Gide à Claude Vigée, le 5 juillet 1948.

« [...] En poésie, de nos jours, « l'offre » l'emporte à ce point sur « la demande » qu'il eût été plus expédient de juger sévèrement vos vers... J'ai fait de grands efforts pour y parvenir ; de vains efforts : ils sont certainement parmi les meilleurs que j'aie lus depuis longtemps. [...] Et votre *Sommeil d'Icare* qui, par ses petites dimensions mêmes, semblerait mieux fait pour lui [Jean Paulhan] convenir. Extraordinaire foisonnement d'images ; la plupart excellentes ; et faisant valoir la nudité de ces phrases directes : « Ciel hostile, j'accepte et j'aime ton défi. L'adversité ne me désarme plus. Je la célèbre. » – que je préfère encore aux plus somptueuses parures.

Merci pour la communication de ces textes, témoignant d'une sympathie à laquelle je vous prie de me croire très particulièrement sensible.

André Gide »

Le 3 octobre 1948

« Cher Claude Vigée,

Permettez-moi de joindre ma voix à celles de vos amis qui vous déconseillent de publier vos « notes » sur l'art poétique, en manière de préface à vos poèmes. Vous n'avez ni à expliquer, ni à justifier ceux-ci. Et... non, je ne puis croire que le silence des éditeurs suffise à décourager vos robustes ferveurs.

Je vous serre la main bien cordialement,

André Gide »

Claire Goll à Claude Vigée, 1950 ou 51.

(Sur une carte postale représentant un tableau de Marc Chagall, *Crucifixion en jaune*)

« Chez Albert Gleizes, St Rémy de Provence (Bouches-du-Rhône)

- 73 -

Mon cher Claude,

J'ai passé une dizaine de jours merveilleux chez Chagall dans le Midi et suis maintenant l'hôte pour une quinzaine chez le peintre Albert Gleizes, dans la ville où Van Gogh était enfermé dans une maison d'aliénés. Ravie d'apprendre que vous avez obtenu le « Guggenheim ». Encore plus ravie de la perspective de vous revoir bientôt à Paris.

1 Ces extraits de lettres ont paru dans *Temporel* 6, Poésie Existence Spiritualité, octobre 2008.

Quant aux traductions, je les trouve très belles et inspirées. J'y apporterai seulement quelques retouches, quelques modifications. Nous les reverrons ensuite ensemble. Quant à vos poèmes : Avez-vous un contrat avec Sylvère ou pouvez-vous disposer d'une vingtaine de poèmes. Je pourrai les proposer à mon ami Pierre Seghers pour sa collection : Poésie 51, il les fera certainement paraître tout de suite. Ce serait une bonne carte de visite pendant votre séjour à Paris. Encore une fois un merci enthousiaste et mille amitiés.

Claire Goll »

- 74 -

(La signature de Marc Chagall est apposée, à gauche.)

Pour la petite histoire, poème<sup>2</sup> que R.M. Rilke adressa à Claire Goll et qu'elle trouva « comme une pensée d'outre-tombe » dans la correspondance qui lui fut renvoyée après la mort du poète.

Ah moi à mon tour  
Si je te lis, Liliane,  
C'est sans doute par amour  
Que mon être s'inganne  
De la nuit et du jour  
Et que je m'agite pour  
Une goutte diaphane.

Jules Supervielle à Claude Vigée

le 24 mai 1953  
à Paris  
27 rue Vital  
Paris (16)

Cher Monsieur,

excusez-moi d'avoir ainsi tardé à vous répondre. Vous pouvez dire à M. Cid Corman que je lui propose de publier dans sa revue ma nouvelle poétique « Le jeune homme du Dimanche », parue dans le 1<sup>er</sup> numéro de la Nouvelle nouvelle revue française (Janv. 1953). Il doit avoir ou pourrait se procurer facilement ce numéro à la N.N.R.F. Il n'aurait qu'à demander à M. Gallimard l'autorisation de publier ma nouvelle *en revue* et que je lui accorde quant à moi pour *Origin*.

J'ai été malade ces temps-ci d'où mon retard à vous écrire.

Je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.

Jules Supervielle

---

2 Ce poème a paru dans la revue *Les Lettres*, n° 14-15-16, 1952.

le 6 février 1958

Cher Claude Vigée,

Paulhan me demandait « Que penses-tu de Claude Vigée ? » beaucoup de bien, lui dirais-je maintenant que j'ai lu *L'été indien*. J'avais bien lu ça et là quelques poèmes de vous, à Paris, dans un état de distraction involontaire. Maintenant que je suis à la campagne, au calme je puis enfin entrer dans votre poésie. Nous avons un nouveau poète ! Quelle chance et quelle aubaine ! Je voudrais vous le dire mieux. Je suis encore convalescent d'une grippe cette fois. Pardonnez-lui d'être si bref, au vieux poète presque arrière-grand-père.

Tout vôtre et merci de tout ce que vous nous apportez de jeune et de déjà mûr.

Jules Supervielle

« Au plus noir des Enfers, il chante  
Avec la bouche adorable des anges. »

Albert Camus à Claude Vigée, le 14 mars 1955

« [...] L'Homme Révolté compte pour moi aussi. Non que je le croie réussi. Mais j'ai écrit peu de livres avec un tel sentiment, et parfois si pénible, de nécessité. Jugez de ma gratitude, après les polémiques que ce livre a suscitées, lorsqu'un lecteur qualifié vient me dire à propos de lui son intérêt et sa sympathie. [...] »

Le 25 août 1955

« J'ai tardé à vous écrire, mais des accidents de santé m'ont gâté un peu mon été, et retardé dans tout ce que j'entreprenais. J'ai cependant emporté votre manuscrit [*L'Été indien*] en Italie et l'ai lu à loisir. Il m'a plu si fort, et je suis si près de tout ce que vous dites, que je voudrais à la rentrée de septembre le proposer à Gallimard. Cela ne signifie pas, hélas, qu'il soit accepté, la poésie, vous l'avez bien vu, étant *suspecte a priori*. [...] »

P.S. : [...] Excellent aussi l'article anglais, qu'il faudrait publier en français. Une seule remarque : vous avez raison de rejeter le symbolisme. Mais il faudrait nuancer, car, dans un autre sens, il n'y a pas d'art sans symbole, puisqu'il n'y a pas d'art de l'immédiat. »

Trois lettres de Gaston Bachelard à Claude Vigée, 1955 et 1958<sup>3</sup>.

Université de Paris

Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques

Le Directeur 2, rue de la Montagne Ste Geneviève Paris Vème

Le 12 février 55

Cher Monsieur,

Dans une courte lettre je ne puis vous dire toutes les pensées, toutes les rêveries qui ont suivi ma lente lecture de vos poèmes. Sans cesse, j'ai été arrêté devant la profondeur de la vérité poétique des thèmes. Sans cesse, le

3 Ces lettres ont paru dans *Temporel* n° 1 – février 2006 - <http://temporel.fr/Lettres-de-Gaston-Bachelard-a>

livre ouvert je me mettais à méditer. Je lis beaucoup de poèmes, j'en admire souvent. Mais ici il y a plus : il y a un passé qui souffre, un exil qui est un exil de l'être. Et certaines pages sont bouleversantes.

Exil de la parole exil de la présence. Ailleurs est le bonheur, la vie, les songes. Le songe lui-même a perdu son infinie présence. Parfois une enclave allemande augmente le secret :

- 76 -

O Schneewelt der Kindheit  
darfst du noch schweigend singen ?

De quelle voix blanche résonne l'écho d'un blanc passé !

Et ce renard qui saigne sur la neige m'obsède. Comme il a l'odeur sauvage et âpre de la liberté !

Votre Phénix met des germes partout. C'est un feu dans la pierre, un cœur dans le glacier. Tous les éléments sont par vous vivifiés.

Ma fiche de lecture est pleine de notes. Si je pouvais comme je l'espère mettre un livre en conclusion de mes anciens livres sur le feu, l'eau, l'air et la terre et leurs rêveries, vos poèmes me donneraient des documents révélateurs. Mais qu'allez-vous faire ? Vous ne pouvez maintenant vous arrêter. Poèmes après poèmes, il vous faut écrire, toujours écrire, combler l'exil par la vie du poète. Rêvez seulement et le grès des Vosges poussera dans votre maison. Toutes les nuits l'Alsace pour vous se tissera des hautes vignes. Vous boirez, en ces nuits, de la bière de Colmar, le vin des grands vallons. Dans ce domaine rien n'est vrai et réel comme l'imaginaire.

L'autre jour, devant mes étudiants assemblés, dans un cours sur l'imagination j'ai cité :

La nuit  
J'écoute  
un jeune noisetier  
verdir

Avec vous je me suis fait une oreille d'écouteur. Je me suis souvenu d'un alexandrin perdu par moi dans une page de prose, tandis que je rêvais

Au temps où j'écoutais mûrir la mirabelle.

En Août prochain dans votre Amérique perdue je suis sûr que vous entendrez cela, que nous entendrons ensemble vous jeune poète, moi vieux philosophe la quetsche mettre sa robe de deuil violet.

Mais allez-vous seulement recevoir cette lettre ? Si oui envoyez-moi très vite un autre livre de poèmes. J'ai mis votre livre dans le rayon des livres inoubliables.

Très cordialement à vous  
Bachelard

Cher Monsieur,

Hier j'ai reçu d'une part *La lutte avec l'ange* d'autre part l'*Été Indien* et votre lettre. Je suis heureux que ma lettre vous ait atteint et que vous l'ayez reçue comme un gage d'amitié. Je vais méditer vos nouveaux dons. Déjà dans ce froid matin d'un dimanche parisien vos pages me donnent la lumière. La stèle de Béthel m'apporte une grande maxime : « la récompense est pour celui qui sait dompter le temps. »

Tout le mois de Juin, je serai à Paris. Venez me voir. Presque toujours je suis chez moi vers 18 h. 30. Je n'ai pas le téléphone. Inutile de me prévenir. Si je n'étais pas là un jour, venez le lendemain.

Amicalement à vous Bachelard

Gaston Bachelard. 2 Rue de la montagne Ste Geneviève Paris 5  
Paris le 10 février 58

Cher Monsieur,

Les œuvres, les belles œuvres doivent être imprimées. Vous m'aviez confié jadis vos pages sur *L'été indien*. La dactylographie en était bien venue. Le texte m'avait intéressé. Mais voici le livre paru ! Et c'est tout autre chose. À peine lu, on sent qu'il faut relire, on sait qu'on relira souvent. Pour les poèmes, le plaisir est grand. On vous retrouve tout entier. Ils sont de la même veine que la Corne du Grand pardon. Ils portent le même signe. A ce signe je retentis. Car votre été indien jamais ne fera taire la résonance des octobres alsaciens ! Je vis, moi, dans une nostalgie de l'octobre champenois. J'ai des vendanges au fond du cœur. Et mes vignes sont mortes ! Vous savez maintenant avec quel cœur je vous ai lu.

Mais il y a le journal ! Évidemment, ce n'est qu'une partie d'un journal plus secret mais vous êtes là tout entier, philosophe et poète, homme sensible et homme de méditation. Ah ! vous ne nous en direz jamais assez, puisque vous nous dites des pensées qu'on n'oublie pas. Votre livre ne quittera pas le rayon tout proche de ma main des grands livres.

Et maintenant, écrivez, écrivez vite, publiez vite. Je suis impatient de vous lire.

En juillet vous m'avez trouvé souffrant. Je le suis encore. Je travaille peu. Mais je veux me rétablir. Ma fille après ses thèses a été nommée à la Faculté des Lettres de Lille. Heureusement son enseignement a pu être groupé en deux jours. Je ne suis seul que deux jours. Je songe au passé et je vis dans l'ennui. Mais je suis heureux de voir ma fille dans ma carrière qui lui plaît.

Bien amicalement,  
Bachelard

Paul Celan à Claude Vigée

78, rue de Longchamp (16<sup>e</sup>)  
Paris, le 21 mars 1958

Cher Monsieur,

- 78 -

vos poèmes et votre lettre viennent de me parvenir : j'en suis, croyez-le, très touché.

J'étais conscient, en prononçant cette brève allocution à Brême, que j'avais à en *répondre*, moins devant ceux qui l'écoutaient que plutôt devant d'*autres*, lointains et plus que lointains, qui étaient présents pour m'entendre et pour peser. Je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir dit, de loin – de tout près, que je n'ai pas défailli.

J'espère beaucoup vous rencontrer lors de votre passage en France. (Voici aussi mon numéro de téléphone : Poincaré 39-63).

Vous avez la gentillesse de me proposer de venir, en tant que « visiting lecturer », à l'université où vous enseignez. Cela me tente beaucoup – j'ai été, l'année dernière, lecteur d'allemand, à l'École normale supérieure de St. Cloud –, mais cela ne me semble point réalisable pour le moment : nous avons un petit garçon d'à peine trois ans qui semble ravi de vivre à Paris.

Très cordialement  
Paul Celan

J'ai été particulièrement heureux en apprenant que notre rencontre était liée à Madame et Monsieur Ehrenberg. Bestellen Sie ihnen, bitte, meine herzlichsten Grüße.

André du Bouchet à Claude Vigée, le 7 août 1958

« Cher Monsieur,

je vous suis très reconnaissant de votre proposition, à laquelle j'aurais été heureux de répondre de façon positive, si je n'avais eu des engagements qui me retiennent à Paris cet automne. Je le regrette réellement. J'aurais été heureux de renouer avec l'Amérique où j'ai vécu plusieurs années, et même, un temps, enseigné. Mais ce n'est, je l'espère, que partie remise. Je serai moi aussi à Paris en septembre. Si vous voulez bien m'envoyer un mot lors de votre passage, j'aurais le plus grand plaisir à vous rencontrer. [...] »

Maurice Blanchot à Claude Vigée, le 3 septembre 1959

« [...] Vos rapports avec l'exil – exil ancien – m'ont toujours beaucoup touché, et votre désir tantôt de le rompre prématurément en vous dérobant à sa fascination, tantôt de l'accueillir cependant dans une attente

patiente et comme éternelle. Quelquefois, j'entends ce que vous avez écrit : « Dehors règne à jamais la parole étrangère. »

Je n'ai pourtant jamais douté de votre sort. Il me semble qu'il y a en vous quelque chose d'invincible qui vous aidera toujours, qui est peut-être même dangereux par le secours trop prompt que cette puissance en vous vous apporte. Mais vous savez aussi vous méfier de votre force. »

Pardonnez-moi de vous parler ainsi, si directement, de choses si proches et si essentielles. Mais, autrement, à quoi bon écrire ? [...] »

Le 7 novembre 1959

« [...] Ce que vous disiez dans votre précédente lettre sur vos rapports avec cette sorte de force (que j'ai nommée ainsi, mais ce nom lui convient mal, rapports d'interdiction et de complicité, d'engouement aussi, de profonds soucis et d'insouciance, m'est très proche. c'est comme une figure solitaire avec laquelle nous devons vivre fièrement sans entente, ou avec une entente sans entente, ne lui demandant rien, la laissant être là, et sachant que son attente est aussi la nôtre, heureux, malheureux, il n'importe. [...] »

Alexis Leger (Saint-John Perse) à Claude Vigée, le 26 février 1960

Washington, le 26 février 1960  
1621 – 34th Street – N.W.

Bien sûr, cher Ami, tout ce que vous voudrez. je serais extrêmement heureux que mon témoignage pût vous assister en quoi que ce soit. Vous me direz seulement – votre lettre ne me le dit pas – ce que j'aurai à faire : où, quand et comment.

Je souhaite de tout mon cœur que la chose réussisse. Elle n'est pas seulement souhaitable pour vous, humainement et intellectuellement ; elle est souhaitable aussi pour les lettres françaises, où votre autorité doit pouvoir d'exercer à son heure. Et le poste est certainement intéressant.

J'ai perçu bien des choses en votre faveur au cours de vos vacances « sabbatiques » en Europe, et mon amitié s'en est beaucoup réjouie. Vous n'êtes pas de ceux, je le sais, dont le succès puisse modifier en rien l'intégrité humaine et l'exigence face à soi-même.

Encore tous mes vœux, avec une bien chaleureuse poignée de main.

Alexis Leger

Je m'en vais dans trois jours pour un voyage en Amérique australe, mais j'aurai, jusqu'au 20 mars, un relais pour mon courrier : aux soins de l'Ambassade de France à Buenos Aires. Après, mon courrier sera réexpédié de Washington, à des relais que je ne puis encore fixer. (Je rentrerai par la côte du Pacifique : Chili, Pérou et autres lieux).

- 79 -

Jorge Guillen à Claude Vigée, le 8 juillet 1962

« Cher ami,

mon silence s'est trop prolongé – et je m'en excuse – justement parce que je voulais vous écrire une bonne lettre. Mais le temps passe à la vitesse de la lumière, et je veux vous dire tout simplement que je pense à vous, que je me réjouis de vous savoir content et que je regrette que les mois passent sans avoir l'occasion de vous rencontrer.

J'ai vu à Paris Yves Bonnefoy, charmant ; il m'a dit que vous ne viendriez pas cet été en France – et c'était mon espoir. Nous attendons maintenant la suite de *Les artistes de la faim*, et dans ce volume important, nous retrouverons votre magnifique essai sur *Cantico*. Magnifique vraiment ; je serai ravi de le relire dans votre nouvel ouvrage. Quant à moi, je vous dois les deux volumes de *Clamor* – il manque le troisième. *Clamor*, complément et éclaircissement de *Cantico*, mais non pas négation actuelle de l'affirmation antérieure. Tout ça, vous le verrez – ne fait qu'un tout. Et c'est l'unité qui compte le plus. [...] »

Philippe Jaccottet à Claude Vigée, le 1<sup>er</sup> février 1959

Cher ami,

Merci de votre lettre. Je ne suis pas surpris de votre goût pour Hölderlin, ni des rapprochements que votre étude vous a fait faire : tant il est vrai que Hölderlin est, mystérieusement, l'un de nos plus proches voisins... Toutes proportions gardées, cela va sans dire. [...]

Le 29 février 1959

Mon cher Claude,

ne pensez surtout pas que je vous en veuille si ma venue à Waltham n'a pu s'arranger pour l'hiver 59/60 : tout cela est absolument *naturel* et je l'ai compris comme ça ; et vous êtes au contraire beaucoup trop bon de vous démener pour moi. J'en suis très touché.

[...]

Nous avons eu le plus beau mois de février que j'aie jamais vu, le pêcher vient de fleurir, mais je suis cloué sept heures par jour à ma table et c'est évidemment absurde et excessif ;

Nous avons eu plaisir à revoir notre pique-nique si coloré. Toutes nos amitiés à tous les deux, et à vous merci encore pour vos démarches.

Le 1<sup>er</sup> août 1960

Cher Claude,

je suis heureux d'avoir eu quelques nouvelles de vous, et aussi un peu triste de penser que vous allez vous éloigner de nouveau. Je me demande comment vous vous sentirez en Israël, mais je ne doute pas que ce soit pour vous une expérience, peut-être une épreuve, utile. Mais j'imagine que vous aimeriez mieux pouvoir songer à vous fixer, maintenant, et à vous fixer en Europe, ce si bien nommé Vieux-Monde, et si cher, malgré tout. [...]

Le 27 novembre 1982

Cher ami,

pardonnez-moi : je suis presque submergé par le travail, et de ce fait, découragé d'écrire des lettres, séparé du meilleur de moi-même par le simple train des jours, et voilà pourquoi j'ai été si longtemps silencieux ; mais des livres que vous me citez, je n'ai reçu, tout récemment d'ailleurs, que le Seghers, et j'espère bien avoir les autres, et... pouvoir les lire sans trop attendre !

Reviendrez-vous nous voir en France ? J'espère que vous êtes heureux en Israël, votre femme et les enfants aussi. Je vous réécrirai après avoir lu vos livres. Merci en attendant, en toute amitié.

René Girard à Claude Vigée, le 2 novembre 1961

Cher Claude,

j'espère que tu es heureux de ton séjour à Jérusalem. Ici nous regrettons de ne pas t'avoir parmi nous, surtout lorsqu'approche la saison MLA. Je suis en train d'écrire un compte rendu des *Artistes de la Faim* pour le *Year Book of Comparative Literature*. C'est un livre passionnant : il y a des tas de choses là-dedans qui me paraissent formidables, en particulier la façon dont tu rapproches la querelle eucharistique de la présence réelle et les problèmes du symbolisme poétique moderne. Mais je ne crois pas que le courant catholique principal soit celui qui aboutit au jansénisme. Ton St Augustin est un Saint Augustin revu et corrigé par les jansénistes. Le courant principal, c'est l'autre et peu important ici les statistiques ou le poids des ouvrages de théologie qu'un met en balance de part et d'autre. J'ai l'impression que tu succombes au romantisme moderne, par toi si bien dénoncé par ailleurs, lorsque tu te réfugies dans ton univers biblique antérieur aux prophètes et ton Égypte pharaonique. N'est-ce pas là, de nouveau, Heidegger se réfugiant chez les présocratiques – n'est-ce pas toujours le même besoin romantique de prendre appui hors de son monde propre dans une utopie passéiste que chaque génération romantique, par un enclenchement bien compréhensible, recule dans un passé un peu plus lointain, un peu plus inaccessible en fait ?

- 81 -

Numéro 13

2022

Je crois qu'on ne pourra pas toujours refuser de regarder en face ce qui est notre héritage propre, notre tradition à nous, judéo-chrétienne – la plus grande et la seule capable de se contester elle-même et à laquelle tu appartiens par toutes les fibres de ton âme.

Ceci dit je suis parfaitement d'accord avec toi sur toutes tes analyses littéraires, et sur le sens que tu donnes à l'évolution spirituelle moderne. J'espère que nous pourrons bientôt parler de tout cela, à paris peut-être, l'été prochain. [...]

- 82 -

Le 29 janvier [1970 ?]

Cher Vieux,

je t'écris ce mot de Evanston, (où je suis venu faire une conférence) par un temps gris et brouillardieux, bien différent de tous points de vue, je n'en doute pas, de ce que tu contemples en ce moment.

Je lis ton livre [*La lune d'hiver*], je le savoure. À mon avis, c'est ce que tu as écrit de meilleur, les pages d'impressions, les pages sur la guerre, les poèmes, le texte sur Abraham qui me rappelle nos conversations de l'an dernier à Paris. J'ai d'ailleurs des objections à te faire. À propos du bélier, je crois que tu donnes au sacrifice animal un sens trop fort, trop absolu. En dehors du christianisme, auquel je pense bien entendu, que fais-tu des attaques des prophètes (Isaïe et bien d'autres) contre le sacrifice ? N'est-ce pas sur le fond de cette « usure », de cet « épuisement », de la substitution de l'animal à *l'autre* (l'homme) que surgit le serviteur de Yahvé, sacrifice non plus de l'autre homme mais de *moi* ? Cette dialectique-là me paraît dans le prolongement direct d'Abraham et tu laisses la parie belle aux psychanalystes et à toutes leurs sublimations, je le crains, en arrêtant tout au bélier d'Abraham. Si juste d'autre part symboliquement, que soit tout ce que tu dis.

Ton livre est un vrai compagnon de chevet pour moi, au milieu des griffes hivernales. Ici l'atmosphère est très pesante, à cause du Vietnam, bien entendu. Un vrai malaise pèse sur ce pays, très différent de tout ce que tu as pu voir pendant tes années ici. Nous serons en France l'an prochain à nouveau, si tout va bien du point de vue universitaire et si nos étudiants ne sont pas tous mobilisés. Nos enfants sont désireux de se retrouver à Paris. J'espère que toute ta famille va bien et que, en dépit de toute l'agitation qui vous entoure, et tout ce qui se passe si près, autour de vous, vous connaissez un peu de tranquillité.

Meilleures amitiés  
René

Tout cela *admirablement* écrit à mon avis. C'est présomptueux de ma part d'insister là-dessus, mais par rapport à certaine prose qu'on lit un peu partout, ça m'a extrêmement frappé. Tu as ce qui manque à presque tous nos contemporains : l'aisance qui est la grâce.

Le 13 septembre (19 ??)

Très cher Claude,

Quel plaisir pour moi de recevoir ta bonne lettre et ton bel article. J'aimerais bien avoir des récits plus directs et plus copieux de ces journées extraordinaires en Israël. Pendant ces journées, beaucoup de choses que tu nous avais dites – sur l'atmosphère de crise, là-bas, me sont revenues. Nous avons donc beaucoup pensé à toi et ta famille ces derniers temps. Mais, en particulier, je pense toujours à ces précisions que tu m'as données, sur le mot hébreu signifiant sacrifice, en particulier. Je suis en train d'essayer de faire un livre de tout cela, et j'ai parfois l'impression d'être écrasé. Mais je suis toujours plus persuadé qu'il faut travailler sur la Bible et la mythologie dans le cadre d'une intersubjectivité ni sartrienne ni freudienne, pour montrer la rigueur des développements prophétiques et des grands textes messianiques comme « le serviteur de Yahvé ». Tout cela me passionne de plus en plus et j'espère en tirer quelque chose, un jour plus ou moins lointain. [...]

Emmanuel Levinas à Claude Vigée

Paris, le 4 décembre 1962

Cher Monsieur Vigée, je vous remercie de m'avoir adressé vos deux derniers recueils – *Canaan d'exil* et *Poème du retour*. J'ai beaucoup goûté les poèmes et j'ai rarement lu prose plus éclatante et plus haute. Par-delà les ensembles et leur sens – dont il ne m'est pas toujours possible de dire s'ils s'accordent avec la saveur que j'ai gardée des mêmes réalités – (mais qui me le demande ?) – j'ai été sensible comme à des contacts aigus et parfois lancinants et parfois enivrants à telle ou telle rencontre de mots et même de syllabes. j'ai revu ces journées au Congrès juif mondial où je vous ai connu parlant de sources bibliques que vous aurait découvertes Néher. Vous parlez de déserts et de pierres avec une force qui vient tout entière des sens. Je ne sais pas si j'aurai l'occasion de l'écrire quelque part et justifier votre service de presse. Peut-être l'occasion m'en sera-t-elle offerte en parlant philosophie – car tout ce sensible donne à penser (comme on dit aujourd'hui).

Avec tous mes remerciements et toute mon admiration pour ces textes si purs.

E. Levinas

- 83 -

E. Levinas

59, rue d'Auteuil

Paris 16<sup>e</sup>

Le 5. 12. 63

Cher Monsieur Vigée,

Je ne vous ai pas encore remercié de Paris de l'agréable soirée passée chez vous et je m'en veux. Et cependant le souvenir que j'en ai gardé reste très vivant. Il s'ajoute à la série de tous ceux que me laissèrent nos

2022

diverses rencontres à Jérusalem et à Paris – j’allais dire à Athènes – et où se rangent d’une façon si naturelle les contacts de vos livres, de tel ou de l’autre vers ardent et pur.

J’ai été heureux de faire la connaissance de Madame Vigée. Je vous prie de lui présenter mes hommages respectueux et ma gratitude pour l’accueil et le charme que j’ai trouvés dans sa maison. Pour vous, avec le ferme espoir de vous retrouver, toutes mes vives amitiés.

- 84 -

E. Levinas

E. Levinas  
112, rue Michel Ange  
Paris 16<sup>e</sup>

Le 6. III. 85

Très cher Claude Vigée,

Je vous remercie encore une fois de votre lettre du 4 mars et de l’extrême délicatesse de ce « préalable » à la publication de votre nouveau livre. je vous redis aussi ma gratitude pour l’attention d’interlocuteur dont cette lettre témoigne et pour la force que vous avez su donner à la parole d’un « autre ». Les trois points qui m’importent, les voici (en prose) : a) La passion du Choa a modifié les chrétiens eux-mêmes en les élevant davantage au niveau des pages que nous comprenons dans leurs Écritures. Nous n’oublions pas non plus le recours qu’ils représentaient partout (sauf chez Pie VII !) en période de persécutions nazies. b) Franz Rosenzweig a *anticipé* sur cette modification. Le *Stern* rend *pensable* le christianisme (qui est irréversible) à côté du judaïsme et parallèlement à lui. c) L’expansion mondiale du christianisme est l’entrée du judaïsme dans la concrétude de l’histoire : les catégories bibliques et les personnages bibliques cessent d’appartenir à une culture locale et suspecte de folklore. Cela est très important au judaïsme dans la mesure où il appartient à l’*Europe*, où il se veut occidental, c’est-à-dire irréversiblement ouvert – sans assimilation au sens du 19<sup>e</sup> siècle (!) – à la *culture scientifique* de l’Europe.

J’espère vous revoir très bientôt après une huitaine de jours un peu encombrée – et vous dire mes pensées fidèlement affectueuses. Je salue avec tous mes hommages Madame Vigée.

Très cordialement,

E.L.

Emmanuel Levinas  
112, rue Michel-Ange  
Paris 16<sup>e</sup>  
Le 5. 7. 85

Très cher Claude et Madame Vigée,

ces quelques lignes pour vous remercier – avec retard et excuse – du *Vivre à Jérusalem*, de tous ces hauts signifiants dont est faite cette Seinsweise, cette modalité ontologique. Merci aussi des pages 60-63 si attentives. Voici enfin photocopie d'une page qui vous amusera sans doute où Heidegger est si content d'avoir remporté le prix Hebel.<sup>4</sup> Cette page est tirée d'un livre que je viens de recevoir d'Allemagne réunissant une documentation en souvenir d'un certain Heinrich Ochsner, lequel, notamment, aurait été l'intime de Heidegger.

Recevez tous les deux nos pensées bien affectueuses

E.L.

Titre du livre, bien heideggerien : *Das Mass des Verborgenen – Heinrich Ochsner zum Gedächtnis*.



- 85 -

---

4 Claude Vigée a reçu lui-même le prix Hebel en 1984.

Claude Vigée à Albert Camus et Maurice Blanchot<sup>5</sup>

- 86 -

[Dans cette correspondance entre Claude Vigée et Albert Camus d'une part, Maurice Blanchot d'autre part, se fait jour avec netteté ce refus du poète de s'enfermer dans l'impasse de « l'artiste de la faim ». Claude Vigée, en plus de l'échange épistolaire, a eu plusieurs conversations avec Albert Camus, entre 1955 et 1959, comme il le relate dans un essai publié dans *Le Passage du Vivant* et intitulé « La quête de la lumière cachée dans la pensée poétique d'Albert Camus »<sup>6</sup>. Les affinités entre les deux écrivains sont multiples et se seraient sans doute approfondies, Camus eût-il vécu. D'ailleurs, Èvelyne et Claude Vigée me confiaient récemment, alors que nous parlions de ces excellentes émissions de Raphaël Enthoven, sur France-Culture cet été, à propos d'Albert Camus, « La pensée de midi », que l'écrivain devait venir déjeuner chez eux à Paris le 9 janvier 1960 : « Alors, vous imaginez la peine !... » dirent-ils tous deux en soupirant.]

Lettres à Albert Camus

Brandeis University  
Waltham Massachussets  
le 25 mars 1955

Cher Monsieur,

je vous remercie pour votre lettre du 14 mars. *L'Homme révolté* est un livre important parce qu'il n'est plus possible, après l'avoir lu, de se complaire dans la négation, de faire du *non* systématique une excuse devant les rigueurs de la vie. Le château du refus dans lequel s'emprisonne depuis plus de cent ans l'individu moderne doit être détruit de fond en comble. Au risque de mourir dans l'asphyxie lente du déracinement, il faut que le cœur humain se fasse « le cœur battant de l'espace », qu'il s'arrache à l'adoration de soi et au culte de sa solitude, pour s'ouvrir sur le monde et en chasser l'exil. Si l'univers est distant, cruel et inhospitalier, alors c'est à nous de défricher en nous-même une terre accueillante où les déracinés pourront trouver accueil, où les exilés se sentiront chez eux. L'exigence de cette ouverture, d'un hara-kiri permanent de la personnalité, me paraît être le point de départ pour toute morale efficace et sincère. La structure de base du « moi » occidental (celui qui règne de Descartes jusqu'aux existentialistes contemporains est à bouleverser – ce « moi » orgueilleux dans lequel rationalistes et romantiques trouvent refuge ensemble, et auxquels ils s'agrippent avec l'énergie du désespoir -. Cette violence sur soi n'amène pas l'anéantissement de la personnalité (quoiqu'elle nous en fasse courir le risque), elle prélude à une vie renouvelée et plante les premiers jalons de la métamorphose. Après quoi on peut penser, dans notre désert hivernal, à construire « la claire maison d'été ».

À vous très cordialement, Claude Vigée

5 Ces extraits ont paru dans *Temporel* n° 2 – octobre 2006 - <http://temporel.fr/Claude-Vigee-Albert-Camus-et>

6 Claude Vigée, « La quête de la lumière cachée dans la pensée poétique d'Albert Camus », *Le Passage du Vivant*. Paris : Parole et Silence, 2001.

[La lettre qui suit n'aura pas été envoyée comme telle. Son auteur, la trouvant trop longue au moment de la mettre au propre, l'aura raccourcie. Les passages omis concernent des questions éditoriales ayant trait au projet d'Albert Camus de publier chez Gallimard *L'été indien* (1957).]

Brandeis University  
Waltham 54, Massachussetts

Claude Vigée  
39 Florence Road  
Waltham, Mass., USA  
le 3 janvier 1957

Monsieur Albert Camus  
c/o Éditions Gallimard  
rue Sébastien-Bottin  
Paris, 7<sup>e</sup>, France

Cher Monsieur,

Réflexion faite, j'ai tout de même communiqué la teneur de votre billet du 29 novembre à M. de Sacy, que je considère comme un ami plutôt que comme éditeur, en lui demandant conseil. [...]

M. de Sacy s'est montré très chic, comme à l'ordinaire. Je m'étais fait beaucoup de soucis au sujet du Mercure, du texte à retirer etc..., et cette lettre m'est un vrai soulagement. De Sacy a été l'un des premiers, il y a six ans, à m'ouvrir les pages d'une revue française. Je ne suis pas près de l'oublier, et c'est pour cette raison que je lui ai demandé de m'indiquer lui-même la marche à suivre. [...]

N'estimez-vous pas, comme moi, qu'il est plus prudent d'avoir un contrat ferme de la maison Gallimard avant de couper les ponts ailleurs ? Car tout le monde ne se montrera pas aussi compréhensif que M. de Sacy, et je suis pour M. Orengo un étranger – (cela me paraît drôle d'employer ce mot-là en vous écrivant, surtout après une matinée passée à « expliquer » à mes étudiants du « 20th Century French Lit Course » le sens du meurtre de l'Arabe dans votre roman). Avec ces histoires d'éditeurs on finit par ne plus savoir à qui l'on s'adresse ; de même, dans ma vie privée, le fil se rompt entre le « department chairman » qui lit ou dicte des circulaires, engage, limoge, examine des candidats, - le professeur condamné à revivre les pensées du Neveu de Rameau, – ou de Meursault –, (telle était aujourd'hui ma double tâche), et celui qui tâche d'émerger entre pins et rochers dans les clairières de l'été indien. Le plus étrange, c'est que tout cela fonctionne assez efficacement, en apparence du moins. J'ai toujours admirée, au Zoo du Central Park à New York, le jeu de ces phoques qui passent avec une merveilleuse souplesse de la vie aérienne à l'élément aquatique, et tissent de leurs moustaches une sinusoïde étincelante entre le ciel et l'onde.

Parlant de l'Étranger, j'ai assisté, à Washington, à une conférence de Germaine Brée sur certains de vos manuscrits inédits (*Journal*, *La Vie Heureuse*, *La Mort Heureuse*), qui a jeté une grande lumière sur les aspects énigmatiques de votre œuvre. Notamment sur le meurtre de l'Arabe, (de Zagreus), l'extase dans laquelle

tombe Meursault à la fin du livre, son manque de culpabilité etc... j'ai aussi été frappé par l'unité profonde de toute votre œuvre, car *L'homme révolté* c'est encore, (sous une perspective historique), l'aventure de Patrice. On s'est mépris sur le sens de *L'Étranger*, soi-disant roman de l'absurde et de la dérision : alors que c'est l'épure d'une expérience de rédemption. D'une certaine façon, le véritable « étranger », (celui de vos critiques, celui de Sartre aussi, voyant à tort dans cette œuvre un conte voltairien), c'est seulement dans *La Chute* qu'il prend forme. Le héros de ce dernier livre est peut-être né dans votre esprit des erreurs et distorsions occasionnées chez vos lecteurs par une fausse interprétation du premier « Étranger ». Cette fois-ci, vous leur en servez un vrai. Celui qu'ils veulent : à leur image. Et sans extase d'aucune sorte. Difficile apprentissage, n'est-ce pas ? – Blague à part, il y a bien des choses qui m'échappent et que j'aimerais mettre au clair. Que ne peut-on se parler, au lieu de taper des lettres interminables ? Je ne sais trop que penser de *La Chute*, il faut que je relise cela lentement, puis que je l'oublie, pour que l'évidence surgisse – l'évidence des rapports avec le passé, ou de la rupture avec cette folie qui le sous-tend jusqu'à *L'Homme révolté*, la folie de la joie à travers l'agonie qui vous a si longtemps possédé. Je commence à comprendre aussi, maintenant, ce qui a pu retenir votre attention dans mon *Été indien*. J'ai senti mon cœur battre un peu plus vite que d'habitude quand Melle Brée, dans cette horrible salle des fêtes verte et pourpre de l'Hôtel Mayflower à Washington, (où se tenaient les assises de l'American Association of Teachers of French), a lu des extraits de votre *Journal* d'il y a vingt ans, avec l'épigraphie : « Mon royaume est de ce monde » - au défi déjà de Saint Augustin et du jansénisme. Elle nous a raconté les épisodes de l'histoire de Patrice, (ses trois morts). C'est surtout la « Mort consciente » dont j'ai reçu et spontanément *reconnu* l'enseignement majeur. L'exil n'a plus assez de secrets pour moi. La lutte contre le temps, je ne fais que ça depuis quinze ans, et cela n'est pas près de finir. Le mystère, dans votre être comme dans votre œuvre, c'est le meurtre rituel de Zagreus. Il ouvre la voie à la « mort heureuse » qui est aussi la vie heureuse, car à ce moment-là, elles se fondent dans un état d'être nouveau qui les dépasse. Que signifie ce meurtre, et pourquoi est-il à l'origine de la joie ? Faut-il y voir un sacrifice, par le moyen duquel le sacrifiant participe à l'ouverture du sacrifié, qui est en réalité lui-même ? Est-ce un hara-kiri transposé ? Mais pourquoi *transposé* ? Aucun transfert n'est efficace ; c'est sur soi-même que le couteau doit tomber. Tout le reste est symbole, détour inutile. Serait-ce là le sens vrai de la fin de *L'Étranger* ? Ce qu'il cherche, c'est sa condamnation à mort : le meurtre de l'Arabe n'est qu'un moyen de l'obtenir. Il se la procure par un tiers, au lieu de se la donner, consciemment, dès l'abord. Se faire condamner à mort est une variante possible de « Stirb und werde ». Abraham y est allé tout droit, en liant son fils unique sur l'autel. Sa version me paraît préférable. L'avantage, ici, c'est qu'on tient soi-même le couteau, et qu'on peut s'arrêter à temps, (la guillotine, manœuvrée par autrui, va trop loin et ignore ces nuances). Par l'agonie, à travers l'agonie, Abraham perdure et se donne un temps nouveau. Il est dangereux, quoique plus facile, de confier au monde extérieur le soin de la purification ; au lieu de la métamorphose, on abouti souvent au cimetière. Or ce qui compte, ce n'est pas l'agonie, mais ce qui vient après l'agonie. Le « Stirb » n'est qu'un moyen : « werde », voilà le devoir ; ce mot ne signifie pas seulement « deviens », mais aussi *deviens-être*, sois un vivant. mais l'histoire d'Abraham est compliquée : il avait tué son père (ou ses idoles, c'est tout un) ; l'Étranger se sent un peu coupable, dans cet ordre d'idées, de la mort de sa mère. Alors, dans le sacrifice, expiation et ouverture à la joie se rejoignent. Là aussi je comprends « de l'intérieur », car je sais combien pèse le remords pour le meurtre (ou le rejet)

des parents. J'ai longtemps affronté de terribles souvenirs. Tuer Zagreus ou l'Arabe est peut-être moins douloureux que de se faire mourir à petit feu pendant quatre ou cinq ans, mais en fin de compte cela revient au même. Repentir et libération ; tuer et se tuer. Mais pour que cela porte des fruits, il faut une mesure : mourir pour ne pas mourir ; cesser de vouloir agir afin de mieux durer.

Vous écrivez dans la prière d'insérer de *La Chute* : « la seule vérité de ce texte est la douleur, et ce qu'elle promet. » La douleur peut-être, mais brûlée par une auto-ironie féroce !

*La Chute*, c'est l'anti-Camus à l'état pur, l'ascèse, la revanche de Saint Augustin, celui que l'autre, celui des *Noces*, voudrait défaire tout en l'étant. Mais par-delà l'antinomie des *Noces* et de *La Chute*, j'entends parfois chez vous un contrepoint par lequel tout est résolu et accompli. C'est là votre vraie patrie. Elle a eu des visiteurs, mais ils sont rares. Puis-je vous raconter pour finir une histoire vraie, attestée par la tradition, l'histoire de l'homme qui avait vu en rêve le quidam avec lequel il était destiné à passer l'éternité dans le monde à venir ? Un Juif pieux de Rhénanie, qui vivait au début du XII<sup>ème</sup> siècle, rêva toute une nuit, et vit en rêve le visage de son futur compagnon d'éternité. Il apprit son nom, et il lui fut révélé dans quelle ville cet homme, son contemporain, habitait sur terre. À force de voyages et d'aventures, notre Juif arriva un jour dans cette ville, se souvint de son rêve, et se mit incontinent à chercher son compagnon d'éternité. À sa grande horreur, il découvrit que ce personnage était considéré comme le plus pervers et le plus vicieux de la sainte communauté. On lui raconta que l'homme en question avait coutume de s'enivrer et de danser avec les prostituées nuit après nuit, et qu'il n'en était pas de plus corrompu dans tout le pays. Mais notre rêveur voulut en savoir davantage, car après tout, le rêve ne lui avait-il pas révélé que celui-ci serait son compagnon d'éternité, et ne valait-il pas mieux savoir à qui on aurait à faire dans le monde à venir ? Alors notre Juif s'enquit de plus près, il espionna Reb Judah, (car tel était le nom du pécheur), et derrière le voile d'impudicité dont s'entourait celui-ci, il découvrit ce qui suit : chaque nuit Rabbi Judah allait dans les maisons de prostitution de la ville et invitait toutes les prostituées à venir dans sa maison ; là il les faisait chanter et danser jusqu'à l'aube, en leur offrant sans compter à boire et à manger ; lorsqu'elles rentraient au bordel, c'était les bras chargés de dons précieux. mais Rabbi Judah, leur hôte, ne se livrait avec elles à aucun commerce charnel ; s'il buvait et chantait et dansait avec elles chaque nuit jusqu'à l'aube dans sa maison paternelle, c'était afin de les retenir ainsi loin de tout mal, de garder leur corps de la souillure et leur âme du péché qui vient de la caresse sans amour, de la luxure sans joie. C'est chez lui, dans sa maison paternelle qu'il recevait toutes les prostituées de la ville, c'est lui-même qui les détournait de la corruption en les acceptant dans son foyer et dans son cœur. Voilà donc l'homme avec lequel notre rêveur allait partager les cycles de l'éternité, le fameux Rabbi Judah-ha-Hassid dont la prose hébraïque reste un des chefs-d'œuvre du Moyen-âge juif, et qui mourut vers 1170, pleuré dans tous les bordels et par tous les Hassidim d'Allemagne. Le contrepoint des *Noces* et de *La Chute*, c'est dans cette histoire-là que je l'entends résonner. C'est pourquoi je me suis permis de vous la rapporter.

Avec mes meilleurs vœux pour 1957, je vous envoie, cher Monsieur, mon fidèle souvenir.

Claude Vigée

Correspondance avec Maurice Blanchot

Claude Vigée  
51, rue du Ranelagh  
Paris, 16<sup>e</sup>

- 90 -

Paris, le 30 septembre 1959

Monsieur Maurice Blanchot  
48, rue Madame  
Paris, 6<sup>e</sup>

Cher Maurice Blanchot,

Rentrant d'Italie après deux semaines de séjour en Alsace, je trouve votre lettre [voir ci-dessus] qui atteint en moi les zones les plus vives. Cela ne m'étonne pas, venant de vous. Je m'y attendais sans toutefois l'espérer, car nous sommes tout de même des étrangers l'un pour l'autre, dans cette existence où la distance physique et celle des années font la loi.

Vous avez discerné qu'il y a pour moi, devant moi, des surgissements de force nue. Grâce à eux le reste, l'exil de toute la vie depuis la fin de l'adolescence, perd de son effrayante perfection ; le caractère fatal de la séparation se mue en attente. Attente sans fin, sans doute, mais orientée néanmoins vers l'apparition de ce qui est. Ce qui brise la circularité maligne du labyrinthe.

Mais je sais que cette joie qui parfois commence à sourdre dans mon corps, comme l'arbre pousse sous l'écorce, ne me doit aucun compte. Elle n'est pas ma chose privée, la béquille ou le moteur disponibles dont on fait usage pour sortir de l'ornière américaine. Nous vivons côte à côte en liberté, sans obligations particulières, dans une indifférence à la fois confiante et désespérée. (Cela a-t-il un sens pour vous ?) Puis il y a les rencontres, les visites, intrusions ou débordement pur et simple ? J'appelle cela « alliance », pacte entre deux parties qui demeurent autonomes, mais se sentent toutes deux sourdement impliquées dans le grand temps de l'être. Au cœur de ce temps, nous coïncidons parfois presque sciemment, mais nous restons loin de tout désir d'exploitation. Autant que de la possession passive par le démonique, je me méfie des « activités spirituelles », cette industrie houillère de la conscience. Plutôt donc qu'à celui d'associé, c'est au terme très différent de « complice » de l'être-apparaissant que je suis conduit. Avec ce qu'il suppose de clandestin, d'incertain, d'angoissant – mai aussi d'espiègle et de joueur. De délinquant, même. Par principe, cela n'était pas permis, une telle collusion avec la Puissance séparée de la vie. Alliance et complicité sont nécessairement des transgressions : ce n'en est pas l'aspect le moins tentant. Il est bon de se défier de soi quand on se risque à de tels contacts, sans les éviter pour autant. Tout est dans la juste mesure, par laquelle les limites de l'homme terrestre sont sauvées en même temps que suspendues.

Je viens de commander chez mon ancien éditeur (La Librairie Les Lettres) les deux livres que vous me demandez : *La Lutte avec l'ange* (écrite en 1939-48), et les traductions de Rilke. Je vous les enverrai dès réception. Sous ce pli vous trouverez deux écrits récents, parus au Mercure et à la Table Ronde de septembre, après échec à la NRF. Par un étrange hasard, ces deux essais sont très proches de ce que vous m'écriviez dans votre lettre récente sur l'expérience de l'exil, tantôt fui, tantôt incarné en moi comme une conquête de ce monde étranger. Peut-être ces textes auront-ils pour vous aussi une signification personnelle. (Ce n'était pas le cas pour Arland et Paulhan, qui les ont trouvés « trop tendus »). À bientôt peut-être,

Votre nouvel ami,  
Claude Vigée





Claudine Singer, *Au feu de l'âme*, juillet 1969.

« *Mon heure sur la terre* »





8/8. Silhouette d'arbre.  
Capricorn scale, 2019.

Anne Norvic  
November 2020.

*De la source à la parole lumière :  
Cobérence des motifs et du point de vue dans l'œuvre de Claude Vigée*

par Anne Mounic

Claude Vigée m'a un jour confié qu'à l'époque de la parution de *L'extase et l'errance* (1982) et *Le Parfum et la cendre* (1984) chez Grasset, Bernard Henri-Lévy lui avait dit que son œuvre était un « Rembrandt dans une cave », en d'autres termes un chef-d'œuvre tellement enfoui que nul ne pourrait l'apprécier à sa juste valeur. L'analogie avec Rembrandt, dont le dessin se distingue par une extrême subtilité du trait, capable de rendre avec exactitude la présence vivante de chacun de ses personnages, ne me paraît pas saugrenue. Claude Vigée cherchait, par les mots, les phrases à donner toute sa résonance au « passage du vivant »<sup>1</sup> :

*Passage du vivant*<sup>2</sup>

C'était au déclin de l'été,  
les dagues sombres des cyprès  
déchiquetaient l'iris sanglant du ciel.

Leurs branches basses renversaient  
ta tête blanchie au passage,  
pendant que tu courais  
pour talonner la nuit !

Qui donc t'appelait de si loin  
avec son fifre d'herbe sèche  
dans le désert éteint du soir ?

Montant du lac de la rosée,  
dès que tu fis silence en toi,  
se mit à chanter la lumière.

Comme l'éclair du ver luisant  
creuse l'obscur dans la forêt,  
s'enfuit le pied de l'homme inquiet

que piège à chaque pas le lourd humus des morts :

---

1 Claude Vigée, *Le passage du vivant*. Paris : Parole et Silence, 2001.

2 Claude Vigée, *Passage du vivant*, 1984-1989, in *Jusqu'à l'aube future*. Poèmes 1950-2015. *Peut-être*, n° 9. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 366.

feu pauvre et nu, jailli de la boue à la nue  
entre agonie et joie,  
ô chant si bref –

cri d'une étoile qui se noie  
dans l'œil sournois du marécage,  
entre les souches noires.

- 96 -

(Septembre 1988)

Relisons la quatrième strophe :

Montant du lac de la rosée,  
dès que tu fis silence en toi,  
se mit à chanter la lumière.

au vu de l'exergue au judan de 2001, *Passage du vivant*. C'est Paul Klee qui parle, dans sa *Théorie de l'art moderne* :

Remonter du modèle à la matrice ! Imposteurs ces artistes qui bientôt demeurent fixés en chemin. Mais élus ceux qui plongent loin vers la Loi originelle, à quelque proximité de la source secrète qui alimente toute évolution. Ce lieu où l'organe central de tout mouvement dans l'espace et dans le temps – qu'on l'appelle cœur ou cerveau de la création – anime toutes les fonctions, qui ne voudrait y établir son séjour comme artiste ? Dans le sein de la nature, dans le fond primordial de la Création où gît enfouie la clef de toute chose ?<sup>3</sup>

Cette source, nous savons que Claude Vigée l'a nommée successivement « noyau pulsant » (*Délivrance du souffle*, 1977), « lac de la rosée » (*Le Feu d'une nuit d'hiver*, 1989), puis « aleph » (*Dans le silence de l'Aleph*, 1992). Nous allons voir quel est son rapport au « soleil sous la mer », titre de l'anthologie de 1972, motif si proche de celui des étincelles de la Kabbale, enfermées dans l'écorce, comme Ariel prisonnier du pin de Sycorax dans *La Tempête* (1611) de Shakespeare. En présentant en relation les divers motifs de l'œuvre, nous allons non seulement mettre en évidence sa parfaite cohérence, mais aussi montrer comment la pensée de Claude Vigée bouscule les habitudes mentales de son siècle.

---

<sup>3</sup> Paul Klee, « De l'art moderne », Conférence prononcée à Iéna en 1924, in *Théorie de l'art moderne*. Édition et traduction de Pierre-Henri Gonthier (1964). Paris : Gallimard Folio, 2020, p. 30.

C'est dans *La lutte avec l'ange* (1950) que luit le « soleil sous la mer » :

Une tâche immense m'appelle à de joyeuses luttes  
Où je veux exalter mes jours, mes nuits et mes efforts.  
Si mon outil est d'un métal sans rouille et sans fêlure  
Un soleil prodigieux peut sourdre encore de la mer :  
Il faut recréer l'univers pour en devenir maître.<sup>4</sup>

Cet Icare, qui veut, « nu comme l'aube et vain comme les pierres, / Aiguissant de regrets mes désirs endormis, / Voler dans le soleil en levant mes paupières »<sup>5</sup> (avril-août 1940 à Deauville et Pau), laisse bientôt la place à Jacob en ces vers que nous connaissons tous :

Jacob affronte l'ange et dicte la paix sainte –  
La récompense est pour celui qui sait dompter le temps.<sup>6</sup>

Claude me disait qu'il avait écarté Icare, trop épris d'idéal (« vain comme les pierres, / Aiguissant de regrets mes désirs endormis »), au profit de Jacob, que j'ai qualifié ailleurs de premier personnage picaresque, son errance terrestre tissant en plusieurs étapes ses liens célestes. Entre l'évocation du soleil naissant de la mer et celle du lutteur biblique, on notera une parenté de vocabulaire : « maître », « dompter ». La lutte de Jacob vise donc, non seulement à affronter la « réalité rugueuse à étreindre »<sup>7</sup>, mais aussi, dans le même mouvement, à faire surgir la source, tout intérieure, de vie, dont la manifestation, dans l'extériorité, sera cette lumière capable d'éclorre dans les ténèbres si l'outil est de bonne qualité, « sans rouille et sans fêlure ». Cela ne se fait pas tout seul ; il faut le vouloir ; il faut savoir sculpter le temps et soi-même au sein du devenir afin de parvenir à ce que Claude Vigée a dénommé, en 1977, *Délivrance du souffle*.

Une correspondance s'établit, voulue, (lors de nos conversations, Claude a bien insisté sur cet aspect), entre intériorité et extériorité, la voix intérieure trouvant dans le monde son r épondant, tandis que ce dernier trouve en nous son extase, comme Rilke, avant Vigée, l'avait formulé dans la Neuvième Élégie de Duino (« quand elle presse les Amants, / afin que tout chose avec leur sentiment, oui toute chose entre en extase ? »<sup>8</sup>). C'est l'inceste heureux, adhésion au monde et à soi, identification à la vie. Le poème instaure cette correspondance entre la source (l'intériorité) et la manifestation (l'extériorité). C'est en nommant les choses

4 Claude Vigée, « Le sommeil d'Icare », *La lutte avec l'ange* (1950), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 76.

5 *Ibid.*, p. 77.

6 Claude Vigée, « Trois nocturnes » (Février-août 1942, hiver 1943), *ibid.*, p. 33.

7 Arthur Rimbaud, « Adieu », *Une saison en enfer* (1873), in *Œuvres complètes*. Édition de Roland de Rénouville et Jules Mouquet. Paris : Gallimard Pléiade, 1963, p. 243.

8 Rainer Maria Rilke, *Les Élégies de Duino* (1912-1922), in *Les Élégies de Duino, Les Sonnets à Orphée*. Édition d'Armel Guerne. Paris : Seuil Points, 1974, pp. 84 et 87.

qu'il le fait, les rendant ainsi présentes. « Le temps de l'*Exprimable*, c'est ici. *Ici* est sa patrie », écrit Rilke dans cette même Neuvième Élégie. Nous trouverons ces deux vers dans les poèmes que je vais citer : « Est-ce pour nous permettre de dire à leur place / une seule fois encore : bouvreuil, perce-neige, écureuil ? »<sup>9</sup>

Le premier poème que je voudrais mentionner, « La spirale de l'extase », encourage à se fondre dans le monde, qui est le lieu de la vie.

- 98 -

*La spirale de l'extase*

Esprit, fais-toi mer pour franchir la mer, nature pour surmonter la nature,  
Mortel et agonisant pour devancer la mort et l'agonie.  
Embrasse le monde afin de traverser le monde, d'absorber en toi tout l'espace et son temps :  
poignée de diamants noirs lancés dans l'ouragan !  
Ton cœur fait monde, esprit, sans rien en retenir,  
par la grâce du saut léger te voilà sauvé de toi-même.  
Mais le don ne s'achève qu'en te livrant à ce monde triste avec joie,  
En t'y abandonnant dès aujourd'hui au risque de ta perte totale.  
Au cœur de l'orage il y aura peut-être un instant de rencontre :  
Un seul éclair suffit, avant ma dispersion mortelle dans la nuit.<sup>10</sup>

Dans « À bout de souffle rit l'extase » (février 2004), dont je cite la troisième strophe, résonne le découragement, même si le poème s'achève sur ces vers : « Jusqu'à sans fin nous resterons, vieux jardiniers de l'avenir, / fidèles à la rose blanche qui empourpre nos nuits. »

Toujours la lumière sans défense cachée au cœur du buisson  
jette sa transparence de beauté noire  
sur tant de jeunes morts à la voix oubliée,  
cendres terrées en nous sans noms et sans visages.  
Est-ce pour nous permettre de dire à leur place  
une seule fois encore : bouvreuil, perce-neige, écureuil ?  
Pourtant nous n'avions nulle chance de gagner  
à ce jeu de mots pipés d'avance par la tristesse :  
vaine est, pauvre poète, l'enflure de ta voix,  
inutile sa dissonance ! À bout de souffle rit l'extase.

Le poème donne une idée de la lute intérieure de celui qui ne veut pas se laisser aller au naufrage et perçoit « comme une trace où s'allument / la joie et la détresse qui peuplent cette vie unique ». La singularité s'affirme dans le poème en prose « Comme le feu des chandeliers... » :

9 Claude Vigée, « À bout de souffle rit l'extase », *Danser vers l'abîme* (1991-2005), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 431.

10 Claude Vigée, « La spirale de l'extase », in *ibid.*, p. 429.

La lumière en moi est révélation progressive, montée lente de la splendeur, dévoilement prolongé des rayons issus des noyaux pulsants enfouis dans la nuit brumeuse du dedans. Il n'y a pas d'épiphanie par effraction, d'extase triomphant une fois pour toutes entre deux néants temporels. La marche est ma manifestation, nos jambes nous tiennent lieu de racines initiatiques, nos deux pieds libres et savamment articulés constituent nos seules assises métaphysiques en ce bas-monde.

Il nous faut donc marcher dans nos propres chaussures, jusqu'à l'usure ultime. Certes, les chaussures ne sont pas sûres dans la fuite des chemins et des heures. Mais ce sont les miennes que je porte ; c'est sur mes semelles, dans mes propres sandales, grâce à elles que je suis en marche, en m'épuisant avec elles, victimes et complices, allant ensemble de trace en trace vers le lieu, vers l'instant futurs.<sup>11</sup>

Ces trois poèmes sont postérieurs à l'annonce de la maladie d'Évy, la femme, la sœur, en 2001. Je me souviens que Claude m'a dit un jour : « À ce moment-là, j'ai su que c'était fini. » Toutefois, lorsque la détresse se mêle, de façon plus nette qu'à l'ordinaire, à la joie, le rapport entre inceste heureux, soleil sous la mer, extase et errance, ou judan, s'affirme encore, comme seule voie rédemptrice. Dans le « judan », mot forgé à partie de Judée, comme roman le fut à partir de Rome, la prose suivant l'errance alterne avec le poème, jailli de l'éclair de l'extase, selon un rythme proche du rythme de la vie individuelle telle que décrite ci-dessus. Le judan, selon Claude Vigée, épouse le rythme véritable de la vie.

L'inceste heureux, on le sait, avait été défini en 1957, dans le premier judan, publié par Albert Camus chez Gallimard, comme adhésion au monde et à soi, sans médiation du signe ou du symbole, en parfaite continuité. C'était l'époque de l'exil, certes, mais d'un certain bonheur tout de même. Claude et Évy avaient survécu à la guerre ; ils étaient parents de deux enfants, Claudine, née en 1947, et Daniel, né en 1953 :

L'enfant qui par ses mains et l'or de son sourire  
nous délivre de l'attachement à la nuit,  
nous le proclamerons le roi de nos années.<sup>12</sup>

L'étreinte de la réalité (lutte avec l'ange) s'effectue au cours de l'errance, sans complaisance toutefois pour ce qui pourrait aliéner la personnalité dans la plainte (« attachement à la nuit »), celle d'Icare, par exemple. La chronique de la détresse atteint dans l'extase à la lumière : « Toujours la lumière sans défense cachée au cœur du buisson / jette sa transparence de beauté noire / sur tant de jeunes morts à la voix oubliée ». Claude reprendra cette expression de Rilke, les « jeunes morts »<sup>13</sup>, plus tard, dans *Les Chants de l'absence*<sup>14</sup>, après la mort d'Évy, ces poèmes s'inscrivant pleinement dans le fil de sa poétique. La référence au « buisson » nous suggère que cette lumière ne se perçoit pas d'abord par le regard, mais par l'ouïe, comme indiqué dans *La Faille du regard* (1987) à partir de l'épisode biblique mettant en scène Moïse à l'écoute de la parole divine, active dans le buisson ardent (Nombres 7, 89 et Deutéronome 30, 14) :

11 Claude Vigée, « Comme le feu des chandeliers... », *ibid.*, p. 428.

12 Claude Vigée, « Le roi de nos années », *L'Été indien* (1957), in *Jusqu'à l'aube future*, *op. cit.*, p. 180.

13 Rainer Maria Rilke, Première Élégie de Duino, in *Les Élégies de Duino, Les Sonnets à Orphée*, *op. cit.*, pp. 14-15.

14 Claude Vigée, « L'armoire d'Évy », *Les chants de l'absence*, in *Jusqu'à l'aube future*, *op. cit.*, p. 451.

Avant le temps final de la lumière contemplée – qu'on perçoit normalement –, il y a eu la lumière dite, puis entendue, la lumière enfantée dans l'ouïe puis dans la bouche, mûrissant d'abord dans la profondeur de l'homme en gestation, germant dans ses poumons, ruminée au plus noir des entrailles. [...] Sa racine, qui est de nature temporelle et sonore, se cache dans la gorge même d'Élohim. Elle s'alimente à la source de la puissance créatrice, au lieu même de la Rigueur.<sup>15</sup>

- 100 -

Ainsi, à partir du rythme de l'extase et de l'errance, ou étreinte de la réalité, autrement dénommée lutte avec l'ange, la parole qui engendre la lumière dans la nuit, ou le soleil sous la mer, et prend la double allure de judan, (mais sans dualité, en parfaite solidarité existentielle), instaure une triple continuité : de la source à la lumière énoncée, dans l'individu « tel qu'en Lui-même »<sup>16</sup> ; de l'individu partageant, sur le mode du « Je/Tu », avec « l'oreille ouverte »<sup>17</sup>, et abolissant le dualisme de l'individu et de la société ; de l'individu à l'origine de son devenir, qu'il modèle. Considérons cette triple continuité. Nous verrons qu'il est question tout à la fois d'identification à la vie et de liberté, à l'inverse de la position platonicienne qui a tant influencé le christianisme.

### *Continuité / souffle*

Avant de progresser dans ces trois domaines, relevons un élément de continuité qui englobe tout et donne tout son poids à l'affirmation d'individualité contenue dans ces lignes citées plus haut : « Certes, les chaussures ne sont pas sûres dans la fuite des chemins et des heures. Mais ce sont les miennes que je porte ; [...] » Alors que je réfléchissais sur cette notion d'*inceste heureux* pour l'article publié l'an dernier dans *Peut-être*, puis dans *Temporel*<sup>18</sup>, je me suis dit que cette formulation audacieuse pouvait n'être pas étrangère dans sa genèse au fait que Claude et Évy étaient cousins germains. Je m'en suis ouverte à Claudine Singer, fille aînée du poète, qui me l'a confirmé :

L'« inceste heureux » de mes parents était dans ma conscience enfantine une évidence (Évy - Danse). Leur privilège. Selon le modèle biblique de connaissance et d'amour : cousin et cousine, comme frère et sœur. D'un point de vue psychologique et familial, on peut aussi penser que mon père, enfant unique issu d'un couple désuni, trahi par son père, ait retrouvé par l'union consanguine un ancrage alors que la guerre avait ravagé son monde originel. Les liens familiaux se firent doubles.<sup>19</sup>

15 Claude Vigée, *La Faille du regard*. Paris : Flammarion, 1987, p. 94.

16 Stéphane Mallarmé, « Le Tombeau d'Edgar Poe », *Poésies*, in *Œuvres complètes*, I. Édition de Bertrand Marchal. Paris : Gallimard Pléiade, 1998, p. 38.

17 Claude Vigée, « Le défi du poète (Tercets gnostiques) », *Danser vers l'abîme*, in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 422.

18 Voir l'hommage à Claude Vigée dans *Temporel* n° 30, octobre 2020. <http://temporel.fr>

19 Claudine Singer, message électronique du 25 septembre 2020. Cette réflexion est citée dans « Incestes heureux et circoncision de Dieu : deux notions fondatrices de la pensée de Claude Vigée », Hommage à Claude Vigée, *Temporel* 30, octobre 2020.

Ainsi, dans l'œuvre de Claude Vigée, des formulations qui peuvent s'assimiler à des concepts germent-elles de l'expérience vécue au cours de ce processus de retour sur soi de la conscience qu'est l'inceste heureux, et que j'assimile à la façon dont Robert Misrahi décrit le travail de la conscience, comme « rien de lumière »<sup>20</sup>, ou « l'acte de redoubler ce qui a déjà commencé », ce que les « mystiques » (et les poètes) nomment « origine ». Notre vie vécue, dans cette fluidité de sensations que nous percevons au fond de nous, nous précède, et c'est à l'écoute de ce silence-là que se porte le poète qui œuvre. Là est la source intime, l'origine, le sujet. Toutefois, l'acte qui conduit l'intériorité à sa manifestation n'a rien de définitif ; il est toujours à recommencer ; rien ne se fixe, comme l'a montré Helmut Pillau dans son essai sur le refus du définitif.<sup>21</sup> Claude Vigée me confiait dans *Mélancolie solaire*, en 2008 : « L'œuvre philosophique, ou même scientifique, comporte sa propre clôture. Une fois qu'on l'a pensée, elle se referme. Par contre, il faut penser la poésie sans arrêt. Et jamais à fond. »<sup>22</sup> Notons à ce propos que Claude Vigée se trouve là, du point de vue de la relation à la vie et de l'itération de l'instant poétique, plus proche de Paul Valéry que ce qui les sépare voudrait nous le faire oublier. Je citerai cet extrait de « Mon Faust » (1940) :

Faust. – [...] Et puis je trouve que c'est une manière de falsification que de séparer la pensée, même la plus abstraite, de la vie, même la plus...

Lust. – Vivante ?

Faust. – Disons la plus vécue...<sup>23</sup>

Et je rappellerai ce vers magnifique du « Cimetière marin » (*Charmes*, 1922) : « La mer, la mer, toujours recommencée ! »<sup>24</sup>

Nous assistons là, dans ce continu qui mène de la vie vécue à l'expression de la pensée, à un processus de germination qui s'associe à la marche, telle que définie plus haut, dans son individualité. Le « serviteur Germe »<sup>25</sup>, que l'on retrouve dans le poème du 8 janvier 2013 dédié à Nathalie Vigée et à son mari Sacha, est un motif récurrent chez Claude. Là résonnent expérience vécue et lecture biblique. L'être, à la façon d'une plante, se déploie par son rythme propre dans le devenir, de même qu'avec l'amandier, dont la silhouette traverse l'œuvre, – arbre réel et, dans la Bible, annonce de la parole divine (Jérémie 1, 11) ou de la présence de Dieu (Genèse 28, 19), la ville de Louz, (l'amande), devenant Maison de Dieu (Béthel) –, le motif biblique prend une silhouette bien réelle. Notons que le mot « volubile » s'applique à la fois au langage et à la végétation. Cette notion de continu marque également comme axe de pensée les recherches sur le rythme menées par Henri Meschonnic, ce qui explique que, en dépit de différences, ces deux poètes se soient découvert des affinités. « Le rythme comme sens du sujet, mettant la poésie dans l'aventure historique des sujets, neutralise

20 Robert Misrahi, *Construction d'un château* (1981). Paris : Entrelacs, 2006, p. 19.

21 Helmut Pillau, « Contre la stérilité du définitif, essai sur la poétique de Claude Vigée ». Traduit de l'allemand par Andrée Lerousseau, in Claude Vigée, *La Nostalgie du père*. Paris : Parole et Silence, 2007, pp. 261-295.

22 Claude Vigée, *Mélancolie solaire*. Paris : Champion, 2008, p. 33.

23 Paul Valéry, « Mon Faust » (1940), in *Œuvres* II. Édition de Jean Hytier. Paris : Gallimard Pléiade, 1960, p. 281.

24 Paul Valéry, « Le cimetière marin », *Charmes* (1922), in *Poésies*. Paris : Gallimard Poésie, 1968, p. 100.

25 Claude Vigée, « L'alliance des géodes », *L'alliance des géodes*, in *Jusqu'à l'aube future*, *op. cit.*, p. 477.

l'opposition du sujet et de l'objet par la créativité du je généralisé. [...] Le rythme comme histoire met l'origine dans le fonctionnement. »<sup>26</sup> Plus loin, l'auteur de *Critique du rythme* affirme : « Pourtant l'art est l'observatoire, et le laboratoire, qui fait plus que toute pratique sociale apparaître que *c'est dans l'individu que se réalise autant le sujet que le social.* »<sup>27</sup> En des termes différents, on retrouve dans ces deux citations la triple continuité que je viens d'énumérer, au sein du sujet, en lien avec la société ainsi qu'au sein du devenir.

- 102 - Cette continuité dans l'individu lui-même, Claude Vigée la décrit, dans *Dans le silence de l'aleph* (1992), sur le modèle de l'échelle des anges (Genèse 28, 12-22) contemplée par Jacob en songe :

L'échelle de Jacob, c'est aussi l'échelle des sons apparus dans la matrice résonnante du songe nocturne. [...] Les sons, les mots, la parole créatrice, le germe du devenir des enfants de Jacob deviennent visibles sur l'échelle phallique du souffle, érigée à partir de la roche de Beth-El jusqu'au royaume de l'Ein-Sof, le sans-fin transcendantal que figure le firmament ensemencé d'étoiles.<sup>28</sup>

On notera là les allusions à la Kabbale, avec l'Ein-Sof, qui est l'infini (« le sans-fin transcendantal »), mais aussi cette verticalité de l'arbre des Séfirot qui relie le monde d'en haut et le monde d'en bas, en perpétuelle résonance, comme la conscience attentive est sensible au fluide en nous des sensations sans visage. La manifestation de l'intériorité tient non seulement de la germination, mais de l'engendrement et de la parturition. Le démonique qui nous anime, cet élan ambivalent mais entièrement positif que décrivait Goethe à Eckermann autour de 1830 et que le rythme révèle, s'élève tandis que la conscience fait retour sur cette vie muette et invisible, qui n'en existe pas moins sans pour autant nous demeurer inaccessible. Je me souviens que nous avons constaté un jour, au cours de la conversation, Claude et moi, que la description que Freud donne de l'intériorité, et surtout de l'inconscient, ne se révélant à nous que par signes, par un processus herméneutique donc, ne nous satisfaisait pas et ne rendait compte en aucun cas de notre expérience du poème. Je me suis réjouie de lire ensuite, chez Michel Henry,<sup>29</sup> que ce qui est invisible, ou non-représenté, n'en existe pas moins, en dépit du primat que l'Occident accorde à la vision, qui scelle par ailleurs le dualisme du sujet et de l'objet dans la distance, ou la « faille », du regard. Cette faille introduit, au sein du devenir, une rupture que l'on peut qualifier de tragique, puisqu'elle en interrompt le cours et nous rend sourds à ce qui monte en nous d'inouï, au sens propre de non encore entendu. La fixité n'est rassurante qu'en apparence.

Mais nous sommes les victimes consentantes de cet art poétique occidental, qui nous entraîne, comme jadis Baudelaire, vers le culte des images. La fixité nous fascine, fût-elle comme aujourd'hui une fixité décomposée,

26 Henri Meschonnic, *Critique du rythme*. Lagrasse : Verdier, 1982, p. 90.

27 *Ibid.*, p. 95. C'est Henri Meschonnic qui souligne.

28 Claude Vigée, *Dans le silence de l'aleph*. Paris : Albin Michel, 1992, pp. 52-53.

29 « Ce qui frappe dans la psychanalyse ainsi resituée dans son contexte idéologique, philosophique ou psychologique, lointain ou proche, c'est une sorte d'*objectivisme* foncier, le fait que, dans une métaphysique de la représentation, le psychisme n'est saisi lui-même qu'à titre de re-présenté et ainsi à la manière des choses, à titre de *cogitatum*, d'ob-jet. » Michel Henry, « Signification du concept d'inconscient pour la connaissance de l'homme », in *Auto-donation*. Entretiens et conférences. Paris : Beauchesne, 2004, p. 94.

informelle, amorphe en apparence. Parmi toutes les rigidités terrestres, la *rigor mortis*, celle qui frappe à la fois le corps et l'esprit, en transformant la personne vivante en un cadavre momifié, constitue la représentation divine de l'idole devenue notre propre destin. Telle est pour nous la vraie « tentation de l'Occident ».<sup>30</sup>

On opposera la représentation, ou le fait d'objectiver les choses par la vue ou l'intellect, dans un processus de connaissance, défini par Platon ou Aristote, et confrontant le sujet à un objet, et l'étreinte, qui consiste à embrasser la vie et à naître de cette épreuve que l'on fait du monde comme sujets, comme origine, dans l'acte, sans dissociation, sans « faille », sans représentation. La lutte avec l'ange s'apparente au « Je peux »<sup>31</sup> de Maine de Biran, que Michel Henry substitue au Cogito cartésien. « L'homme naît grâce au cri »<sup>32</sup>, écrit Claude Vigée. « Naître veut dire venir dans la vie »<sup>33</sup>, écrit Michel Henry. Et il précise : « À vrai dire, nous ne venons pas dans la vie, c'est la vie qui vient en nous. En cela consiste notre naissance, la naissance transcendante de notre moi. C'est la vie qui vient, qui vient en soi, de telle façon que, venant en soi, elle vient aussi en nous et nous engendre. »

À l'illumination du dehors ne cesse de répondre, libre et différée – initiale elle aussi, à la manière lente, infiniment patiente des amants – la lumière engendrante qui tombe sur les figures du rêve, du plaisir charnel et de la mémoire.

Ce ne sont pas mes souvenirs que je cherche, ni les choses en soi que je dis, mais l'émergence depuis longtemps poursuivie d'un commencement lumineux en moi, qui se propage comme il veut à travers la sphère trouble du visible.

[...] Une science pratique de la manifestation sort du laboratoire primitif de ma conscience. À travers les ruptures surmontées, retournant esprit et corps par la parole qui donne forme et qui libère, un nouveau commencement s'accomplit, sciemment cette fois-ci – le commencement authentique de ta personne –, retour librement consenti vers la substance transfigurée.<sup>34</sup>

À une conception cloisonnée de l'intériorité, Claude Vigée substitue un va-et-vient vertical qui nous permet de faire surgir par éclairs la lumière enfouie dans ce ténébreux fourmillement des sensations. C'est la vie qui détient ce pouvoir d'engendrer, telle que la conscience, dans la parole, la saisit comme lumière, et cette vie nous est commune. Même si sa manifestation, toujours, s'avère individuelle, nous la partageons. Cette opération transcendante de la conscience, à la fois individuelle et partagée, qui révèle la vie et la nomme, relie l'individu à la communauté, et c'est ainsi que ce dernier dépasse, dans l'accession du Je au Tu, l'étroitesse de son moi fini. On retrouve, dit autrement, le « je généralisé » d'Henri Meschonnic, dans la phrase suivante : « Pour exprimer la chose plus clairement encore, sans le Kaph de l'écriture, le monde de la subjectivité privée risque de s'abîmer dans le rien, de replonger dans le vide primordial et impersonnel de l'*Âin*, de l'infini néant

30 Claude Vigée, *La Faille du regard*, op. cit., pp. 96-97.

31 Michel Henry, « Le corps vivant », in *ibid.*, p. 123.

32 Claude Vigée, « Dans le défilé », *Délivrance du souffle* (1977), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 298.

33 Michel Henry, « Le corps vivant », in *Auto-donation*, op. cit., p. 131.

34 Claude Vigée, « Les noyaux pulsants de la poésie », *Délivrance du souffle* (1977), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., pp. 279-280.

d'avant la création. »<sup>35</sup> En accédant au Tu dans le discours, on passe, dans mes propres catégories, déduites de ma réflexion à partir de toutes ces œuvres, de l'individuel (le Je réduit à lui-même, si tant est qu'il existe vraiment) au singulier (ou la commutativité du Je et du Tu). Ce que Claude Vigée décrit ici, c'est ce que j'ai nommé ailleurs « esprit du récit », suivant Imre Kertész et Thomas Mann, c'est-à-dire cette historicité de l'origine toujours recommencée, de l'instant poétique réitéré autant que faire se peut. « La clef de l'origine ouvre l'huis de l'instant. »<sup>36</sup> Nous atteignons clairement une dimension existentielle.

On sent bien que cette continuité-là est inséparable de celle qui lie la source au devenir, puisque c'est dans l'infini que l'on s'inscrit tout en y ménageant son instant particulier. Nous avons appelé *Peut-être* notre revue et nous savons que cette affirmation du principe divin comme devenir lie Henri Meschonnic et Claude Vigée, qui tous deux insistent sur la dimension de l'inaccompli, l'envers du définitif. Le sous-titre du *Journal de l'Été indien*, republié en 2000, affirmait : « Il n'est pas de temps profane. » Dans l'extériorité du regard, le temps destructeur s'impose fatalement à l'individu impuissant. Dans l'intériorité du surgissement, ou de l'origine, le temps se pétrit, comme Claude Vigée l'avait exprimé dans *Pâque de la parole* où il parle du « travail double / du potier et du poète »<sup>37</sup>. L'invisible du devenir et celui du murmure interne se confondent sous la main. Cette association nécessaire de l'esprit et de la main avait déjà été relevée par Michel-Ange dans le sonnet 236 (1545-1550), dédié à Vittoria Colonna, où le sculpteur et poète parle de « double valeur » (*doppio valor*)<sup>38</sup>, ou double faculté de l'esprit et de la main.

L'homme est taillé  
 Dans la substance des étoiles,  
 Il déteste l'étreinte aveugle de la mer.<sup>39</sup>

Grâce à cette parole-lumière, l'être humain transcende les déterminismes qui le lieraient autrement, sans pour autant les nier. Dans *L'Été indien*, Claude Vigée critique la conception sartrienne de la liberté, qui fait « la part trop belle à ce choix privé, aux dépens des forces sociales et culturelles qui s'exercent sur nous sans arrêt, limitant ou définissant l'objet même de notre choix existentiel »<sup>40</sup>. Le choix de soi « ne se fait pas dans le vide de la conscience pure ». Critiquant Freud pour l'accent qu'il met, tout comme Sartre, sur l'individualité, tout autant que Jung, pour lequel « elle devient l'ombre projetée des archétypes pré-existants », l'auteur de *L'Été indien* fait de l'histoire la « médiatrice entre l'instant et l'éternité – également inintelligibles –, entre l'individu isolé et l'universalité abstraite des forces vitales. » Je voudrais souligner ici que ce qui relie cette pensée à celle de Kierkegaard ne tient pas de la simple analogie, puisque le philosophe danois associe le choix

35 Claude Vigée, *Dans le silence de l'aleph*, op. cit., p. 30.

36 Claude Vigée, « Hors des matrices du ciel », in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 134.

37 Claude Vigée, « Soufflenheim », *Pâque de la parole* (1983), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 350.

38 Michelangelo, *Rime*. Introduzione di Giovanni Testori. Cronologia, premessa e note a cura di Ettore Borelli. Milano : Rizzoli, 1981, p. 269.

39 Claude Vigée, « Les coureurs du Cape Cod », *La corne du Grand Pardon* (1954), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 135.

40 Claude Vigée, *Journal de l'Été indien*. Saint-Maur : Parole et Silence, 2000, p. 62.

éthique, ou choix de soi dans l'instant, à la prise de conscience de l'histoire. « L'individu dont nous parlons découvre à présent que le soi-même qu'il choisit possède en lui une richesse infinie, dans la mesure où il a une histoire, une histoire dans laquelle il reconnaît son identité avec lui-même. [...] C'est pourquoi il faut avoir du courage pour se choisir soi-même ; car au moment où il semble s'isoler le plus, il pénètre le plus dans la racine par laquelle il se rattache à l'ensemble. »<sup>41</sup> Cette histoire, pour Claude Vigée, c'est celle du peuple juif, histoire dont il a éprouvé les rigueurs lorsque le nazisme a déferlé sur l'Europe. Il lui fallut donc sonder cette réalité, à la fois personnelle et collective, afin de renouer avec le cours du temps. C'est en mettant en valeur la poétique de la tradition juive, à la fois biblique, (en cela, il est proche d'Henri Meschonnic), et kabbalistique, qu'il accomplit cette œuvre de persévérance dans son être en résonance avec les trois modes de l'altérité. Cette démarche constitue, pour Kierkegaard, la sortie du désespoir : « Voici donc la formule qui décrit l'état du moi, quand le désespoir en est entièrement extirpé : en s'orientant vers lui-même, en voulant être lui-même, le moi plonge, à travers sa propre transparence, dans la puissance qui l'a posé. »<sup>42</sup>

Ce devenir pétri dans une intériorité ouverte à l'altérité (le monde des choses qui trouvent dans le poème leur extase ; l'autre en soi et l'autre, comme oreille attentive, tous deux exprimés comme « Tu » ; le devenir approprié comme matrice et œuvre), assimilé par Giorgio Agamben et Gershom Scholem, au « temps messianique »<sup>43</sup>, s'appréhende grâce au motif du vav conversif de l'hébreu biblique, qui convertit un passé en futur et vice-versa, le révolu se trouvant, dans l'instant présent de l'acte poétique, projeté dans l'avenir. « Demain la seule demeure. »<sup>44</sup> Claude Vigée place Bernard Groethuysen en exergue de son essai sur le démonique chez Goethe,<sup>45</sup> dans « La vie de Goethe »<sup>46</sup>. Nous pouvons affirmer qu'il partage avec lui cette conception de l'œuvre comme un « futur actif »<sup>47</sup> : « Le faire me remet toujours dans l'avenir. Tout faire est éternellement à recommencer. » Rappelez-vous, dans *Mélancolie solaire* : jamais à fond.

Par le retour sur soi de la conscience, sans autre objet que ce mouvement lui-même, que nous avons décrit, le sujet se situe dans le monde infini de la liberté. Rudolf Kassner, dédicataire de la Huitième Élégie de Duino, distingue entre un monde fini, où le mouvement vise autre chose que lui-même, et le monde infini, où la chose trouve son sens dans son « mouvement infini [...] vers elle-même »<sup>48</sup>. Tout dualisme est ainsi écarté. Nul ne se heurte plus à l'inerte.

41 Søren Kierkegaard, *ou bien... ou bien...* (1843). Traduction de F. et O. Prior et M.-H. Guignot. Introduction de F. Brandt. Paris : Gallimard Tel, 1984, p. 507.

42 Søren Kierkegaard, *Traité du désespoir* (1849). Traduction de Knuf Ferlov et Jean-Jacques Gateau. Paris : Gallimard Tel, 2003, p. 352.

43 Gershom Scholem *Zwischen die Disziplinen*, sous la direction de P. Schäfer et G. Smith. Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 1995, p. 295, cité par Giorgio Agamben, *Le temps qui reste* (2000). Traduction de Judith Revel. Paris : Rivages, 2004, p. 131.

44 Claude Vigée, « Demain la seule demeure », *Apprendre la nuit* (1991), in *Jusqu'à l'aube future, op. cit.*, p. 393.

45 Claude Vigée, *L'art et le démonique*. Paris : Flammarion, 1978, p. 226.

46 Bernard Groethuysen, « La vie de Goethe » (1932), in *Mythes et portraits*. Paris : Gallimard, 1997, pp. 85-91. La citation se trouve p. 86.

47 Bernard Groethuysen, « De quelques aspects du Temps. Notes pour une phénoménologie du Récit » (1935-1936), in *Philosophie et histoire*. Édition de Bernard Dandois. Paris : Albin Michel, 1995, p. 229.

48 Rudolf Kassner, « Esquisse d'une physiognomie universelle » (1922), in *Évocations et paraboles*. Traduction de Geneviève Bianaquis. Paris : Plon, 1956, p. 9.

Cet « inaccompli » qui « ne cesse de s'inaccomplir »<sup>49</sup>, à savoir l'histoire, ce « peut-être » qui est le Nom de Dieu, est « une promesse », nous dit Henri Meschonnic. Il s'ouvre, chez Claude Vigée, « jusqu'à l'aube future »<sup>50</sup>, façon de « danser vers l'abîme », en d'autres termes de le transcender, l'abîme, sans toutefois le nier. L'expression contient une réminiscence nietzschéenne. Souvenons-nous d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1884) : « L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhomme – une corde sur l'abîme. »<sup>51</sup> On trouve quelques lignes plus loin le mot « passage » : « [...] ce que l'on peut aimer en l'homme, c'est qu'il est un *passage* et une *chute*. » Toutefois, si Claude Vigée exprime, dès les poèmes écrits durant la guerre, son amour du destin (*amor fati*) – « Mais tu tiens les tenailles du doute comme les tisons de la foi : écrase-moi, transperce-moi, que je te sente. »<sup>52</sup> –, le *fatum* antique, chez lui, se transcende par la parole. Il s'agit d'une autre forme de continuité, liée aux autres néanmoins, qui transcende la rupture tragique en inversant la perspective herméneutique qui tourne l'esprit vers le passé et ses signes indéchiffrables en restaurant le sujet dans ses prérogatives : il puise en lui-même la force d'engendrer son propre avenir. Il s'agit de ce que le poète a nommé, en 1970, dans *La Lune d'hiver*, la « circoncision de Dieu »<sup>53</sup>. Je pense que l'on peut dire que cette œuvre prit naissance durant la période du bonheur, après l'installation, en 1960, à Jérusalem, après la victoire israélienne obtenue par la guerre des Six Jours, avant toutes ces années de tension croissante qui marque depuis l'histoire de l'état hébreu.

« Mais la circoncision de Dieu, sous la forme de l'holocauste du bélier, délivre Isaac, aussi bien que Dieu incarcéré passivement dans le buisson des choses. » On peut lire cette dernière expression, « Dieu incarcéré dans le buisson des choses », comme l'expression de la fatalité, conçue comme une forme de l'inerte. Le surgissement du bélier offre le répondant visuel à celui de la parole humaine, qui vient briser l'enchaînement, de cause à effet, des déterminismes. L'histoire n'est donc pas seulement un enchaînement de faits, si l'être humain se ménage dans l'instant le miracle de l'acte, ou le possible du commencement, de l'origine, ainsi renouvelée. Claude Vigée parle de « l'auto-surgissement de Dieu dans la dimension de l'histoire humaine ». « Tu m'as donné le temps pour que je le sculpte : ne m'as-tu pas modelé par avance ? »<sup>54</sup> Nous sommes loin de la conception hégélienne de l'histoire, dans laquelle l'individu n'a que le droit de se soumettre au mouvement collectif. Mieux encore, il s'opère un renversement de la conception du temps. Dans la tragédie antique, dont Œdipe-Roi offre un exemple révélateur, on reconnaît le même intérêt herméneutique

49 Henri Meschonnic, *Les Nombres*. Traduction de l'Exode. Paris : Desclée de Brouwer, 2003, p. 219.

50 Claude Vigée, « Les pas de l'oiseau dans la neige », *Danser vers l'abîme* (1991-2005), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 412.

51 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1884). Traduction de Marthe Robert. Paris : 10/18, 1972, p. 14.

52 Claude Vigée, *Bûcher de ténèbres, La lutte avec l'ange*, in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 31. Ce verset fut écrit en mars 1940 à Deauville.

53 Claude Vigée, *La lune d'hiver* (1970). Paris : Champion, 2002, p. 356.

54 Claude Vigée, *Bûcher de ténèbres, La lutte avec l'ange*, in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 31. Ce verset fut écrit en mars 1940 à Deauville.

pour le passé, que l'on fouille, (c'est le principe de l'herméneutique), afin d'y trouver les signes qui le révèlent. L'intérêt de Freud pour Œdipe se comprend aussi, à mon sens, de ce point de vue-là.

Cette orientation de l'esprit vers le passé appartient aussi à la philosophie telle que Platon l'envisage comme réminiscence d'un savoir contenu au sein de l'origine. Cette dernière, toutefois, ne se renouvelle pas au rythme des instants actifs de la vie, mais demeure hors de portée tant que l'on se trouve prisonnier du corps. Le dualisme de l'âme et du corps accompagne celui de l'éternel et du temporel. Si l'individu, dans la vie, se trouve exilé de l'origine, il est de même exilé de la source, en lui. Il faut alors abolir l'individu pour accéder à ce que Mallarmé dénommait « l'Univers spirituel »<sup>55</sup>. La « lutte terrible » du poète de l'absolu « avec ce vieux et méchant plumage, terrassé, heureusement, Dieu », – il nomme Jacob dans une lettre de 1865 au même Cazalis, en parlant de « lutte avec l'Idéal »<sup>56</sup> – s'oppose en tous points à l'étreinte de la réalité qu'envisage Claude Vigée dans ce motif. Mallarmé devient « impersonnel »<sup>57</sup> ; Claude Vigée y saisit sa personne dans l'histoire.

Jacob mon père  
touché par l'ange  
artistement et  
l'âme à vif  
dans le nerf du tressaut,  
comme ton pas blessé  
ce pays est devenu dansant  
boiteux  
instable

arrachement au sol  
rythme hiatus sursaut,  
élan vers l'avenir !<sup>58</sup>

Si la parole, chez Mallarmé, naît ailleurs, le poète étant « une aptitude qu'a l'Univers Spirituel à se voir et à se développer à travers ce qui fut moi »<sup>59</sup>, ce qui ne lui laisse à disposition que « le langage se réfléchissant »<sup>60</sup> à la manière d'Hérodiade se contemplant dans le « miroir, / Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée »<sup>61</sup>, elle est, chez Claude Vigée, une conquête sur l'aridité du destin. Elle participe de cette volonté de maîtrise ressentie dès *La lutte avec l'ange* et modulée ensuite comme étreinte du tragique, « alliance dans la

- 107 -

55 Stéphane Mallarmé, Lettre à Henri Cazalis du 17 ou 14 mai 1867, in *Œuvres complètes*, I, *op. cit.*, p. 714.

56 Stéphane Mallarmé, Lettre à Henri Cazalis du 30 mars ou 6 avril 1865, in *ibid.*, p. 675.

57 Stéphane Mallarmé, Lettre à Henri Cazalis du 17 ou 14 mai 1867, in *ibid.*, p. 714.

58 Claude Vigée, « Noyau pulsant », *Délivrance du souffle* (1977), in *Jusqu'à l'aube future*, *op. cit.*, pp. 285-286.

59 Stéphane Mallarmé, Lettre à Henri Cazalis du 17 ou 14 mai 1867, in *Œuvres complètes*, I, *op. cit.*, p. 714.

60 Stéphane Mallarmé, « Notes sur le langage » (1869-1870), in *ibid.*, p. 504.

61 Stéphane Mallarmé, « Hérodiade », *Poésies*, in *ibid.*, p. 19.

profération de soi, mais aussi alliance de la parole écoutée, émergence du dire accompli dans l'ouïe »<sup>62</sup>, en considérant l'épisode d'Abraham.

Là encore, cette réflexion sur la parole s'ancre dans l'expérience vécue. « La situation particulière que j'ai vécue est celle du déchirement précoce du tissu langagier initial. Prospectant l'étendue de mon désastre, j'ai réussi à creuser assez loin sous les décombres amassés en moi-même, jusqu'à parvenir à la nappe phréatique du commencement intime. »<sup>63</sup> Nous voici revenus à la source, dans cette expérience boiteuse, quasiment bègue, de la langue comme dialecte méprisé (le bas-alémanique) ou en danger d'extinction (le yiddish alsacien). « Heureusement, Moïse était bègue »<sup>64</sup>. Le poète s'identifie aussi à celui qui, tout ouïe, écouta « Aux portes du silence »<sup>65</sup> et qui « avait la langue lourde et embarrassée »<sup>66</sup> : « Il est difficile de transposer le discours potentiel, inarticulé, encore presque silencieux de la transcendance, dans la sphère des représentations sensibles. Oui, il est malaisé d'être poète : de saisir, puis de décrypter, de traduire, de transcrire, ou d'enregistrer la voix d'En Haut (*qol*) au moyen du langage articulé (*dibbour*). » La transcendance de la conscience personnelle se confond avec celle, circonscrite, et donc nommée et contée, de l'histoire.

Cette parole lumière, naissant dans la vie sous la forme particulière, et personnelle, que ce principe de vie adopte en chacun de nous, échappe, par l'origine à chaque fois renouvelée dans l'acte de dire pour l'oreille d'autrui, à l'autonomie du *langage se réfléchissant*, ainsi que de l'objet esthétique. Rebelle à l'objectivation, elle se soustrait à l'inerte. L'œuvre ne cesse d'agir, en se communiquant de personne à personne. Elle transcende la dualité du regard, et, finalement, toute espèce de dualisme. Là, dans cette abolition de la faille qui sépare l'être de lui-même et du monde (« inceste heureux »), la liberté surgit, comme préalable à tout autre accomplissement de l'esprit, ainsi que l'a découverte Jules Lequier :

Enfin je respire. Je l'ai trouvée cette première vérité.

La liberté, condition positive de la connaissance. C'est-à-dire moyen de la connaissance.<sup>67</sup>

« D'abord vient l'impulsion vers l'être, dans l'agir, le mouvement du corps animé où s'inscrit le désir, ensuite l'intellection qui élucide l'impulsion, et la conduit fermement à la manifestation définitive, à l'œuvre enfin née, créée en esprit comme elle s'incarne aussi dans la vérité matérielle. »<sup>68</sup> Par ce retour, sans

62 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, op. cit., p. 357.

63 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*. Paris : Arfuyen, 1991, p. 78.

64 Claude Vigée, *La Faille du regard*, op. cit., p. 90.

65 Claude Vigée, « La clef de l'origine », *La corne du Grand Pardon*, in *Jusqu'à l'aube future*, op.cit., p. 111.

66 Claude Vigée, *La Faille du regard*, op. cit., p. 89.

67 Jules Lequier, *Comment trouver, comment chercher une première vérité ?* (1865) Préface de Claude Morali. Paris : Éditions de l'Éclat, 1985, p. 107.

68 Claude Vigée, *La Faille du regard*, op. cit., p. 86.

cesse, à « l'origine future »<sup>69</sup>, l'être qui agit, l'être qui surgit à lui-même, aux autres, à la vie modelée comme histoire, se tourne complètement vers l'avenir. Son acte n'ayant d'autre visée que cette mise en lumière de la vie dans la parole, ne s'aliène pas dans le monde fini à un objet sur lequel il buterait, fût-ce-t-il un objet esthétique. Claude me disait toutefois, dans *Mélancolie solaire*, qu'il voulait bien dire les choses d'une manière agréable, – « La Fontaine nous apprend que la vraie beauté instruit. »<sup>70</sup> –, mais son approche est éthique, au sens kierkegaardien du terme, signifiant l'inscription du sujet dans une histoire par l'affirmation de la valeur absolue de l'individu ainsi relié aux autres par une intériorité partagée. Notons qu'Henri Meschonnic établit, dans sa traduction de la Genèse, que ce qui fut créé par Dieu au tout début, c'est la lumière, – « Pas le ciel et la terre. »<sup>71</sup>. La conscience, ainsi, s'historicise.

J'ai mis en relief les éléments communs unissant l'œuvre de Claude Vigée avec d'autres œuvres afin d'en bien affirmer la portée dans notre modernité. Cette confiance qu'il manifeste, en dépit de son sentiment ancré du tragique, parce qu'il croit à ce possible que nous engendrons à l'écoute de l'infini de la source, dans ce mouvement intérieur sans autre objet que lui-même où Rudolf Kassner, à la suite de Kierkegaard, voit la liberté, lui permet aussi, ainsi qu'à ses lecteurs, d'accéder à la jouissance de la vie. Il me parlait, dans *Mélancolie solaire*, de « dilection » :

A.M. : L'art est-il alors une consolation ?

C.V. : Non, je ne crois pas. Je parlerais plutôt de dilection, car la seule consolation réelle, c'est d'oublier. Le destin ne s'efface pas ; il n'existe pas de consolation, mais des dilections, oui, par lesquelles on se sent exister à un degré d'intensité extrême, ce qui n'est pas une consolation. Au contraire, cette énergie nouvelle vous pousse en avant, elle vous engage donc à affronter d'autres épreuves, d'autres souffrances. C'est une incitation à continuer, un appel à devenir. N'est-ce point le but de tout art, de toute littérature ?<sup>72</sup>

Claude Vigée ne se voulait guère *artiste de la Faïm*<sup>73</sup>, comme il nomma ces écrivains et poètes chez lesquels il percevait désespoir ou volonté de ne pas se montrer dupe de notre humaine condition. Il concevait le poème non comme un impossible, mais comme un saut dans l'avenir qu'il rendait possible. En dépit de ses critiques à l'égard de ce dandy, il se sentait proche de Baudelaire : « Je crois que nous sommes tous des êtres qualifiés pour ce transport de l'esprit et des sens dont s'enivrait Baudelaire, – tous convoqués pour répondre par tous nos sens et dans tous les sens de la réalité, – visible comme invisible –, à l'appel de notre propre infini. N'est-ce pas cela, se faire poète ? et devenir ainsi un esprit réellement vivant ? »<sup>74</sup> Cette jouissance dont il parle est à la fois spirituelle et sensuelle. Il fait sienne cette affirmation de Rilke dans la *Lettre à un jeune poète* (1903) : « Qu'elle soit de la chair ou de l'esprit, la fécondité est "une" : car l'œuvre de l'esprit procède de l'œuvre de

69 Claude Vigée, *Dans le silence de l'aleph*, op. cit., p. 40.

70 Claude Vigée, *Mélancolie solaire*, op. cit., p. 203.

71 Henri Meschonnic, *Au commencement*. Traduction de la Genèse. Paris : Desclée de Brouwer, 2002, p. 243.

72 Claude Vigée, *Mélancolie solaire*, op. cit., p. 207.

73 Claude Vigée, *Les Artistes de la Faïm*. Paris : Calmann-Lévy, 1960.

74 « La poésie comme unité d'être : Rencontre avec Claude Vigée. » Cet entretien et cette lecture ont eu lieu le mercredi 21 février 2007 à l'University of London Institute in Paris. Il fut publié dans *Temporel* n° 4, octobre 2007.

chair et partage sa nature. »<sup>75</sup> Cette unité de la force spirituelle et physique s'incarne dans l'animal composite qu'est le centaure, souvenir du poème de Maurice de Guérin, *Le Centaure*<sup>76</sup> (1840).

Il faut lire et relire Claude Vigée attentivement, ne pas s'arrêter à des approches esthétiques, car c'est cette pensée de la naissance personnelle dans l'acte qui nous attire, l'avènement poétique du sujet, un processus éthique en conséquence. De cette « dilection » dont il parlait en 2008, – et le mot est fort, il implique, du latin *diligere*, un choix, une préférence –, il tire des notations qui saisissent les choses en profondeur dans une pâte sonore évocatrice d'une réalité atteignant à sa splendeur et son pathétique. Rappelez-vous, dans « Passage du vivant », « l'iris sanglant du ciel ». De nouveau, ce choix, cette « dilection », abolit le dualisme, puisque la chose est prise pour elle-même, alors que la consolation donnerait à l'œuvre une autre visée qu'elle-même. Nous nous enfermerions dans le monde fini. Toutefois, il ne s'agit pas d'art pour l'art, l'autonomie de l'art introduisant un autre dualisme, celui qui se dissocie du monde, jusqu'à le récuser.

Cette œuvre nous tourne vers l'avenir, vers le possible, et affirme notre liberté, même si Claude Vigée n'emploie pas si souvent que cela le mot. (On trouve toutefois le verbe « libérer », puis l'adverbe « librement » dans le passage cité plus haut des « Noyaux pulsants de la poésie »). Je me souviens qu'il l'avait employé alors que nous nous trouvions tous deux chez Victor Malka, dans l'émission *Maison d'étude*, sur France-Culture, et que j'y présentais *Jacob ou l'être du possible*<sup>77</sup>. Avec l'étreinte de la réalité naît la liberté. Et, si nous revenons à Paul Klee, le poète et le peintre s'accordent sur le fait que « la nature *naturante* » importe plus à l'artiste « que la nature *naturée* »<sup>78</sup>, c'est-à-dire l'acte plus que le résultat, surtout si ce dernier se fige comme « rêve de pierre »<sup>79</sup>. Paul Klee définit la « création comme genèse » et se tourne, à sa manière, vers un « peut-être » : « [...] et c'est vers le futur qu'il repousse maintenant les limites de cette œuvre de création du monde, reconnaissant ainsi à la genèse une durée continuée »<sup>80</sup>. Faire, c'est donc bien se tourner vers l'avenir. L'œuvre, comme genèse de la conscience puisant au « foyer saint des rayons primitifs »<sup>81</sup>, ne cesse d'agir, et le poète en elle se fait phénix, autre motif important, selon la maxime goethéenne : « Meurs et deviens »<sup>82</sup>.

Chalifert, 27 novembre-6 décembre 2020.

75 Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète* (1903-1908), in *Prose, Œuvres I*. Édition de Paul de Man. Paris : Seuil, 1966, p. 326.

76 Maurice de Guérin, *Le Centaure* (1840), in *Poésie*. Édition de Marc Fumaroli. Paris : Gallimard Poésie, 1984, pp. 203-214.

77 Anne Mounic, *Jacob ou l'être du possible*. Paris : Caractères, 2009.

78 Paul Klee, « De l'art moderne », in *Théorie de l'art moderne, op. cit.*, p. 28.

79 Charles Baudelaire, « La Beauté », in *Les Fleurs du Mal* (1857). Paris : Le Livre de Poche, 1967, p. 32.

80 Paul Klee, « De l'art moderne », in *Théorie de l'art moderne, op. cit.*, p. 29.

81 Charles Baudelaire, « Bénédiction », in *Les Fleurs du Mal, op. cit.*, p. 19.

82 Johann Wolfgang von Goethe, « Bienheureux désir », in *Le Divan* (1814-1819). Préface et notes de Claude David. Traduction d'Henri Lichtenberger. Paris : Gallimard Poésie, 2004, p. 44.

*Étés à Ascalon, Israël, années 1960-1970*  
*Souvenirs du paradis*

par Claudine Singer

Nous courions insouciantes ivres de soleil sur les rivages anciens d'Ascalon, jouions avec les vagues dans les eaux chaudes couleur turquoise de la Méditerranée. Ruisselantes, le corps salé, nous montions sur les hautes dunes aux sables brûlants. Nos pas errants frôlaient les empreintes ondulantes des serpents, filant entre les souches sombres des figuiers ancestraux et les plants épineux des cactus chargés de fruits, dressés vers le ciel.

Les espaces vibrants du paysage s'étiraient à l'infini sous nos regards aveuglés. Ici et là, dévoilés sur le sable doré parmi ceps de vignes abandonnés et fleurs de lys parfumés, affleuraient, épars, des symboles antiques de peuples nomades et d'empires disparus : oboles cuivrées et mosaïques de pierre, perles de verre et bris de fioles irisées, tessons de terre cuite de sceaux byzantins ornés, couteaux de silex et fragments d'os sculptés.

Nous contemplions émerveillés ces modestes objets surgis hors du temps, délicats témoignages de la vie des hommes de jadis sur cette étroite rive marine en Orient à la croisée des voies. Alors que la lumière de feu déclinait sur l'horizon bleuté et que s'effaçait le contour des choses, lentement nous cueillions sur la dune tiède le raisin blond de l'ancienne vigne rampante, offrande des sources profondes.

À l'ombre de la lune rousse qui s'élevait dans la nuit, nous buvions avec délice l'élixir du fruit mûr récolté, pressé entre nos paumes vives, sous la tonnelle dans le jardin de la maisonnette d'été. Les cris étranges des chacals résonnaient au loin sur la dune nocturne oubliée.

Chaque été nous retournions en ces lieux bénis du paradis, inscrits aujourd'hui dans le jardin de nos mémoires.





*Errances du langage*  
*De l'origine perdue à l'origine retrouvée*<sup>1</sup>

par Stéphane Mosès

La trajectoire à la fois personnelle et poétique de Claude Vigée (car chez lui l'homme et le poète ne forment qu'un), cette ligne si souvent brisée et pourtant toujours droite, visant comme malgré elle, comme malgré lui, un point innommé, sans temps et sans lieu, peut être perçue, pour qui la contemple à juste distance (ni de trop loin, ni de trop près), comme un chemin d'une origine perdue à une origine retrouvée. Il serait bien trop simple d'identifier les deux termes de cette trajectoire – qui n'est géographique qu'en apparence – l'une avec Bischwiller, l'autre avec Jérusalem. Les choses, chez Claude Vigée, sont infiniment plus complexes. La petite ville de Basse-Alsace, décrite avec tant de nostalgie et de tendresse (tendresse néanmoins dépourvue de toute illusion) dans *Un panier de houblon* représente certes un point de départ, mais elle n'est pas une origine. Derrière le narrateur se tiennent son père et sa mère, derrière ceux-ci les grands-parents, les oncles et tantes, plus loin encore la foule innombrable des ancêtres, qui renvoient à leur tour à un passé plus ancien, qui échappe déjà à la mémoire collective, et derrière lequel se profile un passé immémorial, en deçà de tout temps, en dehors de tout lieu. De la même façon, la ville de Jérusalem qui, depuis *Le Poème du Retour*, c'est-à-dire depuis près de quarante ans, occupe une place si centrale dans l'œuvre de Vigée, et tout autour, les paysages du pays d'Israël, ne sont, dans cette trajectoire, qu'un point d'aboutissement provisoire, nécessaire certes, et lourd de tout leur poids d'enracinement terrestre, mais qui s'ouvre encore vers un au-delà **utopique, vers une nostalgie** que ni l'histoire ni la géographie ne sont capables, à elles seules, de combler.

Plus profondément que dans l'alternance des lieux, que dans la succession des exils et des retours, cette trajectoire s'inscrit sans doute dans les errances du langage. Pour Claude Vigée, la pluralité des langues a été l'expérience première, avant de devenir une réalité qui l'a accompagné, sous des formes toujours nouvelles, tout au long de sa vie. Ce multilinguisme, qui a profondément marqué son rapport au langage et à l'écriture, a pourtant toujours été vécu par lui comme une souffrance. Claude Vigée raconte à quel point, dans l'enfance, la dualité du dialecte alsacien – langue primordiale, liée à la découverte initiale du monde et des choses – et du français, langue de **l'école et de l'apprentissage** de la pensée rationnelle, lui avait été douloureuse. Et ceci précisément parce que, dans l'Alsace des années vingt, le dialecte avait été frappé d'interdit au nom d'une idéologie jacobine et centralisatrice hostile à toute forme de régionalisme. Avec ce tabou imposé à la langue de l'enfance, c'est tout l'univers des sensations physiques, la présence charnelle des choses, qui se trouvait censurée. Cette proscription de la fonction première du langage, celle de désigner les objets, devait inévitablement

---

1 Cet essai date de 1989. Nous remercions Liliane Klapisch Mosès de nous l'avoir communiqué pour cet hommage à Claude Vigée. Les ouvrages cités par Stéphane Mosès sont les suivants : *Le Poème du retour*. Paris : Mercure de France, 1962 ; *Canaan d'exil*. Paris : Seghers, 1962 ; *Les orties noires*. Paris : Flammarion, 1984 ; *Le Feu d'une nuit d'hiver*. Paris : Flammarion, 1989 ; *L'Héritage du feu*. Paris : MamE, 1992 ; *Un panier de houblon* (deux volumes). Paris : Lattès, 1994-1995.

susciter chez l'enfant un trouble de la relation originelle au monde, comme si celle-ci ne pouvait s'établir qu'au prix de la transgression d'un interdit. Désormais, la vocation du langage serait donc de reconquérir la réalité charnelle du monde, envers et contre tout. Il y a toujours eu, chez Vigée, une volonté têtue de libérer la langue primordiale de tous les arcanes intérieurs dans lesquels elle est enfermée, et de retrouver à travers elle le contact immédiat avec les choses.

- 114 -

Il est remarquable que dans ce conflit entre le parler judéo-alsacien transmis par la famille et le français, langue de la culture dominante enseignée à l'école, le jeune Claude se soit spontanément identifié au dialecte, idiome primordial, « familier mais archaïque » et « à peine capable d'un discours suivi » (*Canaan d'exil*, p. 87), au lieu de le renier au profit exclusif du français, « instrument des opérations abstraites de l'esprit » et véhicule prestigieux d'une culture à résonances universelles. C'est précisément parce qu'il a vécu l'interdit prononcé contre la langue de l'enfance comme une blessure profonde qu'il a ressenti son entrée dans le monde de la culture certes comme une initiation, mais également comme une épreuve. La relation à la langue est marquée, chez Vigée, à la fois par cet arrachement et par l'émerveillement de la découverte. Ambivalence fondatrice qui, tout au long de son œuvre, se traduit par la dualité de deux niveaux de langage : l'un soucieux de clarté, d'équilibre et d'harmonie, qui ordonne la syntaxe de la phrase, et qui proviendrait de la couche consciente du psychisme ; l'autre sensuel, rude parfois jusqu'à l'âpreté, qui commande le choix des mots, leur pouvoir de désignation et d'évocation du réel, et qui procéderait directement de l'inconscient. Le travail de la création consisterait alors à faire remonter à la lumière de la conscience les mots primordiaux, les images élémentaires, enfouis au plus profond de la mémoire inconsciente.

## II

Dans la biographie spirituelle de Claude Vigée, ce premier exil hors de la langue de l'enfance commence à peine à être surmonté lorsque survient la deuxième catastrophe : l'invasion de l'Alsace par les troupes allemandes, l'exode hors des paysages familiers, la plongée dans la clandestinité, puis le départ pour l'Amérique, terre de salut mais aussi d'un troisième exil. Commence alors une longue période d'hibernation, marquée par l'apprentissage puis la pratique d'une troisième langue, l'anglais : idiome doublement étranger, par rapport au français, devenu entre temps la langue de la poésie, mais aussi, en un redoublement d'exil, par rapport au parler des origines. Troisième langue sans passé ni avenir, simple moyen de communication, ou plutôt de non-communication au cœur de ce qui sera très vite perçu comme un désert inhabité. Pourtant, pour ne pas succomber à l'engourdissement de l'âme, Vigée, pendant ces longues années, continue à parler non seulement le français, mais aussi l'alsacien. Pour survivre, il lui faut à tout prix garder le contact avec les racines spirituelles de son être. Tâche d'autant plus difficile que, par moments, il doute même que cet exil connaîtra un jour une fin : « L'exilé ignore, à proprement parler, la nostalgie du passé », écrit-il vers 1958 dans *Canaan d'exil*, car il n'existe plus pour lui de retour possible à l'origine délaissée » (p. 62). À ce stade de son parcours, Vigée ressent son multilinguisme non pas comme une richesse, mais plutôt comme un état de

confusion douloureuse, où « dans l’emmêlement des langues inlassables / qui jacassent le long des fils de notre errance » (*Le Poème du Retour*, p. 17), le langage perd, pour ainsi dire le sens de l’orientation qui lui est propre.

Pourtant, cet interminable exil se termine quasi miraculeusement avec le départ de Claude Vigée et des siens pour Israël et leur installation à Jérusalem. Après dix-sept ans de désolation, cette nouvelle étape est vécue par Vigée comme une véritable renaissance. *Le Poème du Retour*, paru en 1962, chante la rencontre avec la terre d’Israël comme une redécouverte des forces élémentaires de la vie : « Là se célèbre encore le culte du premier jour » (p. 26). Au froid et à la glaciation de l’époque américaine s’oppose à présent l’éblouissement de la lumière, l’incandescence de la terre, du sable et de la mer. Retour à l’origine qui, pourtant, ne s’accomplit pas sans une part de souffrance, symbolisée, une fois de plus, par l’apprentissage difficile d’une nouvelle langue : « Assis avec mon fils sur les bancs de l’école, / À quarante ans j’apprends ma langue paternelle » (p. 29). Mais cette fois-ci, cette langue nouvelle est en même temps la langue la plus ancienne : langue des origines mythiques, parlée par les pères des pères, bien plus ancienne encore que la langue de l’enfance. D’où une ambivalence nouvelle, différente de l’ambivalence première à l’égard du dialecte : celle d’un retour à une origine immémoriale, pré-langage légendaire du pré-langage enfantin, qu’il faut cependant acquérir comme une langue nouvelle. L’hébreu, langue des origines collectives et mythiques, occupe, dans le psychisme, une autre place que le dialecte alsacien, parler de l’origine individuelle et vécue. Et, pendant de longues années, il semble que ces deux langues de l’origine se soient exclues l’une l’autre.

### III

Ce n’est qu’en 1982, c’est-à-dire vingt-deux ans après son arrivée en Israël, que Claude Vigée entreprend d’écrire son premier grand poème en dialecte alsacien, *Schwarzzi sengessle flackere ém wénd* (paru deux ans plus tard en version bilingue sous le titre de *Les Orties noires*), puis *Wénderónwefir* (*Le Feu d’une nuit d’hiver*, 1988). Pendant tout ce temps, l’hébreu, acquis comme une quatrième langue, était resté pour Vigée, comme pour la plupart des Israéliens, un simple idiome de communication quotidienne. Son statut auratique de langue des origines bibliques s’était peu-à-peu effacé derrière les contraintes de la vie pratique. Dans une certaine mesure, l’hébreu, dans sa version moderne et sécularisée, était redevenu pour Vigée, sans doute inconsciemment, une langue d’exil. Et même, d’un double exil, d’un côté par rapport au français, langue de la culture et de l’écriture, et d’un autre côté par rapport au dialecte de l’enfance, à nouveau rejeté dans l’ombre, dans les profondeurs de l’âme, où il retrouvait peu à peu, loin des préoccupations de la vie quotidienne, sa vigueur ancienne.

Mais il fallut des conditions tout à fait particulières pour que le parler de l’enfance remonte à la conscience, (Claude Vigée a raconté, dans deux entretiens avec Adrien Finck (« Langue et origine », 1988, paru en 1992 dans les Actes du Colloque de Cerisy, et « La musique inutile », publié en 1989 dans *L’Héritage du Feu*) comment le retour au dialecte alsacien s’est produit en lui. En s’interrogeant après coup sur cette résurgence de la langue des origines, il s’aperçoit qu’elle était intimement liée à la montée en lui d’une angoisse profonde, refoulée pendant longtemps, mais rendue à nouveau présente par l’approche de la vieillesse : « Angoisse de la fin [...], terreur sous-jacente [...], auréole de gloire horripilante et terrible sur l’antique scène de

- 115 -

théâtre où se joue chaque jour la tragi-comédie du jugement dernier » (*L'Héritage du Feu*, p. 131). Ce n'est pas par hasard que cette remontée de l'angoisse ait réveillé en Vigée précisément les vocables, les harmoniques et la mélodie propre du parler alsacien : langue du « chaos ancien », directement branchée sur « la nudité impitoyable des choses », exprimant avec une crudité sans détours les réalités les plus brutales de la vie et de la mort. Chez le poète rongé par les inquiétudes, les doutes et les tourments (Vigée évoque à ce propos le choc de la guerre du Liban, en 1982), les traumatismes récents réveillent les blessures subies dans l'enfance. Retour du refoulé, des angoisses les plus primordiales, mais qui est en même temps redécouverte des sources les plus profondes de l'âme. Anamnèse douloureuse mais salutaire, qui, une fois réélaborée à travers le travail de l'écriture, retrouve sa fonction la plus positive, celle d'une catharsis. Le retour au dialecte alsacien signifie en même temps une plongée dans les couches obscures du psychisme, là où s'enracine notre sens des réalités les plus élémentaires, celles de la vie et de la mort.

Ce que les œuvres alsaciennes de Claude Vigée mettent en lumière avec le plus d'**évidence**, c'est alors l'ambivalente profonde de la vie et de la mort, leur intrication permanente, à la fois terrible et grotesque. Comme dans le « Todestanz » (« Danse de la mort ») des pays rhénans, la gaité et l'horreur, la jouissance des corps et leur Corruption, le noble et le vil, s'enchevêtrent en une ronde extravagante et carnavalesque. Cette même inspiration caractérisera, un peu plus tard, les deux volumes du *Panier de Houblon*, **œuvre** écrite en français, où la richesse quasi proustienne dans l'évocation sensible du souvenir se nourrit souterrainement des accents les plus âpres, à la fois joyeux et grimaçants, de l'esprit du terroir.

Ainsi se retrouve, par-delà la multitude des langues, par-delà la complexité des origines et les errances du chemin, cette voix intérieure qui, même lorsqu'elle semblait étouffée, n'avait jamais cessé de parler en silence : « La voix n'est que pour ceux qui l'entendaient toujours », avait écrit Vigée dans *Le Poème du Retour* (p. 27). Et plus loin, se référant à la seule vertu qui permette d'entretenir l'espoir, la patience, il **évoque** « Le cœur qui sut attendre au plus noir de l'exil » (p. 28).

« Fidélité insensée à soi-même, affirmation impardonnable de sa vérité propre » (*L'Héritage du Feu*, p. 135), telles sont, pour le poète Claude Vigée, les forces secrètes qui permettent de transformer (comme il l'avait dit à propos de l'œuvre de Paul Celan) une « langue interdite » en « langue sauvegardée ». Mais cette trajectoire poétique est en même temps une aventure spirituelle : « Cette confiance absurde et totale », écrit Vigée, « placée dans le bon lieu, dans ce non-lieu qui rayonne en amont de l'interdit, n'est-ce pas ce qu'on appelle de manière erronée la foi ? Alors qu'il s'agit d'une connaissance décisives celle de la lumière obscure qui vacille et rougeoie dans la crypte de notre corps mortel. » (*L'Héritage du Feu*, p. 134).

Mon approche de l'itinéraire de Claude Vigée depuis l'Alsace jusqu'à Jérusalem, et au-delà, s'articule, quelque peu arbitrairement, sur une scansion en trois temps. Au départ, il y a le pays des marais, de la brume et de la pluie ; puis plus tard, la fin inespérée de l'exil. C'est alors la découverte éblouie de l'immensité du ciel de la Terre Promise et de la roche veinée de la ville trois fois sainte. Et pourtant, ce n'est pas le lieu de l'accomplissement. Claude Vigée poursuit sa quête jusqu'au plus profond de lui-même, en perpétuel cheminement.

Au seuil de mon travail, je tiens à reconnaître ma dette plus particulièrement à l'égard de Jean-Yves Lartichaux, Astrid Starck et Anne Mounic.

*Attachement et arrachement à la première patrie : l'Alsace.*

Dès sa petite enfance, Claude Vigée fut marqué, au plus profond de lui-même, par la nature rhénane des environs de sa bourgade, Bischwiller. C'est un paysage « lumineux, tendre, un peu nostalgique, un pays de marécages, de roseaux, de bras d'eaux mortes, sous les branches grisonnantes des arbres »<sup>1</sup>. Lors des pluies d'automne, il fait souvent l'école buissonnière. « Je lançais ma bicyclette contre un tronc d'arbre, et je restais là, debout sous les branches du hêtre dans ma pèlerine à capuchon bleu, parmi la pluie et le brouillard du Rhin tout proche, écoutant le bruit des gouttes qui roulaient entre les feuilles déjà brunes, et les sentant lentement venir sur moi, dans le vent du matin qui tournait. C'était en novembre, il faisait froid et humide en Alsace, le mystère de l'hiver envahissant les bois jusqu'à leurs racines »<sup>2</sup>. L'enfant transi, mouillé jusqu'aux os, se sent uni à ce pays boueux et trempé.

Dans *Un panier de houblon*<sup>3</sup>, Claude Vigée tente de faire ressurgir, en les fixant dans les mots, les moments et les lieux, « Bischwiller, Seebach, Wissembourg, Haguenau », qui ont marqué sa première expérience du monde.

Dans ce vaste récit, j'essaie surtout de ressaisir ce qu'était vraiment l'existence quotidienne, le commerce de l'instant, entre mes parents, grands-parents, le monde environnant et moi-même enfant : une existence vécue sur le mode du sentiment, de la sensation première, dans son ambiance d'affectivité vraie. Revivre en remontant à mes premières années, retrouver le goût précis des heures effacées, pour savoir une fois de plus « comment

1 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*. Paris : Grasset, 1984, p. 74.

2 Claude Vigée, *Moissons de Canaan* (1967). Paris : Flammarion ; cit. in Lartichaux Jean-Yves, *Claude Vigée*. Vichy : Seghers, 1978, p. 155.

3 Claude Vigée, *Un panier de houblon*. Paris : Lattès, Vol. 1, 1994 – Vol. 2, 1995.

c'était ». Mais le revivre en pleine conscience de son effacement, à distance, du point de vue de toute une vie d'adulte cette fois-ci.<sup>4</sup>

Il réalise, cependant, que cette tentative ne pourra ressusciter un monde définitivement aboli, « effacé ».

- 118 -

J'ai passé de longues heures dans ma chambrette de Jérusalem encombrée de livres jaunis et de vieilles gravures poussiéreuses à faire resurgir en moi cette montagne de vie effondrée dans un apparent oubli, tentant de me remettre, si je puis dire, au niveau du flot de durée originel. Afin d'en noter, si possible, tous les détails, son mouvement, ses lenteurs, ses blocages derrière quelles écluses invisibles ? Avec l'espoir d'en arracher enfin le sens, ma direction, la forme intérieure qu'il m'a fait prendre jusqu'à maintenant. Car nous sommes faits tout d'une pièce, je crois, cassures et fêlures incluses, dès le commencement.

Il y a, selon Claude Vigée,<sup>5</sup> un moment premier qui préside au surgissement de l'être de chaque homme. Une trace de ce secret initial s'origine dans la lettre muette « Aleph » de l'alphabet hébraïque, qui désigne le fondement unique et invisible du monde où nous pérégrinons. Elle se transmet par les paroles parentales qui façonnent notre pensée, notre sensibilité, notre intériorité.

Or, au lendemain de la Première Guerre mondiale, les petits Alsaciens, pour qui le dialecte était l'idiome maternel, se virent refuser le droit de construire leur monde et leur intimité dans cette langue de la confiance première. Ainsi, se trouve bannie cette voix qui disait, en mots murmurés, la pluie de campagne qui suinte en automne, « à travers les feuilles mortes, avec tant de patience, à la lisière du petit-bois de chênes gris et touffus où le Ruisseau-Rouge chuchote, puis elle s'enfuit goutte à goutte dans la terre, à pas de souriceaux, comme fait la semence, par le chemin profond, la sente aux orties noires »<sup>6</sup>.

Claude Vigée tient à affirmer sa profonde affinité avec le poète alsacien Adrien Finck, dont il a partagé l'expérience quotidienne de la privation linguistique. Pour ce dernier « le lieu de nulle part, la musique sévère du silence forcé, sont peut-être la vraie patrie de rechange des exilés »<sup>7</sup>. Tout comme Tomi Ungerer, Adrien Finck plante ses « nouvelles racines dans les nuages en fuite ». Mais ce que Claude Vigée a vécu dans son enfance comme « exubérance et pure spontanéité », sa première expérience du monde, qu'exprimait le dialecte alsacien, lui a été interdit. Et à ce déni s'est ajouté à partir de 1939, « l'arrachement » de l'exil, entraînant vers la perte irrémédiable « la terre familière, le vent, l'eau, le ciel, la forêt, la brique des maisons, les voisins, les lointains »<sup>8</sup>. Les ouvrages de Claude Vigée sont des « manifestations d'existence vive », des « surgissements » pour arracher au néant ce monde façonné en lui par la parole première.

4 Claude Vigée, *Dans le creuset du vent : Essais, poésie, entretiens*. Paris : Parole et Silence, 2003, p. 27.

5 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph : écriture et révélation*. Paris : Albin Michel, 1992.

6 *Ibid.*, p.162.

7 Claude Vigée, *Dans le creuset du vent : Essais, poésie, entretiens, op. cit.*, p. 115.

8 *Ibid.*, p. 29.

Claude Vigée sait bien que le ydich-alsacien que pratiquaient ses lointains ancêtres, qui contenait « de nombreux mots-clés d'origine hébraïque », leur permettait « d'exprimer spontanément tout ce qu'ils avaient à se dire »<sup>9</sup>. « Il véhiculait non seulement les données du commerce ou de la cuisine juive, mais celles des rapports intimes, de la fête, de la tristesse, ainsi que les éléments de la moquerie la plus féroce ». Pour Claude Vigée, le ydich-alsacien est une langue « enterrée vive »<sup>10</sup> au 19<sup>ème</sup> siècle par les Juifs, qui la réduisirent à un « jargon dont ils avaient honte ». Leur promotion sociale s'accompagna du mépris pour la parole première que son grand-père maternel, Léopold, lui enseigna spontanément dans son enfance, alors qu'il était âgé de cinq à seize ans.

Pour Claude Vigée,<sup>11</sup> l'humour est « la seule façon de détruire l'obtusité méchanceté d'un monde mensonger ». Et de citer cet adage judéo-alsacien que lui transmet son grand-père : « Avoir été malade n'est rien ; mais avoir été riche, ça c'est un malheur ».

Parmi les traces qui évoquent le monde de l'enfance de Claude Vigée, il y a les cimetières de la campagne alsacienne où reposent ses ancêtres. Un lien très fort l'unit à ces lieux où se pressent les stèles de la chaîne ininterrompue de ses aïeux. Ceux-ci agissent en lui, ils sont tissés dans la trame même de sa vie. Autrefois, il allait avec son père dans les averses de mars,

Après l'hiver impénétrable et le brouillard d'école  
Poser des graviers blancs  
Sur l'arête des hautes stèles grises rongées de givre.<sup>12</sup>

Aujourd'hui, le poète se faufile par-derrière, là où le mur lépreux s'est écroulé dans le lierre.

La puissance des générations humaines me pénètre  
À travers les couches de pierre chaude où je m'assieds parmi les pères,  
Le dos appuyé contre les inscriptions profondes.<sup>13</sup>

Parmi les liens qui rattachent Claude Vigée à l'Alsace, il conviendrait d'évoquer plus longuement la religiosité non rugueuse qui caractérise le judaïsme rural. Celle-ci se fonde moins sur des envolées métaphysiques que sur la relation de confiance qui unit « onser liwe harjet », Dieu qui toujours pardonne, à ses créatures. La certitude qu'un jour le salut viendra – dans cinq, six ans, autant de points qu'il y en a sur les ailes de la coccinelle – donne aux « néjen » (les airs traditionnels) une tonalité apaisée et parfois joyeuse.

- 119 -

9 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*, *op. cit.*, pp. 65-66.

10 *Ibid.*, pp. 66-67.

11 *Ibid.*, p. 172.

12 Claude Vigée, *La corne du Grand Pardon* (1954), repris dans *Le soleil sous la mer*. Paris : Flammarion, 1972, p. 157.

13 *Ibid.*, p. 202.

*Une patrie reconquise et renouvelée : Jérusalem de pierre et de feu enlacés*

- 120 -

Pour Claude Vigée, le pays que Dieu a juré de donner à Israël est « un désert qui s'étend à perte de mémoire, rivant au continent de sel les marais de l'enfance »<sup>14</sup>. Cette terre aride, dépourvue de toute présence humaine, est une merveille de terre et de feu, mais qui impose à l'errant l'épreuve du vide. Si le désert (« midbar ») « fait écho à la clarté vaine du ciel », il est aussi, selon la proximité de la racine hébraïque, le lieu de la parole (« davar »). Mais des rives stériles de la Mer Morte s'élève un chemin escarpé vers les monts de Jérusalem. Et la quête débouche, au cœur même de l'hiver, sur un amandier qui fleurit transi sous la neige.<sup>15</sup> « Dissimulé sous son lourd manteau de givre, on devine tout de même la présence du rouge-gorge... C'est presque toujours l'hiver dans nos existences difficiles. Au tréfonds de cet hiver, pour qui sait l'écouter un instant, chante le rouge-gorge perché entre les fleurs blanches, dans l'amandier invisible. Il chante tout seul pour la grande nuit muette qui l'engloutit, sous le ciel étranger. »<sup>16</sup>

Dans l'éblouissement de Jérusalem,

Terre et ciel joints s'abîment dans un feu de joie.  
Extase d'incendie, épousailles mortelles  
Et cendres sur le roc  
Sans un ressentiment.  
La chair qui brûle unit la pierre vivante,  
Dans l'été de calcaire où le cœur prend racine  
La naissance et la mort du feu se justifient.<sup>17</sup>

Mais près d'Ein-Karem, la montagne de Judée est comme « le sein d'une femme accouchée, couru de veines sombres »<sup>18</sup>.

Il faut à Claude Vigée renoncer courageusement à l'exil qui est « un foyer de cendres rougeoyantes, mourant dans le silence, sous le vent d'ouest ». L'évocation des sept chandelles de « Hanouka » qui grésillent à Jérusalem près de la fenêtre hivernale entrouverte, et répandent « leur douce lumière pacifiante et dorée dans l'espace lointain de la ville »<sup>19</sup>, tisse un lien entre le monde de l'enfance de Claude Vigée et son existence présente à l'ombre des murailles mordorées. C'est au fond de la vieille maison de son grand-père Léopold, livrée maintenant à la pelle des démolisseurs, qu'il a vu « palpiter pour la première fois les langues de feu du

14 Claude Vigée, cit. in Jean-Yves Lartichaux, *op. cit.*, p.46.

15 Claude Vigée, *Le passage du vivant. Essais, poésie, témoignages* (1989-2000). Paris : Parole et Silence, 2001, p.70.

16 *Ibid.*, p.90.

17 Claude Vigée, *Le soleil sous la mer, op. cit.*, p. 374.

18 Claude Vigée, « Roc du figuier », in *ibid.*, p. 397.

19 Claude Vigée, *Le passage du vivant. Essais, poésie, témoignages* (1989-2000), *op. cit.*, pp. 71-72.

chandelier de Hanouka ». Il avait alors quatre ans. Et aujourd'hui, « dans la cité trois fois sainte, couve depuis toujours la menace...d'une guerre fratricide »<sup>20</sup>.

Si dans la Terre Promise, la guerre menace sans cesse, et que même la victoire ne résout rien, la solitude juive que Claude Vigée a connue pendant la Seconde Guerre mondiale change fondamentalement. Affrontés debout, le danger et l'angoisse perdent leur caractère tragique. Le Juif n'est plus exclu ni aliéné de lui-même.

Il convient enfin d'évoquer l'importance de la Terre Sainte pour Claude Vigée. Elle est le lieu de la reconquête de la langue perdue, qui est aussi une langue neuve.

*« Et pourtant ! » L'aventure des Juifs est une quête infinie qui se poursuit en chacun d'eux.*

« Au soir de sa vie », selon sa propre expression, en 2003, Claude Vigée<sup>21</sup> évoque à nouveau dans ses poèmes les marais brumeux, les troncs de saules mutilés et les rives mortes du Vieux Rhin. Et c'est une barque figée comme hors du temps entre les hautes herbes, qui amène le poète à s'interroger sur le sens de l'aventure humaine.

Depuis longtemps, longtemps,  
la barque noire attend  
amarrée immobile  
au cœur du Ried brumeux.  
Entre les joncs elle somnole  
au bout de sa chaîne rouillée.  
Mais qui donc attend-elle, sur la rive déserte ?  
Va-t-elle bientôt fuser, faucon, vers le soleil,  
ou sombrer dans la boue  
jusqu'au fond du marais –  
qui le saura jamais ?  
qui le saura jamais ?

Sa vie durant, le poète restera fidèle au dialecte alsacien, cette « parole persécutée ». Au cours de ses pérégrinations, de ses exils, de ses aventures toujours recommencées, il ne cessera de la parler avec ses proches, et surtout il la mettra en acte par l'écriture. « Le dialecte, devenu par ailleurs si lointain, presque irréal, constitue encore la sauvegarde du chemin d'accès à la lumière secrète dont je suis moi-même issu gratuitement, par don de naissance, comme le sont toutes les créatures humaines. »<sup>22</sup>

---

20 *Ibid.*

21 Claude Vigée, *Dans le creuset du vent : Essais, poésie, entretiens, op. cit.*, p. 164.

22 *Ibid.*, p.151.

Selon Claude Vigée,<sup>23</sup> les Juifs refusent que les mots soient assignés à un temps et à un lieu, enfermés dans un usage pratique. Au-delà de sa dimension pragmatique, la langue cache toujours, « en dessous, quelque chose d'essentiel ». Les Juifs inventent des combinaisons verbales : « ... ils sortent les mots de leurs boîtes, les débarrassent de leur pesanteur et provoquent avec eux un rire qui nous libère de notre propre lourdeur ! Rire, c'est démystifier le monde masqué, débarrasser le terrain de nos cadavres : toute la tristesse de ce monde d'opacité et d'étouffement est tout d'un coup balayée. Avec les mots mis à nu et à mal, de l'exil, les Juifs font éclater le monde de la finitude dévoilée ».

Et pourtant, dans cette terre d'Alsace qu'il a cru indûment sienne, là même où s'inscrit la continuité, il y a un vide. Il signifie l'abandon et la cruauté extrême : une trentaine de membres de la famille proche de Claude Vigée sont privés à tout jamais d'une sépulture. Ils

... furent brulés vifs voilà huit ans à peine  
Par la main des Gentils  
Dans les fours crématoires de Pologne ou d'ailleurs ;  
Il reste un grand dépôt de jouets à Belsen –  
Des cendres de l'exil ayez pitié Seigneur.<sup>24</sup>

Quant à Israël « la terre du miracle », elle n'est pas la patrie ultime. Elle est la terre promise qu'il importe d'édifier : « ... le vrai lieu peut-être, celui du vent, du roc, de la lumière qui sont notre véritable demeure en ce monde, où nul ne saurait demeurer. Mais là est le sens de la terre promise "et" dérobée, du peuple élu et – par conséquent – déshérité. Ce qui fait parfois de la terre promise une terre conquise, du peuple élu un conquérant »<sup>25</sup>.

Le retour du Juif sur la Terre de la Promesse ne signifie pas pour lui la capacité de s'installer dans la sécurité. Sa vocation fait de lui un « ivri », un être de passage, qui avance en « claudiquant vers l'improbable aurore ». Ce lieu où il a trouvé refuge se dérobe à lui.

Toute terre est exil  
Toute langue est étrangère.

Vivre, pour Claude Vigée, c'est cheminer sans faillir dans « le sentier aux orties »<sup>26</sup>, avec « l'obstination muette de durer, la fidélité nécessaire pour endurer le vide, la solitude et la nuit de ce monde ». Sa vie, sa poésie ne sont qu'une « remontée vers l'origine inexistante ». « L'averse de l'aube sur Jérusalem, aujourd'hui, est aussi proche, aussi insaisissable, que la pluie de campagne, jadis, en Alsace. Jamais je n'ai quitté ma patrie. Jamais je n'y parviendrai. »<sup>27</sup>

23 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*, op. cit., pp. 171-172.

24 Claude Vigée, *Le soleil sous la mer*, op. cit., p. 158.

25 Claude Vigée, *Moissons de Canaan* (1967). Paris : Flammarion ; cit. in Lartichaux Jean-Yves, *Claude Vigée* op. cit., p. 45.

26 Claude Vigée, *Le passage du vivant. Essais, poésie, témoignages* (1989-2000), op. cit., p. 75.

27 Claude Vigée, *Moissons de Canaan* (1967). Paris : Flammarion ; cit. in Lartichaux Jean-Yves, *Claude Vigée*. op. cit., p. 156.

Aujourd'hui encore, je ne peux ouvrir *La lune d'hiver* sans en être bouleversée. Avec les souvenirs de Claude Vigée, l'évocation des jours de tourmente qui ont changé le cours de sa pensée et de sa vie – quelque chose aussi remonte de la figure de mon père, des vicissitudes que Claude et lui ont connues, dans les rangs de la Résistance juive à Toulouse. C'est ma propre vérité, mon passé familial, dans l'intimité de ce récit où se construit mon imaginaire, qui remonte avec les mots. Vigée me rapporte en magicien la jeunesse de mes parents, la hardiesse de ces héros familiers si souvent croisés en rêve, leur choix de compassion et de dévouement. Conduites d'un autre âge, qui dépassent mes forces, mais coulent encore obscurément dans mes veines. À travers la description de Claude, trop précise, trop aiguë, je revois la silhouette aimée, le soir de Kippour 1941, «enveloppé[e] dans son talith de la tête aux pieds, [officiant] debout devant la petite table, la face contre le mur oriental»<sup>1</sup>. J'accompagne les deux amis, alors tous deux étudiants en médecine, dans leur «visite médicale» au camp de Récébédou, où ils vont, clandestinement, sans autre but que de «soulager un peu l'atroce misère des internés», porter la miche de pain noir ou la chemise rapiécée que l'un d'eux fera passer aux détenus. Je revis ces minutes intenses, cette bonté passionnée que mon enfance a reçue en relique ; j'éprouve dans ma chair l'agonie de ce jeune homme que fut mon père au moment de son arrestation, les affres passées sous silence, les sévices subis. Par la grâce de Claude, un monde se lève, je touche à ce qui fut, au plus profond de ma mémoire inventée. Et j'entre un peu, à travers le journal de sa propre métamorphose, à l'énigme de notre destinée, à la troublante pérennité d'Israël.

J'avais douze ans lorsque mon frère aîné, au retour d'un voyage en Israël, nous parla avec animation d'un professeur qu'il avait rencontré, au cours d'une excursion dans le nord du pays. Ils avaient longuement conversé, ce soir-là, dans la tiédeur d'automne de la Haute Galilée. Quand il avait décliné son nom, l'homme avait déroulé devant l'adolescent «le paysage de sa jeunesse», et ce qu'avaient signifié, pour lui, «la guerre mondiale, la déroute, la persécution», et «son engagement dans les rangs clairsemés de la résistance juive du Midi». *Un ami à toi*, expliquait mon frère, *vous avez «travaillé» ensemble à Toulouse!* Claude Vigée? Ce nom, pourtant, ne disait rien à mon père. Il se souvenait avoir connu un «Claude», étudiant comme lui en première année de médecine à Toulouse, et qui avait, sur son incitation, rejoint les rangs de l'Armée juive. Mais le nom de famille ne correspondait pas.

Sur le trottoir de la rue Palaprat, devant la vieille synagogue où l'un et l'autre faisaient les cent pas, en 1940, le soir de la fête de *Sim'bat Thora*, Claude Strauss avait croisé mon père. Il s'était présenté comme un «Juif assimilé typique», réveillé à son identité par les décrets de Vichy. Paul Rojzman, de son côté, militant religieux et sioniste de la première heure, arpentait le même trottoir, en quête de ses frères. Les deux jeunes gens ne pouvaient que se rencontrer. Paul introduisit Claude dans le cercle d'études qu'il avait formé, puis il le présenta à David Knout, l'inspirateur et l'un des chefs de l'Armée juive. Commenant de prendre conscience

1 Claude Vigée, *La lune d'hiver*. Paris : Flammarion, 1970, p. 53.

de son «sort singulier», Claude Strauss entreprenait ce périple étonnant qui devait le mener à l'autre face de lui-même, à celui que nous saluons, aujourd'hui, sous le nom de Claude Vigée :

« Les contacts que j'eus, à ce moment décisif, avec les jeunes et les moins jeunes de notre groupe toulousain, me permirent d'effectuer ce passage difficile dans ma vie intérieure, et d'assumer, dans une perspective à la fois humaine, historique, et politique, ce qui ne fut d'abord pour moi qu'un orage affectif [...] De l'indignation il fallait passer à l'histoire. »<sup>2</sup>

Claude Vigée reparut ainsi, au hasard d'un séjour mi-touristique, mi-initiatique, dans la vie de mes parents. Échappé à l'enfer nazi, il avait réussi, en pleine guerre, à s'embarquer pour les États-Unis. En ces années d'horreur et de miracles, il n'était pas question de correspondance ; il fallait seulement survivre, et les liens s'étaient distendus. Mais en 1970, mes parents partirent pour Jérusalem, où Claude et Évy s'étaient installés quelques années plus tôt. L'intimité allait reprendre, plus souriante, plus sereine – comme une tardive récompense.

Claude Vigée entre donc dans mon existence en ami. Avant même de m'asseoir en face de cet homme, un jour de juillet, dans la bibliothèque où il me reçoit, il est pour moi, déjà, comme enveloppé d'indulgence et de souvenirs partagés. Ce qui, dans sa personne, est resté délicieusement simple et direct contribue à ce sentiment de complicité immédiate. J'arrive chez lui en jeune doctorante, fraîchement émoulue de ma Sorbonne désuète, et mal initiée aux arcanes du monde universitaire. Son accueil est tout de suite chaleureux, comme si «la fille de Paul» ne pouvait faillir. Claude est un véritable esprit, un homme d'une rare culture, et sa réflexion le voue, nécessairement, à la solitude. Au cours des ans, son appui ne m'aura fait jamais défaut, ni publiquement, dans le cadre de l'institution, ni, de manière plus feutrée, mais essentielle, pour un conseil de lecture ou d'écriture. Guidée par lui, j'ai découvert le romantisme allemand, et sa critique du symbolisme, de sa séduction et de ses mirages, a fortement marqué mon œuvre. C'est Claude qui m'a soufflé une imperceptible et décisive correction dans le titre d'un de mes livres. Je me suis toujours exposée à sa critique de manière ouverte et naturelle, dans une confiance qui avivait la pensée.

Claude et Évy venaient très régulièrement chez nous, pour un repas de shabbat ou de fête. C'était la même atmosphère toujours détendue, à la fois profonde et sans prétention. Nous riions de bon cœur, à l'écoute de ces histoires juives dont mon père avait le secret, et qui mêlaient l'amertume à la douceur, une sorte de tendresse lucide pour le peuple juif et pour le Ciel. Tous les sujets étaient également abordés, des plus graves aux plus ordinaires, des plus savants aux plus légers, sous les lustres illuminés de ces années heureuses : l'enseignement des Sages, bien sûr, mais aussi les poètes latins, et la recette des aubergines ou de la carpe. On appelait un chat un chat. Autour de la table régnait le droit à l'humain. Je m'émerveillais, chaque fois, de la finesse des réactions de Claude, dont je savais qu'il n'avait pas grandi dans la tradition la plus orthodoxe. Son approche était nuancée, toujours en demi-teintes, on eût dit celle d'un homme pétri dès l'enfance par l'atmosphère du *shetel*. En lui aucun excès, aucune raideur, son judaïsme semblait couler de source, alimenté par l'humour, par cette perpétuelle remise en cause dont seuls les authentiques croyants s'offrent le luxe.

Comme moi, Claude Vigée suivait l'enseignement de Léon Askénazi. Il assistait régulièrement au cours du lundi, dans la belle bâtisse de la rue Alkalay, en auditeur anonyme parmi la cohorte des fidèles. Sans doute venait-il là glaner des étincelles pour ses livres à venir. Il trouvait chez Manitou une parole suggestive et subtile, une sorte d'optimisme douloureux, qui convenait à sa propre recherche. J'ai souvent vu aux lèvres de Claude ce sourire malicieux et blessé de la longue histoire juive.

Avec Évy, il arpentait les rues de Jérusalem, double silhouette flâneuse, forte et frêle, que l'on voyait souvent déambuler dans les quartiers de Rehavia ou de Kyriat Shmuel. À Jérusalem, l'après-midi tourne vite à la fraîcheur, et il portait toujours un pull sur les épaules, pour le cas où. L'un et l'autre semblaient ne pas connaître l'usage des transports. Ils apprenaient la ville par les mollets, parcourant, respirant l'odeur des pins. À force de marcher, ils s'étaient fondus dans le paysage, ils étaient devenus à leur tour une part de la ville.

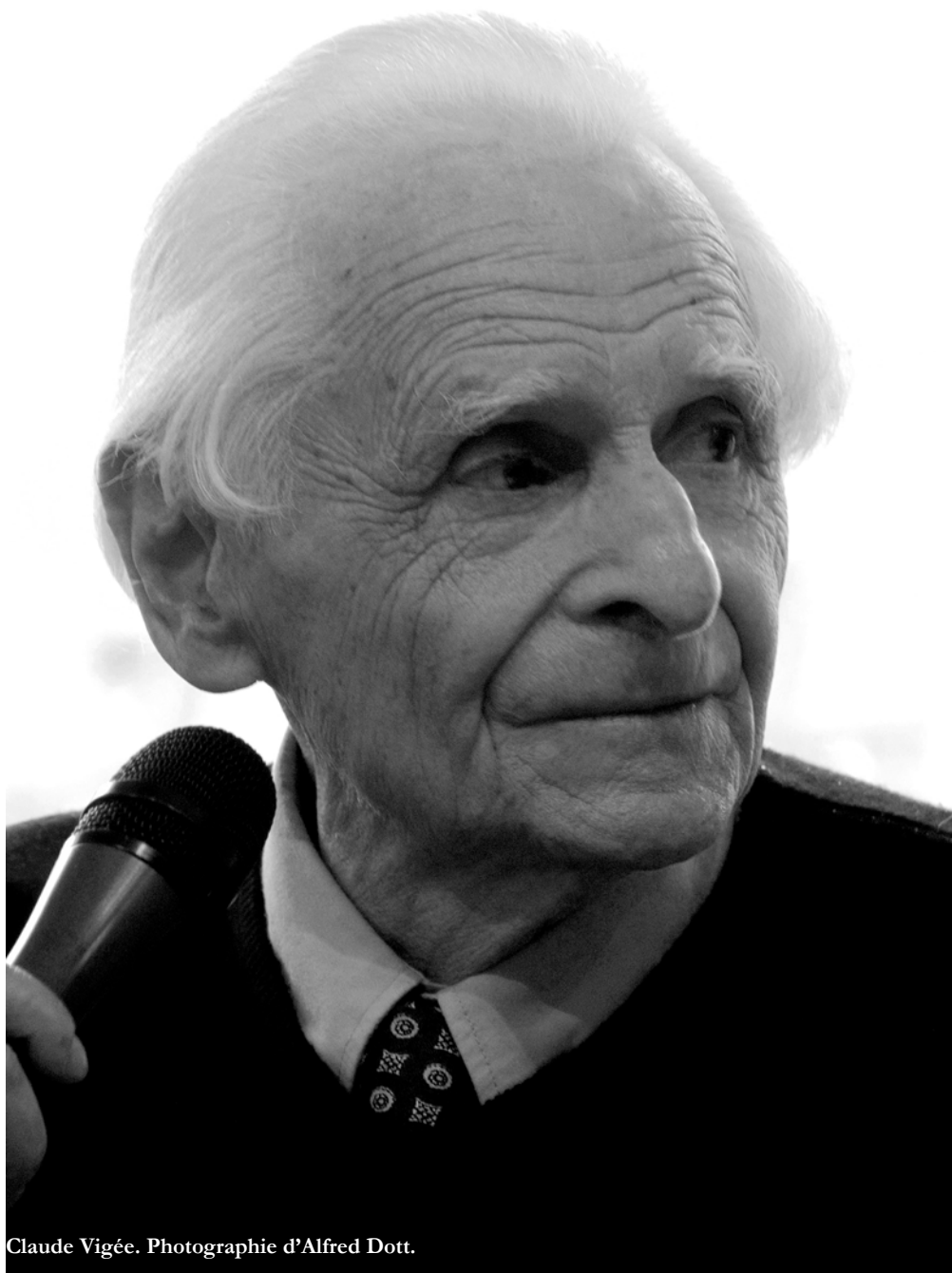
Puis il y a eu la première alerte. Je me souviens de ce départ en voiture à Tel-Aviv, j'étais au volant, Claude, assis à mes côtés, me parlant de la santé d'Évy. Elle était encore si jeune, si fraîche – comment imaginer ? Peu à peu, l'horizon s'est assombri. Les séjours en France se firent de plus en plus longs et fréquents. À l'automne 2000, au sortir de la prière du matin à *Rosh Hashana*, nous avons croisé Claude, qui marchait seul, ne cachant pas son angoisse. La Bête renaissait, la double alarme de la maladie et de l'intifada commençante, comme un ange mauvais qui étendrait ses ailes noires sur la ville. De vieux fantômes levaient à l'horizon, et quelque chose d'une très ancienne détresse reprenait le dessus.

La suite, vous la connaissez – les deuils qui s'enchaînent, l'affaiblissement. Mais pour moi, Claude, vous restez ce promeneur, cet aventurier, ce compagnon d'armes, à jamais dans les rues de ma vie. Vous êtes l'écrivain et le maître, qu'aucune adversité n'oblitére. Vous laissez votre empreinte sur les trottoirs désertés, vous continuez de nous emporter dans les pages de vos livres. Dans la pesée de chaque destin, puisse votre chagrin s'alléger, de se savoir ainsi transcendé par la rémanence des heures vraies, de ces œuvres absolues qui nous accompagnent au-delà.



peut être

- 126 -



Claude Vigée. Photographie d'Alfred Dott.

Claude Vigée est un esprit tout à fait indépendant, quelqu'un qui ne se laisse pas embrigader ni dans une religion, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ni dans une philosophie, ni dans une structure politique ou sociale, mais il puise son inspiration et sa ligne de vie en lui-même. Il n'a besoin de personne pour se définir une ligne de conduite. Toutefois, si nous voulons le rendre plus proche, nous pouvons évoquer quelques anecdotes tout à fait symboliques qui me paraissent significatives de son « être là », de sa personnalité.

Un jour à la Bibliothèque Nationale de France – François Mitterrand, fraîchement déménagée depuis le site de la rue de Richelieu, Claude a accédé à la dignité de grand-croix de la Légion d'Honneur, et il nous avait invités à Paris pour la réception chez Jean-Pierre Rémi, *alias* Pierre Angremy, directeur de la B.N.F. et ex mentor de la Villa Médicis à Rome. Au moment de la réception, les gens de la haute bourgeoisie parisienne s'étaient fendus de discours lénifiants et de paroles pontifiantes, convenues et banales, et lorsque Claude Vigée, lui, s'est mis à prendre la parole, puisqu'on le lui avait demandé, l'esprit a soufflé tout d'un coup. Tout le monde a été soulevé et émerveillé par la distance qu'il y avait entre ces paroles convenues de ces personnalités et la simplicité et, en même temps, la profonde pensée philosophique qui émanait de ce discours tout à fait improvisé. Et ce fut souvent le cas : à chaque fois que Vigée prenait la parole, on se sentait plus élevé, plus inspiré, comment dire ... plus intelligent, en quelque sorte. Après tous ces discours, il y a eu un buffet, qui se résumait en quelques cacahuètes, deux ou trois sticks et quelques cannettes de bière. Tout d'un coup, la maîtresse de cérémonie de cette luxueuse nouvelle Bibliothèque de France est accourue pour présenter ses excuses en disant qu'ils s'étaient trompés de buffet parce que se tenait en même temps la cérémonie du départ à la retraite d'un des concierges du lieu et les petits fours et le champagne qui revenaient à Claude Vigée se sont retrouvés chez ce concierge et, nous autres, nous avons eu les sticks et les bretzels. C'est alors que Claude Vigée a dit « *ich gönns'm* », « ça me fait sincèrement plaisir pour lui ». Cette empathie, cette estime des gens simples, ça, c'est Claude Vigée.

- 127 -

Claude Vigée, en même temps, éprouve une profonde mélancolie et une grande anxiété par rapport à la vie tout en se distinguant par un élan vital tellement au-dessus des contingences matérielles. Et cela transparait dans les titres de ses ouvrages, partagés entre négatif et positif, comme *Révolte et louanges*, *L'extase et l'errance*, *Le parfum de la cendre*, ou *La maison des vivants*, ou, pour les juifs, le cimetière. Il ya d'autres titres comme *Danser vers l'abîme* ou *Le soleil sous la mer*, *Les portes éclairées de la nuit*. Tout ça, ce sont des titres qui montrent qu'il a toujours cette préoccupation *s'läwe esch schrecklich* à *manischmool gébt's e liecht* en *dümgel* (la vie est une succession de drames et, de temps en temps, il y a un répit lumineux). Il a vécu ça, lui, dans

sa chair, puisqu'il a émigré aux États-Unis, et il a survécu alors que quarante-quatre personnes de sa famille sont parties en fumée dans les fours crématoires. Son nom, Vigée, vient de ce que, *malgré tout* « droidsdem », il a pu dès tout petit, connaître des moments de grâce extraordinaires, et puis, il a un humour formidable. Alors que nous nous promenions, un jour, dans la Petite France, à Strasbourg, il m'a raconté : « Ah , *wie i jùng bén gsén*, quand j'étais jeune, je passais là et puis j'ai entendu, (les fenêtres étaient ouvertes en été), une prostituée qui disait à son client : « *lodel noch e béssel Guscht, besch jo bezàhlt : remue-secone-encore un peu Auguste pour ce prix, puisque tu as payé !* ». Ce sont des moments que l'on ne peut pas, en principe, mettre au crédit de Claude Vigée, un poète. Toutefois, il ne néglige pas le côté trivial de la vie.

À l'opposé, alors que nous nous promenions dans le Ried, devant une flaque d'eau il m'a dit : « Eh bien, tu vois, ce qu'il y a *sous* la flaque d'eau, je le sais parfaitement. » Dans son imagination de poète, il savait très bien ce qu'il y a en dessous des flaques d'eau qui reflètent le ciel. Un jour, il m'a raconté qu'il était non loin du *grosse beri*, près du lavoir, là-bas et, en rentrant du collège, il vit deux chiens en train de forniquer. Alors il a demandé à son copain : « Qu'est-ce qu'ils font là ? », — il était gamin encore —, « qu'est-ce qu'ils font là, les chiens ? » Son copain lui dit *sie bocke*. (Ils baisent.) Il est rentré à la maison et a demandé à sa maman : « Maman, qu'est-ce que ça veut dire *bocke* ? » et, bien sûr, il a attrapé une claque en pleine figure ; ce n'était pas des mots qu'il fallait employer à l'époque, mais ce sont des mots qui aussi font partie de l'univers de Claude Vigée.

J'ai passé quelques jours chez lui, et on dînait le soir, dans son entrée. Il a une table dans l'entrée de son appartement, sur laquelle on prenait les repas. Donc ce n'est pas une pièce d'apparat, pour lui. Pour déjeuner, il a une boîte en bois, une espèce de caissette avec tous les couverts, les cuillères, les fourchettes et tout ce qu'il faut pour manger et : *nèm d'r nàs de brüch* en *dère gschér késcht*. « Prends ce qu'il te faut dans cette boîte à outils. » Claude Vigée n'a pas de goûts de luxe ; ce sont ses livres qui sont « ses beaux soucis », comme le dit Mallarmé.

Claude Vigée est au bord de sa centième année, puisqu'il est né le 3 janvier 1921, et je l'ai au téléphone régulièrement puisque c'est le seul moyen qu'il a encore pour communiquer. Il est allongé sur son fauteuil, et il ne voit quasiment plus et n'entend plus bien « *daub wie e holschüen* » (sourd comme un sabot), juste au téléphone quand il a l'écouteur très proche de l'oreille, c'est son « *nigoun* » dit-il (sa berceuse) et il me raconte souvent qu'il voudrait encore vivre un petit peu, mais que bientôt il sera à Bischwiller, au cimetière de Bischwiller, où son endroit est déjà préparé à côté de son épouse et de son fils, qui est mort déjà. Alors j'espère que les gens auront à cœur de lire ses ouvrages qui sont d'une hauteur et d'une profondeur, une hauteur et une profondeur en même temps, extraordinaires. Enfin si les gens savaient, si j'arrivais à communiquer le bien que m'a fait la lecture de Claude Vigée, ils se précipiteraient dans cette lecture et dans cette connaissance de l'œuvre.

Bischwiller, le 29 novembre 2019.

Claude Vigée a tenté, dans son œuvre, de concilier ce qu'il a nommé, dans un essai publié en 1967 dans *Moisson de Canaan*<sup>1</sup> et repris en 2006 dans *Pentecôte à Bethléem*<sup>2</sup>, « Civilisation française et génie hébraïque », le sous-titre étant « Essai sur leurs rapports spirituels ». Ces lignes, écrites à Jérusalem en 1963, alors que Claude Vigée et sa famille y vivaient depuis 1960, s'enthousiasment pour une nation jeune, en pleine renaissance, définissent une perspective très personnelle. La vie et l'œuvre, chez ce poète, s'imbriquent étroitement, comme, dans sa formation, se mêlent intimement la tradition poétique occidentale, l'héritage alsacien de deux langues, – le bas-alémanique et le yiddish alsacien –, associé à un imaginaire de contes parfois effrayants, et la pensée juive, avec « sa fidélité inconditionnelle à la vie du monde »<sup>3</sup> et la richesse de la poésie biblique. Tout s'est entremêlé au fil d'une vie, des émerveillements et curiosités de l'enfance aux enthousiasmes et recherches de l'âge adulte.

En partant de cet essai pour lequel Daniella Pinkstein, quand je l'ai rencontrée, a renouvelé mon attention, je voudrais, sous ce titre, « Claude Vigée ou l'affirmation périlleuse de la valeur de la vie », insister une fois encore sur la portée et l'importance de l'œuvre de ce poète. Les termes que j'ai choisis pour titre prendront toute leur signification au cours du développement. Je voudrais d'emblée insister sur l'importance que j'accorde au mot « valeur », du latin *valeo*, « se bien porter, être robuste ». Nous mettrons en relief cette « origine future »<sup>4</sup> qu'est la force intérieure, cette énergie dont William Blake écrivait qu'elle était « Délice éternel »<sup>5</sup>. Un autre mot requiert notre attention dès l'abord, c'est l'adjectif « périlleux ». L'affirmation de la vie terrestre s'avère effectivement périlleuse à double titre à notre époque. La philosophie idéaliste a condamné l'existence individuelle, la prison du corps et le devenir au nom de l'éternité de l'Idée, point de vue repris par le christianisme, pour lequel l'épreuve terrestre n'est que préparation à un au-delà gagné par le sacrifice de la vie dans la mort. Si le devenir amoindrit toute forme de certitude parce qu'il n'autorise que métamorphoses, la résignation à cette permanente altérité induit une attitude beaucoup moins péremptoire et assurée. Rien n'est jamais joué ; tout est appelé à commencement. La position du sujet, loin d'être limitée par la Nécessité, qui n'est que passé figé, éveille au contraire l'avenir. En se fiant à l'élan qui le meut, l'individu ne se dissocie pas de sa pensée, qui ne risque pas l'inerte en se fixant, mais appelle toutes les inflexions et les nuances qu'un esprit, qui se sait en mouvement, ne cesse d'entrevoir. En somme, le devenir est l'ennemi de la certitude et du

- 129 -

1 Claude Vigée, *Moisson de Canaan*. Paris : Flammarion, 1967, pp. 275-290.

2 Claude Vigée, *Pentecôte à Bethléem*, Choix d'essais, 1960-1987. Paris : Parole et Silence, 2006, pp. 79-93.

3 *Ibid.*, p. 82.

4 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph*. Paris : Albin Michel, 1992, p. 40.

– « L'origine future » est aussi le titre d'un entretien de 1975, publié dans *Le Parfum et la cendre*. Paris : Grasset, 1984, pp. 80-88.

5 William Blake, *The Marriage of Heaven and Hell* (1790-1793), in *Complete Writings*. Edited by Geoffrey Keynes. Oxford: Oxford University Press, 1989, p. 149.

repos ; il élude la tentation du définitif. Nous ne ferons pas partie des « assis »<sup>6</sup>, selon le terme de Rimbaud, irrité du peu d'empressement du bibliothécaire de Charleville à aller lui chercher les livres qu'il lui demandait.

J'employais plus haut le terme kierkegaardien de « résignation », qui est, pour le philosophe danois, la façon dont l'esprit peut transcender l'impossible dans le monde fini et se réconcilier avec l'existence. « Cependant, le chevalier rend possible l'impossible en l'exprimant spirituellement, et il le fait en y renonçant. »<sup>7</sup> C'est ainsi que Kierkegaard définit la reprise : « [...] il est grand de saisir l'éternité, mais il est plus grand encore de recouvrer le temporel après y avoir renoncé. »<sup>8</sup> La résignation permet de ressaisir la « valeur infinie »<sup>9</sup> de l'existence ; elle est, selon le philosophe existentiel, le prélude à la foi ; il l'oppose, dans le *Post-scriptum aux Miettes philosophiques* (1846), à la médiation hégélienne,<sup>10</sup> qui demeure tout extérieure. S'entretenant avec Stéphane Mosès à Cerisy, Claude Vigée désignait Hegel comme son « ennemi intime »<sup>11</sup>. Le poète refuse, en effet, d'enfermer le monde dans l'abstraction philosophique, qui fait fi de l'intériorité agissante, de ce démonique dont il a trouvé l'expression chez Goethe et que Stéphane Mosès décrit comme une dialectique que l'on retrouve dans la mystique juive, « entre l'expansion et la contraction, comme deux moments dialectiques liés l'un à l'autre, de toute création, aussi bien de la création divine que de la création artistique : phases de systole-diastole, démonique-renoncement, dilatation-contraction »<sup>12</sup>. L'esprit se déprend ainsi des adhérences à l'immédiat afin de le mieux chanter. Il transcende spirituellement sa propre condition, insatisfaisante, sans la renier. Là se tient la valeur, dans la plénitude de la substance vitale, non dans la négation du sensible au nom d'un intelligible déraciné, ou désincarné. Claude Vigée m'a souvent répété, en y adhérant, cette phrase de Kierkegaard que j'avais citée dans mon étude le concernant, sur le renoncement au temporel pour son recouvrement.

Dans cette perspective, nous nous interrogerons sur ce que révèle, selon Claude Vigée, la tradition poétique. Nous considérerons ce qu'il puise au judaïsme et nous envisagerons les modalités de ce refus du dualisme qui oriente son œuvre vers ce qu'il nomme « origine future », expression citée plus haut.

### *Artistes de la Faim et poètes de l'énergie vitale*

Ce qui est frappant à la lecture de l'essai originellement inclus dans *Moisson de Canaan*, c'est que Claude Vigée se réfère immédiatement, afin d'étayer son propos, à des écrivains et poètes. Il cite d'abord Renan,

6 Arthur Rimbaud, « Les Assis », in *Œuvres complètes*. Édition de A. Rolland de Renéville. Paris : Gallimard Pléiade, 1963, p. 70. Voir pp. 701-702 la source que donne Verlaine à ce poème.

7 Søren Kierkegaard, *Crainte et Tremblement* (1843). Traduction et préface de Charles Le Blanc. Paris : Rivages Poche, 1999, p. 92.

8 *Ibid.*, p. 57.

9 *Ibid.*, p. 96.

10 Søren Kierkegaard, *Post-scriptum aux Miettes philosophiques* (1846). Traduction et préface de Paul Petit. Paris : Gallimard Tel, 2001, p. 267.

11 Stéphane Mosès, « L'esthétique de la présence », in *La terre et le souffle : Rencontre autour de Claude Vigée*. Sous la direction d'Hélène Péras et Michèle Finck. Paris : Albin Michel, 1992, p. 213.

12 *Ibid.*, pp. 222-223.

l'auteur notamment de la *Vie de Jésus* (1863), qui considère que la civilisation se fonde sur « trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, l'histoire d'Israël, et l'histoire romaine »<sup>13</sup>. Cette remarque est sans doute exclusivement centrée sur l'Occident, mais il est vrai que Renan, qui avait appris l'hébreu au séminaire Saint-Sulpice,<sup>14</sup> envisageait la continuité reliant le christianisme au judaïsme. Il affirme, dans son introduction à la *Vie de Jésus*, que dans « l'histoire des origines chrétiennes, on a jusqu'ici beaucoup trop négligé le Talmud »<sup>15</sup>.

Claude Vigée cite ensuite Racine dans la seconde de ses tragédies à sujet biblique, qui lui fut commandée par le roi en 1691. L'intrigue se fonde en partie sur II Rois 11, où sont contés le règne et la fin d'Athalie. C'est Joad, fils de roi qui échappa au massacre perpétré par Athalie et devint roi à sa suite, qui prononce ces vers :

Quelle Jérusalem nouvelle  
Sort du fond du désert brillante de clarté,  
Et porte sur le front une marque immortelle ?  
Peuples de la terre, chantez.  
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.<sup>16</sup>

Ce passage résonne avec une certaine actualité en 1963, dans le contexte du jeune État fondé en 1948, où Claude Vigée est venu s'installer et enseigner en 1960. Il y découvre en miroir son propre enthousiasme et il cherche le positif de sorte à renouer un lien brisé par l'histoire. Citant des extraits des pensées 619 et 620 de Pascal – « Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, sorti d'un seul homme, qui adore un seul Dieu, et qui se conduisent par une loi qu'ils disent tenir de sa main. [...] Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité ; mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant. »<sup>17</sup> –, il ne s'attarde pas sur la méconnaissance du Messie par les « Juifs charnels »<sup>18</sup> (pensée 662), sur leur « cupidité » (663), leur « concupiscence »<sup>19</sup> (664), leur « indignité »<sup>20</sup> (670), les rendant incapables de recevoir une parole divine non figurative.

Tout ce qui ne va point à la charité est figure.  
L'unique objet de l'Écriture est la charité.  
Tout ce qui ne va pas à l'unique but en est la figure. Car, puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figuré. (670)

13 Claude Vigée, « Civilisation française et génie hébraïque », in *Pentecôte à Bethléem*, *op. cit.*, p. 79.

14 Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883). Paris : Le Livre de Poche, 1967, p. 165.

15 Ernest Renan, *Vie de Jésus* (1863). Édition de Jean Gaulmier. Paris : Gallimard Folio, 1974, p. 69.

16 Jean Racine, *Athalie* (1691), III, 7. *Théâtre complet* II. Édition d'André Stegmans. Paris : Garnier-Flammarion, 1965, p. 355.

17 Blaise Pascal, *Pensées*. Édition de Léon Brunschicg. Paris : Le Livre de Poche, 1978, pp. 284 et 286.

18 *Ibid.*, p. 306.

19 *Ibid.*, p. 307.

20 *Ibid.*, p. 309.

Peuple décide continuant à « renier »<sup>21</sup> (761) le Messie, ils « se sont rendus témoins irrécusables », « ils le prouvent par leur renonciation » (762). Le point de vue n'est donc pas monolithique. Dans le contexte d'absolutisme du dix-septième siècle, la nuance vaut certainement d'être relevée. Claude Vigée évoque ensuite Lamartine à la suite de son voyage en Orient et Rousseau dans l'*Émile*, tous deux reconnaissant le bien-fondé du désir d'un État juif libre. Il cite ensuite longuement Paul Claudel, qui parle, à propos d'Israël, de « cette nouveauté qui résulte d'un contact continu avec l'origine »<sup>22</sup>. Cette notion de l'origine est fondamentale pour notre auteur. Nous l'approfondirons.

Si Claude Vigée a cherché des appuis chez les poètes dont il aime l'œuvre, il se livra également à une critique fouillée de la pensée occidentale afin d'apprécier l'état du monde et d'y situer et aiguïser son propos. À la suite de Kafka, dans sa nouvelle « Ein Hungerkünstler » (1924), Claude Vigée nomma « artistes de la faim » les poètes ayant perdu le monde et eux-mêmes au nom d'un symbolisme qui ne conserve de l'univers que son ombre. « Dans cette poésie s'opère sans doute un dépérissement du monde vivant, plongé dans la mort et dans la nuit ; mais aussi, de manière corollaire, la dégénérescence du Soi humain retranché du monde perdu, noué sur lui-même dans une étreinte désespérée qui le condamne à lentement mourir dans sa pénurie existentielle : l'image familière de *l'Artiste de la Faim*, nous donne la clef de la situation. »<sup>23</sup> Le terme de « pénurie » nous renvoie à Hölderlin et à son élégie « Brot und Wein » (1800-1801), « Pain et vin », à laquelle Claude Vigée fait allusion dans *Délivrance du souffle* (1977), en traduisant « und wozu Dichter in dürftiger Zeit »<sup>24</sup> par « À quoi bon un poète en temps de pénurie ? »<sup>25</sup>

L'Artiste de la Faim de Kafka, qui donne un numéro de jeûne et finit dans un cirque, car le public se raréfie, avoue finalement qu'il ne se force guère puisque jamais il n'a trouvé d'aliment à son goût : « Si j'en avais trouvé un, crois-m'en, je n'aurais pas fait de façons et je me serais rempli le ventre comme toi et comme tous les autres. »<sup>26</sup> Claude Vigée commente : « Le monde n'est pas à son goût. Est-ce sa faute ? Il est tout refus envers la situation terrestre et la Création qui le porte. Quoiqu'il implore le pardon d'autrui, il reste fidèle à sa vocation surhumaine, repousse la main qui voudrait le nourrir, et se laisse mourir d'inanition dans sa cage. »<sup>27</sup> Notons que pour Schopenhauer, la mort d'inanition approche au plus près de la « négation complète du vouloir »<sup>28</sup>, mais il ne s'agit pas de cela ici puisqu'on parle d'un manque d'appétit pour la vie. Kafka, dans son

21 *Ibid.*, p. 365.

22 Paul Claudel, in *Paul Claudel interroge l'Apocalypse*. Paris : Gallimard, 1952, p. 356. Cité par Claude Vigée dans « Civilisation française et génie hébraïque », in *Pentecôte à Bethléem*, *op. cit.*, p. 82.

23 Claude Vigée, « Genèse de la sensibilité littéraire moderne », *Les Artistes de la Faim* (1960). Le Moulin de Brou : Philippe Nadal, 1989, pp. 21-22.

24 Friedrich Hölderlin, *Gedichte/Poèmes*. Paris : Aubier Collection bilingue, 1986, p. 344.

25 Claude Vigée, *Délivrance du souffle* (1977), in *Jusqu'à l'aube future*, Poèmes 1950-2015. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 297.

26 Franz Kafka, « Un champion de jeûne », in *La colonie pénitentiaire et autres récits*. Traduction d'Alexandre Vialatte. Paris : Gallimard Folio, 1980, p. 85.

27 Claude Vigée, « Les Artistes de la Faim », *Les Artistes de la Faim*, *op. cit.*, p. 224.

28 Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation* (1819-1859). Traduction de A. Burdeau. Édition de Richard Roos. Paris : P.U.F. Quadrige, 2004, p. 502.

*Journal*, écrivait, le 27 août 1916 : « Flaubert et Kierkegaard savaient exactement où ils en étaient, ils avaient des intentions claires, ne calculaient pas et agissaient. »<sup>29</sup> L'homme de la campagne de « Devant la loi » n'entre jamais par la porte qui n'était ouverte que pour lui, puisqu'il se heurte à cette réponse : « 'C'est possible', dit le gardien, 'mais pas maintenant.' »<sup>30</sup> Il manque ainsi l'instant du choix existentiel ; il hésite et n'agit pas. Il demeure en marge de sa propre vie.

De même, T.S. Eliot, dans « The Love Song of J. Alfred Prufrock » (1910-1911), parle du « temps encore pour une centaine d'indécisions »<sup>31</sup> et s'interroge : « Osé-je / Déranger l'univers ? » L'individu qui ne s'est pas légitimé comme sujet par le choix de soi qu'est le choix éthique ne cesse de s'étioler en périphérie de lui-même, posant des questions qui ne peuvent obtenir de réponse. La démarche, chez Mallarmé, fut volontaire. Lors de la crise de 1866, à la suite de sa « lutte terrible avec ce vieux et méchant plumage, terrassé, heureusement, Dieu »<sup>32</sup>, – sorte de lutte avec l'ange à rebours puisqu'il s'agit de vaincre Dieu afin de l'anéantir, non de sceller avec lui un avenir –, il meurt à lui-même, devenant « impersonnel, et non plus Stéphane que tu as connu – mais une aptitude qu'a l'Univers Spirituel à se voir et à se développer, à travers ce qui fut moi ». Même si, comme l'a relevé Henri Meschonnic, le poème est « énonciateur »<sup>33</sup>, la continuité qu'établit le sujet parlant entre son énergie intime et le monde étant rompu, le « langage se réfléchissant »<sup>34</sup> s'autonomise et l'œuvre, reniant la « chair inutile »<sup>35</sup>, tente de tarir l'angoisse en se cherchant un « cadre »<sup>36</sup>, celui du « miroir ! / Eau froide par l'ennui dans ton cadre gelée »<sup>37</sup>. Dans « Les Fenêtres », les « vitres »<sup>38</sup> déjà se faisaient miroir et le poète s'interrogeait sur la possibilité de fuir, au risque de se transformer en Icare, – « Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées / D'où l'on tourne l'épaulé à la vie ». L'« art », la « mysticité », dont parle Mallarmé dans ces vers, aboutissent au reniement du sujet, qui s'affranchit du monde. La démarche est idéaliste. Tout commence avec Platon, comme le dit Claude Vigée, citant en note Jean Beaufret qui fait lui-même parler Nietzsche décrivant le christianisme comme « un platonisme à l'usage du peuple »<sup>39</sup>. On sait que Platon privilégiait le général sur l'individu et fait dire à Socrate : « ... on doit plus d'égards à la vérité qu'à un homme »<sup>40</sup>. Comme le soulignait Chestov, c'est l'individu qui pose problème et le philosophe russe, que

29 Franz Kafka, *Journal* (1910-1923). Traduit et présenté par Marthe Robert. Paris : Le Livre de Poche, 2008, p. 476.

30 Franz Kafka, « Devant la loi », in *La métamorphose* (1915). Traduction d'Alexandre Vialatte. Paris : Gallimard Folio, 1981, p. 136.

31 T.S. Eliot, « The Love Song of J. Alfred Prufrock » (1910-1911), in *Collected Poems 1909-1962*. London : Faber and Faber, 1963, p. 14.

32 Stéphane Mallarmé, Lettre à Henri Cazalis du 14 mai 1867, in *Œuvres complètes I*. Édition de Bertrand Marchal. Paris : Gallimard Pléiade, 1998, p. 714.

33 Stéphane Mallarmé, « Crise de vers », in *Œuvres complètes II*. Édition de Bertrand Marchal. Paris : Gallimard Pléiade, 2003, p. 209.

34 Stéphane Mallarmé, « Notes sur le langage », in *Œuvres complètes I*, op. cit., p. 504.

35 Stéphane Mallarmé, « Hérodiade », in *ibid.*, p. 21.

36 Stéphane Mallarmé, « Ses purs ongles... », in *ibid.*, p. 38.

37 Stéphane Mallarmé, « Hérodiade », in *ibid.*, p. 19.

38 Stéphane Mallarmé, « Les fenêtres », in *ibid.*, p. 9.

39 Jean Beaufret, *Introduction à une lecture du Poème de Parménide*. Paris : P.U.F., 1955. Cité par Claude Vigée dans « Genèse de la sensibilité littéraire moderne », *Les Artistes de la Faim*, op. cit., p. 22.

40 Platon, *La République*, Livre X, 595c, in *Œuvres complètes*. Édition d'Émile Chambry. Paris : Belles Lettres, 2008, p. 82.

Claude Vigée a lu, remontait jusqu'à Anaximandre, philosophe présocratique classé parmi les physiologues ioniens. Il affirmait que les êtres provenaient de l'infini primordial et « c'est là aussi qu'ils se dissipent suivant une loi nécessaire, car, comme il le dit, en son langage poétique, ils sont châtiés et expient, au temps fixé d'avance, leur réciproque injustice »<sup>41</sup>. Chestov conclut : « Ni la pierre, ni le chameau, ni l'aigle, ni l'homme n'avaient le droit de prétendre à la liberté de l'existence individuelle. »<sup>42</sup> Or, la vie est entièrement individuelle. L'abstraction du monde des Idées la renie ainsi que le décrit Hegel dans son *Esthétique*, ouvrage auquel se réfère Claude Vigée dans *Les Artistes de la Faim*. Hegel affirme en effet que, dans les dernières étapes de l'art occidental, la satisfaction de l'esprit, sa « libre détermination »<sup>43</sup>, exige « la négation au point de vue sensible, et par conséquent la destruction de l'élément physique ». Ce point de vue extérieur rompt la continuité du sujet, fait peu de cas de son épreuve du monde et s'avère sacrificielle. « La mort est la dernière forteresse du moi, et la seule inviolable »<sup>44</sup>, écrit Claude Vigée.

C'est à cette angoisse, tout individuelle, que s'est attaqué Kierkegaard. Avant Chestov, qui lui a consacré une étude,<sup>45</sup> le philosophe danois a perçu que le sens de la faute s'attachait à l'individu : « Le péché est justement cette transcendance, ce *discrimen rerum* dans lequel le péché entre dans l'individu parce qu'individu. »<sup>46</sup> Le terme *discrimen*, de *discerno*, « séparer », désigne « ce qui sépare », puis « moment où il s'agit de décider, décision, détermination ». Dans le vocabulaire même, individuation s'accorde avec décision. Nous songeons à « Devant la loi », que l'on retrouve au chapitre 9 du *Procès*, et à la remarque de Kafka dans son *Journal* sur son incapacité à agir. L'angoisse est liée au « possible de la liberté »<sup>47</sup>, que précède la synthèse de l'esprit, « posée comme contradiction », puisque ce dernier, afin de « poser » la synthèse, « doit d'abord en agent diviseur la pénétrer ». Ce mouvement se situe dans le devenir. Il possède une « histoire ». Le possible, « réalité pensée »<sup>48</sup>, est « un néant qui tente tous les écervelés »<sup>49</sup>. Toutefois, Kierkegaard entrevoit dans le devenir lui-même une sortie du désespoir : « Voici donc la formule qui décrit l'état du moi, quand le désespoir en est entièrement extirpé : en s'orientant vers lui-même, en voulant être lui-même, le moi plonge à travers sa propre transparence, dans la puissance qui l'a posé. »<sup>50</sup> Claude Vigée, qui comprit très jeune qu'il s'agissait pour l'œuvre humaine de modeler le temps, établit, dans *Dans le silence de l'Aleph*, le même type de synthèse.

41 Simplicius, *Physique*, 24, 13, cité par Jean Voilquin dans *Les penseurs grecs avant Socrate*. Paris : Garnier-Flammarion, 1964, p. 51.

42 Léon Chestov, « Le Labyrinthe », in *Le pouvoir des clés* (1923). Traduction de Boris de Schloezer. Édition de Ramona Fotiade. Paris : Le Bruit du Temps, 2010, p. 174.

43 G.W.F. Hegel, *Esthétique* (1818-1829). Traduction de Charles Bénard, revue et complétée avec commentaires et notes par Benoît Timmermans et Paolo Zaccaria. Paris : Le Livre de Poche, 2001, Tome I, p. 454.

44 Claude Vigée, « Genèse de la sensibilité littéraire moderne », *Les Artistes de la Faim*, op. cit., p. 25.

45 Léon Chestov, *Kierkegaard et la philosophie existentielle* (1936). Traduction de T. Rageot et B. de Schloezer. Paris : Vrin, 1998.

46 Søren Kierkegaard, *Le concept de l'angoisse* (1844), in *Miettes philosophiques, Le concept de l'angoisse, Traité du désespoir*. Traduction de Knud Ferlov et Jean-Jacques Gateau. Paris : Gallimard Tel, 2003, p. 211. « *discrimen rerum* » : séparation des choses.

47 *Ibid.*, p. 210.

48 Søren Kierkegaard, *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*, op. cit., p. 214.

49 Søren Kierkegaard, *Le concept de l'angoisse* (1844), in *Miettes philosophiques, Le concept de l'angoisse, Traité du désespoir*, op. cit., p. 211.

50 Søren Kierkegaard, *Traité du désespoir* (1849), in *ibid.*, p. 352.

L'individu, avec son Moi séparé, échappe néanmoins au néant, parce qu'il se relie à l'origine par la lettre Kaph, « signe de l'écriture (*Ketav* en hébreu) »<sup>51</sup>. Il n'y a pas rupture entre l'infini du devenir et l'individu, mais engendrement. Claude Vigée voit « dans la présence muette de l'Aleph »<sup>52</sup> le « signe de l'unité qui rassemble tous les dispersés ». Il s'agit bien d'« origine future » puisqu'elle acquiert son unité dans la suite des générations. Cette continuité n'impose pas de rompre avec la chair ou avec la vie terrestre puisqu'elle l'anime ou la vivifie.

Très jeune, le poète a trouvé chez Goethe, avec la notion de démonique à laquelle il a consacré sa thèse de doctorat, l'expression de cette force intérieure participant du souffle vital et lui offrant sa manifestation particulière. Il la décrit comme « racine nourricière de l'esprit »<sup>53</sup>. Elle unit l'individu à la Création tout entière. Le symbolisme goethéen est peuplé d'« objets heureux »<sup>54</sup> qui participent à la construction d'un « univers extérieur stable, rempli de valeur 'sentimentale' propre ». Claude Vigée a également repéré chez Baudelaire, contrebalançant angoisse et désespoir, la conscience de l'origine, ce qu'il nomme dans « Bénédiction », « pure lumière, / Puisée au foyer saint des rayons primitifs »<sup>55</sup>. Pour ma part, je vois aussi, à la fin de *L'Invitation au voyage* en prose, ce lien tripartite que décrit Kierkegaard comme sortie du désespoir, toi et moi, ce que Benveniste décrit comme « corrélation de subjectivité »<sup>56</sup>, se ressourçant à l'infini : « – et quand, fatigués par la houle et gorgés des produit de l'Orient, ils rentrent au port natal, ce sont encore mes pensées enrichies qui reviennent de l'Infini vers toi. »<sup>57</sup> Ces lignes révèlent un souci de ressourcement dans le lien à l'autre transcendant les limites du Moi, sans rupture.

On retrouve, dans *Le Centaure* (1835-1836) de Maurice de Guérin, l'intuition d'une force qui porte l'individu vers les autres et vers les choses du monde. Cet être composite, mi-animal, mi-humain, lui-même synthèse de chair terrestre et d'esprit, chante le « charme secret du sentiment de la vie »<sup>58</sup>, conscient de sa plénitude, l'être humain ne formant que « la moitié de [son] être »<sup>59</sup>. Claude Vigée découvrit l'œuvre de Maurice de Guérin grâce à l'abbé de Cahors, qui enseignait à l'Université catholique de Toulouse. « Il avait un souffle que je ne trouvais pas chez les poètes français, dans ce Toulouse sinistre, en pleine guerre. Dans ce monde de bassesse, je découvrais là des rythmes qui me délivraient de mon étouffement quotidien. »<sup>60</sup>

Nous sommes loin d'Hérodiade se reflétant dans son miroir. La dialectique existentielle de l'origine veut du mouvement, un rythme qui manifeste l'énergie intérieure et ouvre l'avenir, à l'image de ce « Va-t-en par-devers toi, loin du pays des pères ! », injonction de Dieu à Abraham, qui fait partie des motifs bibliques chers à Claude Vigée.

51 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph*. Paris : Albin Michel, 1992, p. 30.

52 *Ibid.*, p. 31.

53 Claude Vigée, « L'art et le démonique : Savoir et création chez Goethe », in *L'art et le démonique*. Paris : Flammarion, 1978, p. 234.

54 *Ibid.*, p. 246.

55 Charles Baudelaire, « Bénédiction », in *Les Fleurs du Mal* (1857). Paris : Le Livre de Poche, 1967, p. 19.

56 Émile Benveniste, « Structure des relations de personne dans le verbe » (1946), *Problèmes de linguistique générale, 1*. Paris, Tel Gallimard, 1997, p. 232

57 Charles Baudelaire, « L'Invitation au voyage », in *Le Spleen de Paris* (1863). Paris : Le Livre de Poche, 1969, p. 55.

58 Maurice de Guérin, *Le Centaure* (1835-1836), in *Poésie*. Édition de Marc Fumaroli. Paris : Gallimard Poésie, 1984, p. 207.

59 *Ibid.*, p. 208.

60 Claude Vigée, *Mélancolie solaire*. Paris : Orizons, 2008, p. 45.

« être juif / ou poète / c'est tout un »<sup>61</sup>

- 136 -

Comme le prouvent ces vers de *Délivrance du souffle*, c'est en tant que poète que Claude Vigée est revenu aux sources du judaïsme, plus particulièrement après son installation à Jérusalem, où il suivit les enseignements de Léon Askénazi et approfondit sa connaissance de la Kabbale au fil de ses conversations avec Gerschom Scholem. Je renvoie à mon livre<sup>62</sup> et à la préface de *Jusqu'à l'aube future*, où j'ai déjà beaucoup parlé de cet aspect. Ce qui ressort des motifs bibliques que Claude Vigée met en valeur, c'est la foi dans la parole comme capable d'instaurer le lien avec le monde, soi et autrui, et, ce faisant, de fonder un sujet libre, mais non réduit à néant dans un étiolement souverain et égocentrique. Dans « Civilisation française et génie hébraïque », il affirme : « Dès l'origine Israël eut l'intuition tragique de la sainteté d'un monde passager. »<sup>63</sup> À propos de Goethe, il remarque : « Joie et tragédie sont les deux indices de notre réintégration au réel, tandis que l'apathie, l'indifférence, l'ennui, sont pour Goethe les symptômes de notre exclusion. Joie et tragédie, à ses yeux, révèlent une galvanisation extrême, une véritable résurrection de notre esprit : *Quelle que soit la vie, elle était belle !* »<sup>64</sup>

Cette tension fonde l'œuvre de Claude Vigée. S'il a pu s'identifier à Icare dans « Le sommeil d'Icare » (1939), il a ensuite perçu chez ce personnage une exaspération du désir d'absolu conduisant à la chute. Dans *La lutte avec l'ange* (1950), il s'identifie à Jacob ainsi qu'à Ariel, personnage shakespearien que l'on trouve dans *La Tempête* (1611), esprit de l'air un temps enfermé dans un pin, comme les étincelles dans la Kabbale sont enserrées dans la matière fruste, et, plus encore, nom donné par Isaïe (29, 1) à Jérusalem, « montagne » ou « foyer de Dieu ». Ariel souffre en exil, mais connaît aussi des plaisirs, dans ce magnifique sonnet, par exemple, qui chante l'amour avec Évy, qu'il épouse à New York en 1947 : « Ton torse ruisselant de souplesse native / Saura superbement se tordre de plaisir »<sup>65</sup>.

L'identification avec Jacob luttant avec l'ange tient de l'épreuve que l'individu fait du monde, ainsi que l'a décrite Michel Henry à la suite de Maine de Biran. « L'ego est un pouvoir, le cogito ne signifie pas un 'je pense', mais un 'je peux'. »<sup>66</sup> Pour Michel Henry, la « conscience du moi » n'est pas une « représentation », c'est-à-dire une extériorité dualiste, mais « un effort, une force, une vie, un acte ». La conscience est « une expérience interne transcendante et, quel que soit le mode dans lequel elle s'exprime, notre vie se confond avec une telle expérience »<sup>67</sup>.

Pour n'oublier jamais le miracle du monde  
Jacob dompte en naissant ta colère en tout lieu ;

61 Claude Vigée, *Délivrance du souffle* (1977), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 300.

62 *La poésie de Claude Vigée : Danse vers l'abîme et Connaissance par joni-dire*. Paris : L'Harmattan, 2005.

63 Claude Vigée, « Civilisation française et génie hébraïque », in *Pentecôte à Bethléem*, op. cit., p. 84.

64 Claude Vigée, « L'art et le démonique : Savoir et création chez Goethe », in *L'art et le démonique*, op. cit., p. 260.

65 Claude Vigée, *La lutte avec l'ange* (1950), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 51.

66 Michel Henry, *Philosophie et phénoménologie du corps* (1965). Paris : P.U.F., 2001, p. 73.

67 *Ibid.*, p. 76.

Condamnant l'homme à danser dans le feu,  
Seigneur, ta violence elle-même est féconde :  
J'aime la cruauté parfaite de ton jeu.<sup>68</sup>

Jacob, résistant à Dieu jusqu'à l'aube, reconnaît le tragique, mais n'y acquiesce pas et, dans ce combat, acquiert une identité qui déborde les limites de son moi, puisqu'il pose dans l'acte une relation intersubjective non idéalisée, faite de tension et de mutuelle reconnaissance, ce que je nomme « singulier ». Cela signifie que la parole est non seulement possible, mais également autant que faire se peut, effective. Ce que Claude Vigée, dans *La lune d'hiver* (1970), a audacieusement nommé « circoncision de Dieu »<sup>69</sup> par rapport à l'épisode du sacrifice d'Isaac, qui justement n'eut pas lieu, porte dans l'histoire ce refus d'acquiescement au tragique. « Circoncire YHWH signifie l'amener à la parole fécondante ; le faire émerger dans le langage viril par la coupure du vocable. C'est à proprement parler la manifestation de soi, *bitgalouth*, l'auto-surgissement de Dieu dans la dimension de l'histoire humaine. » Cet esprit diviseur dont nous parlions plus haut opère dans l'acte la synthèse qui lui permet d'étreindre la réalité et de la modeler selon un dessein tout humain. Brisant avec une conception paralysante du destin comme soumis à la fatalité, sur le mode de la tragédie grecque, l'individu, élargi à cette résonance singulière du Je et du Tu, ouvre l'avenir : « Dieu est enfin circoncis, sa puissance engendrant est découverte dans le feu de sa nature première : sa force séminale est mise en lumière, universellement manifestée aux yeux humains. » Et le moi, ainsi plongé « à travers sa propre transparence, dans la puissance qui l'a posé »<sup>70</sup>, éprouve par là même sa propre force intérieure. Du sentiment de pouvoir se déduit la confiance. Claude Vigée écrit, dans « L'origine future » :

Nous sommes traversés par une tension, un élan impétueux, une exaltation vacante que je ne confondrai pas avec l'espérance. Celle-ci a déjà des connotations morales. Bien sûr, cette aspiration à l'être ne l'exclut pas, ne s'y oppose pas, mais c'est une chose plus secrète et plus ancienne que l'espérance. Ce qui est avant elle, c'est le mouvement aveugle de brisure ou d'éruption, qui précède toute conscience d'espoir.

Ce n'est pas encore de l'espoir, mais l'éclair dans le vide qui donne la force et la lumière à notre espoir futur.<sup>71</sup>

À l'origine se trouve dans notre esprit une « semence de feu »<sup>72</sup> qui féconde l'ombre et la porte à la conscience. Ce que m'expliquait Claude Vigée dans *Mélancolie solaire* (2008), à propos du Tétragramme, en me précisant qu'il ne s'agissait que d'une interprétation, car rien n'était figé dans le dogme, donne une bonne idée de cette relation dialectique, au sens de la dialectique existentielle, de l'esprit, du langage, de la vie et du monde :

68 Claude Vigée, *La lutte avec l'ange* (1950), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 31.

69 Claude Vigée, *La lune d'hiver* (1970). Paris : Champion, 2002, p. 356.

70 Søren Kierkegaard, *Traité du désespoir* (1849), in *Miettes philosophiques, Le concept de l'angoisse, Traité du désespoir*, op. cit., p. 352.

71 Claude Vigée, « L'origine future », in *Le Parfum et la cendre*, op. cit., pp. 80-81.

72 Claude Vigée, *La corne du Grand Pardon* (1954), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 167.

Le premier *beh* – lettre du souffle libre, qui vient des profondeurs du ventre et s’en va avec la respiration dans l’illimité de l’espace, allie l’intériorité à l’infini. Grâce à ce *beh*, on respire. C’est lui qu’on sollicite spirituellement dans chaque acte de respiration. À travers le *beh*, on inhale et on exhale l’entièreté de la création. La mort, c’est la défaite de cette cinquième lettre.

Dans le Tétragramme, le premier *beh* suit la lettre *yod*, qui a la forme d’un doigt. *Yod* et *yad*, la main, correspondent à la même chose. Le *beh* est ouvert des deux côtés et c’est par ces ouvertures que passe le souffle. C’est la lettre du respir. Accolée au *yod*, elle l’est à Adonai, la désignation de Dieu surgissant en nous comme force intérieure – une des plus importantes lettres de l’alphabet, la volonté agissante de cette intériorité, la pulsion de manifestation. C’est le signe de l’avenir.<sup>73</sup>

Si l’on se souvient de ces vers de Rilke au tout début de la Seconde partie des *Sonnets à Orphée* (1922) :

Atmen, du unsichtbares Gedicht !  
Immerfort um das eigne  
Sein rein eingetauschter Weltraum. Gegengewicht,  
in dem ich mich rhythmisch ereigne.

Respiration, ô toi l’invisible poème !  
Incessant échange de l’être en soi au sein  
du pur espace universel. Contre-balance  
en quoi rythmiquement je surviens à moi-même.<sup>74</sup>

on saisit quelles sont les affinités de l’exégèse juive et de la poétique. Le poète, adhérant ainsi spirituellement à la vie et au monde, accomplit ce que, très jeune, dans son premier judan, – alternance de poèmes et de prose à la manière de la Bible, où les passages chantés alternent avec ce qui est parlé –, publié par Albert Camus chez Gallimard, dans la Collection blanche, *L’Été indien* (1957), a nommé, audacieusement une nouvelle fois, « inceste heureux »<sup>75</sup>, le définissant comme « identification substantielle » à la vie. Claude Vigée consacre un paragraphe à ce concept dans *La lune d’hiver* :

Inceste heureux : toi qui errais hors de toi comme un animal perdu, tu émerges maintenant au-dedans de toi-même. Déjà tu participes du sein originel, toi qui n’osais y rêver, auparavant, sans défaillir. Ainsi s’opère la rédemption de l’exil : il devient son contraire. Les rythmes de la pénétration et de l’étreinte taillent une enclave dans le temps de notre exil. La jouissance est une épiphanie, l’enfant un gage de présence à venir.<sup>76</sup>

<sup>73</sup> Claude Vigée, *Mélancolie solaire*, op. cit., p. 95.

<sup>74</sup> Rainer Maria Rilke, *Sonnets à Orphée* (1922), in *Les Élégies de Duino*, *Les Sonnets à Orphée*. Édition bilingue. Traduction d’Armel Guerne. Paris : Seuil Points, 1974, pp. 144-145.

<sup>75</sup> Claude Vigée, *Journal de L’Été indien* (1957). Saint-Maur : Parole et Silence, 2000, p. 43.

<sup>76</sup> Claude Vigée, *La lune d’hiver*, op. cit., p. 300.

Il s'agit d'une pénétration de l'intériorité ainsi que d'une étreinte de ces trois formes d'altérité que sont le mystère de soi, d'autrui et du devenir. Dans *L'Été indien*, Claude Vigée voyait « les prémisses du salut »<sup>77</sup> dans le « repli lucide [d'une âme héroïque] sur elle-même, et son retournement foncier dans les profondeurs de l'angoisse ». Il affirmait aussitôt : « Guérir veut dire : éveiller l'esprit à l'être. » Kierkegaard ne disait pas autre chose : « L'angoisse et le néant ne cessent de se correspondre. Dès que la liberté de l'esprit est posée, l'angoisse s'élimine. »<sup>78</sup> Je vais vous faire éprouver l'importance de la traduction. En effet, Chestov, dans son étude sur Kierkegaard, cite ce passage, qui a dû être retraduit du russe par ses traducteurs : « L'angoisse et le Néant vont toujours de pair. Mais dès qu'est posée la réalité de la liberté de l'esprit, l'angoisse disparaît. »<sup>79</sup> Le sens surgit à l'oreille dans cette formulation, plus claire, plus immédiate.

Le philosophe danois affirmait que, dans ce qu'il appelait son « entendement religieux »<sup>80</sup>, il saisissait le sens de son être, ne se sentant plus ballotté par la fatalité. « Dans le possible de l'angoisse, la liberté s'affaisse accablée par le destin [...]. »<sup>81</sup> Dans *Crainte et Tremblement* (1843), le philosophe danois fait d'Abraham l'être qui s'élève au-dessus du général et du tragique, ressaisissant par l'esprit ce qui dans le monde de la nécessité lui échappe.

Il est un personnage qui, dans un premier temps, se dérobe à cette étreinte du monde, c'est Jonas, dont Claude Vigée énonce : « Mais Jonas, au lieu de se conduire sur terre en homme déjà adulte, donc prophétique, porteur de l'annonce messianique même pour l'humanité bestiale et aveugle de Ninive, régresse à travers les flots instables de la réalité présente, vers un pré-monde antérieur à toute parole. »<sup>82</sup> Il n'aura échappé à personne, vu le titre de notre colloque, « Claude Vigée, poète et prophète », que le terme désigne pour le poète celui qui est en pleine possession d'une parole féconde. Dans cet essai, il met également en valeur la signification du terme « hébreu », *ivri*, utilisé dans cet épisode, puisque Jonas, interrogé par les marins, répond : « Je suis un Hébreu »<sup>83</sup> : « Un Hébreu (nom associé à l'infinitif de *la'avor*, passer), c'est un éternel passant, c'est aussi le passeur de rivière qui conduit le radeau de l'histoire humaine d'une rive à l'autre du temps, un être humain en constant mouvement, – le contraire d'une image figée, ou d'une statue pétrifiée. » L'accès à soi, la conscience de soi, s'atteint par le mouvement, nous explique Michel Henry. L'intériorité féconde que ressent en lui-même Claude Vigée, se nomma « noyau pulsant »<sup>84</sup> dans *Délivrance du souffle* :

Noyaux pulsants  
soubresauts du désir –

- 
- 77 Claude Vigée, *Journal de L'Été indien*, *op. cit.*, p. 94.  
78 Søren Kierkegaard, *Le concept de l'angoisse* (1844), in *Miettes philosophiques, Le concept de l'angoisse, Traité du désespoir*, *op. cit.*, p. 264.  
79 Léon Chestov, *Kierkegaard et la philosophie existentielle*, *op. cit.*, p. 145.  
80 Søren Kierkegaard, *Étapes sur le chemin de la vie* (1845). Traduction de F. Prior et M.-H. Guignot. Paris : Gallimard Tel, 1979, p. 295.  
81 Søren Kierkegaard, *Le concept de l'angoisse* (1844), in *Miettes philosophiques, Le concept de l'angoisse, Traité du désespoir*, *op. cit.*, p. 266.  
82 Claude Vigée, « Jonas ou l'angoisse devant la mission », in *Dans le creuset du vent*. Paris : Parole et Silence, 2003, p. 63.  
83 *Ibid.*, p. 62.  
84 Claude Vigée, *Délivrance du souffle* (1977), in *Jusqu'à l'aube future*, *op. cit.*, p. 280.

feu et nuit sont la trace  
qui charrie le torrent du cri enseveli.<sup>85</sup>

Le rythme répond à une réalité composite et la manifeste. Goethe, en évoquant l'alternance de diastole et de systole du battement cardiaque, en faisait le fondement de notre vie. Claude Vigée écrit, dans *Délivrance du souffle*, sous le titre « Les noyaux pulsants de la poésie » :

À travers les ruptures surmontées, retournant esprit et corps par la parole qui donne forme et qui libère, un nouveau commencement s'accomplit, sciemment cette fois-ci – le commencement authentique de ta personne –, retour librement consenti vers la substance transfigurée. Pour toi aussi, mon œil découvreur du feu est devenu source de la vérité guérissante : âme lavée de toute culpabilité, ressoudée par le fond, soustraite enfin au mépris de toi-même, tu t'es recouvrée, en même temps que le monde, au niveau vierge de l'origine, réalisant pour la première fois *en toi* l'inceste heureux qui rend possible ton mariage avec les créatures figurées de l'espace, suivant le tourbillon mesuré des oiseaux du matin.<sup>86</sup>

L'intériorité heureuse, qu'engendre la parole, est ensuite devenue, dans *Apprendre la nuit* (1991), « lac de la rosée »<sup>87</sup>, mettant en valeur, sur ce seuil qu'est l'aube, la complicité du terrestre et du céleste, monde d'en bas et monde d'en haut, que l'on trouve aussi chez Shakespeare. Cette origine, enfin, s'est nommée « aleph » dans l'ouvrage déjà cité. « La poésie authentique – écriture paradoxale, impossible à produire en apparence, car issue en son principe de la lettre muette Aleph – est semblable à la pierre précieuse sertie selon le midrash dans la lucarne de l'arche de Noé. Elle se voue à susciter avec les mots usés de tous les jours un sens nouveau, à créer des paroles inouïes à partir de l'incrée qui se déploie en elle. »<sup>88</sup> Poésie et prose, comme l'extase et l'errance, sont complémentaires, d'où l'écriture de judans. Claude Vigée refuse tout dualisme, toute séparation, de même qu'il insiste sur le fait qu'Abel et Caïn, Jacob et Ésaü, sont frères. L'univers spirituel se crée à partir de la réalité terrestre. Le poète n'envisage pas de rupture, mais une continuité. S'il reconnaît le tragique, il n't acquiesce pas.

### *Une pensée non-sacrificielle*

Selon Hegel, nous l'avons vu, l'esprit veut la mort de la réalité sensible. Sa conception de l'évolution historique comporte la même dimension sacrificielle, puisqu'au « moyen des figures périssables, l'Esprit accomplit sa fin ultime absolue »<sup>89</sup>, et cela en s'appuyant sur les « peuples historiques »<sup>90</sup> : « À chaque époque

85 *Ibid.*, p. 281.

86 *Ibid.*, p. 280.

87 Claude Vigée, *Apprendre la nuit* (1991), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 379.

88 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph*, op. cit., p. 19.

89 G.W.F. Hegel, *La Raison dans l'histoire* (1822-1828). Traduction, introduction et notes de Kostas Papoyannou. Paris : 10/18, 1965, p. 91.

90 *Ibid.*, p. 97.

domine le peuple qui a saisi le plus haut concept de l'Esprit. »<sup>91</sup> C'est considérer l'histoire selon le tragique du pouvoir, de la conquête et de l'éclat du résultat, en omettant, ou soumettant, ce que William Blake nommait les « menus Détails »<sup>92</sup>, qu'il s'agit de recueillir dans le poème afin de les préserver, car « chaque menu Détail est saint »<sup>93</sup>. L'universel hégélien n'en a cure : « Les rêves que l'individu peut faire à son propre sujet ne donnent qu'une idée exagérée de sa propre valeur. Pourtant il est fort possible que l'individu subisse une injustice – mais cela ne concerne pas l'histoire universelle et son progrès, dont les individus ne sont que les serviteurs, les instruments. »<sup>94</sup> Nous tenons là en quelques lignes l'histoire du vingtième siècle et nous souvenons de ce morceau de bravoure de Vassili Grossman dans *Vie et destin* (1955-1959), à savoir la conversation entre Liss, haut responsable nazi, et Mostovskoi, « vieux bolchevik »<sup>95</sup>, le SS disant au communiste : « Soyez hégélien, cher maître. »<sup>96</sup> Une certaine poésie s'oppose à la philosophie idéaliste, « La Philosophie abstraite guerroyant, hostile, contre l'Imagination »<sup>97</sup>, dans les termes de William Blake. Claude Vigée me disait, dans *Mélancolie solaire* : « L'œuvre philosophique, ou même scientifique, comporte sa propre clôture. Une fois qu'on l'a pensée, elle se referme. Par contre, il faut penser la poésie sans arrêt. Et jamais à fond. »<sup>98</sup> Le poème, en somme, refuse le définitif ; il pense l'instant et le multiple, et non la totalité.

Toutefois, le tragique possède une grandeur qui fascine. Je cite souvent les mots de Yeats, expliquant son refus d'inclure les poèmes de la Première Guerre mondiale dans l'anthologie d'Oxford en 1936 :

J'éprouve une répugnance pour certains poèmes écrits dans le contexte de la Grande Guerre. [...] la souffrance passive n'est pas un thème pour la poésie. Dans toutes les grandes tragédies, celle-ci est une joie pour l'homme qui meurt ; en Grèce, le chœur tragique dansait. [...] Quand l'homme s'est retiré dans le tain à l'arrière du miroir, aucun grand événement ne devient lumineux dans son esprit [...]. Si la guerre est nécessaire, ou nécessaire à notre époque et où nous nous trouvons, il est mieux d'oublier sa souffrance comme nous oublions le désagrément de la fièvre.<sup>99</sup>

Dans cette perspective idéaliste, il est aisé de se dégager de la souffrance d'autrui en prenant la distance cathartique nécessaire, c'est-à-dire en éprouvant « pitié et crainte »<sup>100</sup> tout en s'en purgeant, c'est-à-dire « sans dommage pour nous et avec plaisir »<sup>101</sup>. Dépassant la crainte devant le sacrifice et la mort, on se grandit de

91 *Ibid.*, p. 91.

92 William Blake, *Jerusalem*, Chapter 4, Plate 91, 22, in *Complete Writings*. Edited by Geoffrey Keynes. Oxford, New York : Oxford University Press, 1989, p. 738.

93 William Blake, *Jerusalem*, Chapter 3, Plate 69, 41, in *ibid.*, p. 708.

94 G.W.F. Hegel, *La Raison dans l'histoire*, *op. cit.*, p. 98.

95 Vassili Grossman, *Vie et destin* (1955-1959 ; première publication en Occident, en 1980). Traduction d'Alexis Berelowitch et Anne Coldefy-Faucard. *Œuvres*. Édition de Tzvetan Todorov. Paris : Laffont Bouquins, 2006, p. 13.

96 *Ibid.*, p. 336.

97 William Blake, *Jerusalem*, Chapter 1, Plate 5, 58, in *Complete Writings*, *op. cit.*, p. 624.

98 Claude Vigée, *Mélancolie solaire*, *op. cit.*, p. 33.

99 W.B. Yeats, Préface à : *The Oxford Book of Modern Verse*. Oxford: Clarendon, 1936, pp. XXXIV-XXXV. Cité par Jon Silkin dans *Out of Battle : The Poetry of the Great War* (1972). Second Edition. London: Macmillan, 1998, p. 177.

100 Aristote, *La Poétique*, 1449b. Traduction et édition de J. Hardy. Paris : Belles Lettres, 1979, p. 37.

101 J. Hardy, Introduction, in *ibid.*, p. 18.

survivre en échappant à sa propre faiblesse, qu'il vaut mieux dès lors ne pas rappeler en suscitant l'empathie. Il s'opère une disjonction dans l'individu. En se déroband à la souffrance, on se déroband aussi à la vie, joie et tragédie. Hegel décrit, dans la dialectique du maître et de l'esclave, une semblable division dans la conscience, qui doit s'abstraire de la vie afin d'atteindre à la conscience de soi universelle. Le « maître »<sup>102</sup> est « la conscience indépendante pour laquelle l'être-pour-soi est essence » ; l'« esclave » est la conscience dépendante qui a pour essence la vie ou l'être pour un autre ». S'opère ensuite un renversement entre « conscience indépendante »<sup>103</sup> et « conscience servile », mais ce qu'il m'importe de souligner ici, c'est cette scission opérée par la négation et par la position hiérarchique eu égard à la subsistance et au travail. Le dessein de la « jouissance du maître »<sup>104</sup> consiste à « en finir avec la chose ». L'optique est consumériste, destructrice, complètement extérieure à l'individu. L'idéalisme dissocie absolument ce que Claude Vigée veut relier comme extase et comme errance, poème et prose, « blocs de cristaux semblables à du quartz teinté de jaune »<sup>105</sup>, enfermés dans un « calcaire, profond, homogène, uniforme, rose et doré comme la chair, lorsqu'il est exposé à la lumière du jour, mais dans sa profondeur cachée il est fait de ténèbres ». Comme pour Rilke, qu'il cite dans *L'extase et l'errance*<sup>106</sup>, l'œuvre de l'esprit est de même nature que l'œuvre de chair. Il s'établit une continuité dans l'être, qui l'unit à lui-même et aux autres sans médiation, sans négation, mais en pure jouissance qui soit épanouissement vital et non disparition de l'objet. Cette continuité répond, dans le microcosme qu'est l'individu, à celle qui régit le devenir à partir d'une origine qui ne cesse de se renouveler. Ainsi, le « Lieu Séparé »<sup>107</sup>, ou Saint, nommé dans le passage qui suit, n'est-il pas négation de la vie, mais affirmation de celle-ci dans son unité et sa multiplicité, inséparables, non opposables. L'origine ne vit que de se renouveler. C'est l'enseignement de la kabbale.

Poète, j'ai longtemps souhaité rejoindre et émouvoir les autres dans cette zone cachée de leur être où se situe le Lieu Séparé. À travers les songes, l'errance, les souvenirs, les perceptions concrètes du monde, les désirs d'objets, j'ai seulement voulu atteindre et rappeler en eux, en le touchant, en le désignant de loin, ce qui est séparé. Au moyen de la parole rythmée, qui galvanise notre pensée avec la vie dansante du corps, je me suis fait le secrétaire du Lieu Séparé – le *maḥbir-bakodesh* –, celui qui, éveillant en autrui sa lointaine mémoire, lui en permet à son tour l'approche, et l'érige en secret – vers QUI ?<sup>108</sup>

Il ne s'agit pas de se purger des émotions de pitié et de crainte, mais de les approfondir afin de les dramatiser pour chanter la vie humaine dans son ambivalence, joie et tragédie, sans développer une vision édulcorée et niaise de la joie, sans acquiescer au tragique. Le lieu de nulle part qu'édifie l'écriture n'y place pas le Moi dans une souveraineté repliée sur elle-même jusqu'à l'étiollement, mais en liaison renouvelée avec

102 G.W.F. Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*. Traduction de Jean Hyppolite. Paris : Aubier Montaigne, sans date, Tome 1, p. 161.  
« Pour soi » : « à part, séparé ».

103 *Ibid.*, p. 163.

104 *Ibid.*, p. 162.

105 Claude Vigée, *L'extase et l'errance*. Paris : Grasset, 1982, p. 12.

106 *Ibid.*, p. 27.

107 *Ibid.*, p. 13.

108 *Ibid.*, pp. 13-14.

autrui, le monde et le devenir, qui ainsi se modèle à image humaine. Ce que Kierkegaard appelait résignation s'oppose donc bien à la médiation. Au lieu de se séparer de la vie et du monde, l'esprit accepte sa condition et, ce faisant, la pénètre dans son infinie réalité, « il est réconcilié avec l'existence »<sup>109</sup>. C'est un processus tout intérieur, quasiment secret, qui se soucie peu des grandeurs se profilant dans le miroir, selon ce que suggère Yeats. Le poète, qui n'a pas besoin d'un autre comme médiation vers la chose, se passe également, afin de faire l'épreuve du monde, des « symbole, analogie, simple allégorie même »<sup>110</sup> auxquels l'esprit séparé le réduit. Il dirige son attention minutieuse vers notre humanité, examinée dans ses menus détails, dans ses aspirations, ses hésitations, ses entreprises balbutiantes, plutôt que dans l'extériorité désincarnée du résultat. Si l'on se place du point de vue du sujet agissant, on considère le commencement et le processus. L'œuvre, de ce point de vue, est un mouvement qui en suscite un autre dans l'esprit du lecteur. Elle crée effectivement ce lieu où nous nous reconnaissons mutuellement dans notre humanité, et où nous nous considérons. La transcendance, à cet égard, est intérieure, immanente. C'est le retour de la conscience sur la vie muette en nous ; elle dévoile le lieu de l'épopée, la nef oraculaire qui nous porte pour la traversée. William Blake écrivait : « Je vois le Passé, le Présent & l'Avenir existant tous à la fois / Devant moi. »<sup>111</sup> Claude Vigée prend le *nav* conversif de l'hébreu biblique comme expression de l'instant poétique. Dans le présent du commencement le passé se projette dans l'avenir et l'avenir ressuscite le passé. C'est pourquoi il est réducteur de parler d'influence. En considérant l'œuvre d'un autre, on la rappelle à la vie. L'œuvre ne se soumet pas au passé ; elle est « futur actif »<sup>112</sup>, selon les termes de Bernard Groethuysen. Ainsi le devenir se modèle-t-il. L'esprit, s'identifiant à la vie, la pénètre.

J'écris. Pourquoi ? – Je ne sais pas quand cela a commencé. Voilà très longtemps, depuis la petite enfance peut-être, que j'entends bruire sa rumeur à mes côtés. Parallèle à cette vie faite dans la défaite, le grand fleuve roule interminablement ses pépites noires en moi-même. Lorsque mes yeux s'enracinent dans cette coulée de flamme obscure et fraîche qui bourdonne au fond de la terre natale, je me sens tout à coup invulnérable, dégagé du sérieux banal et tyrannique de mes déroutes.<sup>113</sup>

Le poète « rend possible l'impossible en l'exprimant spirituellement »<sup>114</sup>. Loin de « l'œuvre pure »<sup>115</sup> qui « implique la disparition élocutoire du poète », selon les termes de Mallarmé, Claude Vigée considère le poème comme son « serviteur Germe »<sup>116</sup>. Il devient « cet Autre sans figure »<sup>117</sup> qui bondit sur l'abîme et y plonge, « pour surgir quelque jour de la noire matrice comme l'enfant à naître dont on ignore jusqu'au sexe et au nom ». Ce mouvement de naître est contagieux et se communique au lecteur, non à partir de la disparition

109 Søren Kierkegaard, *Crainte et Tremblement*, *op. cit.*, p. 92.

110 Claude Vigée, *Journal de L'Été indien*, *op. cit.*, p. 43.

111 William Blake, *Jerusalem*, Chapter 1, Plate 15, 8-9, in *Complete Writings*, *op. cit.*, p. 635.

112 Bernard Groethuysen, « De quelques aspects du temps » (1935-1936), in *Philosophie et histoire*. Édition de Bernard Dandois. Paris : Albin Michel, 1995, p. 258.

113 Claude Vigée, *Journal de L'Été indien*, *op. cit.*, p. 96.

114 Søren Kierkegaard, *Crainte et Tremblement*, *op. cit.*, p. 92.

115 Stéphane Mallarmé, « Crise de vers », in *Œuvres complètes II*, *op. cit.*, p. 211.

116 Claude Vigée, *L'extase et l'errance*, *op. cit.*, p. 43.

117 Claude Vigée, *Journal de L'Été indien*, *op. cit.*, p. 96.

du sujet derrière l'œuvre devenue autonome et risquant l'inerte souveraineté de l'idole, mais à partir de cette « aube future »<sup>118</sup> que promet le poème, par le travail incessant de la conscience, sans rupture.

Tout ce qui me voit, se regarde, dit le miroir. – Tout ce qui se voit, me regarde, dit le poète.<sup>119</sup>

- 144 -

Sous forme de jeu syntaxique s'exprime le rôle de « l'homme poétique »<sup>120</sup>, qui suscite le retour sur soi de la conscience par un mouvement de plongée dans l'informe encore dénué de parole. C'est ce souffle puisé à l'infini qui irrigue le seul vis-à-vis du reflet dans le miroir, qui ne donnerait qu'une piètre poésie lyrique, en plongeant le Moi « à travers sa propre transparence, dans la puissance qui l'a posé »<sup>121</sup>, c'est-à-dire le mouvement du devenir.

N'étant nullement théologien de formation, j'ai rejoint ainsi, presque à mon insu au début de ma quête, une intuition fondamentale de l'hébraïsme. Je me suis trouvé au confluent de la tradition biblique authentique – celle qui n'était pas encore gauchie par les enseignements des Pères de l'Église grecs et latins.<sup>122</sup>

Cette origine future dont parle Claude Vigée n'est pas figée dans le temps et dans une représentation. Nulle figure fixe qui limite le mouvement de l'esprit, mais un élan épique sans cesse reconduit à sa source, ce Lieu Séparé, cet intime (au sens du plus intérieur), que la parole poétique conduit à la lumière.

On le voit, cette poétique se heurte à une série de certitudes bien ancrées dans notre monde, la connaissance ignorant le moment originel, c'est-à-dire, selon les termes de Jules Lequier, « La liberté, condition *positive* de la connaissance. »<sup>123</sup> ; l'idéalisme platonicien et le dogme chrétien posant une origine définie, passé arrêté sur lequel toujours revenir en se dépossédant de soi-même, monde des Idées ou figure du Messie soumis au sacrifice, qui réduit l'avenir, selon les termes de T.S. Eliot à « Ce qui aurait pu être »<sup>124</sup>, l'esprit dissocié ne pouvant pénétrer son propre instant du commencement, qui implique décision et responsabilité. L'impuissance devant la fatalité est plus confortable, certes. On doit cette réflexion à Rachel Bepaloff, dans son essai *De l'Iliade* (1943) : « C'est l'*Amor fati*, et non le polythéisme, qui a fait obstacle à la foi. »<sup>125</sup> J'entends ce terme, foi, au sens de confiance dans le fait d'être vivant, « malgré tout », pour employer une expression qui revient souvent sur les lèvres de Claude Vigée. La démarche est périlleuse à double titre, face à l'inexorable du tragique, face à l'apparent sérieux de l'acquiescement au sacrifice. On retrouve l'homme de la campagne

118 Claude Vigée, « Les pas de l'oiseau dans la neige », *Danser vers l'abîme* (1991-2005), in *Jusqu'à l'aube future*, *op. cit.*, p. 412.

119 Claude Vigée, *Journal de L'Été indien*, *op. cit.*, p. 96.

120 Claude Vigée, *L'extase et l'errance*, *op. cit.*, p. 43.

121 Søren Kierkegaard, *Traité du désespoir* (1849), in *Miettes philosophiques, Le concept de l'angoisse, Traité du désespoir*, *op. cit.*, p. 352.

122 Claude Vigée, *L'extase et l'errance*, *op. cit.*, p. 43.

123 Jules Lequier, *Comment trouver, comment chercher une première vérité*, suivi de « Le murmure de Lequier » par Michel Valensi.

Préface de Claude Morali. Paris : Éditions de l'Éclat, 1985, p. 107.

124 T.S. Eliot, « Burnt Norton » (1936-1944), *Four Quartets*, in *Collected Poems 1909-1962*, *op. cit.*, p. 189.

125 Rachel Bepaloff, *De l'Iliade* (1943). Présenté par Monique Jutrin. Paris : Allia, 2004, p. 74.

dans cette réflexion ironique de Kierkegaard, – peut-être Kafka lui aura-t-il emprunté cette figure ? – : « On craint, si on devient un homme particulier existant, de devoir vivre plus oublié et abandonné qu'un homme de la campagne, et, si on quitte Hegel, de perdre même la possibilité de recevoir une lettre. Et, de fait, c'est indéniable : si l'on n'a pas d'enthousiasme éthique et religieux, il est désespérant d'être un homme particulier. »<sup>126</sup> La vie ne prend toute sa valeur que par l'exercice plénier de la force, toujours surprenante, qui nous anime et s'insurge à tout instant contre la fatalité, mais il faut puiser en soi le courage de l'affirmation, en dépit de l'accablement du tragique.

Chalifert, 23 - 30 juillet 2019.



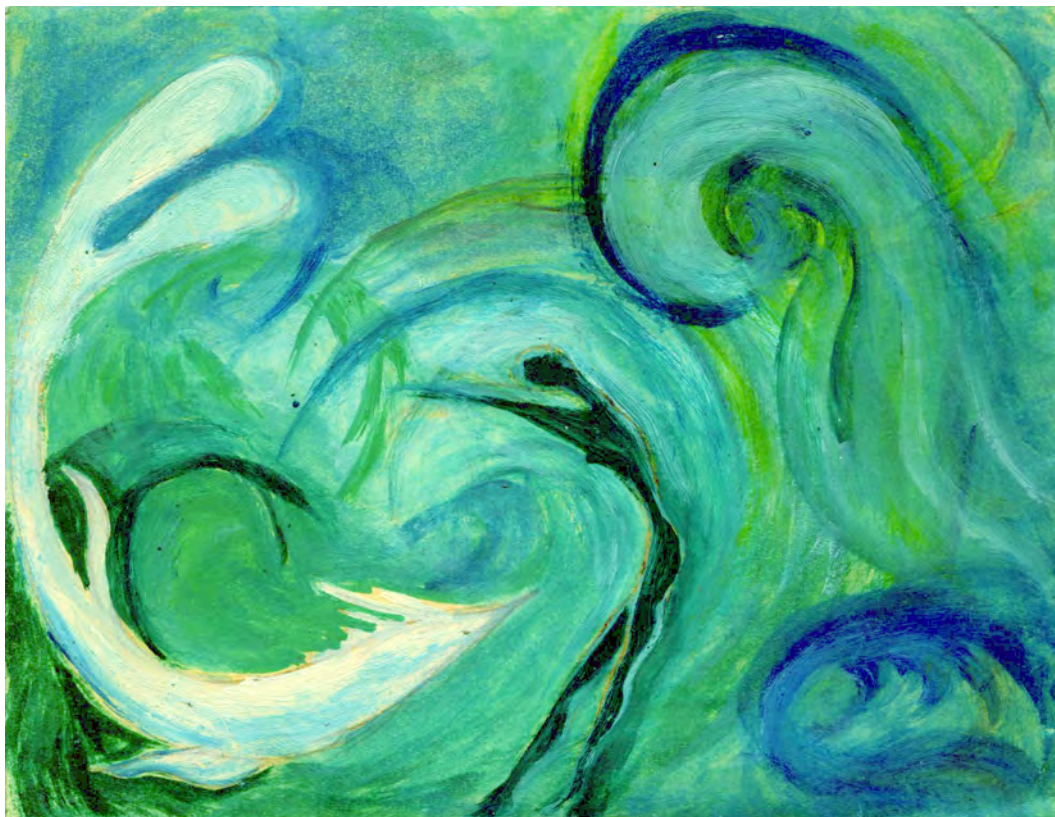
5/8 - Lago di Bracciano, 2019.

Anne Nouze, Novembre 2020.

- 145 -

Numéro 13

126 Søren Kierkegaard, *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*, *op. cit.*, p. 239.



Claudine Singer, *Dans les flots*, septembre 1968.

Nous étions amis. J'avais fait sa connaissance au début des années 60 lors d'une réception qui avait été donnée en son honneur à l'Université hébraïque de Jérusalem, Givat Ram. Il venait d'y être nommé professeur. Pour ma part, je devais partir faire mon doctorat en France. Notre amitié se noua vraiment plus tard au long des années qui suivirent mon retour. Lorsqu'il revint en France dans les années 2000, à la suite de la maladie de sa femme, je venais les voir, tous les deux, Évy et Claude, lors de mes séjours parisiens, et c'était chaque fois le bonheur des échanges amicaux.

Un jour de 2005, je leur rendais une de ces visites à mon retour d'un voyage au Portugal. Je leur faisais part des sites qui m'avaient frappée et de certaines curiosités du pays dont je revenais.

« Nous sommes arrivés un matin avec mon petit groupe dans une sorte de monastère-palais où une femme qui se présenta comme notre guide vint nous faire les honneurs du lieu. Au cours de la visite, elle nous fit entrer dans une immense bibliothèque qui nous remplit d'admiration. Beaucoup de livres anciens arboraient de magnifiques reliures et leurs tranches brillaient de propreté. L'ensemble était remarquablement tenu. "Qui prend si grand soin de cette bibliothèque?" demanda l'un des visiteurs du groupe. Notre guide sembla un peu embarrassée et après un petit moment d'hésitation, répondit : "Des chauves-souris. Oui, nous avons remarqué que c'est le moyen le plus efficace pour nous défaire de la vermine qui attaque les livres et assurer ainsi un bon entretien de la bibliothèque." Surprenant !

Pendant que je racontais ma petite anecdote, je vis le visage de Claude s'éclairer d'un grand sourire. Visiblement l'histoire lui avait plu.

Je ne songeais plus à ma petite anecdote lorsque l'année suivante, en 2006, je revins faire une visite à Claude et à Évy. Au moment de prendre congé, Claude me tend le livre qu'il venait d'écrire, *Les Portes éclairées de la nuit* : « Lisez, me dit-il, les pages 148-149, vous serez contente. »

Intriguée, je m'empresse de courir prendre mon autobus, je m'installe et j'ouvre le livre. Aux pages indiquées, je lis ce qui suit :

« Notre amie Fernande B., qui revient de Lisbonne, nous raconte : "Dans un monastère portugais isolé au fond de la campagne, je suis allée voir une merveilleuse bibliothèque ancienne, riche en volumes somptueusement reliés, datant du Moyen Âge et de l'époque classique. Dans cette bibliothèque, gardée par des moines érudits, il n'y a ni tables, ni sièges, juste les rangées d'étagères, où se côtoient les livres jusqu'au haut des voûtes obscures. Ici il n'y a pas de public, le site du monastère le rend peu accessible : on est trop loin de tout. Problème majeur : comment les moines protègent-ils les volumes et manuscrits précieux de la vermine, des insectes, de la dent des rats rongeurs du parchemin ? Leur arme principale : une légion de chauves-souris accrochées aux poutrelles des plafonds blasonnés qui tapissent la voûte de la grand'salle déserte. Elles y dorment le long du jour, pour ne se réveiller qu'à la nuit tombante. Alors, rétractant leurs petites griffes pointues, elles se laissent joyeusement tomber toutes ensemble dans le vide sépulcral du haut de leur empyrée, pour se repaître à gogo des vers du bois, des blattes, des mille-pattes couverts d'écailles

argentées, qui dévorent patiemment les vieux livres silencieux.” C’est par le biais de ce miracle quotidien que les trésors de la bibliothèque sont à la fois nettoyés et sauvés de la destruction grâce au travail pieux des chauves-souris monastiques. Elles sont les anges gardiens de la bibliothèque abbatiale. »

Aussitôt le texte lu, je me hâte de téléphoner à Claude pour le remercier d’avoir si magnifiquement rapporté ma petite anecdote.

« - Mais non, me dit-il, ne me remerciez pas, tout vient de vous.

- Sans doute, lui répondis-je; mais votre regard de poète a métamorphosé ce qui n’était qu’une simple curiosité touristique. »

Voilà. Je tenais à apporter ma toute petite pierre à l’édifice qu’est cet hommage à la mémoire du merveilleux poète que fut Claude Vigée.

Université hébraïque de Jérusalem



Cher Claude, je préfère m'adresser à vous directement, plutôt que d'évoquer un absent à la troisième personne. Je me souviens que c'est vous, l'auteur de *Mon heure sur la terre*<sup>1</sup>, qui m'aviez dit un jour que les morts restent avec nous, parmi nous, tant que nous rappelons leur souvenir.

Avant même de savoir qui vous étiez, j'avais commencé à vous *deviner* quand je découvris en 1960 dans la *N.R.F.*<sup>2</sup> votre article intitulé : « La nostalgie du sacré chez Albert Camus ». J'étais intriguée par l'identité de celui qui présentait Camus sous un exergue biblique. Et, quelques mois plus tard, dans un autre numéro de la *N.R.F.*<sup>3</sup>, vous aviez signé un « Tombeau de Jules Supervielle », où je retrouvais le verbe *éluder*, déjà utilisé à propos de Camus :

Tu fus Prince du doute et des métamorphoses  
N'en as-tu pas fini de t'éluder toi-même ?<sup>4</sup>

Et d'autant plus troublée que je venais moi-même de consacrer à Supervielle un poème intitulé « Métamorphose dernière », où je le tutoyais également :

Toi qui n'as jamais su choisir ton rivage  
Ni saisir le jour par la peau de son cou<sup>5</sup>

En 1968, j'appris que vous vous étiez établi en Israël, au moment où j'avais décidé moi-même de quitter l'Europe. Ainsi, nous avons fait partie de cette vague d'émigrants ayant choisi Israël à l'époque de la Guerre des Six Jours. Comme vous l'affirmiez : « La Guerre des Six Jours a été une plaque tournante, un pôle d'attraction grâce auquel de nombreuses vies diasporiques se sont réorientées. »<sup>6</sup> C'est alors que la lecture de *Moisson de Canaan* m'éclaira sur ce que j'éprouvais moi-même confusément. Tel un frère aîné qui m'avait précédée dans cette expérience, vous aviez trouvé le langage pour l'exprimer, et vous m'aidiez à me situer moi-même.

- 149 -

1 Paris : Galaade, 2008.

2 Hommage à Albert Camus, avril 1960.

3 Hommage à Jules Supervielle, octobre 1960.

4 Claude Vigée, « Le tombeau de Supervielle », *Canaan d'exil* (1956-1962), in *Jusqu'à l'aube future*. Poèmes 1950-2015. *Peut-être* n° 9. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 214.

5 *Le Thyrs*, janvier 1961.

6 « Manitou parmi nous », *Vision et silence dans la poétique juive*. Paris : L'Harmattan, 1999, p. 95.

Mais c'est seulement en décembre 1980 que je vous rencontrai lors de l'entretien que vous nous aviez accordé dans le cadre d'un séminaire de notre groupe de recherche sur les écrivains juifs d'Occident.<sup>7</sup> C'est alors que se confirma mon impression première : que vous étiez *un être habité par une évidence*. Impression qui se renforça au fil des années. Depuis l'enfance vous saviez qu'au-delà du *hic et nunc*, il y avait un lieu de confiance, une source où vous puisiez votre énergie : *brasier ardent, noyau de lumière*, c'est ainsi que vos poèmes le désignent.

Je n'oublie pas que parmi les contemporains poètes, vous avez été le seul à soutenir mon combat pour ressusciter la figure et l'œuvre de Benjamin Fondane. En 1996, pendant l'entretien que nous eûmes en vue de préparer le texte « Un cri devenu chant » pour le numéro spécial de la revue *Europe*<sup>8</sup>, vous m'aviez confié : « On est des conscrits de la même classe, Fondane et moi, appelés à l'existence dans une même phase. » Car jamais vous n'aviez oublié l'instant où vous apprîtes que les lois de Vichy avaient promulgué le Statut des Juifs en 1940. Et, face à l'évènement, vous aviez, Fondane et vous-même, refondé une origine et une identité.

Cette fraternité avec Fondane, vous ne l'avez jamais reniée, vous reconnaissiez l'impact de son œuvre sur la vôtre. En 1999, au colloque de Tel-Aviv, vous me dîtes : « Fondane m'a servi de *révulsif*. Il m'a empêché de céder aux modes, et m'a aidé à être vrai. »<sup>9</sup> Deux années auparavant, à Royaumont, où nous célébrâmes le centenaire de la naissance de Fondane, vous avez pris la parole pour un bel hommage : « Benjamin Fondane ou le cœur irrésigné »<sup>10</sup>. À la fin de votre exposé, vous nous avez lu le neuvain que vous aviez dédié à sa mémoire : « Pierre à feu », – cette pierre à feu incarne à vos yeux le destin et la poésie de Fondane. Car, engendrée par la violence du monde, sa parole poétique nous éclaire et nous soulève au-dessus de nous-mêmes pour un instant. Et nous vous écoutions, réunis dans un silence fraternel.

Vous lui avez rendu un dernier hommage en 2006, après l'inauguration de la place Benjamin Fondane, au Mémorial de la Shoah : « Un poète dans la tourmente ». Vous avez également inscrit le nom de Fondane dans votre propre poésie, dans ce requiem alsacien : « Les orties noires flambent dans le vent », citant en exergue deux vers de la « Préface en prose » :

Quand vous foulerez ce bouquet d'orties  
qui avait été moi dans un autre siècle<sup>11</sup>

Ainsi, vos deux voix résonnent dans ce thrène consacré au Bischwiller de votre enfance. Dans ce poème écrit à Jérusalem en 1982, retentit la colère du survivant qui épelle les noms de ses compagnons de

7 Il s'agit d'un groupe de recherche interuniversitaire créé en 1974, qui comptait des amis de Claude Vigée : Rachel Galperin, Charlotte Wardi, Lionel Cohn et moi-même.

8 Mars 1998.

9 Monique Jutrin, « En terre de connaissance », *L'Œil témoin de la parole*. Paris : Parole et Silence, 2001, p. 137.

10 *Rencontres autour de Benjamin Fondane*. Paris : Parole et Silence, 2003, pp. 101-119.

11 Benjamin Fondane, cité par Claude Vigée en exergue à *Les Orties noires flambent dans le vent*, in *Le sentier du futur, qui mène à l'origine*. Poèmes alsaciens. Édition bilingue. Cahier n° 5 de *Peut-être*. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 22.

classe exterminés à Auschwitz. L'image de l'ortie, pour vous comme pour Fondane, n'incarne pas seulement la douleur et l'irritation, mais aussi la force de vivre et de perdurer. Pour tous deux, la poésie est une parole née dans la gorge et portée par le souffle.

Un jour, je vous entendis dire : la poésie, à quoi sert-elle ? et de répondre aussitôt : elle nous apprend à vivre et à mourir. Déjà en 1937, vous écriviez :

L'horloge sonne : il fait si tard.  
Me faudra-t-il encor partir ?<sup>12</sup>

Et comment ne pas évoquer votre humour ? Le jour où je vous ai félicité pour vos 80 ans, vous m'avez répondu avec un sourire : « Il y a toujours pire ».

Vous restez parmi nous. Un de mes amis, qui ne connaissait que votre *Panier de boublon*, me confie avoir lu récemment – et avec quelle émotion – « La dernière nuit », alors qu'il vient lui-même de perdre son épouse.

Cher Claude, j'ai aimé revivre avec vous les connivences qui ont tissé notre amitié.



- 151 -

---

12 Claude Vigée, « Premier exil », *Perce-Neige* (1936-1940), Poèmes de l'enfance et de l'adolescence en Alsace, in *Peut-être* n° 10. Chalifert : *Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée*, 2019, p. 127.



Claudine Singer, *Commencement*, 1967.

Il y a de cela vingt ans, lorsque j'ai participé en 1999 à un colloque à Tel-Aviv consacré à Claude Vigée, je n'imaginai pas que cette contribution ouvrirait une nouvelle période dans ma recherche et me conduirait à la littérature de la Shoah – un sujet que j'avais toujours évité, consciemment ou non. Ma conférence cherchait à répondre à une question très précise et sans rapport apparent avec la catastrophe européenne. Comment est-il possible pour un poète juif, et pour un poète juif français en particulier, d'écrire dans sa langue d'origine alors qu'il a choisi de vivre en Israël ? Un poète exilé, comme il y en a eu tant depuis Ovide jusqu'à nos jours, reste enraciné dans sa terre et son peuple d'origine. La langue est le lien vivant qui perpétue son union avec eux et rend réalisable le rêve du retour. Mais pour le poète juif émigré en Israël, l'origine et l'exil se trouvent paradoxalement inversés : il a grandi sur une terre d'exil et c'est une langue d'exil qui donne forme à son identité profonde. Son arrivée en Israël est une rédemption, le retour à l'identité originelle de son peuple. Mais cette rédemption est *en même temps* une aliénation, puisqu'elle l'écarte irrémédiablement du milieu géographique et culturel dont il est issu. Écrire est pour lui un acte paradoxal, l'expression d'une contradiction insurmontable. Comment donc cet acte est-il possible ?

La poésie de Vigée me permettait de répondre à cette question. En lisant Vigée, j'ai découvert qu'il ne cherchait pas à supprimer la contradiction mais qu'il écrivait à l'intérieur de cette contradiction et malgré elle. Écrire n'est pas vraiment « possible », parce qu'il n'est pas possible d'être à la fois un poète juif exilé et un poète « hébreu » vivant en Israël. Mais en même temps c'est une tentative inévitable, parce qu'elle correspond à un choix existentiel. L'accès à la parole poétique passe par l'affrontement avec l'échec de la parole. Ce paradoxe, vécu de nos jours par un poète francophone en Israël, me semblait représentatif de la poésie moderne en général. On le retrouvait aussi bien chez des poètes français comme Stéphane Mallarmé ou Henri Michaux.

À ma grande surprise, Claude Vigée me téléphona quelques jours après le colloque qui lui était consacré, et me proposa de le rencontrer à son domicile. Une amitié était née entre le poète et son lecteur. Outre le charme de sa conversation, Claude me fit le plus beau cadeau qu'un écrivain peut faire à son ami : il m'offrit les exemplaires de quelques-uns de ses livres qu'il était difficile alors de trouver en Israël. Parmi ces livres se trouvait *La Lune d'hiver*, dont la lecture allait opérer sur moi un bouleversement inattendu.

Je n'avais jusqu'alors envisagé l'œuvre des poètes contemporains qu'en référence avec les tendances poétiques et théoriques postérieures aux années cinquante. La période de la guerre comme celle de l'avant-guerre restaient en dehors de mon champ de recherche, sans doute (je le reconnais aujourd'hui) parce que je craignais d'affronter une réalité difficile à supporter. Dans mes années d'étudiant, la lecture de *La Nuit* d'Élie Wiesel et celle du *Journal* de Leib Rochman avaient été pour moi une expérience quasiment traumatique. Or, en lisant *La Lune d'hiver*, j'entrais de plein pied dans l'univers de la guerre, de l'Occupation, et de la Shoah. Ce livre en effet raconte les épreuves traversées par Claude Vigée entre 1940 et 1960 : l'abandon de l'Alsace natale pendant la débâcle, les années d'étudiant réfugié à Toulouse sous le régime de Vichy, l'expérience

des rafles, de la résistance, la fuite *in extremis* avant l'arrestation, le départ pour l'Amérique en passant par l'Espagne et le Portugal, et les vingt ans d'exil aux États-Unis, avant la « montée » en Israël. Je découvrais que le problème de la parole ne commençait pas avec l'installation en Israël, ni même avec l'exil américain, mais avec les persécutions des Juifs dans la France occupée. Pendant son séjour à Toulouse, Vigée a redécouvert la Bible, dans laquelle il puisera une grande partie de son inspiration. Il a pris conscience de sa parole comme d'une parole juive. Or c'est à la même époque que les lois de Vichy interdisent aux Juifs de publier dans les revues poétiques, sous peine d'amende et d'emprisonnement. Vigée, déjà actif dans un réseau de résistance qui porte assistance aux Juifs étrangers, brave l'interdiction et continue à écrire. La question de la parole se pose donc déjà : parler, c'est affronter l'étrangeté de la condition juive vouée par l'occupant allemand et par les institutions françaises à l'exil intérieur et à la destruction. La parole poétique, comme la vie juive en général, se formule comme un acte de résistance.

À plusieurs reprises dans *La Lune d'hiver* et dans la suite de son œuvre, Vigée définit cet acte comme le résultat d'un choix, le choix de la « vie » contre la « mort ». L'impératif de la vie prend sa source dans le verset du Deutéronome (XXX, 19) où Moïse dit à Israël : « j'ai placé devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction : choisis la vie pour que tu vives, toi et ta descendance ». À l'époque de la Shoah, cette vie se comprend avant tout comme survie physique et spirituelle du peuple juif, l'affirmation de l'espérance contre la fatalité de la mort. C'est en référence à cet impératif que le jeune Claude Strauss, comme on sait, choisit de s'appeler désormais « Claude Vigée », Vigée pouvant se lire « Vie-j'ai ». Plus tard, la signification du « choix de la vie » s'élargit à une perspective éthique et métaphysique beaucoup plus vaste. La vie, c'est « notre destin de vivant », et c'est en réalisant « notre destin de vivant (...) que l'on obéit à la volonté de Dieu, pas autrement »<sup>1</sup>. L'amour et le respect de la vie, pour soi et pour les autres, devient un impératif moral et esthétique qui dirige la vie personnelle aussi bien que la création artistique et littéraire. À l'opposé, nous dit Vigée, « tout ce qui a trait à l'anéantissement doit être soigneusement évité et fui. Il ne faut surtout pas lui vouer un culte, ne jamais se laisser gagner par la nostalgie de la mort »<sup>2</sup>. Dans cet esprit, Vigée condamne la fascination pour la mort qu'on rencontre trop souvent dans la littérature occidentale.<sup>3</sup>

Ainsi, à travers l'expérience de la Shoah et de la Résistance, l'expérience poétique s'éprouve comme l'adhésion à la vie universelle présente au cœur de tout être humain et de la création tout entière. Le combat de Jacob avec l'Ange, raconté dans le livre de la Genèse (XXXII) est compris par la tradition juive comme un combat contre l'Ange de la mort. Pour Vigée, ce combat traverse toute l'histoire. Il oppose le Juif, le poète, et finalement tous les hommes aux forces de la négation qui essaient de les détruire. Et c'est pour cela que Vigée peut écrire : « Jacob et poésie ont le même destin. Être juif ou poète, c'est tout un »<sup>4</sup>.

Département de Littérature comparée, Université Bar Ilan

- 
- 1 *Le fin Murmure de la lumière*. Paris : Parole et Silence, 2009, p.188.
  - 2 *L'Extase et l'errance*. Paris : Grasset, 1982, p.108.
  - 3 Voir notamment *Les Artistes de la Faim*. Paris : Calmann-Lévy, 1960.
  - 4 *Délivrance du souffle*, « Dans le défilé ». Paris : Flammarion, 1977, p. 38.

« Ici, Claude Vigée, dans la messagerie... Je reçois vos messages au fur et à mesure. ». J'ai même téléphoné au 00331 4527 5485 le jour qui suivit sa mort, pour rétablir le contact avec mon grand ami, pour entendre sa voix, douce et mesurée, une dernière fois. À cause des restrictions dues au Covid, ce ne fut pas possible de participer à ses obsèques à Bischwiller. Sera-t-il possible d'assister au soulèvement de la *matseva* (pierre tombale) début juillet, neuf mois après sa mort ? Neuf mois, la grossesse de la mort : coutume unique aux juifs d'Alsace. L'âme a besoin de neuf mois pour renaître dans sa nouvelle existence. Heureusement, il y a d'autres moyens que de téléphoner à la messagerie pour rétablir le contact : relire ses poèmes, retravailler quelques traductions qui ne marchent pas, et, en ce moment-ci, réfléchir au privilège d'avoir été le traducteur et proche ami de ce grand poète.

Je lui téléphonais régulièrement pendant ses dernières années. Je le savais aveugle, allongé sur le dos, noble, stoïque, courageux. Chaque fois, pour un bon quart d'heure, nous échangeions des confidences, des idées, mais aussi, bien sûr, des nouvelles familiales. Toujours concerné, jusqu'à la toute dernière conversation, il me demandait comment allait ma compagne, Paula Rego, comment allaient mes enfants et petits-enfants, comment allait mon travail. J'aimais lui rappeler notre visite à Ashkelon en 1969, visite devenue mythique dans mon souvenir. Évidemment, je n'osais pas lui demander comment il allait, à quoi il pensait dans sa nuit quasi-éternelle.

Je me rappelais qu'après la mort de sa femme, Évy, il avait passé la nuit auprès d'elle à l'hôpital. J'espère qu'il trouvait consolation dans ses souvenirs d'Évy, compagne tellement aimante et aimée, qui l'a accompagné au cours de son séjour, de son *heure, sur la terre*.

Londres, 7 février 2021.

Liliane Klapisch *Bouquet 3*. Détail, pp. 85, 125, 163, 215, 247, 308.



Mes souvenirs de Claude Vigée sont intimement liés à la lumière de Jérusalem. Une lumière que peintres et poètes continuent à venir chercher, expérimenter, et peut-être même affronter dans cette cité de Sion où, depuis l'adolescence, j'effectuais des séjours réguliers, avant de m'y installer au milieu des années quatre-vingt-dix. C'est là-bas qu'au cours de l'hiver 1998, j'ai rencontré Claude Vigée. Flammarion venait de publier *Aux portes du labyrinthe. Poèmes de passage, 1939-1996*. Je ne connaissais son œuvre que de très loin ; tel poème lu dans une anthologie ; telle citation ; un article publié dans un vieux numéro de *L'Arche*, auquel mes parents s'abonnèrent dès le début des années soixante-dix ; voire une simple note, une brève évocation trouvée dans l'un de ces essais poétologiques que, bien plus tard, je me mis à lire, et où il était parfois question de sa critique d'une certaine négativité, d'un pessimisme poétique dont Claude avait en effet désigné les pièges, les périls narcissiques, dès 1960, avec ses *Artistes de la Faim* – un essai que je tiens aujourd'hui pour incontournable.

En revanche, je n'avais jamais croisé l'homme dans les rues de Jérusalem. Poussant les *Portes du Labyrinthe*, j'y découvris une polyphonie de textes où le lyrisme brut, parcouru d'incises surréalistes, des premiers poèmes, se mêlait à une mystique de la terre qui renvoyait le lecteur aux *Sionides* d'Halévi, à l'air piquant de Canaan, en passant par la *période américaine*, de laquelle émergent d'autres visions de l'exil, de l'arrachement. Un petit hebdomadaire parisien m'avait alors commandé une recension de cette anthologie, mais j'étais certain que ce *Labyrinthe* exigeait davantage. Et puis Vigée lui-même était là. Peut-être à quelques rues d'ici, pensais-je. Or ce fut effectivement le cas. Mieux : nous vivions dans deux quartiers dont les hiérosolomytains se plaisent à dire qu'ils « se donnent la main » pour ne former qu'un seul témoignage saisissant du réel israélien : Claude habitait donc à Rehavia. Atmosphère livresque. Quasi contemplative. Else Lasker-Schüler a vécu là. À quelques centaines de mètres de chez Gershom Scholem – on raconte qu'il arrivait à la poétesse berlinoise, intime de Trakl, de Franz Marc, de frapper à la porte du maître des études kabbalistiques, et de lui réclamer quelque exemplaire d'une « Bible céleste » dont elle venait d'avoir la vision, ou tel grimoire remontant aux Antiquités hébraïques (qui la fascinaient, comme ses lecteurs le savent...).

Toute une génération d'intellectuels, d'artistes, de poètes venus de Vienne, de Prague, de Berlin, était donc *montée* à Rehavia depuis le début des années vingt, et en apprenant que Claude avait choisi de s'y établir aussi, je me souviens avoir pensé qu'ainsi, la chose poétique *suivait son cours* (pour employer une expression tirée de chez Jabès) dans le quartier. J'étais, moi, plongé au cœur de l'Orient hébreu : à Nahlaot, où j'ignorais encore que j'aurais le privilège de recevoir Claude et son épouse, Évy. Nahlaot, un petit secteur plein d'arcades, de venelles, avec ses pierres roses, veinées, son souk aux épices criardes, psychédéliques, ses échoppes kurdes, syriennes, marocaines – Nahlalot est le premier quartier juif de la Jérusalem moderne, autrement dit édifié hors des murailles de la Vieille Ville où, jusqu'alors (1875), une vie hébraïque s'était toujours maintenue (à

l'exception des périodes durant lesquelles autorités chrétiennes ou musulmanes décrétaient la Cité de David *judenrein...*)

Nous étions donc quasiment *voisins*, Claude et moi.

- 158 -

Ce qui s'est alors noué entre nous m'apparaît aujourd'hui au fil d'un séquençage dont les circonstances objectives, chaque fois différentes (rencontres chez lui, chez moi, flâneries dans Nahlaot, plus rarement à Rehavia, entretiens destinés à des médias israéliens, à un essai sur Paul Celan<sup>1</sup>) laissent néanmoins toujours prédominer deux éléments, qui sont le Livre et la lumière. Celles et ceux qui ont connu Claude le savent : il y avait quelque chose que, faute de mieux, je qualifierai de *diaphane* chez lui ; sa présence, son langage étaient de ceux dont Saint-John Perse a pu dire qu'ils transmettent *le mouvement même de l'Être*. Ou pour l'exprimer encore plus simplement : Claude n'était que poésie. Comme Kafka notant qu'il n'était, et *ne voulait être* que littérature. Le premier, malgré d'évidentes réticences, étant d'ailleurs un lecteur attentif du second, comme je pus m'en rendre compte, lorsque j'osai lui soumettre certaines choses que j'avais rédigées, parfois aussi publiées, sur l'auteur du *Procès*.

Oui, mais Kafka n'avait fait que rêver de Jérusalem, s'y préparer. Or Vigée était là. Au dernier étage d'un immeuble bien réel. Dans une Jérusalem qui n'était plus seulement l'objet d'une aspiration bimillénaire, ni le nom secret d'une région de l'au-delà, mais nous drapait de sa lumière presque concrète.

Ma recension des *Portes du Labyrinthe* parut à Paris. Elle n'était pas accompagnée d'un entretien, mais j'en avais tout de même sollicité un – que Claude m'accorda d'emblée. Je pense qu'avant même d'entrer chez lui, j'étais décidé à m'installer dans son œuvre. L'anthologie publiée chez Flammarion, par laquelle j'avais rencontré ses poèmes dans une admiration d'abord teintée d'une sorte d'incrédulité (*Quoi ?* pensais-je. *J'avais vécu, j'avais lu de la poésie, réfléchi à la question du poème, à « l'exigence d'Infini qu'il soulève », pour le dire comme Celan – et pendant tout ce temps, j'avais été dans l'ignorance de l'édifice vigéen ?*) – cette anthologie, dis-je, donnait à entendre de purs éclats d'une œuvre que j'aspirais désormais à connaître jusqu'en ses moindres modulations. Quelque chose me disait qu'il s'agirait de l'aborder comme une unité paradoxalement constituée de ruptures, de temporalités divergentes, de traversées des langues et des lieux.

Claude m'y aida. *Guidance*. Privilège rare et précieux du lecteur parti à la conquête d'une œuvre dont l'auteur en personne lui confie non pas la clé, à supposer qu'il la possède lui-même, mais tel indice, telle grille. Je pense que ma lecture des *Actes du colloque de Cerisy*<sup>2</sup> constitua aussi un moment charnière dans ma découverte de son travail : cette multiplicité de regards, de voix qui tentaient de restituer quelque chose du texte vigéen – herméneutes, témoins, penseurs venus d'autres horizons que poétologique – ne fit qu'acérer ma curiosité, notamment sur la question des sources du poète, de ses influences. J'étais également sensible au fait que son parcours biographique, malgré des apparences fort peu linéaires, répondait à une sorte d'appel, ce qu'à sa manière, et dans un langage qui faisait une économie radicale de toute phraséologie figée, Claude

1 Laurent Cohen, *Paul Celan. Chroniques de l'antimonde*. Paris : Éd. Jean-Michel Place/Poésie, 2000.

2 *La Terre et le Souffle, Claude Vigée*. Actes du colloque de Cerisy (1988). Paris : Albin Michel, 1992.

confirma devant moi, au cours de nombreux dialogues, de circonstances, dont je me souviens comme autant d'expériences dialogiques...

*Souvenir de Claude autour d'une table de shabbat : la présence de mes enfants l'incite à nous parler de l'influence considérable qu'eurent sur lui les Fables de la Fontaine. Éry acquiesce, l'invite à poursuivre. Les enfants partent se coucher, et des sujets autrement moins inoffensifs affleurent. Nous reparlons de Claire Goll. J'ai lu des dizaines de choses sur l'Affaire Goll. Je sais, Claude sait, que les dires de cette femme, dont il nous décrit avec une précision vertigineuse fanfreluches et colifichets, ont mené Paul Celan aux portes de la déraison. Claude a traduit Yvan Goll, son mari. Un bon poète. Tout est si compliqué. Retour vers Rehavia, où je les raccompagne avec un ami photographe. La lumière. Je sais : cette scène se déroule en pleine nuit. Mais même celle-ci conserve quelque chose des rayons du jour à Jérusalem. Un halo. Des luisances. Soudain – Claude s'immobilise devant le square des Cerises : il a vu un chaton. Le chaton aussi l'a vu. Et pendant de longues minutes, tandis que nous nous tenons un peu en retrait, ils s'échangent je ne sais quels messages. Nous repartons vers Rehavia. Nous longeons la maison où a vécu, écrit, enseigné à des petits groupes d'étudiants, Yeshayabou Leibovitz, théologien israélien de premier plan, traduit dans d'innombrables langues, que Claude a toujours lu, sans pour autant se départir d'une méfiance affichée face à cette pensée rigoureusement théocentrique, où l'homme est prisonnier de sa finitude, des contingences, d'un monde voué à l'échec – puisque l'utopie messianique elle-même relève d'un futur permanent, d'un horizon infini qui en rend l'actualisation irréalisable, et n'a de sens profond qu'en ce qu'il réoriente perpétuellement les actions du croyant. Penseur religieux de la négativité, du pessimisme eschatologique (ni le monde, ni l'humain, ni l'Histoire, ne sauraient être rédimés), Leibovitz est à la pensée théologique ce que l'artiste de la faim, dont Claude a dénoncé très tôt la destructivité, est à la littérature. De Leibovitz, je dis qu'il ne fut pas un maître de vie. De cette phrase aussi, je me souviens très nettement. Claude la prononça à une autre occasion. Chez lui. En pleine journée – et à nouveau : la vie ; l'impératif de la vie.*

*Souvenirs de Claude en visites d'ateliers chez la jeune avant-garde de Jérusalem : peintres, sculpteurs. Claude est particulièrement sensible aux travaux d'un artiste âgé d'un peu plus de vingt ans, Dror Heymann, qui ne sculpte que des corps agonisants, des faces émaciées par la mort qui approche. Marqué à jamais par les soldats qu'il a vus tomber au combat, il répond simplement, presque à voix basse, dans un mélange d'hébreu, d'anglais et de français, aux questions que Claude lui pose. Je repense à ses vers sur la guerre, la paix – et le terrorisme aveugle, génocidaire, qui ensanglante trop souvent les rues de Jérusalem.*

*Souvenirs des entretiens sur Celan, des fragments que j'en publierai. Claude l'a croisé pour la première fois vers le milieu des années soixante. À Paris. Et puis il possède toutes sortes de choses que Celan lui a remises par la suite : tirés-à-part, dédicaces. Pour me les montrer, Claude me prie de le suivre dans sa pièce de travail. C'est ici, sur cette simple table de bois, qu'il a mis au monde des pans entiers de son œuvre. Le volet est presque entièrement baissé, mais par les interstices réguliers, la lumière nous arrive encore comme un faisceau de rayons blancs, fuselés.*

*Souvenirs d'anecdotes sur le monde de l'édition. Claude, sur Flammarion : « Ils me conservent dans un réfrigérateur dont il leur arrive parfois d'ouvrir la porte ». Souvenirs de son passage chez Grasset, et plus particulièrement de Françoise Verny, qui en fut longtemps l'une des principales responsables. « Tu es con de ne pas venir chez moi » : c'est par ces mots, me dit Claude, qu'elle inaugura un dîner au cours duquel, effectivement, il devait être question d'accueillir Claude parmi ses auteurs. Il en*

résultera deux essais d'une rare élégance, qui occupent une place centrale dans le projet vigéen : Le Parfum et la cendre, puis L'extase et l'errance.

En cette extrême fin du XXème siècle où je fis la connaissance de Claude Vigée, puis le côtoyai dans cette ville dont la superficie (*ou tout au moins celle des quartiers où il se passe constamment quelque chose : lectures, concerts, théâtre*) n'excède pas la taille d'un grand village, mais qui n'en cristallise pas moins l'attention du ciel et de la terre – un étrange constat vint s'imposer à moi :

- d'une part, la poésie – l'acte de poétiser – est une tradition à Jérusalem. Elle s'enracine dans la langue du psalmiste<sup>3</sup>, du côté de la Sulamite, à travers les énigmes, les aphorismes et les sentences de Salomon que tous les « fils de l'Orient », dit la Bible, venaient entendre à Jérusalem ;

- d'autre part – comme je l'ai déjà mentionné, il me semblait que toute la poésie de Claude était tendue, *dès l'origine*, vers Jérusalem, quels qu'en soient les détours, les reculs et les exils par lesquels il lui avait fallu passer.

Or je ne pouvais m'empêcher de constater qu'en Israël, Claude n'était pas lu. Et Jérusalem ne faisait guère exception. Pas – ou très peu – lu –, donc. Jamais vraiment traduit – si ce n'est une poignée de poèmes dans quelques anthologies mal diffusées –, ni présent lors des principales, et pourtant nombreuses, manifestations poétiques, lors des festivals – sans oublier les revues d'excellente tenue, la poésie qui se publie dans les suppléments du weekend des grands journaux, ou leurs cahiers littéraires.

Claude n'était nulle part.

Le vivait-il comme un exil métaphysique ? *Un exil à la maison* ? Une rupture entre le corps et la langue ? Je l'ignore. La vérité, c'est que nous n'en parlions pas. Et si nous n'en parlions pas, c'est peut-être parce qu'aux yeux de Claude, ça ne comptait pas. Ou pas vraiment alors. Je notai toutefois que ceux qu'on nommait parfois avec affection *les Strasbourgeois* (même s'ils comptaient aussi des Parisiens) étaient parfaitement conscients de l'importance d'une œuvre qu'ils avaient découverte en France. Hommes, femmes, pour la plupart universitaires, montés en Israël dans le sillage des événements (en apparence si différents) liés à la Guerre des Six Jours, puis à mai 68, dont les effets furent ressentis à l'échelle de toutes les universités françaises – ces *Strasbourgeois* se préoccupaient surtout de philosophie, d'Histoire, de psychanalyse : André Neher, son épouse Renée, Théodore Dreyfus, Éliane Amado Levy-Valensi, Benjamin Gross, Léon Askenazy, d'autres, parmi lesquels on peut avancer sans risque que Claude fut l'*élément poétisant*, celui dont le parcours – dominé par l'idée du Retour – ressemblait tant aux leurs, mais qui en exprimait l'essence dans une langue n'ayant aucune espèce de rapport avec celle de l'Université – y compris à travers ses essais, ou même quand la tentation théorique (sur le sens du *judan*, par exemple) semble affleurer.

<sup>3</sup> Laurent Cohen, *Le roi David. Une biographie mystique*, suivi de *David, poète parfait*, dialogue avec Élie Wiesel. Paris : Le Seuil, 2000.

Outre ce petit groupe d'intellectuels, Claude était donc un parfait inconnu en Israël. Je savais qu'il y avait enseigné dans les années soixante-dix, peut-être même plus tard encore, mais de cela non plus, je n'eus jamais l'occasion de m'entretenir avec lui. C'est alors que parut *Mon heure sur la terre. Poésies complètes, 1936-2008*. Je suis quasiment sûr que Claude se trouvait déjà à Paris. Je ne sais plus la raison exacte qui le poussa à revenir passer quelque temps en France – il me semble juste que des questions de santé, celle d'Évy en l'occurrence, la compagne spirituelle de chaque instant, n'y sont pas étrangères.

Je pense que dans l'histoire de la réception de l'œuvre vigéenne, la publication de ce volume trace une véritable ligne de partage. Tout d'abord parce qu'une partie considérable des recueils sortis entre le milieu des années soixante et la fin des années quatre-vingts (parmi lesquels des œuvres telles que *Moisson de Canaan*, le grandiose *Soleil sous la mer* ou, plus tardivement encore, *Pâque de la parole*, *La Faille du regard...*) était devenue introuvable. Une nouvelle génération de lecteurs français, de critiques, se voyait ainsi offrir des décennies de création poétique, et Claude lui-même, lorsque nous reprîmes contact, après une assez longue période au cours de laquelle mes propres séjours à l'étranger avaient rendu nos échanges moins réguliers – Claude lui-même me sembla surpris par l'intérêt soudain que *Mon heure sur la terre* (qui allait être récompensé du prix Goncourt de la poésie) suscitait auprès d'un public souvent jeune, et qui ne maîtrisait pas forcément notions et arrière-plans thématiques à partir desquels la poésie de Claude avait pris corps.

Je décidai alors que ce livre, l'enthousiasme qu'il suscitait en France et, pour tout dire, l'événement poétique que sa parution constituait, m'étaient une parfaite opportunité d'écrire une première étude... *en hébreu* sur le travail de Claude. Il me paraissait également essentiel d'essayer de m'y pencher sur les raisons pour lesquelles, jusqu'alors, Claude n'avait jamais été traduit, dans ce pays où il avait pourtant choisi d'écrire. Était-ce la conséquence du paradoxe linguistique où il se trouvait (vivant en Israël, Claude n'a jamais écrit en hébreu) ? Était-il « trop français » ? Ou peut-être même « trop juif » (comme on a pu le dire d'Albert Cohen, d'Élie Wiesel, de Martin Buber) pour un public israélien dont certaines franges manifestaient un désir d'affranchissement, voire un désintérêt total, vis-à-vis du passé diasporique<sup>4</sup> ? Ce qui était certain, c'est que les lecteurs français, eux, réservaient à *Mon heure sur la terre* un accueil exceptionnellement chaleureux.

J'écrivais alors depuis plusieurs années pour le grand magazine culturel *Eretz Acheret*<sup>5</sup>, et c'est dans ses pages que je publiai alors un long texte articulant les principales tranches biographiques du poète aux grandes périodes qui me semblaient, depuis la publication de *La lutte avec l'ange* (1950), caractériser son travail. Outre la relecture d'une grande partie de l'œuvre vigéenne, vers laquelle l'écriture de ce texte m'offrait l'opportunité de revenir en profondeur, nous réalismes plusieurs entretiens par téléphone. J'en conserve un souvenir très net. Mes questions pouvaient se concentrer sur un point spécifique, ou au contraire mettre en perspective des pans de l'œuvre séparés par les années, mais qui, souvent, paraissaient se répondre, et procéder ainsi d'une architecture souterraine, dont une analyse rigoureuse permettrait de discerner les contours.

4 Sur cette question et le renouveau d'intérêt pour les études hébraïques dans les milieux artistiques et universitaires, je me permets de renvoyer à mon étude : Laurent Cohen, « Notes sur le retour à la bibliothèque juive », *Les Temps Modernes* 2008/5 (n° 651), pp. 106 à 133. On peut également consulter ce texte ici : <https://www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2008-5-page-106.htm>

5 [https://he.wikipedia.org/wiki/%D7%90%D7%A8%D7%A5\\_%D7%90%D7%97%D7%A8%D7%AA](https://he.wikipedia.org/wiki/%D7%90%D7%A8%D7%A5_%D7%90%D7%97%D7%A8%D7%AA)

Je n'ai pas non plus oublié les noms qui ponctuèrent ces échanges préparatoires. Auteurs que Claude avait aimés, traduits, connus ou commentés. Celan, Rilke. David. Kafka, bien sûr. Saint-John Perse et ses *chants de mer*. Scholem, Buber. Agnon, prix Nobel de littérature 1966. William Carlos Williams – et puisqu'il est question de ce dernier, j'en profite pour formuler un regret : celui de n'avoir jamais interrogé Claude sur ses rapports avec le mouvement Objectiviste, l'un des plus étranges, des plus radicaux aussi, de la modernité poétique, et dont Williams avait été sinon l'architecte, du moins l'un des soutiens majeurs.

Ces entretiens furent les derniers que j'ai menés avec Claude. Mon article parut.<sup>6</sup> Je fus heureux, ému, des échos, des réactions, nombreuses, qu'il suscita en Israël, mais je dois dire que c'est la joie de Claude, auquel le magazine parvint à Paris dès parution, qui me toucha le plus profondément. Joie tardive, d'autant plus vive, de poser son regard sur des extraits de ses poèmes, sur les titres de ses livres, sur le nom de Bischwiller, *sur son propre nom* – tous retranscrits dans l'alphabet carré, immémorial.

Le séjour prolongé de Claude à Paris. L'omniprésence du deuil d'Évy. L'enfermement, ses rejaillissements sur la dernière écriture de Claude. Mes voyages entre Israël et divers pays où je demeurais chaque fois un certain temps. Les travaux de traduction que j'y effectuais, les publications, sans oublier les divers projets musicaux, les concerts – c'est tout cela, me semble-t-il, qui fit que je n'eus jamais plus l'occasion de revoir le poète. Il y eut bien une rencontre qui aurait dû se dérouler à Paris, un samedi après-midi, dans l'appartement situé non loin de la Maison de la Radio, me semble-t-il, où Claude vivait alors. À la dernière minute, néanmoins, cette rencontre ne put avoir lieu. Depuis, et plus encore depuis son décès, je me suis souvent plu à penser que notre relation s'enracinait trop en profondeur dans le sol de Jérusalem, pour que quelque force ne nous empêche de nous voir ailleurs.

*Peut-être.* Le nom de la revue qui m'a offert de revenir pour un instant dans la Jérusalem de la toute fin des années quatre-vingt-dix où j'ai connu Claude, d'en restituer certaines images – ce nom, dis-je, me semble étroitement, mystiquement lié à celui de *Vigée*, que le poète s'était choisi, on le sait, alors même qu'il basculait dans la clandestinité et la Résistance. C'est en effet dans un des volumes du *Zohar*, véritable bible de la littérature kabbalistique, que Claude avait lu ce nom. *Peut-être* : il y figurait comme l'un des Noms de Dieu. Dans la perspective que développe la pensée hassidique, dont Claude resta toute sa vie un lecteur passionné –, Dieu se révèle donc comme cette force apte à faire de l'humain, simple automate biologique, un *étant* ; le Nom de Dieu est donc celui de ce *possible*, qui est aussi *promesse* ; ce Nom signifie mouvement, il est un *aller-à-la-vraie*, celle de l'esprit qu'à travers sa poésie, précisément, Claude, dès l'origine, voulut approcher. En venant au monde, déclare encore Rabbi Na'hman de Bratslav, figure emblématique du premier hassidisme beshtien, l'homme et la femme *s'apprêtent à être*. Ce sont des *peuvent-être*.

Par l'action subversive, armée ou écrite, le poète annonce pour sa part : *Vie j'ai. Existence je possède.* « Et tu choisiras la vie, afin que tu vives, toi et ta descendance » (Deut., 30, 19) – commandement auquel tout, chez Claude, témoigne d'un désir ardent de fidélité.

6 Laurent Cohen, « Claude Vigée. Une double révélation » (en hébreu), *Eretz Acheret*, 46.

Il me reste sans doute à exprimer un dernier regret. Compositeur, j'ai en effet souvent conçu des pièces purement instrumentales à partir de cycles poétiques ou, plus rarement, d'œuvres en prose. Parmi celles et ceux qui ont fondé mon travail musical, au cours de ces dernières années – des auteurs aussi différents que Paul Celan, Yonathan Ratosh, Dalia Ravikovitch,<sup>7</sup> Leonard Cohen,<sup>8</sup> et, aujourd'hui, j'estime avoir manqué une expérience essentielle : celle qui aurait pu me permettre de travailler – *dans Jérusalem, dans la proximité immédiate de Claude* – sur la base d'un choix de ses textes, que nous aurions même pu établir ensemble.

Claude n'est plus à nos côtés, mais à l'intérieur, au tréfonds de ses livres et des cœurs. Que l'Université lui accorde une attention grandissante doit bien entendu nous réjouir. Il est également raisonnable de penser que de plus en plus de doctorats, travaux érudits, exégèses et biographies s'écritont. Il serait dommage, pourtant, d'oublier les arts. Proche des peintres, Claude le fut aussi des musiciens. Et pour le compositeur que je suis, comme pour les sculpteurs, pour les photographes appelés à rencontrer son œuvre, celle-ci se déploie désormais tel un champ ouvert, gorgé d'images, de motifs, d'éclats de cette *lumière enfouie*, originelle, dont nous parlent les textes anciens, et qui n'attendent plus que l'on s'en empare.



---

7 Ensemble Meitar. *Poèmes de Yonathan Ratosh, Dalia Ravikovitch et Meïr Goldberg lus par Samy Birnbach*. Tel-Aviv : NaNa Disc, 2017.

8 Ensemble Odradek, *Cantique des cantiques. Songes de Leonard Cohen, poèmes lus par Zéno Bianu*. Tarbes/Paris. Éd. de L'Improbable, 2019.



Claude Vigée, par Guy Braun. Monotype.

J'ai découvert Claude Vigée au sein des colloques des intellectuels juifs de langue française dans une recherche sur Emmanuel Levinas.<sup>1</sup> Dès 1959, il proposait d'être le messager entre les voix juives de Paris et de New York. Mais rejoignait Jérusalem dès l'année suivante. Puis je l'ai lu comme l'autre de Benjamin Fondane.<sup>2</sup> Dans la préface au catalogue de l'exposition Fondane au Mémorial de la Shoah à Paris, en 2009,<sup>3</sup> il disait sa « fraternité d'âme » avec le poète qu'il présentait comme celui qui a osé déchiffrer « notre épreuve ». Il l'avait découvert dans les années cinquante,<sup>4</sup> dans la phase de gestation de ses premiers grands essais critiques. Après-guerre, André Néher<sup>5</sup> était le seul intellectuel juif de langue française à briser le silence autour de Fondane. Le visage de la Préface en prose était tombé dans l'oubli. La tournure dramatique de ses essais annonçant la catastrophe n'était plus de mise. Après la guerre, il fallait la surmonter. Pourtant les premiers colloques dans leur ensemble s'inscrivaient dans un moment philosophique existentiel qui ne se résumait pas à l'existentialisme sartrien : il avait commencé dans les années trente avec Chestov et Fondane, mais aussi Wahl et Marcel, autour de la lecture philosophique de Kierkegaard ou des transferts culturels de la phénoménologie.

Revenir sur ces moments initiaux, se demander comment il s'intègre au sein des premiers colloques des intellectuels juifs de langue française vise à historiciser la quête métaphysique et poétique de Claude Vigée. J'inscrirai ses premières interventions dans la dynamique générale des colloques avant de cerner sa singularité de poète en proie au tragique de l'histoire.

*Vigée dans les premiers colloques des intellectuels juifs de langue française (1957-1975).*

Dans cette première partie nous voudrions dégager la place de Claude Vigée dans les premiers colloques des intellectuels juifs de langue française.<sup>6</sup> Le premier colloque se tint en 1957 à Versailles sous

1 Margaret Teboul, *Itinéraire d'un intellectuel singulier ; Emmanuel Levinas de 1906 au début des années 1960*, DEA sous la direction de Jean-François Sirinelli, Université de Lille III, 1996.

2 Margaret Teboul, « Benjamin Fondane et Claude Vigée, lecteurs de Charles Baudelaire », *Benjamin Fondane et Claude Vigée. Le questionnement des origines*, Édition et avant-propos d'Anne Mounic, introduction de Monique Jutrin. Paris : Honoré Champion, 2014, pp. 161-180.

3 « Benjamin Fondane, un poète dans la tourmente », *Benjamin Fondane, Poète, essayiste, cinéaste et philosophe. Roumanie, Paris, Auschwitz, 1898-1944*. Paris : Non lieu et Mémorial de la Shoah, 2009.

4 *La Terre et le souffle : rencontre autour de Claude Vigée* / Colloque de Cerisy, 22-29 août 1988, sous la direction d'Hélène Péras et Michèle Finck. Paris : A. Michel, 1992.

5 « Rencontres avec Benjamin Fondane. André Néher et Benjamin Fondane. Un témoignage de Rina Neher », *Bulletin de la Société Benjamin Fondane*, n° 2, 1994.

6 Voir Perrine Simon-Nahum, « "Penser le judaïsme". Retour sur les Colloques des intellectuels juifs de langue française (1957-2000) », *Archives Juives* 38/1 (2005), p. 79-106; Sandrine Szwarc, *Les intellectuels juifs de 1945 à nos jours*. Lormont : Éditions le

les auspices du Congrès juif mondial. Il réunissait des hommes qui partageaient l'expérience d'avoir survécu à la destruction des juifs d'Europe, dans un stalag comme prisonnier ou réfugié en zone sud, ou bien même exilés, tous traumatisés par la perte de proches. Pour Vladimir Jankélévitch, « Auschwitz est la raison fondamentale, invisible de notre présence ici »<sup>7</sup>. Le retour à la vie s'accompagnait d'interrogations sur le fait même d'être juif. L'histoire passée était scrutée en vue de l'a-venir. L'idée de ces rencontres avait germé pendant la guerre dans la tête d'Edmond Fleg et de Léon Algazi, au sein des groupes d'études clandestins du judaïsme.<sup>8</sup> Après la Libération, s'était constituée, de manière informelle, une école de pensée juive de Paris,<sup>9</sup> autour de Léon Askénazi,<sup>10</sup> enseignant à l'école d'Orsay,<sup>11</sup> André Néher, rabbin depuis 1945, entré à l'université de Strasbourg et Emmanuel Levinas, spécialiste de phénoménologie, directeur de l'E.N.I.O. et « talmudiste du dimanche ». Les colloques ne se comprennent guère hors ces ambitions éducatives et intellectuelles. Si l'histoire (conférence inaugurale d'Edmond Fleg) ou le rapport à Israël (conférence de Saül Lewin) occupaient une place décisive, la philosophie, reine des disciplines en France, servait de cadre légitime aux interrogations sur la « conscience juive », « l'existence juive », les thèmes des premiers colloques. Surcroît de conscience pour Vladimir Jankélévitch, le judaïsme était identifié à l'éthique par Levinas alors que d'autres ancraient sa vocation universelle dans une histoire singulière. Éveiller l'intérêt des intellectuels pour le judaïsme, une des prétentions des colloques, passait par des leçons bibliques et talmudiques impliquant retour à l'hébreu et au midrash, « la catégorie juive de l'interprétation (visant) à la fois l'intelligibilité du texte et la novation de sens »<sup>12</sup>. Ritualisées, reliées à l'actualité, elles étaient systématiquement débattues. La dynamique d'ensemble des colloques oscillait entre recentrement et ouverture, politique en particulier. La guerre des six jours a ponctué leur histoire, provoquant le départ de ses membres fondateurs – André Néher, Léon Askénazi, Éliane Amado-Lévy-Valensis. Certains d'entre eux ont fait une lecture messianique de l'événement.

Claude Vigée s'inscrit en pointillés dans cette histoire ; il partage en partie l'expérience et les interrogations des participants aux colloques. Originaire d'Alsace comme André Néher dans une terre au cœur des conflits qui ont déchiré l'Europe, né en 1921, au sortir de la grande guerre, Claude Vigée associe son appartenance juive et alsacienne. Dans son récit des origines, il insiste sur son instruction religieuse

---

Bord de l'eau, 2013; Sophie Nordmann, « Le renouveau de la pensée juive en France après 1945 : l'École juive de Paris », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 124 | 2017, mis en ligne le 04 juillet 2017, consulté le 05 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1662> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1662>

7 Sources, Recueil. Paris : Le Seuil, 1984, p. 105.

8 Dans *La Thora dans la cité. L'émergence d'un nouveau judaïsme religieux après la Seconde Guerre mondiale*. Lormont : Le Bord de l'Eau, 2013, Johanna Lehr traite des groupes constitués dans les camps agricoles des Éclaireurs israélites de France, notamment autour de Robert Gamzon, de Jacob Gordin, d'Edmond Fleg ; elle cite aussi le Petit Séminaire Israélite de Limoges autour d'Abraham Deutsch, de Benno Gross, de Théo Klein.

9 Schmuël Trigano (éd), *L'École de pensée juive de Paris, Pardès*, n° 23, Paris, 1997.

10 Léon Askénazi, *La parole et l'écrit, I. Penser la tradition juive aujourd'hui*, textes réunis et présentés par Marcel Goldman. Paris : A. Michel, (Présences du judaïsme), 1999.

11 Claude Nataf, « Le judaïsme religieux au lendemain de la Libération : rénovation ou retour au passé ? », *Archives juives* 5/1 (2000), pp. 71-104.

12 David Banon, « La lecture juive – une approche patiente », *Pardès*, 2002/1 (N°32-33).

rudimentaire, le mutisme qu'impose l'école à l'égard de sa langue maternelle – le judéo-alsacien. Il se pense en retrait de son milieu, moins désarmé que ses proches par les retournements de l'histoire dès les années trente. Réfugié à Caen au début de la guerre pour poursuivre des études de médecine, il finit par rejoindre Toulouse où il s'engage dans la résistance juive.<sup>13</sup> Là il fréquente un « cercle d'études juives [...] d'un haut niveau spirituel »<sup>14</sup>, animé par Paul Roitmann et David Knout, formé sur la base d'une volonté de rester juifs. Le diariste a conservé les traces de ces années : notes sur des conférences sur les penseurs Maïmonide, Ibn Gabirol et l'historien Flavius Josèphe, souvenirs d'offices. Il lit plus souvent la Bible, Job et Isaïe. « Au sein de la destruction, devant la perte imminente, il importait d'œuvrer en faveur d'une inconcevable naissance. »<sup>15</sup> Une forte similitude existe avec les écrits autobiographiques de Néher.<sup>16</sup> Vigée, finit par s'exiler<sup>17</sup> aux États-Unis, en suivant en 1942 la filière directe de Lisbonne à New-York, tandis que périssent dans les camps quarante-trois membres de sa famille. À l'inverse de Jean Wahl, Vigée demeure aux États-Unis où il finit par enseigner à l'université de Brandeis. Mais il ne s'assimile guère. Critique à l'égard de sa terre d'adoption,<sup>18</sup> il souligne la qualité des échanges et des contributions lors du second colloque des intellectuels juifs de langue française. Puis il bifurque et parvient à émigrer en Israël, en septembre 1960. Après 1967 il retrouve en Israël des cénacles animés par des intellectuels juifs de langue française : Manitou – il témoigne sur son enseignement, André Néher. Il fréquentait déjà le cercle biblique animé par André Chouraqui.

Dans les premiers colloques auxquels il participe en 1959 et en 1963, Vigée se contente de participer aux discussions qui suivent les interventions. Sa première leçon biblique date du sixième colloque (1964) « Le bélier d'Abraham. Essai sur l'autodestruction »<sup>19</sup>. Ensuite il donne trois exposés sur « Les rapports

13 Il rejoint l'Armée Juive, justement créée dans la ville par Polonski et animée par David Knout et sa femme, tous deux sionistes. L'objectif est de combattre l'ennemi en France et contribuer à l'édification d'un état juif en Palestine. Vigée participe à des missions d'information et de liaison entre les centres juifs du midi.

14 Amy Latour, *La Résistance juive en France*. Paris : Stock, 1970, p. 93.

15 *La Lune d'Hiver. Récit, journal, essai* (1970). Paris : Honoré Champion, 2002, p. 69.

16 André Néher, *L'existence juive. Solitudes et affrontements*. Paris, Le Seuil 1962. *Victor Malka interroge André Neher. Le Dur bonheur d'être juif*, Paris, Ceinturion, 1978.

17 Anne-Marie Duranton-Crabol, « Les intellectuels français en exil aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale : aller et retour », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 60, 2000 et Emmanuelle Loyer, *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil, 1940-194*. Paris : Grasset, 2005.

18 « C'était correct, étrié, un peu pauvre et ennuyeux ». Par ces mots, Vigée décrit l'enseignement dispensé sur le judaïsme dans l'université Brandeis située en Nouvelle Angleterre. « Manitou parmi nous », *Pardès*, n° 23, 1997, p. 190. De la sorte, il critique les sciences du judaïsme, nées en Allemagne, dans lesquelles prévalent histoire et philologie comme Levinas dans *Difficile liberté* (1963).

19 *Tentations et actions de la conscience juive. Données et débats, 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> colloque des intellectuels juifs de langue française* organisés par la section française du Congrès juif mondial (Paris, 11-12 octobre 1964, 9-10 octobre 1966). Textes introduits, présentés et revus par Eliane Amado Lévy-Valensi et Jean Halpérin. Paris : PUF, 1971.

entre l'homme et la femme chez Baudelaire »<sup>20</sup> le 16 octobre 1972, « Kippour de guerre à Jérusalem »<sup>21</sup> le 10 novembre 1975, puis dix ans plus tard « Images et paroles dans l'esthétique juive »<sup>22</sup>.

Nous nous arrêtons sur le second colloque au cours duquel Emmanuel Levinas entre dans le vif des interrogations, suscitant de nombreuses réactions, dans sa leçon sur Franz Rosenzweig.<sup>23</sup> Centré sur le retour du philosophe au judaïsme alors qu'il était sur le point de se convertir au protestantisme en 1913, l'exposé dévoile les arcanes de *L'Étoile de la rédemption* – ce livre composé pendant la grande guerre, sur des cartes envoyées à sa famille du front, des Balkans. La préface s'ouvre par une méditation sur la mort qui touche les personnes singulières, victimes des violences de l'histoire. Rosenzweig vise particulièrement la philosophie hégélienne de l'histoire qui cherche à rendre le réel rationnel, à le ramener à une totalité, sans tenir compte des singularités. *L'Étoile de la rédemption* pense le judaïsme hors de l'histoire, vivant dans un temps cyclique, rituel, porteur de rédemption, tout en conservant la structure métaphysique classique, organisée en fonction de Dieu, l'homme et le monde. Mais deux voies d'accès à l'être sont tracées : la juive et la chrétienne.

La discussion s'engage sur la place des juifs dans l'histoire, le temps juif, messianique, sans vraiment tenir compte des changements introduits au XX<sup>e</sup> siècle par la shoah et la création de l'État d'Israël. Jean Wahl discute de la prétention du judaïsme à vouloir exister hors de l'histoire même s'il y voit une aspiration universelle : « Il n'y a de vérité que si on dit 'non' à l'histoire »<sup>24</sup>. Lui qui vivait hors de l'histoire, a comme été saisi par elle, à partir de 1940. Vigée refuse en bloc une des thèses centrales de *L'Étoile*, celles des deux voies d'accès à l'être, la chrétienne et la juive. En effet la manifestation de l'être a lieu dans le temps. Il isole une conception chrétienne du temps, dissociant « le vrai temps à venir et ce sale temps de l'histoire où on tue » ; il ramène ce dualisme à son origine, la dissociation chez les Grecs de l'être et du paraître, de l'essence et de l'apparence. Pour les chrétiens le royaume n'est donc pas de ce temps, de ce monde.

La conception juive du temps, c'est que le temps de la manifestation est toujours maintenant [...] donc le temps est toujours réel pour nous. Il est profane. Il n'y a pas deux temps qui se suivent. Ceci est profondément non juif, cette conception chrétienne qui distingue le vrai temps à venir et ce sale temps de l'histoire où on tue. L'Éternité est dans le temps. [...] Et parce que nous avons cette intuition-là, nous vivons le temps en même temps que l'histoire.<sup>25</sup>

20 *L'Autre dans la conscience juive : le sacré et le couple. Données et débats des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> Colloques d'intellectuels juifs de langue française, organisés par la Section française du Congrès juif mondial.* Textes introduits, présentés et revus par Jean Halpérin et Georges Lévitte. Paris : PUF, 1973.

21 *La Conscience juive face à la guerre. Données et débats du XVI<sup>e</sup> colloque des intellectuels juifs de langue française.* Textes introduits, présentés et revus par Jean Halpérin et Georges Lévitte. Paris : PUF, 1976.

22 *Idoles : données et débats. Actes du XXIV<sup>e</sup> Colloque des intellectuels juifs de langue française,* [Paris, 28-30 janvier 1984]. Textes présentés par Jean Halpérin et Georges Lévitte. Paris : Denoël, 1985.

23 Repris dans *Difficile Liberté, op. cit.*

24 *La conscience juive. Données et débats.* Textes des trois premiers Colloques d'Intellectuels Juifs de Langue Française organisés par la Section Française du Congrès Juif Mondial, présentés et revus par É. Amado Lévy-Valensi et J. Halpérin. Paris : PUF, p. 138.

25 *Ibidem*, p. 145.

En songeant sans doute à la guerre, à ce « moment de sa vie intérieure »<sup>26</sup> qui l'avait fait passer de l'indignation devant le sort subi au fait d'avoir prise sur l'histoire, Vigée affirme avec force que dans le judaïsme, c'est avec l'histoire que l'homme touche à son essence. « L'Éternité est dans le temps », dit-il aussi. En dépit de son imprécision, d'autres participants comme Jean Starobinski approuvent cette conception du temps juif. Éliane Amado Lévy-Valensi apporte quelques éclaircissements. Deux conceptions de l'histoire et même deux histoires s'affrontent. « L'histoire que nous récusons, c'est l'histoire de la fatalité, d'un déterminisme dont le sens n'est pas rattaché à l'action humaine. Mais il y a une histoire d'accomplissement qui est une création, une nouveauté, un temps bergsonien [...] qui est le messianisme lui-même. »<sup>27</sup> Elle interprète le messianisme comme une durée créatrice, au sens bergsonien du terme, qu'elle oppose à un temps clos, source de déterminisme pour l'homme. Pour défendre Rosenzweig, reprenant une représentation largement partagée depuis le second exil,<sup>28</sup> Levinas avance que les juifs engagés dans l'histoire conservent à son égard une certaine extériorité qui leur permet de la juger. Avec le judaïsme la totalité se brise et de nouveaux rapports interviennent entre Dieu, l'homme et le monde. Dans les années trente, Fondane inaugurerait une critique de la philosophie hégélienne de l'histoire et anticipait sur certaines de ces réflexions : ce sont les hommes qui jugent l'histoire et non l'inverse. Il cherchait à faire entrer dans la philosophie les cris des souffrances des individus victimes de l'histoire, néantisés, sans introduire la notion de totalité. De la sorte il contribuait à la naissance des philosophies existentielles à laquelle la thèse d'André Néher sur *Amos et le prophétisme*<sup>29</sup>, soutenue en 1947 et publiée en 1950, se rattache.

En effet dans ce livre, le prophétisme est appréhendé dans une approche historique rigoureuse des sources juives, mais les prophètes présents au temps de la royauté sont aussi des existants qui adressent des suppliques à Dieu qui leur répond ; et eux-mêmes véhiculent la parole de Dieu aux autres hommes. Dans une autre discussion, Claude Vigée louait ce livre et notait que Néher « re-décrit de l'intérieur » ce qui arrive aux fondateurs et aux créateurs constants du judaïsme », autrement dit reconstitue leur cheminement existentiel. Il en déduisait la nécessité de « remonter aux sources comme réminiscence de ce qui vous est arrivé à vous-même, et de ce à quoi il faut s'attendre, de ce que à quoi n'importe quel homme maintenant doit s'attendre ». Réfléchissant sur les conditions d'une réelle transmission du judaïsme qui lui a fait défaut, Vigée insistait sur le fait de coïncider avec les sources, d'actualiser l'expérience des prophètes, de la faire sienne. Ici le mot réminiscence n'a pas le sens d'un souvenir, d'une connaissance acquise dans une vie antérieure, quand l'âme, qui vivait dans le monde supra-sensible des essences, contemplait les Idées. La philosophie occidentale, les philosophies de l'histoire déterministes ne pensent ni l'imprévisible, ni l'accidentel si caractéristiques de l'existence. Aussi la Bible intervient comme un réservoir d'expériences à partir duquel les hommes peuvent déchiffrer leur propre existence. Désorienté par le cours de l'histoire, lui-même a puisé à la source biblique<sup>30</sup>

26 *La Lune d'Hiver. Récit, journal, essai, op.cit.*, p. 69.

27 *La conscience juive. Données et débats, op. cit.*, p. 146. .

28 Éliane Amado Lévy-Valensi, *Les Niveaux de l'être. La connaissance et le mal*. Paris : PUF, 1962 ; Sylvie-Anne Goldberg, *La Clepsydre. Essai sur la pluralité du temps dans le judaïsme*. Paris : Albin Michel, 2000.

29 André Néher, *Amos. Contribution à l'étude du prophétisme*. Paris : Vrin, 1950.

30 Dans une conférence donnée le 15 mars 1960, restée non publiée, « La lutte avec l'ange », André Néher disait avoir vécu la même expérience. Il citait le poème de Claude Vigée présent dans la salle. Dans « – Où donc est la lumière ? », André Néher et

-- « la Lutte de Jacob avec l'ange »<sup>31</sup> – pour éclairer son propre sort pendant la guerre, se relier à autrui,<sup>32</sup> à l'histoire d'Israël, explique-t-il rétrospectivement. Interpellé par l'ange, sans nom, venu de nulle part, Jacob doit lutter contre les hommes et Dieu lui-même. Il en ressort transformé, il boite, mais a reçu la bénédiction ; devenu Israël, il est inscrit dans une lignée messianique. Paul Ricœur dirait que le mythe donne à penser, soutient l'existant. Ce fonds mythique, poétique singularise Vigée et donne forme à sa réflexion. « Il faut réveiller, dans le judaïsme contemporain, le sens du surgissement de l'être, c'est-à-dire l'expérience théologique centrale, l'intuition centrale, par laquelle autrefois, pour d'autres gens qui sont morts,[...] ce que l'on appelle le judaïsme s'est créé. »<sup>33</sup>

Pour nommer cette appropriation, ce souffle sans lesquels les textes resteraient lettre morte, Vigée définit l'« expérience spirituelle » comme « expérience directe du surgissement ontologique »<sup>34</sup> qu'il décrit en termes poétiques : « tout est à réinventer constamment, parce que cette expérience centrale, que j'appellerai confrontation, corps-à-corps, la lutte avec l'ange dans l'image biblique, doit être refaite constamment »<sup>35</sup>. Sa leçon biblique sur le sacrifice d'Abraham ne suscite guère de réaction. Pris dans le fatum, la fatalité Abraham obéit à Dieu aveuglément et prépare le bûcher pour son fils unique et bien-aimé, autrement dit sacrifie son avenir pour réparer la faute contre le père. Mais un renversement se produit. L'ange arrête le bras d'Abraham. On passe d'un temps fermé à un temps d'engendrement et de vie, ouvert sur l'avenir. Ici le renouvellement de sens exigé par le Midrash vient de l'introduction de catégories présentes dans les échanges de 1959.

En 1963, Vigée marque un éloignement des intellectuels juifs qui restaient engagés dans des causes universelles, des mouvements d'émancipation en faveur de la décolonisation et du Tiers-Monde au détriment d'Israël et tient sur les Palestiniens arabes des positions discutées. En 1975, le 10 novembre, dix-huit ans après l'ouverture du premier colloque des intellectuels juifs de langue française, à propos de « Kippour de guerre à Jérusalem », Vigée entend parler au nom de « tous les écrivains juifs de (notre) génération, dans la diaspora comme en Israël »<sup>36</sup> pour réaffirmer la primauté de la guerre et le spectre de l'anéantissement.

En définitive, Vigée marque vigoureusement son souci de voir les juifs impliqués dans l'histoire, une histoire polarisée par la guerre, et dans laquelle l'homme est invité à revivre une expérience ouvrant un accès

---

son combat avec l'ange. », quelques décennies plus tard, Vigée rappelait ce souvenir. Voir *Héritages d'André Néher*. Sous la direction de David Bano., Paris : éd. de l'éclat, 2011.

31 Anne Mounic, *Jacob ou l'être du possible*. Paris : Caractères, 2009.

32 « Un moyen d'éclairer la donnée personnelle en l'identifiant avec le destin d'autrui », *La Lune d'Hiver. Récit, journal, essai*, op. cit. p. 332.

33 *La conscience juive. Données et débats*, op. cit., p. 221.

34 *Idem*.

35 *Idem*.

36 « Pour presque tous les écrivains juifs de notre génération, dans la diaspora comme en Israël, la guerre répétée, la guerre à vie et pour la vie, [...] c'est l'épreuve centrale de l'existence. [...] Face à nous la menace du chaos, une invasion imminente, la perspective soudain réelle du massacre collectif, de la fin. Une fois de plus : devant la fin ! » *La Conscience juive face à la guerre. Données et débats du XVI<sup>e</sup> colloque des intellectuels juifs de langue française*. Textes introduits, présentés et revus par Jean Halpérin et Georges Levitte, op. cit., pp. 111 et 113.

ontologique à l'être. De la sorte, il s'approprie une des ambitions des colloques : puiser dans les textes de la tradition une sorte d'orientation dans le temps et le monde.

*Exil et poésie*<sup>37</sup>

Dans ces interventions, Vigée affiche une assurance qui contraste avec l'âpreté de son cheminement existentiel et poétique dans ces années. Après la guerre, a commencé pour lui un exil dans lequel l'histoire n'entre plus que par réverbération, que le poète cherche à dépasser, choisissant la vie. Pour le cerner, nous reviendrons à ses premiers livres. Il y mêle une activité de diariste, de poète et de critique, cherchant à faire renaître le judaïsme, un genre tiré de la Bible, dans lequel poésie et narration ne s'opposeraient plus. Nous relèverons les traces de son dialogue avec Fondane qu'il présente ainsi lors du Colloque de Cerisy de 1988 : « explorateur de la modernité » qui « a frayé le chemin de la pensée critique, philosophique, bienfaisant de notre temps à travers sa propre agonie »<sup>38</sup>.

Au XX<sup>e</sup> siècle la condition d'exilé se généralise au point de devenir un paradigme même de l'existence humaine. Dans l'intervention sur « Kippour de guerre à Jérusalem », Vigée l'universalise ainsi : « Toute langue de ce monde est d'abord un exil, le lieu cruel d'un manque, l'épreuve d'un secret, un défaut à combler dans l'angoisse extrême. »<sup>39</sup> Vigée ne retient du *Mal des fantômes*, pourtant centré sur l'exil, que le poème intitulé l'« Exode », dans lequel Fondane<sup>40</sup> éclaire le présent avec l'exil des juifs à Babylone. Lui cherche à déchiffrer l'exil aux États-Unis qu'il ressent si vivement. Dans « Jacob affronte l'ange » (1942), l'expérience de l'exil, déjà présente, se disait avec l'image biblique du défilé dans lequel Jacob, tout homme ramené à un « corps mué en tâtonnement », risque, « coincé, cerclé, traqué par l'immédiat », d'être emporté par « [la] nuit, [la] mort, [le] silence » [l'absence de sens]. L'homme se muait en « danseur sans corde errant sur l'abîme qui bâille »<sup>41</sup>, aux prises avec Ésaü, le frère muet de Jacob, dont la vie est minée, aimantée par la tristesse et la mort : cet « acrobate du rien qui défend son domaine »<sup>42</sup>. Dans *La Lune d'hiver* surtout, la grande ville américaine – hostile, l'enveloppe d'un monde sans prochain, peuplé de solitudes, irrémédiablement autre –, colore l'exil, lui sert d'écrin. Le machinisme<sup>43</sup> associé au travail à la chaîne, l'uniformité et le conformisme fait de l'Amérique

37 Anne Mounic, *La Poésie de Claude Vigée : Danse vers l'abîme et connaissance par joui-dire*. Paris : L'Harmattan, 2005, p. 154.

38 De la sorte il restituait l'ancrage existentiel de la combinaison critique littéraire et philosophie qui pousse Fondane dans son *Faux Traité d'esthétique* (1938) et dans son opus magna, Baudelaire et l'expérience du gouffre (1947), à questionner à la suite de Nietzsche l'esthétique dans son ensemble. Lui-même cherche à dégager les assises philosophiques des courants littéraires.

39 « Kippour de guerre à Jérusalem », *La Conscience juive face à la guerre. Données et débats du XVI<sup>e</sup> colloque des intellectuels juifs de langue française*. Textes introduits, présentés et revus par Jean Halpérin et Georges Levitte, *op. cit.*, p. 116.

40 Margaret Teboul, « Benjamin Fondane et l'exil », François Charbonneau dir., *L'Exil et l'errance. Le travail de la pensée entre enracinement et cosmopolitisme*. Montréal : Éd. Liber, 2016.

41 *Dans le Silence de l'aleph. Écriture et révélation*. Paris : Albin Michel, 1992, p. 69.

42 *Idem*.

43 « Le culte de l'enfance et de la jeunesse aux États-Unis exprime la terreur de la vie, l'anticipation d'une existence qui serait comme la mort. La vie dans la ville la machine omniprésente, l'esclavage du travail à la chaîne, l'uniformité sociale, la boisson forte, les drogues, s'adapter, to adjust, accepter de mener la vie d'un mort : voilé ton destin. L'enfant n'est pas encore adapté, il demeure le seul vivant dans un monde de momies en sursis », *Ibidem*, p. 283.

« un monde de momies en sursis ». Vigée poursuit le procès de la civilisation américaine entamé par Kafka dans *L'Amérique* et Georges Duhamel dans *Scènes de la vie future*. Il s'en prend à la modernité et à son « paraître parodique ». Oscillant entre sensualisme et intellectualisme, Vigée paraît entretenir l'altérité de ce « labyrinthe social » pour mieux s'en détacher.<sup>44</sup> « Assez. Assez. Assez de rien », s'exclame celui qui refuse d'être momifié dans « le cercueil de plomb du paraître » ; « Je n'ai jamais vraiment fonctionné dans cette usine de morts vivants »<sup>45</sup>. L'exil américain épuise le déraciné, incapable de se projeter dans l'avenir, faute de présent, mais aussi de passé.<sup>46</sup> Sa souffrance vient de la nostalgie impossible pour l'Alsace, l'enfance, expressions d'un monde englouti. Revient comme un leitmotiv le terme de fantômes, qui est au cœur de la poétique de Fondane : « Je suis encore là mais je parle aux fantômes »<sup>47</sup>. L'exil nous fait entrer dans le pays des ombres, moins des revenants que des êtres privés de réalité. Vigée dit vivre alors avec les disparus dans les camps de la mort : « Je sentais peser sur moi le cauchemar de vingt siècles d'exil, remémoré à lueur actuelle de cette torche infernale : "le monde est devenu ce grand verger en flammes où nul ne se souvient du paradis perdu." Ce n'était pas formule de rhétorique mais chose vue. »<sup>48</sup> Fondane est alors pour Vigée comme « un guide intérieur, en même temps que le porte-parole visionnaire de la tradition juive de la catastrophe universelle en gestation en Europe dès le début des années trente »<sup>49</sup>. Le premier la pressent, le second en réchappe. Venu des confins de l'Europe, encore très touchée par les violences de masse sur les civils, le poète roumain a en effet vécu avec ce pressentiment. Il en a trouvé des anticipations dans les naufrages, celui du Titanic, les cataclysmes passés qui avaient englouti des civilisations et dont il ne restait plus que des tessons. Vigée reprend l'allégorie pour signifier les « vestiges discrets d'une société défunte ». Pour faire son deuil le poète fréquente les cimetières d'Alsace, mais pour se ressourcer ne trouve d'autre issue que de se métamorphoser en vampire. Cette inversion des rôles dit la dérégulation de l'écrivain qui se dépeint en artiste de la faim : « Je suis là-bas un fantôme errant à la recherche de son propre sang, qu'il convoite en autrui de jadis. Mais dans l'exil seulement le vampire est chez lui. Il prospère sur sa faim, de façon négative, au milieu de la privation qui définit sa condition même. Mon existence d'ici, c'est celle que mène le vampire dans sa propre tombe, [...] l'œil incendié par l'insomnie, l'estomac creux, toujours à jeun, faible, exsangue, furieusement désirant, incapable d'en finir. L'hospitalité du manque est sans bornes. »<sup>50</sup>

44 « Le choix de la solitude et du silence n'est que le refus de la fausse parole, du faux amour, du faux enracinement », Ibidem, p. 336.

45 Ibidem, p. 352.

46 « L'exilé ignore, à proprement parler, la nostalgie du passé, car il n'existe plus pour lui de retour possible à l'origine délaissée. Ce qui est torture, chez un homme déraciné, c'est l'essor vers l'avenir vivant tenté à partir d'un présent infécond. Comment puiser l'énergie en vue du futur (un futur de l'exil), dans un maintenant qui est déjà comme mort ? [...] L'agonie, c'est le retour au présent, quand il n'y a pas de présent, mais simplement la menace stérile du vide, et de la solitude forcée.[...] La vie se mue en un devoir surhumain », *La Lune d'Hiver. Récit, journal, essai, op. cit.*, pp. 230-231.

47 *Le Mal des Fantômes*. Paris : Verdier, 2006, p. 19.

48 *La Lune d'hiver. Récit, journal, essai, op. cit.*, p. 332. La citation est extraite du poème de Vigée « Bûcher de ténèbres ».

49 « Benjamin Fondane : un poète dans la tourmente », *article cité*, p.13.

50 *La Lune d'hiver. Récit, journal, essai, op. cit.*, p. 222.

L'exil infuse l'« Art poétique » de Vigée. Il décrit le banni comme un survivant qui ne se vit pas dans un temps linéaire, succession de moments finis. Il est en proie à l'expérience de la « simultanéité des temps et des lieux », une manière aussi d'universaliser l'expérience de l'exil.<sup>51</sup> Vivre devient une épreuve ; la mort s'insinue dans la vie même, transforme le vivant en agonisant. Miné par la perte de sens et de réalité, l'existant s'éloigne de la lumière de l'être ; il évolue dans un temps de nécessité, mécaniquement. Une parenté existe entre cette expérience mise au centre du *Journal de l'Été indien* et le spleen de Baudelaire, mais aussi la détresse du héros des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rilke. *Baudelaire et l'expérience du gouffre* de Fondane possède la même tonalité de douleur et de dérégulation, donne le même sens métaphysique à l'ennui.<sup>52</sup> Privé de son moteur affectif, l'existant éprouve son inexistence : plus rien ne devient. En résulte un état d'acosmie, le monde sensible se dérobe. Le manque de réalité, déjà si présent dans le *Faux Traité d'esthétique*, devient manifeste.

En définitive Vigée témoigne de cet exil si douloureusement marqué par la destruction des juifs d'Europe et essaie de le penser. Cette expérience pourrait valoir comme paradigme pour d'autres intellectuels juifs de langue française. Mais il n'en reste pas là. Chez lui, la volonté de surmonter l'épreuve l'emporte toujours. « Un jour, je cesserais de vagabonder dans le royaume ancestral de la perte. À force de faire l'amour avec l'absence et la mort j'aurais tout mon sang. [...] Quand l'être enfin me transpercera, j'aurai à la fois tous mes mondes. Ce sera l'unité. [...] Je ne rôderai plus, spectre dépossédé et famélique, dans les domaines interdits de l'été. Perséphone libérée reviendra joyeuse de l'Hadès. [...] À la pénurie succédera la possession légitime du monde et du temps, par laquelle tout se fait un. [...] Le vampire de l'absence se nommera prince de la présence. »<sup>53</sup>

Dans ces lignes, Vigée annonce un renversement de l'absence à la présence, la fin du deuil peut-être, annoncé par Perséphone, la déesse des enfers, associée au retour de la végétation au printemps. Et dans la phrase même, le conditionnel devient futur. Baudelaire (« Le Mauvais vitrier ») est convoqué : « une espèce d'énergie jaillit de l'ennui et de la rêverie ». Cette renaissance prend appui sur l'amour pour sa femme, ses enfants, et sur la langue de l'enfance moins déréalisante, plus proche des choses, du monde. Sortir de l'exil engage l'activité créatrice du poète. Le poète se figure comme Jacob sur une « échelle ontologique »<sup>54</sup> ; avec l'effort créateur il se reprend, inverse la « dégringolade ». Dans le poème « Jacob lutte avec l'ange », la délivrance vient de la parole, du cri lancé dans le désert. En 1975, Vigée précisait qu'« œuvrer c'est faire parler

51 « Je survis parmi les ruines. La signification du champs de fouilles n'est pas dans sa surface mais dans sa profondeur : surgissement simultané des lieux et des temps de l'expérience révolue, remontant aujourd'hui dans ce rythme syncopé, seul authentique, qui dévoile à la fois les ruptures – tessons, fragments d'ossement ou d'architecture,-- [...] et la totalité englobante qui sous-tend les vestiges discret d'une société défunte. » Ibidem, p. 213.

52 Margaret Teboul, « L'expérience religieuse de Baudelaire », *Cahiers Benjamin Fondane*, n° 15, « Ennui et cruauté dans Baudelaire et l'expérience du gouffre de Benjamin Fondane » *Ennui*, Textes réunis par Gérard Peylet. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2013.

53 *La Lune d'Hiver. Récit, journal, essai, op. cit.*, p. 223.

54 « La récupération se fait par l'effort créateur, [...], mémoire galvanique de l'être. Chaque désir mué en étreinte, chaque élan devenu poème, nous permettent de nous maintenir sur l'échelle ontologique, d'en graver un nouvel échelon peut-être, au lieu de continuer notre dégringolade d'automates vers l'abîme. » *Journal de l'Été indien, op. cit.*, p. 47.

le silence dans le langage de l'homme, délivrant une parole que reconnaîtront tous les hommes vivants »<sup>55</sup>. J-Y Lartichaud systématise l'interprétation. La parole chez Vigée met fin au silence du monde, à son immédiateté obscure, au chaos, nommé tohu-bohu. Mémoire du monde, le poète insuffle de la vie aux traces du passé comme dans la prophétie d'Ézechiel. Ainsi s'éclaire la formule de Vigée : « Jacob et poésie ont le même destin. Être juif/ou poète/ c'est tout un ».

- 174 - Dans cette issue poétique, Fondane intervient sans doute moins pour Vigée que dans la phase précédente. Pourtant dans une note de *Rimbaud le voyou*, Fondane esquisse une « poétique du cri » qui rapproche le poète et le prophète. Plus généralement, il considère la poésie comme une pensée aux prises avec le réel ultime, un besoin, un acte vital et nécessaire, une affirmation de réalité : « Quand nous écoutons une œuvre d'art, nous redressons un équilibre tordu », écrit Fondane. Et dans le *Faux Traité d'esthétique*, il assigne au poète la fonction ontologique de « sécréter tous les jours la dose d'affirmation dont l'humanité a besoin pour vivre »<sup>56</sup>. Il fait de la poésie une expérience de participation réparatrice, de tikkun. Dans cette remarque du *Journal de l'Été indien*, Vigée s'approprie la réflexion de Fondane tirée des écrits de Lévy-Bruhl : « Qu'est-ce qu'un primitif ? Celui qui avec les moyens du bord, donne pour la première fois une image du nouveau sentiment d'existence, agissant, comme un levain dans la pâte, dans la société de ses contemporains. »<sup>57</sup>

### Poésie et philosophie

Ces réflexions ont un arrière-plan philosophique. Le retour à la vie, à un vrai temps, un vrai monde, exige une nouvelle incarnation que le poète cherche dans le paraître de l'être. La poésie à laquelle il aspire, est identifiée à un retour au sensible, au concret, à la présence. Une forte similitude existe avec les visées des philosophies existentielles des années trente : le paradis perdu de l'immédiat, une place pour les percepts, le concret, un autre rapport au monde. Dans le *Journal de l'Été indien*, Vigée cherche à penser sa poésie. Il la situe dans un temps de crise, de transition dans lequel la tradition poétique fortement marquée par le dualisme gréco-chrétien n'en finit pas de mourir. Il critique violemment ce dernier en des termes qui peuvent rappeler son intervention au colloque en 1959. Dissocier l'être et le paraître revient à penser que la vraie vie, l'être n'est jamais là, de ce monde, mais d'un autre monde, du monde des noumènes et non des phénomènes : « Le vrai me rapproche de la présence ; le beau me la révèle (c'est pourquoi il est toujours en fuite) ; mon bien est d'y participer. »<sup>58</sup> La poésie, pont entre l'intériorité et le monde, vise justement à réhabiliter le « cortège des apparences », seul réel ; il n'est pas d'arrière-monde, la caverne est notre soleil ! Cette métaphore brise vingt-cinq siècles d'histoire de la philosophie occidentale. Dans *La Lune d'hiver*, Vigée apporte une précision

55 « Kippour de guerre à Jérusalem », *La Conscience juive face à la guerre. Données et débats du XVI<sup>e</sup> colloque des intellectuels juifs de langue française*. Textes introduits, présentés et revus par Jean Halpérin et Georges Levitte, *op. cit.*, p. 117.

56 Benjamin Fondane, *Faux Traité d'esthétique : essai sur la crise de la réalité*. Paris : Plasma, 1978, p. 130.

57 *Journal de l'Été indien*, *op. cit.* p. 36.

58 *Journal de l'Été indien*, *op. cit.* p. 47.

éclairant son intervention au colloque. « C'est dans l'histoire du paraître gratuit, factice et famélique, à travers celle-ci [...] que l'inspection impitoyable du paraître gratuit exhume le paraître de l'être. »<sup>59</sup> Vigée précise que « le monde vraiment vu, devient le paraître de l'être ». Le paraître de l'être, la présence n'est pas ailleurs, mais dissimulée, enfouie. Et la tâche du poète est de le ramener à la surface. « Au final, l'histoire vivante est réintégrée à l'histoire morte. C'est par le même processus du regard incorporant que le temps de l'histoire redevient vivant, que le temps du poème est conquis. »<sup>60</sup>

Identifier ainsi le dualisme grec et chrétien, faire du christianisme une vulgarisation du platonisme rapproche Vigée de Nietzsche, si présent dans les écrits de Fondane. L'idéalisme qui hiérarchise les noumènes et les phénomènes, l'être et les apparences, y est vivement critiqué. Dans *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, le poète lui aussi devenu philosophe, se heurte aux contraintes internes de l'esthétique classique, en butte aux évidences d'une raison toute-puissante, rabattant les apparences et le sensible au rang de résidus. De la sorte, il éclaire la crise de la réalité si présente dans la partie précédente. Fondane pense de manière systématique le conflit entre poésie et philosophie, inauguré par Platon et poursuivi par Hegel. Dans son *Baudelaire*, il déplore la réduction par Hegel de l'art à l'incarnation sensible de l'idée. Vigée ne reprend cette idée qu'indirectement, quand il estime que le réel se dérobe avec le symbole. Dans la première section de la seconde partie de *L'Esthétique* : « Développement de l'idéal dans les formes particulières que revêt le beau dans l'art », intitulée « De la forme symbolique de l'art », Hegel analyse le symbole comme une médiation ambiguë, encore imparfaite entre l'intelligible et le sensible, qu'il situe dans l'espace, plutôt en Orient, et dans le temps, avant l'âge classique et le romantisme. Le symbole qui se différencie du signe, arbitraire, dirions-nous, met en relation une forme et un contenu. Les hiéroglyphes égyptiens sont des symboles dans une civilisation mystérieuse dans laquelle les œuvres d'art se donnent comme des symboles à interpréter. Hegel apprécie la puissance de la poésie hébraïque qui loue dieu présent dans la création toute entière même s'il exprime la crainte que celle-ci soit néantisée. Vigée qui a lu ces pages de *L'Esthétique* s'en éloigne. À ses yeux la sculpture égyptienne, la peinture étrusque et la Bible ne sont pas seulement des étapes de la *Phénoménologie de l'esprit* ; ils se distinguent par une absence de symboles, un dépassement du dualisme et donc une relation à la vie maintenue. Pour Stéphane Moses,<sup>61</sup> Vigée a tiré de *L'Esthétique* de Hegel cette dépendance de l'art à l'égard du christianisme et de son évolution – à l'époque contemporaine, le retrait de la transcendance, ouvre encore d'autres perspectives. Ne faut-il pas aller plus loin ? En effet pour Hegel, « l'art, à son origine, est dans le rapport le plus étroit avec la religion »<sup>62</sup>. Avec le symbole, commence l'histoire de l'art à proprement parler. Avant cela, l'absolu se donne directement sans médiation dans la nature ou dans des fantasmagories.

Dans la dernière partie du *Journal de l'Été indien*, Vigée fait œuvre de généalogiste. Le malheur, la déperdition d'être vient des réformateurs protestants (Zwingli) qui ne reconnaissent plus la transsubstantiation,

59 *La Lune d'Hiver. Récit, journal, essai, op. cit.* p. 293.

60 *Ibidem*, p. 294.

61 Stéphane Mosès, « *L'Esthétique de la présence* », *La Terre et le souffle : rencontre autour de Claude Vigée*. Colloque de Cerisy, 22-29 août 1988, sous la direction d'Hélène Péras et Michèle Finck, *op. cit.*, p. 269.

62 Hegel, *Esthétique*, trad. de Charles Bénard, revue et complétée par Benoit Timmermans et Paolo Zaccaria, commentaires et notes par Benoit Timmermans et Paolo Zaccaria. Paris : Le Livre de poche, Classiques de la Philosophie, Librairie générale française, 1997, p. 417.

la présence réelle dans l'hostie. Vigée semble leur opposer en une autre tradition, pour laquelle l'Eucharistie renvoie à une présence et est même le prototype du symbole réalisant. S'appuyant sur Goethe dans *L'Art et le démonique*, il différencie les symboles : les uns, néantisant, se substituent au réel refoulé, tandis que le symbole réalisant ouvre sur le monde sensible. Cette histoire des courants littéraires et de leur substrat philosophique est poursuivie dans *Les Artistes de la Faim*. Il inclut dans cette catégorie les écrivains qui se complaisent dans la désespérance, le malheur né du retrait de la transcendance, au point de préférer le néant à l'être. Pour Vigée, certains poèmes des *Fleurs du mal* font du poète de la modernité européenne un artiste de la faim. Dans Baudelaire et l'expérience du gouffre, Fondane juge à l'inverse, qu'en donnant au mal, au malheur une forme poétique, Baudelaire parvient à rompre avec toute l'esthétique traditionnelle, elle-même fille de l'Éthique immémoriale et de la philosophie première. Il invente une poétique a posteriori, au plus près de l'expérience douloureuse du poète ». Ici, Vigée s'écarte de Fondane. Non qu'il ignore le mal. Décrivant sa trajectoire, il fait même du nihilisme<sup>63</sup> le point de départ d'une dialectique existentielle qui le conduit de l'exil au royaume ; il parle d'un « engendrement contradictoire de la joie dans l'agonie »<sup>64</sup>. Mais il redoute le risque d'enlèvement dans la négativité. La généalogie du Journal de l'Été indien nous porte de Descartes à Nietzsche, ouvre sur la mort de Dieu, dans laquelle Vigée reconnaît la modernité religieuse impliquant l'autonomie du sujet. Dieu ne se manifeste plus dans le symbole, le rite, la prière, ni même comme une source de consolation, mais il intervient dans le cœur même de notre vie, de l'existence pour nous mettre à l'épreuve. Vigée convoque une nouvelle fois la lutte de Jacob avec l'ange pour restituer la dimension agonistique de la vie, le corps-à-corps qu'elle implique, à la croisée de chemins contraires, la grâce contre l'asphyxie. La poétique de l'ortie chez Fondane que propose Vigée rapproche sans doute les deux poètes. Dans cette dernière Vigée ne reconnaît pas seulement une allégorie de la douleur mais tout à la fois le mal-être et la force de vivre, de souffrir, de perdurer du poète traqué par la mort.<sup>65</sup> Ce que Fondane nomme son « ir-résignation »<sup>66</sup>.

En définitive croiser les affinités de Vigée avec Fondane et la place tenue par le poète dans les premiers colloques des intellectuels de juifs de langue française nous a permis de restaurer les fils d'une certaine continuité entre l'avant et l'après seconde guerre mondiale et de restituer l'historicité et les soubassements existentiels de la recherche de Claude Vigée. Le poète partage les interrogations des intellectuels de juifs de langue française nées des violences de l'histoire, laissées sans réponse par les philosophes de l'histoire comme Hegel et trouve dans les textes de la tradition juive une réponse à ses tourments existentiels. Il creuse son sillon en lisant la poésie et les écrits critiques et philosophiques de Fondane. Si « la lutte de Jacob avec

63 Voir Betty Rojzman, « Surgir, à partir de Claude Vigée », *La Terre et le souffle : rencontre autour de Claude Vigée*. Colloque de Cerisy, 22-29 août 1988, sous la direction d'Hélène Péras et Michèle Finck, *op. cit.*

64 *Journal de l'Été indien*, *op. cit.*, p. 70.

65 « L'ortie fait mal, elle brûle qui la frôle, mais elle réveille le dormeur encore inconscient du drame qui l'assaille, et elle l'empêche d'oublier », « Benjamin Fondane, un poète dans la tourmente », Benjamin Fondane, Poète, essayiste, cinéaste et philosophe. Roumanie, Paris, Auschwitz, 1898-1944, *op. cit.*, p. 14.

66 *La Conscience malheureuse*. Lagrasse : Verdier, 2013, p. 25. Voir Monique Jutrin, « Poésie et tragique : la poésie irrésignée de Benjamin Fondane », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2002/3 (N° 176), pp. 17-39. URL : <https://www.cairn.info/revue-revue-d-histoire-de-la-shoah1-2002-3-page-17.htm>.

l'ange » apporte une impulsion décisive, le retour à la vie passe par l'épreuve redoutable de l'exil accentuée aux États-Unis par la douleur du deuil impossible. Le tragique nourrit la poétique de Vigée. Seul le poète rapproché du prophète peut le surmonter : porteur de mémoire et interprète du silence. Comme d'autres, Vigée oppose, pour situer sa poésie, Athènes et Jérusalem, mais avec moins de tranchant que Fondane. Il trouve dans Goethe, le XVIII<sup>e</sup> siècle, une esthétique qui ouvre de nouvelles voies et auxquelles Hegel s'oppose en revenant à Platon. Cette volonté de doubler les références bibliques par d'autres références prises dans la tradition occidentale pourtant si vivement critiquée est aussi sans doute caractéristique de la posture adoptée par les intellectuels juifs de langue française. La poétique de la présence de Vigée, qui reprend la participation selon Lévy-Bruhl, n'exclut pas la prise en charge de ce que Fondane nommait, dans les chapitres ajoutés de Rimbaud le voyou, les paquets de néant qui trouent l'existence, l'entravent. Tous deux, trempés aux violences du temps, finissent par choisir la vie. La relecture des textes de Claude Vigée nous aide à traverser le moment présent fait de manque, d'absence et de solitude et nourrit notre imaginaire, nous incite à inventer un autre avenir.





Guy Braun, *Pleine lune*, aquatinte, 2021.

Ma première rencontre avec Claude Vigée eut lieu à Paris durant l'été 1987, peu après la publication des poèmes alémaniques, *Schwärzi sengessle* en 1983 et *Wénderôwefir* en 1985. À l'époque, je préparais un mémoire sur trois poètes alsaciens contemporains. J'avais rencontré André Weckmann et Conrad Winter à Strasbourg et souhaitais aussi rendre visite au poète de Bischwiller qui résidait à Paris en été. C'est un professeur de l'Université de Nanterre qui avait rendu possible mes études sur la poésie et les poètes alémaniques dans un cursus de littérature française. Frédéric Hartweg était un érudit dans les domaines historiques et religieux, littéraires et linguistiques de la culture germanique. Il dirigera mes recherches jusqu'à la thèse de doctorat soutenue à Strasbourg en décembre 1999, « La poésie alsacienne de Claude Vigée, poésie baroque, poésie d'enfance ».

Au cours des années 1990, un dialogue put s'établir malgré les distances entre l'écrivain juif alsacien et l'étudiante-bibliothécaire que j'étais devenue. Nous restions en contact par courrier ou par téléphone quand Vigée était à Jérusalem ; par les visites régulières rue des Marronniers quand il séjournait à Paris. Difficile de ne pas se souvenir de ces échanges où tout m'était donné dans la joie et l'attention réciproques. L'accueil chaleureux, parfois en compagnie de son épouse ou d'amis, me permit de faire la connaissance d'un conteur prévenant et drôle, un passeur de frontières largement reconnu. Dans mon parcours, cette relation privilégiée a peu à peu mis en lumière un héritage culturel que je pouvais apprécier et mieux connaître en lisant son œuvre. Placée sous le signe de l'altérité, la figure du double m'est apparue comme une dynamique opérante. Elle pouvait nous faire sortir du malheur de l'existence piégée et révéler une solidarité – sans illusions, mais non illusoire – entre les rives étrangères. Signifiée par les allers-retours dans la vie du poète (ses voyages entre Israël et la France par exemple) et dans son œuvre (l'alternance de la prose et de la poésie), la double culture devenait un bien plutôt qu'un manque, un surcroît de vie dont l'interdit ou le déni de notre culture d'origine nous avait privés. Par un jeu d'échos et de résonances, la rencontre avec Claude Vigée, « né juif alsacien, donc doublement juif et doublement alsacien », me permit d'ouvrir un livre intérieur que j'allais pouvoir déchiffrer.

L'étude et l'interprétation des poèmes, des langues et des traductions de Vigée me reliaient à mon enfance alsacienne délaissée par les occupations du moment. Loin de mon pays natal, je prenais la mesure d'un silence oppressant et d'un vide culturel contrastant avec la richesse déployée sur tous les plans dans l'œuvre vigéenne. Son histoire singulière, sa lutte pour vivre, racontées d'abord dans *L'Été indien*<sup>1</sup>, puis dans les essais de *La lune d'hiver*<sup>2</sup>, donnait à voir, parfois à mon corps défendant, le « trou d'un regard enfoui / sous la cendre et les larmes ». Après les horreurs de la Shoah, l'histoire politique et culturelle ne pouvait éclairer

1 Paris : Gallimard, 1957 et *Le journal de l'Été indien*. Saint-Maur : Parole et Silence, 2000.

2 *La lune d'hiver*. Paris : Flammarion, 1970 et Paris : Champion, 2002.

qu'en clair-obscur la nature insondable du mal. Lectures et entretiens devenaient porteurs d'une parole en germe, que je reconnaissais peu à peu dans le terreau de souvenirs longtemps refoulés par l'indignation, l'ironie ou la frustration. Sur le plan de la représentation symbolique, les pères de l'histoire personnelle et mythique du poète sont devenus des figures incontournables faisant partie de l'héritage retrouvé. Je pouvais entendre des voix parentales initiatrices de la réalité à la fois belle et terrifiante dès l'enfance : celles d'un père qui avait grandi comme Vigée en Alsace dans l'entre-deux-guerres et connu les sombres années de l'Annexion en 1940 ; celles d'une mère qui nous a transmis les histoires de la Bible en les traduisant en haut-alémanique. L'œuvre vigéenne recèle cette force de surgissement qui nous conduit à travers la nuit jusqu'à l'aube où attend la barque : « Va-t-elle fuser, faucon, vers le soleil, / ou sombrer dans la boue / jusqu'au fond du marais ? / Qui le saura jamais ? / qui le saura jamais ? »<sup>3</sup>

Claude, si je te tutoie maintenant, c'est que ta présence chaleureuse au sein de l'Association des amis de ton œuvre<sup>4</sup> a eu raison de ma timidité. Les voix réelles et vivantes dans tes écrits se sont multipliées et amplifiées par les échos venus d'ailleurs et d'autrefois. Les histoires orales des générations précédentes que tu as engrangées et transmises dans tes livres alimentent une source musicale qui m'est devenue familière et nécessaire. J'entends la voix double de nos aïeux alsaciens, juifs et chrétiens. Tu as voyagé dans le monde, tu as écrit une œuvre immense et importante. Né à Bischwiller en 1921, tu fus chassé par les nazis de ton pays natal. Tu as raconté ton long exil en Amérique et plus tard ta joie de vivre dans le jeune État d'Israël. Une grande partie de tes proches a été assassinée. Héritier de ce lourd silence, avec l'obsession propre aux artistes qui cherchent et creusent au plus profond d'eux-mêmes, tu nous as confié des paroles qui ont un pouvoir de résilience. Tu as mis en récit et en poésie les paysages de la Nouvelle-Angleterre, les collines des monts de Judée, les villages d'Alsace, les rives brumeuses du Rhin. En racontant l'histoire des gens simples au temps de ton enfance, tu les as libérés de leur condition dure et cruelle en leur donnant une seconde vie. Tes livres sont aussi riches que les partitions de Mozart que tu aimais tant. Chacun peut y rencontrer un ancêtre en train de gauler des noix, cueillir des cerises ou ramasser des pommes ; ou l'entendre dire les proverbes et les expressions savoureuses pleines de sous-entendus que tu as su transposer du dialecte alsacien en français, rapprochant ainsi les rives et les langues, les histoires et les cultures des deux côtés des Vosges et du Rhin. Comme tous les jours et toutes les nuits de « ton heure sur la terre », ta présence initiatrice au monde matériel et spirituel nous accompagne aujourd'hui dans la vie quotidienne et inspire tes amis dans leurs créations poétiques, picturales, musicales...

3 « La barque noire dans le vieux Rhin », in : *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 712.

4 L'Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée fut fondée en 2007. Voir le site de sa revue : <http://revuepeut-etre.fr>.

J'ai eu la chance d'assister à la remise du Grand prix national de la poésie à Claude Vigée, le 16 décembre 2013, à l'Hôtel d'Avejan, à Paris. Ce fut d'ailleurs ma seule rencontre physique avec le poète. Malgré son grand âge, perceait chez ce vieux monsieur sa présence simple et chaleureuse, tout autant que puissante qui éveilla en moi de l'admiration, mais aussi un sentiment de reconnaissance. Comme le besoin irréprensible de dire « merci ! ». Merci d'être un passeur du vivant, un « hébreu », au sens étymologique du terme, celui qui passe d'une rive à l'autre ; de ceux – et celles – qui font éclater les étincelles de vie, au plus profond de l'abîme parfois, ceux – et celles – qui se tiennent debout.

[...] « Renoncement seul : NON  
rayé  
du dictionnaire de ma soif !  
J'appartiens au désir,  
l'enfant-roi né sans maître,  
engendré par le feu  
avec lui seul pour père.

Sa voix m'appelle en balbutiant depuis l'autre rivage.  
Passeur vers au-delà  
où couve l'incendie,  
homme d'outrance, Hébreu,  
en toi je viens vers elle,  
apportant mon visage.  
Je retiens dans l'étouffement  
du buisson de laine épineux  
le feu du bélier noir  
toujours fuyant  
à l'horizon. [...]¹

« Le poète est toujours entre deux extrêmes : la célébration du monde et l'horreur du monde. C'est dans l'intime fusion de ces deux pôles que se trouve la vie »², disait-il. N'est-il pas perceptible aujourd'hui cet entre-deux, en ces temps où l'on ignore si l'on bascule du vivant au vital ? Lorsque le vivant, ce qui nous anime, nous nourrit corps et âme au plus profond, se réduit au strict nécessaire, à l'existence qu'est le vital,

1 Claude Vigée, *Délivrance du souffle*, in *Jusqu'à l'aube future*, Poèmes 1950-2015. *Peut-être*, Revue poétique et philosophique, n° 9. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 292.

2 Cité par Henri Tincq, « Claude Vigée, le destin juif de tout poète », in *Le Monde*, 24-25 août 2003, p. 20.

ne peut-on craindre que ce dernier ne prenne finalement le pas sur lui ?... Mais, à y bien regarder, sait-on vivre ? Très conscient de la souffrance, l'ayant vécue dans sa chair après la perte de plus de la moitié de sa famille avec la Shoah, conscient aussi de la marche collective chaotique de l'humanité dont le patriarche Jacob est le parangon claudicant, Claude Vigée a choisi son camp. Loin de lui la propension à se complaire dans la noirceur, pas plus que dans le malheur ou la douleur. Vive, la source est là, prête à sourdre, tout comme la joie.

N'a-t-il pas été surnommé d'ailleurs « poète de la joie » ? Car pour ce musicien de la langue, « tout art procède d'un intense désir de joie [...]. L'œuvre d'art inclut en elle-même la joie enfin incarnée, qui ruisselle comme une musique lumineuse de son corps orchestral tout entier. »<sup>3</sup>. Le judaïsme profond, dont il était pétri, s'en repaît. Il suffit d'observer les *hassidim*, les pieux, ces mystiques juifs mouvant leur corps tout entier animé d'une joyeuse ferveur, dans la danse et les chants. Il y a de cela dans la parole de Claude Vigée. Les phrases, les mots vibrent, les blancs vibrent entre les mots, tout entiers habités par l'humanité de l'écrivain, émus de sa fragilité. Sa judéité exsude aussi car « Jacob et poésie ont le même destin, être juif ou poète, c'est tout un. »<sup>4</sup> Et puis, silence...

Dans la nuit funéraire le cri du coq céleste  
avec intelligence annonce-t-il le jour ?  
Descends seulement d'un pas, encore un peu plus bas,  
descends dans le roc noir :  
jusqu'au petit matin, la sagesse est muette.<sup>5</sup>

3 Claude Vigée, *La lutte avec l'ange* (En temps de guerre, 1939-1941), *ibid.*, p. 23.

4 Claude Vigée, *Délivrance du souffle* (1977), *ibid.*, p. 300.

5 Claude Vigée, *Passage du vivant*, *ibid.*, p. 370.

Croiser le chemin de Claude Vigée fut et reste une chance et un moment d'exception. C'est avec humilité, reconnaissance et affection que furent écrits ces mots. Ils ont la spontanéité de la sincérité et n'ont d'autre intention que celle de montrer ce que m'ont révélé, appris, sa personne et son œuvre en leur émotion suscitée, leur quête, leur élan, leur force de lutte et d'éveil de la conscience jusqu'au : « Tu dis pour naître »<sup>1</sup>, l'ouverture « vers l'aube future » et «... le rassemblement des étincelles divines dispersées dans la nuit du monde... »<sup>2</sup>. À peine le pas boiteux du glas s'est-il éloigné, que se presse léger celui des souvenirs haletant dans chaque interstice de notre mémoire. Léger, car délivré de la gravité.

Les souvenirs qui s'attachent pour moi à l'évocation de Claude sont divers. Les premiers sont liés à sa personne : « Si j'ai les cheveux blancs, c'est qu'ils sont pleins d'étoiles... »<sup>3</sup>, sa voix, son regard la première fois que je le rencontrai. Son regard doux, curieux, attentif à autrui, écoutant, et ouvert sur le monde : « Je ne suis que regard... »<sup>4</sup>, « Tout est contemporain de l'œil ardent du jour. »<sup>5</sup>. Sa voix à l'intonation ondulante et fluctuante au fil de l'échappée des mots, comme le vol d'un oiseau à sa quête, marquée d'accents toniques appuyant les mots sensibles. Je l'entends encore, lors d'une conversation téléphonique au cours de laquelle il me demandait de lui décrire le jardin du Luxembourg au printemps, comparant de façon amusée, les jeunes feuilles de marronnier encore tombantes à « des oreilles de veau »....

Mais maintenant, un autre regard, « ...Je peuple de mes yeux / chaque étoile entrevue »<sup>6</sup>, une autre voix : « Je parle seulement lorsque j'ai bu le souffle / à la source noire de la rosée, .. »<sup>7</sup> jaillissent de l'au-delà du silence.

Désormais un autre Claude, un autre et lui-même, se présente à l'évocation, l'invocation de son nom. La première lecture de ses poèmes me touchèrent par cette auscultation, cette célébration du réel et du monde au travers de la conscience attentive de l'espace vivant dans toutes ses manifestations : « L'extase de l'espace est notre épiphanie ...Le poète est venu pour rassembler l'espace »<sup>8</sup> ; « ...Le poète à l'affût tend l'oreille vers le grondement lointain de l'espace, qui répercute celui de son âme entravée, puis entraînée dans un même élan cosmique vers l'horizon d'une parole humaine... »<sup>9</sup> Dans cet espace, aucun événement n'est négligé, que le regard du poète rehausse, densifie ou auquel il restitue un sens que son apparente simplicité pouvait cacher.

- 183 -

1 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*. Paris : Parole et Silence, 2004, p. 53.

2 *Ibid*, p. 184.

3 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*, in *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 689.

4 Claude Vigée, *Poèmes de l'Été Indien*, in *ibid.*, p. 312

5 Claude Vigée, *L'arbre de vie*, in *ibid.*, p. 259.

6 Claude Vigée, *Poèmes de l'Été Indien*, in *ibid.*, p. 312.

7 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*, in *ibid.*, p. 681.

8 Claude Vigée, *Poèmes de l'Été Indien*, in *ibid.*, p. 301.

9 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*, *op. cit.*, p. 149.

Reliés à notre temporalité, ces événements deviennent par leur transfiguration actes poétiques, et maillons signifiants de notre alliance au monde : « Au bout de quelques jours, quelle surprise ! Elle découvre dans son pot de fleurs breton rempli de terre d'Israël un beau ver de terre rose et gras tout frétilant, importé, lui aussi, en guise de relique, du pays de la promesse... »<sup>10</sup>, « ...témoigner de l'événement créateur dans chaque coup d'œil bâtisseur d'espace, / attester l'éveil des étoiles d'été/ au premier passage des cigognes dans le vent salin de mars ! »<sup>11</sup>

Penser à Claude Vigée, c'est le penser dans le monde comme figure intime indissociable de cette grande généalogie, de cette rythmique infinie de l'univers, de l'espace et du temps, figure en lien avec le divin : « Et je veux dire qu'à mes yeux, l'écrit, la parole proférée, et par-dessous le souffle du corps animé qui le porte, tout cela, c'est une seule et même manifestation de notre vie de créature dans le temps. »<sup>12</sup> « Il y aurait donc – je crois qu'il y a – une couche incandescente en moi-même, un noyau de braise pulsant, central... C'est comme si, à travers la commémoration verbale de chacun de nos destins tout à fait singuliers, personnels, derrière la célébration ou la lamentation, chacun de nous se souvenait en même temps et avec une conscience très vive et très précise de la Création, de la Genèse. »<sup>13</sup>

Tisserand dont les fils ont pour nom l'homme en lien avec vent, ciel, soleil, étoiles, équinoxe, avril, abeilles, chemins et floraisons. Tout objet du monde transformé par la métaphore qui cueille le réel au plus près de sa part d'immanence reliée à l'essentiel ; métaphore de l'instant qui, transformé en mots dans un aller-retour, un balancement entre soi et le monde ; un soi non enfermé et isolé, mais inscrit et élevé dans le bruissement du monde par le souffle et la grâce. « ... afin de réconcilier par la métaphore/ les hommes et les pierres... le saxifrage est ma fleur qui fissure / les rocs. »<sup>14</sup> « ... Les grives font leur nid dans mes moindres paroles, / une étoile palpite au bout de mes dix doigts »<sup>15</sup>. « Nous nous gavons de vent, de terre et de lumière, / nous sommes implantés entre les deux royaumes. Sur le flot noir et bleu des vagues forestières / un cœur unique bat dans l'écume du soir. »<sup>16</sup>

La poésie, partage d'un silence habité de cœur à cœur et d'âme à âme, pont entre le vivre et le penser, le vivre et le sentir, le plaçait déjà de son vivant dans une présence au monde autre, une évidente permanence de « fidèle jardinier de l'avenir ». C'est donc naturellement après sa mort que surviennent un glissement, une prolongation dans un espace de « présence- essence », d'unicité plurielle, de transmutation. Son regard, sa parole diffusés, portés au-delà par la poésie se révèlent à nous.

Comme une aile d'oiseau se défroisse,  
Comme l'arabesque sculpte l'espace qu'elle étreint,

10 *Ibid.*, p. 71.

11 Claude Vigée, *L'arbre de vie*, in **Mon heure sur la terre**, op. cit., p. 246.

12 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*, op. cit., p. 182.

13 *Ibid.*, p. 183.

14 Claude Vigée, *Canaan d'Exil*, in *Mon heure sur la terre*, op. cit., p. 355.

15 Claude Vigée, *Poèmes de l'Été Indien*, in *ibid.*, p. 297.

16 *Ibid.*, p. 295.

De l'aube au crépuscule  
De la floraison de l'amandier à la libellule des neiges  
De Bischwiller à Jérusalem  
De l'été indien au vent bleu du couchant,

sa parole de poète se délie et se déplace dans le flottement de l'innomé, pont entre les origines et le devenir, lien entre avant et après mêlés, perche tendue d'un monde l'autre : « Je n'attends qu'un bouleau/ pour conjurer ma sève,/.... mon vol déjà s'inscrit / à l'horizon des plages. »<sup>17</sup> « ... mes mots continueront à danser dans le noir. »<sup>18</sup>

C'est maintenant la respiration de son âme que nous font entendre ses vers et, par eux, tout ce par quoi ils résonnent en nous, éclairent notre chemin, nous enseignent la lutte, le souvenir, le dépassement de l'absence, la sagesse. Cet autre Claude et le même, invisible mais si présent par le verbe diffusé qui chante du désespoir à l'extase : « ...chacun de nous doit boire seul l'eau des sombres abysses. »<sup>19</sup> « ...la nuit, / j'écoute/ un jeune noisetier/ verdir. »<sup>20</sup> Verbe diffusé comme un vent qui chante : le vent de la vie porté par le vent de la poésie, depuis « la nuit future où chante/ la pluie verte qui germe/ dans mon commencement. »<sup>21</sup>

---

17 Ibid., p. 338.

18 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*, in *Mon heure sur la terre, op. cit.*, p. 681.

19 Claude Vigée, *Chants de l'absence*, in *ibid.*, p. 789.

20 Claude Vigée, *La Corne du grand pardon*, in *ibid.*, p. 209.

21 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*, in *ibid.*, p. 681.



Claude Vigée. Photographie d'Alfred Dott.

Je voudrais commencer par donner la parole à Daniella Pinkstein en citant ce qu'elle a écrit dans un article très intéressant, consacré à Claude Vigée :

Écrire sans mentir, écrire avec le regard de l'autre dans ses mains. Ne pas célébrer un masque de parade, ne pas se célébrer à la face des miroirs. Toujours chercher en soi ce lieu de vérité, dans une langue limpide, forte et subtile, « à l'heure où tant d'hommes »<sup>1</sup>, comme le dit Claude Vigée « cherchent à l'aveuglette leur chemin, égarés dans un monde sans merci »<sup>2</sup>.

Et elle ajoute : « Écrire à propos de ma rencontre avec son œuvre, c'est parler dans cette clarté, la sienne qu'il faut aujourd'hui que je fasse mienne. »<sup>3</sup> J'ai repensé à ces mots quand on m'a demandé d'écrire sur Claude Vigée. Et en repensant à lui je ne peux m'empêcher de souligner qu'il y a des moments dans notre vie où nous regrettons amèrement de ne pas avoir suffisamment exploité certains « talents » aussi rares que les impondérables, comme ceux de l'amitié. C'est le regret qui m'assaille quand je pense à lui, après sa mort. Je n'ai jamais pu donner une continuité aux rencontres, aux contacts et aux sollicitations affectueuses. De ce point de vue, je me rends compte que mes mains sont vides, puisque je n'ai jamais eu la chance de le voir, sauf une fois, lorsque nous nous sommes rencontrés à la Sorbonne pour un Colloque international sur sa poésie un jour gris de printemps il y a de nombreuses années, avec la lumière mélancolique et poignante que seul Paris peut donner. La balance penche énormément de l'autre côté, celui du dialogue silencieux que l'on établit avec un écrivain et un poète dont on est devenu le traducteur, par un heureux hasard de la vie.

Il n'est pas facile de rendre hommage à quelqu'un qu'on admire, pour ce qu'il a écrit, pour son courage, pour sa lumineuse voix poétique. Rien ne pourrait être plus complexe que de parler d'un poète, d'un essayiste et d'un traducteur et bien plus encore, qui a marqué mon chemin de recherche et de réflexion.

Traduire *Dans le silence de l'Aleph* a été une expérience extraordinairement enrichissante et qui a suscité en moi plein de questions, à en avoir presque le souffle coupé.<sup>4</sup> Lorsque j'ai traduit son livre, j'ai immédiatement réalisé que pour Vigée, la passion la plus forte était d'arracher à leur mutisme les expériences inexprimées de la vie humaine. En effet, *l'Œuvre* de Vigée, toutes ses œuvres, représentent une expérience qui tente de capter le babillage du langage et du monde quand, en se créant, elle tente de s'ouvrir à la lumière. L'œuvre de Vigée est le « livre » de la mémoire, de l'exil et de l'écoute. Poèmes, récits, interrogations, réflexions, méditations se

1 Daniella Pinkstein, « Ma rencontre avec l'œuvre de Claude Vigée, Peut-être, n° 12/2021, p. 47.

2 Claude Vigée, *Le passage du vivant*. Paris : Parole et silence, 2001 p. 81.

3 Daniella Pinkstein, *op. cit.*, p. 47.

4 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph. Écriture et Révélation*. Paris : Albin Michel, 1992. Traduction en italien : *Alle porte del silenzio. Scrittura e rivelazione nella tradizione ebraica*, Traduction et Avant-Propos de Ottavio Di Grazia. Milano : Paoline, 2003.

prolongent et se répondent dans le vide espace où ils se meuvent ; large déploiement d'une pensée et d'une écriture, se confondant avec le propre mouvement du livre. Œuvre ouverte, par excellence, constamment en dialogue avec elle-même et le monde, au plus proche d'une parole partagée, mais, cependant, plus solitaire encore après le partage qui la renvoie au silence, un moment rompu. Une parole blessée et si fragile.<sup>5</sup>

En tant que poète, essayiste, traducteur, commentateur et exégète de la Bible, il assume le rôle de passeur, d'une langue à l'autre, du même à l'autre.<sup>6</sup> J'ai toujours eu le sentiment que traduire était bien plus que transférer un message d'une langue à une autre, ou prendre la traduction comme synonyme de l'interprétation de toute totalité signifiante au sein d'une même communauté linguistique. Ce sont, très schématiquement, les différentes approches d'Antoine Berman<sup>7</sup> et de George Steiner.<sup>8</sup> Ce dernier a soutenu : « comprendre, c'est traduire ». Je crois que pour « comprendre », il faut vivre une émotion qui nous fait saisir, à travers le langage, le monde de l'auteur ; où nous réalisons que de l'autre côté de la page et du mur du temps, il y a quelqu'un qui nous parle. La traduction ne peut bien sûr pas être une procédure scientifique correcte, car elle risque de transformer la traduction en une copie-variation sans âme.

Nous ne pouvons pas non plus oublier que chaque traduction est un point de rencontre fragile, incertain et imprévisible qui nous met tous en jeu : auteur et traducteur. Dans cette rencontre, il y a aussi une réflexion sur « la langue et la traduction », et donc sur le « don des langues », sur le « procès de l'étranger », sur la dimension éthique et de l'hospitalité langagière.<sup>9</sup> Cette expression de Ricoeur indique « le plaisir d'habiter la langue de l'autre qui correspond au plaisir de recevoir, dans sa propre maison accueillante, la parole de l'étranger »<sup>10</sup>.

En bref, la traduction parle avant tout de la relation avec l'autre : l' « autre » de la langue, l' « autre » du texte, l'« autre » de la culture, l'autre qui me défie avec son livre, avec son expérience, avec sa pensée. Je me souviens encore très bien de l'incipit de *Dans le Silence de l'Aleph* de l'ordre des mots, des difficultés rencontrées pour recréer le sens, le ton, le rythme. Cela m'a coûté beaucoup d'efforts pour achever le travail. Mais je me souviens aussi très bien de ce que Vigée a toujours soutenu, à savoir que la première tâche du traducteur est d'écouter le texte à traduire de manière à se laisser pénétrer par son rythme, à partager son souffle, sa pulsation afin de le faire vivre à travers son propre corps, dans sa propre langue, avant même une véritable et juste compréhension, ou du moins une conscience rationnelle : c'est plutôt une expérience existentielle qui conduit à une conversion intérieure, à une teshouva – et comme toute conversion, difficile,

5 Je voudrais rappeler ici l'œuvre de Edmond Jabès qui a fait des « questions » le nœud central de ses recherches et de ses poèmes et réflexions. Voir : *Le Livre des Questions*. Paris : Gallimard, 1963 et 1964.

6 Voir : Claude Cazalé Bérard, *In memoria del poeta Claude Vigée*, dans *Testo e Senso*, 21/2020. Claude Cazalé Bérard a rappelé à juste titre que Vigée a confié à son œuvre la tâche d'inaugurer un nouveau genre, le « judan », c'est-à-dire « un genre métamorphique (comme les rochers de Jérusalem) qui se veut à la fois poésie, journal intime et essai », p.3.

7 Cf., Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger: Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard, 1995.

8 Cf., George Steiner, *After Babel. Aspect of Language and Translation*, New York-London : Oxford University Press, 1975.

9 Paul Ricoeur, *Sur la traduction*. Paris : Bayard, 2004. Ce recueil rassemble trois conférences sur ce thème : *Défi et bonheur de la traduction* (1997), pp.7-20 ; *Le paradigme de la traduction* (1998), pp. 21-52 ; *Un « passage » : traduire l'intraduisible* (inédit), pp. 53-69.

10 Paul Ricoeur, *Sur la traduction*, op. cit., p. 43.

angoissante, parfois dramatique ou désespérée –, mais toujours inspirée par l'honnêteté, l'humilité et la gratitude pour le don reçu de l'autre langue, pour l'accès au mystère d'une œuvre au départ énigmatique, impenétrable, hostile.<sup>11</sup>

Traduire relève donc davantage de l'artisanat, du savoir-faire, de la compétence, de l'attention, de l'agilité, du tact que de connaissances théoriques acquises dans les livres et d'une maîtrise des techniques linguistiques fixées à l'avance. Il est fondamental pour le traducteur de se sentir « étranger » même dans sa propre langue, à tel point qu'au contact du texte et de la langue à traduire, il découvre de nouvelles potentialités, des harmonies inédites, impensables avant cette rencontre : comme cela se produit avec la « graine » d'un arbre qui se détache de son tronc pour fertiliser une autre plante... Il n'y a pas de désir de possession ou de domination de la part du traducteur authentique, mais une disponibilité sans réserve à l'appel, à la « vocation » (pensez à Jacob au gué de Yabbok), un abandon confiant et sans restriction pour une transformation réciproque et imprévisible. Par conséquent, pour moi, traduire c'était comme rendre au poète des pensées qu'il m'avait données.

Dans toute son œuvre il y a un héritage du passé, de tout ce qui a été préservé pour nous à travers les siècles et on retrouve le sens de l'humain dans lequel il y a aussi celui de l'altérité comme son accomplissement ; l'œuvre de Claude Vigée a traversé un siècle qui a connu des tragédies et des promesses de renaissance, des espoirs et des utopies.

Je ne connaissais pas alors Claude Vigée, la substance pure et précieuse sur laquelle se nourrissait son intelligence; je ne connaissais pas sa vie et qui étaient ses compagnons de route ; je ne connaissais pas son immense culture qui s'était abreuvée à diverses sources. Traduire son livre, entrer de plus en plus profondément dans son monde, « écouter ses paroles » ; accompagner la traduction par la lecture d'autres de ses livres, m'a permis de commencer à comprendre une œuvre puissante, avec une manière de procéder, qui s'inspire fortement de la tradition hébraïque, de sa manière de lire les Écritures. Une manière loin de notre sensibilité d'hommes et de femmes trop imprégnés d'une « rationalité » aseptique, « à la portée de la main ». Ses questions obligeaient à s'arrêter et à écouter ce qu'il disait à chaque fois, et il avait le don de perturber les certitudes et de déstabiliser les pensées préfabriquées.

Ses questions et leur écoute difficile, leur complexité, ont ouvert l'espace à la liberté humaine, à la dignité humaine. Face aux naufrages de l'histoire, face à l'étouffement des paroles après la violence sans précédent du XX<sup>e</sup> siècle ses questions ont su ouvrir des horizons. Ses paroles, qui nous touchent avec délicatesse, nous invitent, cependant, à regarder au loin, à nous sortir de la douleur, de l'injustice, des fleuves de paroles insensées, des larmes et des espoirs trahis.

À cet égard, je ne peux m'empêcher de penser à Walter Benjamin et à son tableau bien-aimé de Paul Klee : *l'Angelus Novus* avec son visage tourné vers le passé et le vent qui le pousse vers l'avenir. Le regard qui

---

11 Je voudrais au moins mentionner les travaux présentés sous la forme d'un dossier intitulé *Traduction et Éthique*, dans la revue *Testo & Senso* 8/2007. Les travaux s'inscrivent dans le prolongement des réflexions abordées lors de la table ronde qui s'était tenue dans le cadre du Colloque consacré à l'œuvre poétique de Nelly Sachs, organisé à l'Université Charles de Gaulle - Lille III (25-27 Novembre 2003), par l'Equipe de Recherche « Textes et Interculturalité ». Le dossier comprend une partie consacrée à la rencontre entre Claude Vigée et Jean- Yves Masson. De ce dernier, j'ai tiré quelques idées de Vigée sur la traduction que j'ai résumé ici.

se pose sur les décombres de l'histoire. Vigée sait que dans l'oubli il n'y a pas de salut et que ce n'est qu'en gardant les yeux ouverts que nous pouvons construire un autre avenir.<sup>12</sup> Il appartenait, en effet, à ce rare genre d'intellectuels qui conçoivent leur existence même comme un *texte dans lequel* les pensées et les images convergent et peut-être s'entrechoquent, par vagues toujours plus hautes, jusqu'à se composer dans une étendue bigarrée et compacte qui, si elle peut sembler pacifiée, continue d'être le difficile équilibre de tensions secrètes, presque l'harmonie transfigurée d'une profonde agitation et de dissonances cachées.

Ce qui importait pour moi, entre autres choses, c'était la fascination de traduire Vigée, l'extraordinaire écrivain, poète, érudit, auteur d'œuvres dont les multiples ramifications d'itinéraires infinis, de veines dorées à travers des tunnels souterrains, se relient à un fil conducteur profond et inépuisable: celui de la Bible et de la littérature rabbinique.

La profonde continuité entre son œuvre, la Bible et la tradition hébraïque, qu'il sonde, lit et médite, est la clé pour déchiffrer le sens d'une histoire apparemment absurde. En fait, Vigée ne se réfère pas seulement aux grandes interprétations du Na'hman de Breslav ou de Rachi ou à bien d'autres Maîtres connus ou moins connus; non seulement il en acceptait ou en discutait des sources midrashiques fascinantes, mais il en établissait même comme le font les maîtres juifs, la gamme infinie des implications entre deux paroles du texte sacré en vertu du fait que l'une est l'anagramme de l'autre. Pour comprendre cela, il ne faut pas oublier que la tradition hébraïque attribue à l'alphabet un rôle important. Je dirais que l'alphabet nous renvoie au mot qui peut être dit et écrit, mais il est certain que le mot parlé, pour voyager dans le temps, doit être écrit. Cette pensée est, tout d'abord, liée à la façon de raconter la Création, en effet, Dieu crée le monde avec les « dix paroles », comme disent les maîtres du Talmud en commentant le livre de la Genèse (תִּשְׁעָרֵב - Berechit)<sup>13</sup>. C'est précisément cette attention portée au mot qui doit être transmis par écrit qui a déterminé l'importance de l'alphabet – ou plutôt de ses lettres – considéré comme l'un des éléments essentiels pour la naissance et l'existence du monde.<sup>14</sup>

En fait, Claude Vigée a rappelé, à plusieurs reprises, un passage du Zohar, concernant l'alphabet hébraïque, avec ces conclusions : « Ces lettres où le monde s'engendre ne sont pas simplement des signes qui se réfèrent à lui : elles participent de la substance même de notre monde ». « En parlant, en *écrivain*, en agitant à la légère les lettres, les mots, les phrases et les livres, on remue le monde entier. »<sup>15</sup> À cet égard Daniella Pinkstein<sup>16</sup> a rappelé à juste titre Walter Benjamin qui, dans ses *Passages*, à propos de l'importance de la langue dans l'histoire humaine, a écrit : « Ce que Proust veut dire avec le déplacement expérimental des meubles dans le demi-sommeil du matin, ce que Bloch perçoit comme l'obscurité de l'instant vécu, ce n'est rien d'autre que ce que nous devons établir ici, au plan de l'histoire et collectivement. Il y a un 'savoir non-encore-conscient'

12 Cf. Walter Benjamin, *Angelus Novus*. Frankfurt : Suhrkamp Verlag, 1990.

13 À ce sujet, voir le commentaire fondamental et intense de Marc-Alain Ouaknin, *Les Dix Commandements*. Paris : Seuil, 1999, traduit par moi en italien, *Le Dieci Parole*. Milano : Paoline, 2001. 10e édition 2020.

14 Cf. Marc-Alain Ouaknin, *Mystères de l'alphabet. L'origine de l'écriture*. Paris : Assouline, 1997.

15 Claude Vigée, *Le passage du vivant*. Paris : Parole et Silence, 2001, p. 65.

16 Daniella Pinkstein, « Ma rencontre avec l'œuvre de Claude Vigée », *op.cit.*, p. 49

de l'Autrefois... »<sup>17</sup>. Et Pinkstein ajoute à juste titre : « Walter Benjamin avait la certitude de ce savoir, lui que la Révélation de la Parole du Sinaï enchaîna à *cet autrefois* sans lendemain, dans ce Port au bout de nulle part. Un savoir inscrit dans le temps du langage, et qui porte comme la reine Esther à la fois le masque anonyme de son temps, et le visage unique de l'existentiel' ». <sup>18</sup> Claude Vigée a eu le courage de continuer à emprunter le chemin de *ce savoir non encore conscient*, pour que l'origine de l'homme, comme il dit, soit aussi devant lui, « au futur »<sup>19</sup>.

Il est nécessaire de transmettre à l'humanité ce sens de l'avenir, du futur, avant tout, comme l'écrit Vigée, « cet univers opaque, mauvais, arrogant et bestial, enlisé dans l'amour de la matière brute, refuse de toutes ses forces l'éclosion de l'avenir humain, et tourne en dérision la promesse de la rédemption donnée à tous les peuples à travers Israël, le 'fils aîné' du Pacte »<sup>20</sup>.

Écrire, jouer avec les lettres de l'alphabet, c'est s'opposer au poids du temps, de l'Histoire et reconnaître la différence entre le Rédemption et le chaos. C'est la leçon que Vigée a fait sienne dans la tradition hébraïque et qu'il a racontée dans toutes ses œuvres. Une leçon de liberté difficile, de responsabilité parfois presque insupportable, qui attribue à chaque lettre, à chaque mot le sens de l'avenir enfermé dans ce « je serai ». À cet égard, il est important de rappeler qu'une des idées maîtresses héritées du Talmud, c'est cette responsabilité de création conférée à chacun, parce que chacun est nouveau et important.

Cela renvoie au problème de la dimension du temps et de sa relation avec Dieu dans la tradition hébraïque, c'est-à-dire la relation entre le Tétragramme et le Temps. J'ai déjà fait valoir, en ce qui concerne les dix commandements, qu'il ne s'agit pas d' « ordres », de « commandements », mais de « paroles ». De « Dix Paroles » pour transmettre la vie. Recevoir une révélation signifie s'ouvrir à une parole autre. Ouaknine a écrit : « une parole autre, pour entendre quelle est la juste place, le lieu exact qui permettra à chacun de vivre. En ce sens, l'homme qui reçoit la Tora (c'est-à-dire l'enseignement' de Dieu et non, comme nous le traduisons couramment dans nos langues, 'la loi de Dieu'), est capable d'accéder pleinement à sa propre vie, mais aussi de donner pleinement la vie à d'autres »<sup>21</sup>. Je veux dire que la Tora « le met en situation d'engendrement, de filiation et de transmission »<sup>22</sup>. *Ehyeh asher ehyeh* יהוה יהוה (Exode - תנ"ך 3,13-15).

Les maîtres du Talmud nous enseignent que, lorsqu'elles sont combinées, les consonnes permettent d'écrire : hwh, hyh, yhh, c'est-à-dire le présent (howeh), le passé (hayah) et le futur (yeheh). Le Tétragramme n'est pas le nom de Dieu, mais l'ouverture aux trois dimensions du temps ! Être, c'est le temps ! La « première Parole » est la suivante : « Je suis l'Éternel, ton Dieu ».

De prime abord, Dieu livrerait ainsi Son nom, ou un de Ses noms, l'Éternel. Mais ce serait une erreur de comprendre ainsi cette parole. L'Éternel n'est pas un nom de Dieu...Son nom, c'est le Tétragramme, YHWH, un mot écrit, quatre consonnes sans voyelles qu'on peut épeler, mais non prononcer. Les prononcer en mettant

17 Walter Benjamin, Paris Capitale du XIXème siècle, « Le livre des Passages ». Paris : Cerf, 1989, p. 405.

18 Daniella Pinkstein, « Ma rencontre avec l'œuvre de Claude Vigée », *op.cit.*, p. 49.

19 Claude Vigée, *Être poète pour que vivent les hommes. Choix d'essais et d'entretiens 1950-2005*. Paris : Parole et Silence, 2006, p. 86.

20 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aléph*, *op. cit.*, p. 133.

21 Marc-Alain Ouaknin, *Les Dix Commandements*, *op. cit.*, p. 29.

22 *Ibidem*.

les voyelles, ce serait une fois de plus ‘remplir’ le nom, saturer pour ainsi dire d’emblée son sens....Si on voulait traduire le Tétragramme, il faudrait dire : ‘ Silence a dit’, car son nom invite plutôt au silence, à trouver la porte d’entrée en soi-même. ‘Je suis l’Éternel, ton Dieu’ devrait donc être traduit ou commenté comme ‘Je suis, moi, le Tétragramme que tu ne peux pas prononcer parce qu’il est silence.’<sup>23</sup>....

- 192 - Ouaknine se demande encore: « Quel est donc le sens de ce nom énigmatique qui est au cœur de la pensée et de l’existence juives ? Certes, le Tétragramme est « l’Être », mais, d’abord, c’est un mot composé de quatre consonnes sans voyelles. Image pure qui ne donne rien à voir, pur silence qui ne donne rien à entendre si ce n’est le silence lui-même, au plus profonde du langage, le fondement du langage. »<sup>24</sup>

Une approche complexe qui est l’un des dons extraordinaires que la tradition hébraïque a su transmettre et qui confirme sa modernité absolue. Après tout, cette « logique » paradoxale et rigoureuse est à la base de cette sensibilité qui a su regarder le monde avec des yeux différents. Tout cela renvoie à la courbure problématique de son œuvre à son sens du langage, de la mémoire; au rapport entre la parole et le silence, ou plutôt au rapport entre la question et la réponse, bref à cette « méthode dialogique » particulière qui a nourri son existence et sa relation aux autres. « Pour Vigée, l’histoire est un horizon à partir duquel la parole se déploie, accueillie par le poète pour évoquer l’exil, l’attente et le malheur, le mal et l’espoir, le refus du néant et le choix de la vie »<sup>25</sup> en commençant par le pseudonyme qu’il a voulu prendre : Vigée, c’est-à-dire *vie-j’ ai*, en hébreu, *‘hai ani*, « moi vivant ». Il choisit son nom, Vigée, en se référant à Isaïe (49 -18) : « ‘Hay’ Ani, vivant, moi! dit YHWH ». Le pseudonyme Vigée est un « programme existentiel et poétique, un défi lancé aux forces mortifères qui menaçaient d’extinction sa propre vie et la survie de l’ancienne et vivante communauté juive de leur Alsace natale (de fait en grande partie détruite lors de l’extermination de la Shoah »<sup>26</sup>. Comme l’a écrit Anne Mounic : « le poète modifie son identité en affirmant l’unité de son expérience »<sup>27</sup>. Celle de la poésie et de la vie et des racines juives. Anne Mounic elle-même l’affirme : « Ce nom confirme l’aspiration à l’unité d’être tout en ancrant la poésie dans le combat existentiel, combat avec le temps mais dans le temps lui-même, combat avec la mort. »<sup>28</sup>.

23 *Ibidem*, p. 43.

24 *Ibidem*

25 Ottavio Di Grazia, Avant-Propos à Claude Vigée, *Alle porte del silenzio*, op. cit., p. 7. Et aussi *ibid.*, « Qui est comme Toi parmi les muets? », in Sylvie Parizet (Sous la direction de), « *Là où chante la lumière obscure...* ». *Hommage à Claude Vigée*. Paris : Les Éditions du Cerf, 2011 p. 60.

26 Claude Cazalé Bérard, *Exil et traduction*, Préface à Claude Vigée, *Esilio della Parola/Exil de la parole*, Édition bilingue, Les Cahiers de *Peut-être*. Chalifert : Association des Amis de l’Œuvre de Claude Vigée, 2020, p. 10. Voir aussi : Henri Meschonnic, Avant-Propos à *Danser vers l’abîme ou la spirale de l’extase 1995-2004* : « Avec Claude Vigée, c’est l’oreille qui voit ». Paris : Éditions Parole et Silence, 2004, p. 9. Voir aussi : Henry Meschonnic, *Un coup de Bible dans la philosophie*. Paris : Bayard 2004 et, republié ensuite dans Les Cahiers de *Peut-être*. Chalifert : Association des Amis de l’Œuvre de Claude Vigée, 2016.

27 Anne Mounic, *Claude Vigée : la poésie comme unité d’être*, dans *Testo e Senso*, 8/2007,

28 *Ibidem.*, p 2. Voir à ce sujet, Claude Vigée, *Être poète pour que vivent les hommes*, op. cit.

Précisément, comme je l'ai déjà écrit, la vocation première de Vigée pour la poésie et la vie est profondément ancrée dans la tradition hébraïque. Son écriture, née donc de l'exil et marquée par une douloureuse errance, débarquant dans la Jérusalem présente et éternelle, acquiert une profondeur et une complexité jamais atteintes auparavant.<sup>29</sup> Ce n'est pas une coïncidence s'il s'identifie à Jacob : « Comme mon aïeul Jacob sortant du gué du Yabbok vainqueur, mais blessé, après le combat avec l'ange, « je boite, mais *vie j'ai* –, moi aussi ! » Désormais, Claude Vigée sera mon nom : celui d'un poète juif. »<sup>30</sup>

Le rapport entre le juif et le poème va plus loin encore. Dans *Délivrance du souffle*<sup>31</sup>, on lit : « Être juif ou poète, c'est tout un ;/ Jacob et poésie /ont le même destin. »<sup>32</sup> Être poète est une « mission »<sup>33</sup>, même celle de « l'obligation de transmuier le langage mort, la langue morte, la langue de bois dans laquelle nous sommes obligés de vivre », comme un destin immuable, dans une Parole qui a pour récompense le souffle, le rythme de la vie.<sup>34</sup> Les fausses réactions consistent à transcendantaliser le langage, « en le rendant obscur, incommunicable, inutile »<sup>35</sup>, et « si l'on n'écoute pas les poètes, c'est d'abord qu'il n'y a rien à écouter »<sup>36</sup>.

J'ai trouvé chez Claude Vigée, « la substance vivante et pulsante de notre existence intime »<sup>37</sup> ; le rapport même entre la parole et la vie est la transformation d'une forme de vie par une forme de langage. « En cela, le poème est un *acte de résistance*. Et c'est toute une vie qui se dit là, avec ses tendresses et ses nostalgies. »<sup>38</sup> J'ai tout de suite perçu que sa poésie, sa parole poétique était un acte de résistance, d'humanité, un chemin de pensée. « *Être poète pour que vivent les hommes* », dit Claude Vigée ; sa création fut « *une alliance au présent* » et à la vie, disait-il. La poésie pour dire en vivacité la vie des hommes, pour inscrire dans le présent leur quête maladroite, fragile, d'eux-mêmes et de Dieu, et leur offrir « *un tremplin pour demain* »<sup>39</sup>.

Rythme non seulement dans le sens de la cadence, du son de la parole, mais rythme et forme de vie qui forgent une vision du monde, c'est-à-dire une ouverture à l'autre. La poésie de Vigée et ses mots m'ont immédiatement fait comprendre que c'est la mémoire, le destin, la manifestation d'une profondeur qui dérègle l'âme et la confronte à des choix. Sa poésie est l'expérience d'une parole abyssale qui, par conséquent, va jusqu'à toucher le fondement des choses, leur vie profonde. Racine cachée qui nourrit l'arbre de vie, l'arbre du *Sefiroth* dans la *Kabbale*. L'image de l'arbre, figure de la nature cyclique du temps, revient dans Vigée, poète et traducteur, de Rilke, par exemple. L'arbre, ses racines, ses branches, image du temps et des schémas

29 Claude Cazalé Bérard, *In memoria del poeta Claude Vigée*, dans *Testo e Senso*, 21/2000.

30 Claude Vigée, *Vivre à Jérusalem : Une voix dans le défilé. Chronique : 1960-1985*. En collaboration avec Luc Balbont. Paris : Nouvelle Cité, 1985, pp. 27-28.

31 Claude Vigée, *Délivrance du souffle*. Paris : Flammarion, 1977, p. 38.

32 *Ibidem*, p.122

33 Claude Vigée, *Le passage du vivant*. Paris : Parole et Silence, 2001, p. 120.

34 *Ibidem*, p.120

35 *Ibidem*, p.121

36 *Ibidem*, p.122

37 *Ibidem*, p.132

38 Henri Meschonnic, Avant-Propos à *Danser vers l'abîme ou la spirale de l'extase 1995 – 2004* : « Avec Claude Vigée, c'est l'oreille qui voit », *op. cit.*, p.10.

39 Claude Vigée, *Être poète pour que vivent les hommes*, *op. cit.* Les citations se réfèrent à ce livre.

complexes de la vie. Les thèmes de la poésie de Vigée parlent des labyrinthes, qui sont l'expression même de la vie. Le voyage à travers le labyrinthe est le témoignage d'un voyage existentiel et poétique au seuil de l'âme. Un chemin qui tente de surmonter l'angoisse originelle au-delà des portes du mutisme et de l'exil.

On pourrait parler d'une écriture de la vie et d'un mot qui a le sens du temps. Sa biographie personnelle, comme je l'ai écrit, est étroitement liée à une parole et à une tradition qui ont jalonné les étapes de son existence. La Parole de Dieu, la tradition hébraïque et la tradition alsacienne.

La Parole de Dieu qui accompagne les autres paroles, et ces langues dans lesquelles il a commencé à percevoir le monde. Et à se confronter au monde, sa langue natale, langue de l'apprentissage du souffle des choses et de la nature ; les relations qui ont jalonné les rythmes, les temps d'une existence entière.

De sa formation jusqu'à l'exil, aux lieux qui lui ont échoué pour vivre, l'Alsace, l'Amérique, Jérusalem. Les expériences qui ont marqué son parcours humain et spirituel sont empreintes du *tremendum* de la *Shoah*. Dans son œuvre transparait en filigrane l'enchaînement d'événements tragiques et heureux qui ont assombri ou éclairé son errance.<sup>40</sup>

Selon certains maîtres, les *Dix Paroles* (Exode - תּוֹרָה 20; 2-17) pourraient être synthétisées en reliant simplement le premier et le dernier mot du texte : « Anochi » (« Je suis ») et « lere'echa » (« pour ton prochain »).

Une fois de plus, le thème de la proximité, de l'altérité ouverte par les « mots » qui indiquent un chemin entre en jeu : l'éthique de la parole et la primauté de la vie et de l'espoir. L'éthique de la parole représente le refus de la parole préconstituée, morte depuis longtemps sous le poids de son insignifiance. L'éthique du mot, le mot éthique, est ce qui met en mouvement la Parole comme un acte de liberté, d'ouverture à la vie. La Parole qui est une caresse existentielle infinie contre le déjà dit. Cela aussi est au cœur de la réflexion de Vigée, du souffle infini de ses poèmes et du pouvoir de transmettre la vie sur lequel il a insisté.

La parole éthique n'est pas héritée, elle n'est pas un testament, ancien ou nouveau, elle n'est pas une parole annoncée. Elle n'accomplit et ne fait rien. Au contraire, il introduit le blanc, l'espace, l'intervalle, la distance. C'est un bégaïement ; comme la parole de Moïse, comme le son brisé et hésitant du shofar. La parole poétique, dans la mesure où elle est le véhicule d'autres valeurs, de l'infini par opposition à la totalité, échappe à l'annulation des différences, des singularités, de l'altérité.

La dimension de Vigée se résume, à mon avis, à cette expression : pour une parole plurielle. La parole plurielle ouvre la vie elle-même, fait danser les choses et les êtres. La première dimension d'une parole anti-idéologique et antidogmatique est représentée par le dialogue. Le dialogue, ou plutôt la situation dialogique, ne signifie pas du tout un accord. Le terme « accord » peut plutôt être compris dans un sens musical, puisque la pluralité des notes nous permet d'écouter un son plus riche. « Vigée est l'auteur d'un ouvrage vaste et dense, écrit en marge d'une actualité immédiate ; c'est un esprit qui fouille dans les souvenirs et les propose comme

40 Ottavio Di Grazia, « Qui est comme Toi parmi les muets? », *op. cit.*, pp. 59 – 60.

un témoignage qui peut nous dire/donner beaucoup, ici et maintenant. Sa voix se prête à la narration d'un univers complexe doté d'une variété de formes et de significations. »<sup>41</sup>

Paroles qui se brisent et se dédoublent en pensées irisées et infinitésimales qui s'acheminent vers de nouvelles chaînes de sens, dans un « crescendo » de phrases, de citations, de références, de lectures, d'allusions, de sens cachés et révélés, qui servent à lancer des concepts en hauteur pour ensuite les attraper à la volée mais sous une forme radicalement transformée.

Que sont les paroles ? Une question cruciale pour Vigée. Elles font référence au « souffle » du livre, au pneuma qui émane des bibliothèques, aux paroles brisés qui ne nous montrent leur vrai sens que lorsqu'il est caché dans les espaces blancs et le silence. Vigée nous a appris que les paroles sont sages et en savent beaucoup plus que nous, tant qu'elles sont prises en main avec amour, tant que nous disons : Je ne sais rien, mais je sais que je peux faire confiance au langage, faire confiance aux mots. Paroles et silence. Un couple inséparable. Comme nous le dit le philosophe Ludwig Wittgenstein, nous devons nettoyer les mots, nettoyer le mot silence. Qui ne nous apparaîtra alors plus comme l'absence de bruit mais comme quelque chose qui nous fait entendre autre chose, d'autres voix.

Les œuvres de Vigée répondent à des besoins plus profonds et plus intérieurs : cela rend leur lecture complexe. Il est impossible de planifier, d'organiser, d'ordonner le magma de l'existence. Il y a donc dans son Œuvre un projet, mais aussi la conscience qu'il est provisoire. Dans ses pages, on rencontre toujours une aura qui les enveloppe et semble renvoyer à un grand extra-texte, quelque chose qui est à chercher entre et au-delà des lignes. Vigée laisse toujours soupçonner quelque chose d'insaisissable et de fluide. L'Œuvre de Vigée n'a pas été, comme le dirait Joseph Roth, une fuite sans fin,<sup>42</sup> mais une rencontre continue avec la vie elle-même, avec ses contradictions, ses conflits et sa douleur. Il n'a jamais cherché à épuiser les connaissances dans un inventaire de matériaux, ni à les enfermer dans les enceintes asphyxiées du déjà donné pour toujours et des définitions rigides.

La force de son Œuvre réside dans le déclin de la lumière, dans le passage des couleurs, dans le silence qui accompagne la nuit aux frontières du jour où les vents ont d'autres voix, et qui a tenté de reconnaître les signes inextinguibles de l'oubli et les signes fugaces de la mémoire. Signes, histoires, que son langage, issu des expériences qu'il a vécues et qui l'ont traversé, nous offre non pas comme une consolation, mais comme une tentative de nous parler, de parler aux hommes et aux femmes afin de laisser toujours ouverte une possibilité confiée à la plénitude du jour, même d'un seul jour. Quelle est la parole qui parle de douleur et de mort, de néant ? Quel est le regard qui se fixe dans cet interstice où le temps semble s'agglutiner et devenir une mince bande, la limite entre l'être et le non-être ? Nous nous trouvons donc face à un grand problème qui a toujours traversé non seulement la philosophie, mais surtout la poésie, l'art et la littérature, qui ont trouvé dans la tâche de donner figure à cet irréprésentable l'une de leurs plus grandes raisons qui devient claire, à mon avis,

41 Ottavio Di Grazia, in Claude Vigée, *Alle porte del silenzio*, op. cit., p. 8. Et aussi, *ibid*, « Qui est comme Toi parmi les muets? », op. cit., p. 60.

42 Il s'agit de J. Roth, *Fuga senza fine. Una storia vera*. Milano : Adelphi, 1995. Traduit par M. G. Manucci. Sur Roth, voir le livre fondamental de Claudio Magris, *Lontano da dove. Joseph Roth e la tradizione ebraico - orientale*, in *Opere*, C. Magris, *Opere*, I Meridiani. Milano : Mondadori, 2012, pp. 399 - 819. Publié pour la première fois par Einaudi en 1971 et réimprimé par la suite.

chez Vigée et chez beaucoup d'autres voix qui ont également essayé de répondre à ces questions : dans quelle mesure l'art et l'écriture peuvent-ils témoigner de ce qui n'a pas d'expression ?

Dans quelle mesure est-il possible de supposer qu'au fond de ce qui n'a pas d'expression, il y a précisément ce qui détermine notre destin en tant que destin de mortels ? Le mystère entre dans la vie de l'homme comme un regard qui se retourne sur lui. Les yeux bougent et découvrent des zones d'ombre et dans cette ombre nous voyons, comme des lames aveuglantes, la liberté et la vie elle-même, qui nous échappent pourtant. Beaucoup ont essayé de « raconter » tout cela dans des ouvrages qui continuent d'interroger la Bible, d'en tirer un récit, une histoire qui nous emmène vers les énigmes tourmentées que nous ne sommes même pas capables de toucher. Il me semble en trouver des traces cohérentes dans Vigée.

Dans le jeu insensé de l'amère fixité de l'existence, dans lequel il n'y a jamais rien de nouveau sous le soleil et ce qui a été sera de nouveau, dans un monde d'apparences, de répétitions et de questions sans réponses, il reste la réalité fluide et inconsistante, comme le brouillard de l'aube dissous par le soleil et comme le nuage balayé par le vent, l'immense désarticulation des choses, la nature cyclique insensée de tout. Le mystère impénétrable de l'univers, la brièveté de la vie, la fugacité de toute joie et de toute beauté, avec l'invitation corrélatrice à savourer l'instant fugace dans la musique et l'amour, sans se soucier de la vaine anxiété du lendemain et de l'après-vie.

L'alternance de la résignation et de la rébellion face à la toute-puissance irrationnelle du principe suprême, ressentie désormais comme un destin aveugle, apostrophé comme un Dieu personnel, à qui le pardon de l'homme est demandé mais en même temps donné, est présente dans de nombreuses œuvres de cette immense tradition culturelle, religieuse, philosophique, poétique, etc. Questionner l'œuvre de Claude Vigée est un exercice qui relève plus de la méditation que de la critique. Qui s'apparente plus au paysage décomposé de l'expérience qu'au domaine ordonné du discours. Son écriture coule intensément et impétueusement à la lisière du texte : elle se nourrit d'une immense bibliothèque, c'est un voyage de mots, de signes et images. C'est une méditation infinie sur le langage, sur la poésie, sur la précarité de la vie. C'est une succession de pages et de jours. Une résistance infinie contre les formes de la puissance de la totalité à laquelle elle oppose l'ouverture, l'infini de la vie.

L'origine est une décision. Celle d'Abraham qui se sépare de ce qu'il est et se proclame étranger pour répondre à une vérité étrangère, « étrange ». Abraham passe d'un monde – celui de la terre d'Ur – à un monde qui n'est pas encore un monde : une terre qui n'est pas encore un lieu. Une terre qui, pourtant, est porteuse d'une promesse et d'un espoir de liberté. Abraham nous invite non seulement à passer d'un endroit à un autre, mais à faire ce passage, à demeurer dans la vérité du passage. Il ne faut pas oublier que ce mémorial de l'origine, gardé par l'Aleph, bien qu'enveloppé de mystère, n'a rien de mythique. Abraham est un homme à tous égards, un homme qui part et qui, avec ce premier départ, fonde le droit de l'homme à commencer, à construire une vie dans laquelle la liberté, les rêves et l'espoir sont en jeu. Ce passage, ce commencement est destiné à être vécu par chacun d'entre nous. Chaque fois, dans la conscience que notre condition humaine doit toujours être réinventée à nouveau, précisément en écoutant ce silence. C'était peut-être le sens de la merveilleuse déclaration de Rabbi Na'hman de Breslav qui disait « qu'il est interdit d'être vieux ». Il n'y a pas

de simplicité dans ce recommencement, dans ce questionnement. Pas de rhétorique pour les belles âmes. Et d'ailleurs, Vigée nous le rappelle à chaque page de ses œuvres.

Exemplaire est la figure de Jacob qui devient Israël ; la vérité de la nuit qui devient la vérité du jour, le silence qui devient parole, sont les étapes d'une histoire qui nous conduit à nous-mêmes. Jacob et son rêve, Jacob qui s'est enfui de chez lui et dans le désert découvre que « dans ce lieu, il y avait Dieu et je ne le connaissais pas ». L'escalier du rêve, avec des anges qui montent et descendent, suspendu comme il l'est entre le ciel et la terre, nous conduit vers un mystère inaccessible qui transforme aussi profondément ceux qui entrent en contact avec lui. Jacob lutte contre ce mystère rendu accessible dans la lutte, dans l'affrontement, non pour l'annuler, mais pour l'accueillir en lui ; pour en porter le signe dans sa chair, signe qui ne parle pas seulement de différence mais surtout de fermeté et de fidélité.

Qui sait encore comment capter sa subtile voix de silence ? Qui sait encore écouter les mots dont elle est issue et qui se détachent devant nous en posant un choix : la vie ou la mort ? Face aux naufrages de l'histoire, face au mutisme des mots après la violence sans précédent du dernier siècle, la réponse n'est pas difficile. La poésie murmure doucement, elle s'ouvre sur une porte inespérée. Pour nous qui sommes sur le seuil, la tâche est de le franchir. Où cette porte s'ouvre-t-elle ? Dans la vie.

La langue est ce que nous pensons et vivons. Ce n'est pas seulement un problème de théorie du langage. C'est le problème de la théorie du langage, donc toute réflexion sur ce qui est un sujet, un objet, la poésie, l'éthique, le politique etc. en dépend. C'est ce qui lie ces choses entre elles. C'est donc un problème qui concerne la philosophie. Et la Bible ? La Bible « parle », elle communique, ses paroles ont un rythme. Mais c'est surtout un mot d'écoute, donc de relation, d'espace pour l'autre. C'est la dimension de l'espoir. Dans un passage du Talmud, il est écrit : « Allons-nous rencontrer l'espoir ? Oui... Peut-être ». (TB, Traité Haguiga 4b).

Le « peut-être », typique des réponses juives, ne concerne pas Dieu, il ne concerne pas l'homme. Il s'agit du monde. La question est : comment est-il possible que le monde existe ? L'existence de l'homme dans sa fragile temporalité devra apporter la réponse avec crainte et tremblement. Vivre avec la force subtile du « peut-être », mais en sachant qu'il faut continuer le voyage dans un équilibre précaire entre le bruissement de l'être et le silence de Dieu.

Traduire, c'est se disposer à écouter la voix subtile du silence qui s'ouvre à l'espoir. La lecture des œuvres de Vigée est une invitation à la lecture pour vivre.

peut être

- 198 -



Claude Vigée chez lui dans le miroir de l'entrée. Photographie de Guy Braun.

Claude Strauss-Vigée naquit le 3 janvier 1921 et s'éteignit le 2 octobre dernier. Cela fait néanmoins des années que nous le savions si las de vivre, ne pouvant plus lire ni écrire, veuf de son Évy éternelle et par manque de mots dans notre langue française je dirai, orphelin de son fils Daniel.

Ma première rencontre avec Claude Vigée date de 1982, à Paris, encouragé par le poète Pierre Emmanuel et par Robert Masson, directeur d'un hebdomadaire disparu depuis longtemps, *France Catholique*. 1982 fut l'époque de ses livres publiés par Bernard-Henri Lévy chez Grasset, *L'Extase et l'Errance* puis deux ans plus tard *Le Parfum et la cendre*. Il publia aussi chez Flammarion *La Pâque de la Parole*.

L'Alsace est, avec la terre d'Israël, l'une des deux sources, l'un des deux centres de l'œuvre de Vigée. Il n'est pas de livre de lui où l'Alsace et la source juive de son être ne sont pas présents, ne formant pas deux, mais une seule colonne vertébrale qui a un côté droit et un côté gauche et un seul cœur avec ses ventricules gauche et droit. Bischwiller et Jérusalem étaient d'une certaine façon inséparables pour lui. Il avait quitté la première puis, après la guerre, la Shoah, un exil de vingt ans aux États-Unis, il avait trouvé la seconde, mais jamais il n'oublia Bischwiller. Le poète fut porté toute sa vie par sa double allégeance. Dans *Un Panier de houblon*, son autobiographie, Bischwiller est omniprésente, comme le shtetl le fut pour les Juifs d'Europe de l'Est ou le mellah pour ceux originaires des pays musulmans.

Le nom de Vigée est enraciné doublement dans la langue française et dans celle de la Bible, où les prophètes portent presque toujours un nom qui prédestine pour ainsi dire leur parcours, même si, à proprement parler, il n'y a pas de prédestination pour les grandes figures spirituelles ou religieuses. Chacun sait qu'il y a dans la Torah, puis dans la Bible chrétienne des paroles foudroyantes, que l'on met sa vie entière à explorer. Nous trouvons au chapitre X verset 5 de l'Exode un bout de phrase qui mérite une attention très spéciale. À propos des sauterelles que Dieu va envoyer sur l'Égypte, il est écrit *eth yéther hafléta hanishérèt*, « elles anéantiront le reste des ressources ». Ces quatre mots hanteront le poète martyr Itzhak Katzenelson qui, réchappé du ghetto de Varsovie en 1943, fut transféré avec son dernier fils survivant, Zivi, au camp de Vittel, où les nazis firent miroiter aux internés qu'ils pourraient immigrer avec des visas. Le 29 avril 1944, ils furent finalement embarqués dans des wagons à bestiaux pour Auschwitz-Birkenau, où ils furent assassinés, certains parlèrent d'une révolte sur la rampe ou devant les chambres à gaz. Dans les mois ou l'année qui précéda sa mort, Katzenelson écrivit en yiddish *Le Chant du peuple juif assassiné*.

Le chant des Partisans du ghetto, durant la Shoah, reprenait comme un refrain ces trois mots *Mir zainen do*, « Nous sommes là ! », qui est en opposition radicale avec le *Dasein* heideggerien affirmant l'Être de l'étant dans toute sa supériorité sur tout le reste. Ils sont restés impassibles, et le philosophe et son concept devant l'anéantissement du peuple juif par la national-socialisme, c'est-à-dire la nazisme. Le *Dasein* germanique, heideggerien, a si souvent voulu annihiler ce *Mir zainen do* de la Yiddiskeit européenne autant que de la permanence juive à travers les âges, qu'il ne peut paraître que très suspect à nos regards

Ces dialogues ou commerces intérieurs, qu’a construit Claude Vigée depuis ses vingt ans jusqu’à ses quatre-vingt-dix ans, sont la marque d’un homme, d’un poète, pour lequel, si la parole est aussi « la maison de l’Être », pour parler comme Heidegger, elle est aussi la maison de l’Autre, de l’Être de l’autre, pour parler ici comme Levinas – sous les espèces d’un Être qui, dans son déploiement destinal, est loin de n’être que l’être – le *Sein* allemand – heideggerien. Vigée appréhende l’Être à l’intérieur de sa chair et non seulement à l’intérieur de son esprit, depuis l’engagement dans la Résistance puis la fuite par la mer pour survivre, enfin sa montée à Jérusalem à l’âge de quarante ans. Vigée a aussi une essence hébraïque tout à fait fondamentale, parallèle à son essence alsacienne... Il la trouve dans la parole de la Torah, de la Bible, dans cet *Ehyeh Asher Ehyeh* (Ex. 3, 13-15) par quoi Dieu se définit à Moïse et qu’il traduisait par : « Je serai celui que je me ferai être... », expression souvent rendue par : « Je serai celui que je serai. » Si loin d’un quelconque fanatisme religieux !

Dans *Danser vers l’abîme*, nous lisons une strophe qui dit « un-je-ne-sais-quoi ou un-presque-rien » ironique autant qu’intempestif – l’une des signatures du poète :

*À chaque jour suffit sa joie ;  
quant au malheur, il joue  
au ballon avec toi.*<sup>1</sup>

Dans *L’Extase et l’errance*, composé voici trente ans – comme si c’était hier – il avait écrit : « D’une guerre à l’autre, d’errance en errance, chaque jour m’a talonné la peur affolante de ne pas tenir jusqu’à la fin. (...) Je réponds à la boue qui m’enlise par l’envol tourbillonnant jusqu’au foyer d’extase. »<sup>2</sup> Au fond du désespoir le plus sombre, Vigée habita une espérance poétique, mystique, de l’existence, qui ne se dépare pas du *feu d’un commencement futur*...

On peut dire que Claude Vigée symbolisa pour beaucoup de ceux qu’il toucha par son œuvre, la figure du dernier juif alsacien d’avant la Shoah et il en avait une conscience secrète. L’universalité alsacienne du chant vigéen est traversée par la langue, par le dialecte judéo-alsacien comme par le dialecte alsacien. Il a fallu des décennies d’exil pour que le poète conquière la liberté d’écrire sa première œuvre intégralement en judéo-alsacien. Dans un entretien saisissant de franchise, qu’il donna en juin 1986, Vigée évoque l’arrière-fond de son âme, de sa *néfesh* ou sa *néshama* dirait-on en hébreu. Il y énonce des vérités qui nous permettent de mieux comprendre toute son œuvre. « L’alsacien est une langue de mon pays profond, de l’“arrière-pays” comme dirait Yves Bonnefoy, mais c’est aussi la langue de mon père et de ma mère, de leurs parents, et des parents de leurs parents ; c’est dans cette langue que j’ai entendu le monde pour la première fois. »<sup>3</sup>

Dans le même dialogue, il fait une sorte de confession d’ordre linguistique : « Je suis dialectal de naissance, par héritage familial il y avait déjà des Juifs en Alsace à l’époque romaine –, et l’alsacien a été ma seule langue jusqu’à l’âge de six ans avec un peu de français, un français que l’on appelle encore en Alsace le

1 Paris : Parole et Silence, 2004, p. 75.

2 Paris : Grasset, « Figures », 1982, p. 205.

3 « La joie des langues », entretien avec Philippe Nadal, in *La Faille du regard*. Paris : Flammarion, 1987, p. 279-286. Les citations suivantes sont extraites du même livre.

“français du dimanche”. Mon cœur, mon âme, tout en moi se réjouit de parler le dialecte. Je n’ai pas conservé cette langue en moi, je l’ai développée : je n’ai jamais autant écrit en dialecte – des poèmes exclusivement – que ces cinq ou six dernières années. »

Il y a ici quelque chose de l’ordre d’une révélation du monde et d’une révélation au monde à travers la langue la plus intime, la langue principielle, la langue charnelle, eût dit Péguy. Puis, il y eut le français, l’allemand, l’anglais, enfin l’hébreu appris en Israël à partir de 1960, à quarante ans. Écoutons ce que Vigée nous dit de l’anglais : « Quand je suis arrivé en Amérique, à l’âge de vingt-et-un ans, devant survivre dans ce pays, j’ai appris l’anglais – un peu mieux qu’au collège.. Mais j’ai bien compris que la répudiation de mes racines linguistiques serait une forme d’assassinat de mon être profond. [...] J’ai donc appris l’anglais, j’ai enseigné en anglais, mais je n’ai jamais voulu créer dans cette langue – et surtout pas de poésie. »

C’est donc en 1960, que le poète se vit confier un poste à l’université hébraïque de Jérusalem, pour son grand bonheur. Il suivit alors ses premiers *oulpanim*, cours intensif d’hébreu moderne. Il a à ce propos, une remarque à la fois intéressante et troublante : « Mais enfin, l’hébreu m’a énormément servi. Après tout, l’alsacien n’était-il pas mon premier hébreu ? Ces langues sont des langues originelles. J’ai retrouvé dans l’hébreu – à l’âge mûr, dans un contexte incomparable – certains des éléments que j’avais devinés dans le dialecte alsacien. » Opposant l’alsacien et le judéo-alsacien, au français, il ajoute : « dans mon dialecte natal comme dans l’hébreu , je sens une langue qui n’a pas oublié la désignation muette des choses. »

Alors, s’est imposée à moi l’idée, pas si saugrenue finalement, que ce qui unit l’hébreu aux deux dialectes de l’enfance de Claude Vigée, est quelque chose de l’ordre de la danse, la danse avec tout ce qu’elle comporte de charge érotique, mystique, tellurique, chtonienne.

Dans la danse, il faut voir aussi la protestation existentielle contre la mort. À travers l’histoire, combien de témoignages nous sont parvenus, nous laissant ahuris, sans voix, marmoréens. Je ne prendrai qu’un unique exemple que Claude Vigée connaissait sans nul doute, même s’il n’a rien écrit sur ce livre de flammes, d’effrois et de cendres Il s’agit d’un extrait d’un imposant livre traduit du yiddish, *Célébrations dans la tourmente*, qui raconte quelques épisodes qui nous laissent tétanisés d’effroi, auxquels ont été confrontés à des juifs religieux dans les camps de concentration ou d’extermination nazis, souvent jusqu’à la mort. Un groupe d’étudiants de Yéshiva, centre d’études talmudiques de haut niveau, est condamné par un officier SS à la chambre à gaz un soir de *Simbat Torah*, la fête de Torah, qui suit immédiatement Kippour et la fête de *Souccot*, les Cabanes. Nous sommes le 9 ou le 10 octobre 1944, à Auschwitz. Arrivés devant la chambre à gaz, les étudiants refusèrent de se dévêtir et se mirent à danser comme des fous en l’honneur de *Simbat Torah*, qui signifie la joie de la Torah. Le SS, fou de rage, décida alors de faire mourir ces jeunes hommes par une mort lente et atroce. Il les fit donc enfermer dans un bâtiment à l’écart. Le lendemain matin, un officier supérieur passa devant le block, à la recherche d’hommes capables de creuser des tranchées. Il les emmena avec lui, et ils auraient tous survécu.

Est-ce cela que Vigée nomma « danser vers l’abîme » ? Au fond de sa lucidité impitoyable sur l’espèce humaine, son aspiration la plus haute fut pour la danse, pour le chant, pour le poème – pour la joie. Dans *L’Extase et l’errance*, nous lisons : « Chaque parole qui ne se commet pas en faveur de la vie est un mot de passe

dans le grand complot pour la mort. »<sup>4</sup> Entre Vigée et Kafka, il y a un je ne sais quoi d'indicible par rapport à la langue, à l'exil, à l'enracinement. Kafka, comme Schulz et d'autres écrivains juifs tchèques, n'écrivaient pas en tchèque mais, comme chacun sait, en allemand.

« De toute évidence, je suis profondément attaché [...] à la juiverie d'Alsace ainsi qu'aux gentils bienveillants – « *bräfi goyem* » disait mon grand-père Léopold. », raconte-t-il toujours dans *L'Extase et l'errance*. Il continue son récit en évoquant deux moments importants. La veille de la Pâque, Pessah, le petit Claude apportait un « panier d'osier arrondi bien rempli de pains azymes » à ses voisins chrétiens. En retour, « le 24 décembre au soir, j'étais sous le sapin de Noël de nos voisins, les enfants du notaire Bohler. Nous n'en avions pas chez nous, bien sûr, l'arbre de Noël n'était pas de nature très "cachère". Ç'aurait été de l'idolâtrie aux yeux des juifs traditionnels d'Alsace. »<sup>5</sup> Cette enfance alsacienne dans un milieu juif ouvert aux non-juifs a donné à Claude Vigée une ouverture indiscutable, son universalité.

Là où nous sommes parvenus dans notre déambulation ou notre pérégrination vigéenne, voici que s'impose à nous ce livre *Les orties noires*, de 1985, avec ce premier long poème écrit en judéo-alsacien, qui n'a pas laissé indifférent le philosophe Emmanuel Levinas. Premier étonnement pour l'ignorant que je suis, même si j'avais quelques doutes, ce dialecte, à la différence du yiddish, ne s'écrit pas du tout en caractères hébraïques, mais comme le judéo-espagnol, en caractères latins. Alors, tout ce lien de Vigée avec l'Alsace prend ici pour la première fois la forme d'un poème entier, avant qu'il ne l'incarne dans les deux gros tomes de ses mémoires alsaciens, *Un panier de boublon*.

À y regarder de près, tout ce lien pour complexe et tragique qu'il soit, n'a sans doute pas la charge de l'annihilation totale des populations des shtetl telle qu'Aharon Appelfeld, Élie Wiesel, parmi beaucoup d'autres, ont pu en rapporter dans leur œuvre incandescente. Rien de tel avec l'Alsace vigéenne, dont le souvenir est lui aussi déchiré, sa tragédie fut *autre*. Pas de shtetl, pas de ghetto en Alsace, les Juifs pouvaient encore se sauver, fuir, c'est là une différence incommensurable. Je dirai que le rapport de Vigée avec sa terre oscille entre le plein et le vide, le Tout et le Rien, que l'on retrouve dans la grande pensée chinoise du Yin et du Yang. L'oxymore, le paradoxe, ont forgé l'âme, le cœur, l'esprit, la langue du poète. Dans un dialogue phare avec Jean-Paul Klée, à Strasbourg, voici exactement cinquante ans cette année 2021, il parlait du « vide de Bischwiller », du « goût des ruines, de l'inquiétude ; du silence, si propre à l'âme juive. Ce détachement et cet attachement profonds face à la vie. » Avant d'ajouter : « Ici, je me serais peut-être enlisé dans la vase du Rhin. [...] ici, en Alsace, l'existence terrestre m'opprime parfois, car elle est trop près de moi. [...] Tout ce fardeau d'*Erlebnis* pèse sur moi, avec sa surcharge de peines, de deuils, de conflits familiaux, à jamais insolubles. »<sup>6</sup> L'universalité de l'Alsace, c'est aussi « ce double héritage de joie et de souffrance. »

Quand je dis qu'il y a un paradoxe, non au sens d'une contradiction, dans l'évocation de l'Alsace par Vigée, cela est bien plus frappant encore chez les écrivains de la yiddishkeit, dans l'évocation du shtetl, souvent idéalisé. Mais, il existe une différence abyssale entre le monde des shtetl et celui de communautés juives

4 Paris : Grasset, 1982, p. 145.

5 *Op. cit.*, p. 137.

6 *Les orties noires*. Paris : Flammarion, 1984, pp. 93-94.

d'Alsace. Vigée, après la guerre, aimait passer des vacances en Alsace, avec ses amis, ses proches. Imagine-t-on Isaac Bashevis Singer, Aharon Appelfeld, Élie Wiesel, Paul Celan, revenir passer des vacances dans le monde disparu de leur enfance, eux dont les maisons avaient été pillées ou plus souvent occupées par leurs voisins chrétiens, « sans autre forme de procès » ? Combien peu d'entre eux furent peinés, voire révoltés par la déportation de tous les juifs (certains bien sûr étaient entrés dans des groupes de résistance ou s'étaient cachés chez des chrétiens, qui risquaient leur vie à les abriter) ? Surtout, ces paysans ou petits commerçants polonais, hongrois, tchèques, baltes, roumains eurent peur que les juifs rentrent après la guerre récupérer leurs biens. Ils ne savaient pas encore que plus des trois-quarts des déportés étaient devenus cendres et poussière. En Alsace, la situation des survivants n'a rien eu de comparable. J'en veux pour preuve ce que Vigée dit en 1979, dans un dialogue avec Alfred Kern : « L'Alsace est d'abord le monde où j'ai vu le monde pour la première fois [...]. Si je reviens en Alsace tous les ans avec autant de plaisir, c'est chaque fois pour me sentir renaître. » Et il explique pour lui « l'importance de la perception, souligné [sic] la primauté de ce qui est vu, touché, entendu maintenant, sur les notions abstraites, intemporelles. »<sup>7</sup> C'est dire combien Vigée était dans le monde de l'exégétique, de la poétique et de la poésie, de la mystique aussi, mais si peu dans celui de la philosophie, surtout de la philosophie allemande, où le poids du concept est écrasant.

Entrons au cœur du poème éponyme du livre, qui l'ouvre ainsi : *Les orties noires flambent dans le vent*, dont le sous-titre est *Un Requiem alsacien*. Non pas *Un Requiem juif*, comme on peut remarquer, mais bien alsacien, par-delà les oxymores, les paradoxes. Un Requiem à la façon de Breughel l'ancien, Bosch, de Villon aussi, mais surtout de Benjamin Fondane, auquel il emprunte l'exergue :

Quand vous foulerez ce bouquet d'orties  
Qui avait été moi dans un autre siècle.

Fondane avait quitté sa Roumanie natale en 1923 pour devenir un poète et un intellectuel français. Mais il fut rattrapé par l'hitlérisme et la Shoah, fut arrêté avec sa sœur et refusa d'être libéré sans elle. Ils furent l'un et l'autre déportés dans le même convoi pour Auschwitz-Birkenau, où il fut assassiné entre le 2 et 3 octobre 1944 et sa sœur sans doute dès son arrivée. Ce chant funèbre, telle une prosopopée, narre l'histoire de tous ces juifs d'Alsace disparus durant la Shoah, dont il ne reste que ce poème contre l'oubli :

Au bout de quel pays vous êtes-vous perdus ?  
De quel train de minuit êtes-vous descendus ?  
Le quai de Nulle-Part fut votre terminus. [...]  
Chers vieux enfants de Bischwiller,  
à quoi donc sert-il de s'en faire ?  
*Voici venir l'orage,*  
déjà brille l'éclair...<sup>8</sup>

<sup>7</sup> *Le parfum et la cendre, op. cit.*, p. 26.

<sup>8</sup> *Les Orties noires*. Paris : Flammarion, 1984, p. 21.

Figure légendaire, Dame Marthe-au-Pilon symbolise ici tout le tragi-comique de cette liturgie. Elle est la figure même d'un peuple exterminé qui chanta dans le ghetto de Varsovie et ailleurs *Mir zainen do... nous sommes là*.

La voix du poète marche sur les cendres pour interroger encore et toujours :

- 204 -

Mais qu'est-il arrivé aux trois mille enfants juifs  
que les gendarmes français, ces héros sans reproche,  
ont empilé à l'aube en partance pour Auschwitz  
dans les wagons à bestiaux plombés ?  
Au mois d'août quarante-deux, en gare de Drancy,  
Orphelins, affamés, misérables et nus,  
Ils les ont entassés comme des morts-vivants  
dans le fourgon qui roule au fond dans l'épouvante.<sup>9</sup>

Puis vers la fin de ce chant funèbre, Claude Vigée écrit encore :

Les sources ne cessent pas de bruir,  
même dans la neige la plus épaisse,  
enfouies sous les racines obscures des orties.<sup>10</sup>

Cette Cantate funèbre est une composition majeure dans toute la poésie judéo-alsacienne comme dans toute la poésie juive d'expression française. Mais qui le connaît en France et pire, qui le connaît et le lit en Alsace ? Puis, suivant les pas de notre poète, voici la partie « horizontale, narrative et réflexive du livre » qu'il a nommée « judan » par opposition à roman. Ce vocable « judan » forgé par lui, désigne le monde mental et géographique de la Judée, d'où est née « la parole qui surgit intacte et nue de mon présent sur cette terre »<sup>11</sup>.

L'*Erlebnis* vigéenne, c'est-à-dire son « vécu », ses expériences de vie, m'ont permis de relire la conférence qu'Emmanuel Levinas, donna au colloque Vigée de Cerisy-La-Salle. D'emblée, son discours s'est ouvert sur *Les orties noires*, où Vigée nous communique cet *Erlebnis* dialectal qui le marqua toute sa vie. « Notre institutrice, Mme Zimmermann, [...] nous a annoncé, en dialecte, que maintenant nous allions enfin apprendre le français. On a ouvert le livre illustré où courait un joli lapin, et elle nous a dit : "E Lapin ész e Hààs", c'est ainsi que j'ai appris officiellement mon premier mot de français à l'école primaire, avec une trentaine de condisciples ébahis. »

Bischwiller était situé pratiquement dans une garenne. Derrière le cimetière chrétien s'étendait une belle forêt de pins où nous allions jouer tous les jeudis matin. Une foule de lapins couraient autour de la ville, dans le Ried très sablonneux. Voilà qu'on nous apprenait que le vrai nom de "Hààs" était "lapin"...

9 *Ibid.* pp. 27-28

10 *Ibid.*, p. 63.

11 *Ibid.*, p. 75.

Tout cela ne me semblait pas clair. Qu'est-ce que le "vrai nom" ? Y-a-t-il un "vrai nom" ?... Depuis toujours, nous savions le nom de cet animal-là qu'on voyait courir dans les champs... Voilà qu'il avait deux noms – donc aucun qui fût véridique, et qu'à son propos un doute surgissait sur tous les noms de personnes et de choses... »<sup>12</sup>

Dans sa conférence, Levinas analysa le chemin parcouru par le poète depuis son Alsace natale jusqu'à la terre d'Israël, pour énoncer sa part philosophique : « Méfiance du frileux envers un langage qui serait ouvert à tous les vents et où rien d'intraduisible n'adoucirait les souffles froids de l'esprit. Claude Vigée prend racine dans un monde sans dehors, dans une terre investie par le dire de la Bible, par la Torah – poésie, sainteté, prière, et amour du prochain, et partout, et toujours et déjà, exégèse, par cette langue qui dit plus que ce qu'elle dit. »<sup>13</sup>

Mais le philosophe, qui avait très probablement lu ou parcouru *Pâque de la parole*, paru en 1983, n'a-t-il pas été frappé par ce midrash alsacien dû à Claude Vigée, le midrash étant le commentaire juif traditionnel qui existe depuis l'époque du Talmud et permet aux maîtres et aux disciples des sages d'apporter un commentaire propre sur un texte ? Voici ce midrash du cru de notre poète judéo-alsacien :

Ainsi, à quelques lieues de la bourgade où je suis né, ce village de potiers en Alsace du nord, vers lequel je roulais en bicyclette, le dimanche parfois, à travers la forêt de hêtres pluvieuse : Soufflenheim, « la patrie de la rivière du souffle »... À partir d'une étymologie tout imaginaire, en jouant un peu sur le sens des mots, selon la bonne tradition des maîtres talmudiques, je puis donc inventer un *midrash* tout neuf : il m'a suffi d'évoquer le nom alémanique d'un hameau d'artisans obscurs aux confins de la Basse-Alsace. Et cela marche, comme par miracle ! [...]

Ce manteau de parole n'est-il pas aussi la tente où s'abrite la joie des amants, à l'heure rapide où l'on célèbre leurs noces, sous l'arche immense du ciel que dévore le vent ? [...]

« Soufflen  
Heim... »<sup>14</sup>

Avec le Grand Prix national de la Poésie qui lui fut attribué le 16 décembre 2013 pour son œuvre poétique, c'est aussi la poésie judéo-alsacienne qui était à l'honneur. Malgré tant de prix reçus, ni la gloire éphémère des tapis rouges ni celle des tambours battants, n'ont attiré Claude Vigée, resté en retrait du tintamarre. Rappelons juste qu'il reçut le Goncourt de la poésie en 2008 et le Grand Prix de poésie de l'Académie Française.

Le poète et traducteur Henri Meschonnic, disparu en 2009, préfaça voici dix ans presque, Danser vers l'abîme. Ses premières lignes disent dans une langue de haut vol : « Claude, tu portes la prophétie et le serment d'Isaïe (49, 18) dans ton nom même, Vigée 'haï ani, "moi vivant", et c'est, pour moi, la parabole du rapport entre le poème vivant, le vivant du poème, et le texte biblique comme prophétie du langage et de tout

12 *Le Parfum et la cendre, op. cit.*, pp. 30-31.

13 Emmanuel Levinas « Enracinement ou fidélité : les quatre terres », in *La Terre et le souffle, op. cit.*, pp. 53-58.

14 *Pâque de la parole, op. cit.* p. 21-23.

ce qui est à faire exister et qui n'existe pas, dans les sociétés. C'est même, je dirais, l'éthique et la politique du poème. »<sup>15</sup>

Un pénultième mot. J'ai partagé avec Claude Vigée, le poète, l'homme, le juif, qui font tout un dans leur simplicité exemplaire comme dans leur force, sans faux semblants – contrairement à tant d'auteurs qui se prennent si vite pour des grands ! – la conviction que le destin juif est inséparable de celui de l'humanité. Je m'explique : la Passion ou l'épreuve continue du peuple juif (pour autant que l'on puisse parler d'un peuple au singulier), mais aussi sa rédemption future, sont et seront toujours comme le paradigme de la Passion et de la rédemption de l'humanité tout entière...

Pour Vigée il n'y a jamais eu d'un côté les juifs, de l'autre les Nations ou *goïm*, bien qu'il ait toujours su ce que les uns ou les autres avaient pu commettre à l'égard de son peuple. Au contraire, ils sont, juifs ou non-juifs, co-respondants, coresponsables les uns pour les autres et les uns des autres. Les exils, les tragédies juives jusqu'à la restauration d'un État d'Israël sur sa terre ancestrale, dans l'histoire affolante de ce XX<sup>e</sup> siècle, parlent, par-delà la haine antisémite, au cœur secret des peuples.

Mais un poète s'écoute, se lit surtout dans le silence intérieur. Voilà donc une dernière strophe à méditer, à contempler. « Car c'est de l'homme qu'il s'agit » encore et toujours :

Demain tu graviras  
Le mont du vivre inaccessible  
Au profil acéré d'éclair  
Taillé au cœur intact du domaine du père,  
Là où est situé  
Le vrai pays dont rêve la poussière du monde,  
Des nébuleuses vertes où grondait la tendresse  
Comme le chant secret du temps dans la rivière  
Qui émergea première, - jadis mais pas encore -,  
Du trou profond du crâne, du ventre originel.<sup>16</sup>

15 *Danser vers l'abîme*. Paris : Parole et Silence, 2004.

16 *L'homme naît grâce au cri. Poèmes choisis (1950-2012)*, édition d'Anne Mounic, Paris, Points, 2013, p. 196.

Je ne sais plus dans lequel de ses livres Claude Vigée affirme avec justesse que s'il n'avait écrit que des poèmes, ils eussent été meilleurs, et que s'il s'était cantonné aux essais, ceux-ci eussent été plus brillants. Mais, ajoute-t-il, l'époque, son chaos, les exigences de vie qu'elle imposa, lui avaient interdit de jouir d'un tel luxe. Il ne le regrettait aucunement, ayant choisi d'obéir d'abord à l'injonction éthique et spirituelle (c'est tout un) que lui apportait la vie plutôt qu'à la seule règle esthétique.

Aussi bien, parmi les quelques grands poètes de la génération qui précède la mienne que j'ai eu, ou que j'ai encore heureusement, le bonheur de connaître, Claude Vigée n'est-il pas celui dont l'œuvre m'aura le plus esthétiquement ou intellectuellement marqué. Mais il est indéniablement celui dont l'union de la vie et de l'œuvre, dont la présence humaine m'a le plus constamment nourri. Dès lors, c'est bien ce choix d'une incarnation voulue, choisie bien plus que subie, que j'aimerais voir transparaître dans ces quelques pages que je veux dédiées à sa présence.

Ma première rencontre/première écoute (le rapprochement de ces deux mots importe) de Claude Vigée, dont l'œuvre m'était alors inconnue, eut lieu lors d'un colloque rassemblant traducteurs et écrivains autour de la figure de Saint-John Perse. C'était à la fin des années 70. La fondation Saint-John Perse, hébergée alors dans les vénérables murs de la bibliothèque Méjanes, elle-même sise au cœur de la Mairie d'Aix-en-Provence, avait pour président un homme chaleureux et de grande culture, proche des *Cahiers du Sud* : Pierre Guerre. Le colloque rassemblait entre autres : Henri Meschonnic, Edouard Glissant, Roger Little, Arthur Knodel, Adonis... Madame Léger y fit un bref et très distingué passage.

L'atmosphère, malgré quelque algarade assez drôle entre Glissant et Meschonnic, fut bienheureusement exempte des rivalités mimétiques qui parasitent tant de rituels universitaires. La lumière du printemps, la noblesse des murs qui nous accueillait, l'aménité des propos, tout offrait à ces journées un climat heureux et détendu, sans nuire pour autant au sérieux des échanges. Natif d'Aix, aimant cette ville, je proposai un matin à ceux qui le désiraient une visite des alentours de la Mairie et donc de la cathédrale Saint-Sauveur toute proche, cathédrale qui abrite ce chef-d'œuvre qu'est le triptyque du *Buisson Ardent* de Nicolas Froment.

Par chance, lorsque nous entrâmes dans la nef où il était alors accroché, ses panneaux se trouvaient ouverts, ce qui était fort rare. La cause en était sans doute la fin d'une visite conduite par le sacristain. Toujours est-il que notre petit groupe put s'arrêter pour contempler Moïse gardant les moutons de Jéthro, son regard tourné, bien qu'à demi masqué, vers l'extraordinaire buisson *semper virens* que surmonte une admirable Vierge à l'enfant.

Nous étions assis, le cou tendu vers l'œuvre, et c'est alors que Claude improvisa ce qui allait devenir quelques années plus tard le magnifique commentaire que l'on peut lire dans *Le parfum et le cendre*. Sa parole, qui tissait des liens entre le triptyque et le texte de l'*Exode*, fascina tout de suite le petit auditoire que nous formions. Un billet généreux glissé au sacristain engagea ce dernier à ne pas refermer les panneaux, si bien

que nous pûmes passer un long moment entre écoute et vision. Ce fut, pour beaucoup je crois et certainement quant à moi, la découverte émerveillée d'une forme de pensée totalement inconnue jusqu'alors. La richesse du commentaire nourrie de la rumination du texte biblique avait cette liberté de qui n'est pas inféodé à quelque modèle que ce soit, fût-il talmudique. Totalement absorbé j'en oubliai Aix et mon rôle de guide improvisé !

L'après-midi, le colloque reprit son cours et Claude raconta sa rencontre avec Saint-John Perse en 1943 à New York (ou Washington ?). Mais, bien que mémorables, le récit de cette rencontre, les conseils esthétiques qui lui avaient été prodigués (conseils que Claude se garda bien de suivre), la *disputatio* respectueuse entre les deux poétiques qui s'ensuivit, tout cela, pour passionnant que ce fût, n'eut pas sur moi un retentissement égal à celui provoqué par son improvisation sur le *Buisson Ardent*. Des années plus tard, lisant et relisant *La voix dans le buisson*, mais aussi mûri par les années, j'ai mesuré l'audace spirituelle et le trait de génie d'avoir entendu cette voix, de l'avoir comprise non seulement comme la déclinaison du Nom ineffable, mais comme l'injonction faite à tout vivant de vivre en plénitude : « *Je me ferai devenir qui je me ferai devenir* » n'était pas réservé à Dieu seul, mais appelait tout homme à entrer dans ce que Claude nommera : « *la nostalgie du futur* ». C'est ainsi cette lumière impensable, cette voix dans le Buisson, qui demeurent et retentissent en moi depuis plus de quarante ans, et ce non de façon abstraite mais intimement liées à la voix de Claude comme à la splendeur du monde et des visages peints par Nicolas Froment.

C'est pourquoi, sans doute, je ne mesure qu'aujourd'hui la profondeur et l'inattendu de cette rencontre entre un grand diplomate à l'œuvre poétique rare encore mais déjà célébrée de par le monde, et un tout jeune homme totalement inconnu, à peine au seuil de sa propre œuvre. De fait, rien ne l'aurait sans doute permise sans le drame mondial et ses ravages. Mais voici, il y avait là deux exilés, ayant non pas à survivre, mais à vivre avec noblesse et vérité. Le secrétaire général du Quai d'Orsay avait été déchu par Vichy de la citoyenneté française, ses manuscrits inédits saisis et détruits par la Gestapo ; il vivait chichement, souffrant d'insomnies, presque sans amis ni soutiens dans une Amérique dont il estimait certes l'hospitalité, mais qui lui était terre d'exil. Quant à Claude et à Évy, ils venaient de s'échapper *in extremis* de l'étau nazi et vichyssois et donc de la Shoah, avaient quitté Toulouse où ils s'étaient réfugiés, traversé l'Espagne et débarqué dans des *USA* sans repères ou presque, où ils allaient demeurer, endurant l'espace étranger, jusqu'en 1960. Tout aurait pu, voire dû, séparer ces deux hommes : l'âge, la classe sociale, les relations sociales et littéraires, la poétique, mais ce fossé était comblé par l'épreuve, sinon commune du moins partagée, et par la volonté farouche de n'y point céder. Il est remarquable que l'un et l'autre se soient choisis des noms de plume qui sonnent comme la manifestation d'un vouloir dire et d'une grandeur d'être quasi prophétiques. Certes l'épos diffère entre le mélange des langues combiné aux allusions culturelles voulu par Alexis Léger, et le mot à mot traduit d'*Isaïe* : « Vie j'ai », élu par Claude. Mais c'est une même dignité qui régit ces deux choix, en un temps où les bourreaux remplaçaient les noms propres par des numéros : « J'habiterai mon nom fut ta réponse aux questionnaires du port. »

Cette première rencontre à Aix m'ouvrit à l'œuvre de Claude, et la simplicité comme la chaleur qui émanaient de l'homme permirent le début d'une amitié entre un aîné et un jeune étudiant que la poésie habitait sans qu'il ait encore publié le moindre poème.

Quelques années passèrent ponctuées de lettres venues de ou envoyées à Jérusalem. Je publiai mon premier livre de poèmes puis, le bachotage de l'agrégation ayant fini par porter ses fruits, je fus nommé pour deux ans professeur dans le Languedoc où, grâce à l'amitié de Joseph Giry, merveilleux prêtre et archéologue, je découvris l'Abbaye de Sylvanès dont André Gouze avait commencé la restauration avec passion et génie. À ma grande surprise, j'appris que Claude devait y venir à l'Ascension pour un colloque, ou plutôt une rencontre, organisée par Sylvanès et un obscur journal que je croyais à tort intégriste, *France Catholique*. Olivier Clément dont j'aimais la pensée devait y participer lui aussi. Je m'y inscrivis immédiatement et débarquai ainsi un matin de printemps lumineux et frais à Sylvanès, entrant directement dans le *scriptorium* et y retrouvant avec une joyeuse surprise Claude et Évy qui, seuls dans cette vaste pièce, tentaient de se réchauffer en prenant un petit déjeuner tardif. Notre rencontre, ce matin-là, fut comme l'éclat lumineux brisant l'obscurité froide de ce lieu admirable dégagé depuis peu du fumier des moutons qui l'avaient occupé pendant des années.

Mais l'échange à Sylvanès ne fut pas que privé. D'abord, parce que le vendredi soir, Claude et Évy devaient nous inviter à célébrer le *shabbat* dans ce même *scriptorium*, et ce au grand dam d'une madame très chic, scrupuleusement antisémite et vertement remise en place par André Gouze ! Et puis, parce que dans les heures qui précédèrent cette célébration, Claude nous avait conviés à une lecture fascinante du livre de *Ruth*, lecture que reprendra *La manne et la rosée*. L'érudition le disputait à la drôlerie du conteur, la mise en perspective historique se combinait avec l'exploration de la puissance symbolique de ce petit livre biblique trop souvent ignoré malgré l'immense *Booz endormi* de Hugo ou l'admirable tableau de Poussin. Le savoir le plus subtil n'était enfin plus antagoniste de la plus pure émotion poétique, l'humour côtoyait le drame, le pragmatisme de certains personnages, souligné avec drôlerie, jouxtait la plus haute élévation spirituelle. Claude parla aussi de la place de ce rouleau dans le calendrier liturgique juif dont j'ignorais alors presque tout, puis il aborda les liens entre la généalogie de Ruth, ascendante et descendante, et celle de Jésus, généalogie faisant de Ruth et de Booz les intermédiaires qui relient dans la chaîne messianique Abraham à Jésus. Je mesurai alors la liberté de sa pensée, cette judéité ouverte, accueillante, capable d'éclairer sur sa propre foi, sans confusion mais avec une empathie chaleureuse, un auditoire avant tout catholique. Je le revois nous disant avec un sourire ironique : « *Je suis plus libre de mes paroles ici qu'à Méa Shéarim* ! » Je ne sais plus combien de temps dura cette leçon, je me souviens que nous avions tous oublié les heures et nos montres et que, quand elle fut terminée, nous nous regardâmes un peu ébahis, toujours sous le charme de la sobre ivresse qui nous avait envahis !

Bien d'autres heures heureuses et profondes ont tissé notre amitié. Le retour de Claude à Aix pour des rencontres judéo-chrétiennes. Son séjour dans notre maison familiale au Chambon-sur-Lignon où, presque incrédule, il retrouva les traces du séjour, clandestin évidemment, pendant la guerre 39/45 de son ami et voisin à Jérusalem, André Chouraqui. Sa connivence avec ma mère et d'autres membres de ma famille. Ses traductions de Shirley Kaufmann et Helmut Fritz que je publiai chez *Cheyne Éditeur*. Les après-midi passés à converser dans le salon quasi vide de la rue des Marronniers (tant d'objets espérant un hypothétique retour étaient restés rue Radak, à Jérusalem où je ne suis jamais allé, mais où fut accueilli Gilles, mon fils aîné). Cerisy et ses échanges, ses promenades sous le crachin normand lors du colloque qui lui fut consacré et que nulle hagiographie ne peupla ! Leur colère, à Évy comme à lui, leur incompréhension et leur détresse en raison de la rupture des liens si étroits qu'ils entretenaient avec Yves Bonnefoy, et ce, du fait et de la faute de ce dernier : « *C'était un frère, un frère !* ». Puis les poèmes bouleversants, transmis pour *Conférence*, après la mort d'Évy. Mais

aussi, ah quel moment merveilleux ! ce long et prodigieux fou rire (partagé avec mon fils Florian et Christophe Carraud) en l'écoutant conter dans un bistrot du Ranelagh, avec une verve à nulle autre pareille, l'arrivée de Sartre et de Beauvoir à Jérusalem après un court séjour dans l'Égypte de Nasser : Gershom Scholem, ébahi à entendre le premier chanter les louanges du Raïs et demandant à Claude, en yiddish, s'il était bien un philosophe ! et Claude comparant la seconde, raide et enturbannée, à : « *Néfertiti ayant avalé son parapluie !* »

Oui, tant d'heures vivantes, libres, sans afféteries ni protocole. Et celle-ci encore : Claude, attablé avec gourmandise devant une assiette de lapin que je lui avais mitonnée en pensant à ce passage du *Panier de boublon* où il raconte que le mot *lapin* fut l'un des premiers qu'il apprit en français au sortir de son alsacien originel : « *Tu ne savais pas que le lapin n'était pas cascher ? Enfin, s'il y a 613 commandements, c'est bien pour que l'on en transgresse quelques-uns ! Il ne t'en resterait pas un peu ?* » Tant d'heures simplement et pleinement vécues.

Puis il y eut des années de silence. Le grand âge et le chagrin de la mort d'Évy, celle de son fils Daniel lui firent m'interdire de le revoir, de lui téléphoner. Il le voulait, il me l'enjoignit. Je m'y soumis. Plusieurs années. Sans pour autant que ma pensée ne cessât de se tourner vers lui et que je ne me fusse enquis de lui. Et puis un jour, sur les conseils d'Anne Mounic, je décidai moi aussi d'outrepasser le commandement. Je l'appelai au téléphone depuis la Haute-Loire au milieu du mois d'août. Profondément ému de réentendre sa voix, certes amenuisée, mais présente. Et je décidai de passer rue des Marronniers. Il me fallut hélas attendre six mois pour venir à Paris.

Que dire maintenant qui ne soit pas impudique ?

Une garde-malade africaine m'ouvrit la porte. Elle ignorait tout de Claude et de son œuvre, mais pressentait la noblesse de l'homme qui reposait dans un lit « médicalisé » comme l'on dit. Je pus échanger quelques mots avec lui, malgré sa surdité, sa cécité et une voix presque inaudible. Je puis dire sans forfanterie qu'ils étaient portés par l'action de grâce (je n'aime guère ce mot un peu cul-bénit, mais je n'en vois pas d'autres). Ce furent de ces minutes que nous vivons tous à un moment ou à un autre de nos vies, lorsque la bénédiction ne se sépare pas du chagrin, la joie de la douleur. Je revois, encadrant son visage étonnamment rose comme celui d'un enfant éternel, ses magnifiques cheveux blancs, longs, bouclés... Une chevelure d'ange du Quattrocento !

Se pourrait-il que pour lui qui a tant médité et si fortement incarné la figure de Jacob, qui s'est tant empoigné avec Celui dont on ignore s'il est un double d'Ésaü ou le messager du Nom de toute grâce et de toute miséricorde, se pourrait-il que pour lui cet ange nocturne replie enfin ses ailes, repose sa force et que le gué tumultueux des deux lutteurs devienne eau jaillissante ? Je ne sais.

Que tout demeure maintenant dans le silence de l'Aleph qu'il nous aura transmis.

« *L'oreille ouverte* »

- 211 -

Numéro 13

2022





A.M.

416.

Blotter.

Anne Noonie 2019.

L'*Élégie* dite de Marienbad est l'un des plus surprenants poèmes d'amour jamais écrits. Il se distingue par sa longueur, par la perfection de sa forme, par la hauteur de ses vues et de son style, par le déroulement sans faille de son propos, par un caractère aérien qui le place d'emblée sur le plan de la transfiguration du vécu plutôt que du ressassement des déceptions. Et pourtant, il n'est pas un aspect de la réalité la plus terrestre qu'il n'accepte et n'intègre. Une réussite heureuse, une harmonie incomparable, une beauté unique.

Dans ce poème, un vieillard raconte qu'il a connu la grâce d'un dernier amour qui a bouleversé son existence. L'objet de cet amour est une jeune fille dans les dernières années de l'adolescence. On croirait d'abord à la répétition mi-tragique mi-comique de l'histoire du couple mal assorti. Et quand l'affection de Goethe, écrivain et homme d'État au faîte de la gloire, pour la jeune Ulrike, de bonne famille mais sans renommée particulière, passe de l'attachement pour une connaissance charmante à la passion la plus dévorante pour une femme, les médisances vont bon train. C'est que dans les villes d'eau où tout le beau monde de l'Europe d'alors se retrouve, s'observe, se lie, brigue ou intrigue, le comportement pour le moins incongru de cet homme célèbre ne pouvait passer inaperçu. Ne se ridiculise-t-il pas en allant jusqu'à la demander en mariage ? Faut-il s'étonner qu'il essuie un refus tacite de la part de la jeune fille ? Pouvait-elle voir, dans ses attentions et ses soins, autre chose que la marque d'une sympathie touchante de la part d'un ami de sa mère qui aurait plutôt été un adorable grand-père qu'un amant épris de désir ?

Mais à en rester à ces rappels factuels, on manquerait entièrement la singularité de l'expérience vécue dont le poème se fait le relais. Celui qui a eu la chance de connaître un amour qui a illuminé ne serait-ce qu'un instant de son existence, comprendra sans peine à quel point le surgissement inattendu d'une telle passion ne laisse intact ni son être ni son rapport au monde. Celui qui aura vécu dans sa chair la manière dont un tel amour peut aussi le rajeunir d'âme et de corps, et s'il est artiste, réveiller et ranimer en lui les forces créatrices les plus profondes et les plus enfouies, ne s'étonnera pas que l'un des plus grands poètes et des hommes les plus disposés qui furent à l'amour se soit retrouvé à soixante-quinze ans comme le jeune homme qu'il était à vingt-quatre et qu'il ait écrit sur les entrefaites de sa passion l'œuvre que l'on peut considérer comme son poème le plus émouvant et le plus achevé. Celui, enfin, qui a dû réaliser que l'amour le plus beau est celui qui appelle en même temps au renoncement le plus fort, surtout quand cet amour est à la fois le plus tendre et le dernier qui nous est donné de vivre, devinera quelles tempêtes ont dû agiter l'intimité d'un homme qui cachait mal, derrière le personnage officiel guindé qu'il revêtait pour éloigner les importuns, une sensibilité toujours à fleur de peau que les années et les déceptions ont avivée bien plus qu'entamée ; et il devinera encore que, pour ne pas sombrer dans la tourmente, il ne lui restait rien d'autre que de laisser s'épancher tout son cœur et toute son âme en ce poème.

Car c'est bien d'un tel amour, de ses délices et de ses tourments, et c'est bien du renoncement à un tel amour quand on voudrait, même s'il semble qu'on ait passé l'âge, qu'il dure et s'épanouisse dans notre vie de tous les jours, que nous entretient l'*Élégie*. Et de fait, le poème ne naît ni d'un choix ni d'un calcul. C'est en rentrant de son séjour à Marienbad et à Carlsbad à la fin de l'été 1823, séjour dont, après le drame qui vient de se dénouer, Goethe sent qu'il sera aussi le dernier, que le poème lui vient et qu'il le note au fur et à mesure des trajets en diligence qui le ramènent à Weimar. L'agenda de l'année précédente dans lequel il en a noté les vers et les strophes telles qu'elles se formaient dans son esprit s'est conservé, a été rendu public, publié et traduit. Il autorise le curieux, l'artiste, l'ami de la poésie à assister à la genèse du poème, à voir comment l'intuition et l'impulsion créatrices se traduisent d'emblée chez le génie dans une forme à la fois parfaite et parfaitement adéquate à ce qu'il porte en lui et laisse advenir à la parole. Ainsi la forme de l'œuvre achevée n'est-elle pas un moule qui lui est imposé du dehors, mais elle participe de la vie même de l'œuvre et de sa vitalité, elle lui permet de se présenter aux yeux du monde sans trahir les mouvements qui l'ont fait naître ni les palpitations qui l'animent ; de même la membrane de la cellule délimite-t-elle l'individu tout en le laissant interagir avec son milieu ; de même les artères transmettent-t-elles le sang à l'organisme entier par une pulsation qui, au départ, est celle de la diastole et de la systole, des battements mêmes du cœur. Ces rapprochements, Goethe lui-même les fait et les approuve.

Devant un monument aussi vivant et aussi abouti, le traducteur n'en mène pas large. Lui qui ne peut compter sur le génie, qui n'est que poète et qui vient après d'illustres prédécesseurs, comment ne trahirait-il pas la réussite unique qu'est un tel poème ? Et pourtant, ne faut-il pas que, génération après génération, le dialogue se renoue avec l'œuvre perdurable, avec ce qu'elle porte de vie et d'émotion ? Ne doit-il pas s'efforcer de la faire partager à ceux qui, parlant et entendant sa langue, n'ont pas forcément l'heur de parler et d'entendre celle de l'auteur ? Encore lui faut-il trouver un accès qui lui soit propre et des solutions qui soient les siennes. Aucune d'entre elles ne sera vraiment satisfaisante ni définitive, il ne le sait que trop, car il le ne peut que le constater chaque fois qu'il revient à son travail. Et cette croix n'en est que plus lourde à porter quand il s'agit de poésie. Si l'on pouvait garder à la fois l'exactitude du sens et la perfection de la forme... Gageure impossible ! Autant vouloir faire les cercles carrés... Pas plus la traduction littérale, qui vaut à peine mieux qu'une version scolaire, que la belle infidèle, qui ne fait que paraître ce qu'elle ne pourra jamais être, ne sauraient gagner ses suffrages.

Et pourtant, il faut choisir. Son ou sens, vers ou prose, le débat est ancien. Nerval, qui fut sans doute l'un de nos plus parfaits poètes, et qu'une affinité comme élective avait naturellement mené à Goethe, après avoir longtemps hésité, s'était rangé du côté de la prose, d'une prose si souple et si musicale qu'elle confondait d'avance toute tentative de versification. S'il avait rendu l'*Élégie*, il l'eût fait mieux que tout autre ! Claude Vigée, dont l'affinité avec Goethe fut tout aussi congénitale, devait choisir les vers, de rythmes variés, sans rimes, épousant la plasticité même des poèmes originaux. Il en est résulté, entre autres, un « Chant de Lyncée le guetteur » insurpassable. Mais Claude Vigée n'a pas davantage abordé l'*Élégie*. Un autre poète d'exception, qui lui non plus n'a pas caché son attachement à Goethe, devait relever le défi. On sait quelle étonnante et précieuse traduction nous en a laissé Jean Tardieu, en optant pour les vers et la rime. Tentative devenue classique, que l'on publie et republie à juste titre.

Que devons-nous faire ? Le vers semblait s'imposer, à condition qu'il fût souple, ductible, ployable à ce qu'il devait laisser s'exprimer, à condition qu'il ne fût pas forme vide, exercice de rhétorique stérile et surannée. C'est la raison pour laquelle nous avons renoncé à la rime. Perte énorme, assurément ! Mais à quoi bon sauver la rime par des rimes qui ne pouvaient valoir celles de l'original, qui, dans la langue d'accueil, n'auraient été que des approximations de rimes et qui, pour un si pauvre effet, nous auraient de surcroît considérablement éloigné de ce que dit l'original ? Restait la question du mètre. On peut comprendre plus d'une réticence à manier l'alexandrin en de telles occasions. Trop usé d'avoir été trop admiré puis trop décrié. Mais le décasyllabe était trop court et s'essouffait trop vite face à l'ampleur du pentamètre de l'original. Il ne pouvait finalement pas y avoir d'autre choix que ce pur joyau, à espérer qu'on pût le sortir de sa gangue et le tailler de sorte à faire jouer mille reflets colorés sur les facettes de son brillant, ainsi que le fait l'original qui use d'un mètre tout aussi classique dans sa langue.

Une traduction de poésie demeure une tentative le plus souvent vouée à l'échec. Elle n'épuise pas les résonances infinies d'un texte qui, par nature comme par vocation, les laisse se produire plutôt que se résoudre. Mais s'il lui est donné de devenir invitation au voyage, elle aura amplement atteint son but.



*Und wenn der Mensch in seiner Qual verstummt,  
Gab mir ein Gott, zu sagen, was ich leide.*

Was soll ich nun vom Wiedersehen hoffen,  
Von dieses Tages noch geschloßner Blüte?  
Das Paradies, die Hölle steht dir offen;  
Wie wankelsinnig regt sich's im Gemüte! —  
Kein Zweifeln mehr! Sie tritt ans Himmelstor,  
Zu ihren Armen hebt sie dich empor.

So warst du denn im Paradies empfangen,  
Als wärest du wert des ewig schönen Lebens;  
Dir blieb kein Wunsch, kein Hoffen, kein Verlangen,  
Hier war das Ziel des innigsten Bestrebens,  
Und in dem Anschauen dieses einzig Schönen  
Versiegte gleich der Quell sehnüchtiger Tränen.

Wie regte nicht der Tag die raschen Flügel,  
Schien die Minuten vor sich her zu treiben!  
Der Abendkuß, ein treu verbindlich Siegel:  
So wird es auch der nächsten Sonne bleiben.  
Die Stunden glichen sich in zartem Wandern,  
Wie Schwestern zwar, doch keine ganz den andern.

Der Kuß, der letzte, grausam süß, zerschneidend  
Ein herrliches Geflecht verschlungner Minnen.  
Nun eilt, nun stockt der Fuß, die Schwelle meidend,  
Als trieb' ein Cherub flammend ihn von hinnen;  
Das Auge starrt auf düstrem Pfad verdrossen,  
Es blickt zurück, die Pforte steht verschlossen.

Und nun verschlossen in sich selbst, als hätte  
Dies Herz sich nie geöffnet, selige Stunden  
Mit jedem Stern des Himmels um die Wette

*Et lorsque l'être humain en son tourment se tait,  
Un dieu m'aura donné de dire mes souffrances.*

Que faut-il espérer de ce prochain revoir ?  
De la fleur de ce jour qui n'est encore éclos ?  
Le paradis, l'enfer sont à portée de main :  
Combien ton cœur balance ! — Oh ! laisse là tes doutes !  
La voici qui s'avance à la porte du ciel,  
Qui te prend dans ses bras et te presse contre elle.

Tu auras donc été ce jour en paradis :  
Aurais-tu mérité de la vie éternelle ?  
C'est qu'il ne te restait plus rien à désirer,  
C'était là ce à quoi aspirait tout ton être ;  
Et c'est à contempler cette unique beauté  
Que tu vis se tarir tes regrets et tes larmes.

Combien pressait ce jour son aile trop hâtive,  
Comme s'il eût chassé chaque instant devant lui !  
Mais ce baiser, ce soir, pour nous serait un signe :  
Il nous réunirait au retour du soleil ;  
Les heures se fondaient en leur aimable ronde,  
On les aurait crues sœurs sans pourtant s'y tromper.

Ce baiser, le dernier, tendre, terriblement,  
Allait rompre d'un coup nos amours ravalées :  
Il faut bien que mes pas s'écartent de ce seuil  
Que garde un Chérubin à l'épée enflammée ;  
Au regard dépité s'ouvre un triste chemin,  
Il se retourne et voit que sa porte est fermée.

Et le voici, ce cœur, renfermé en lui-même !  
Ne s'était-il jamais ouvert ? N'avait-il pas,  
Lorsque, rivalisant dans le ciel avec elle,



An ihrer Seite leuchtend nicht empfunden;  
Und Mißmut, Reue, Vorwurf, Sorgenschwere  
Belasten's nun in schwüler Atmosphäre.

Ist denn die Welt nicht übrig? Felsenwände,  
Sind sie nicht mehr gekrönt von heiligen Schatten?  
Die Ernte, reift sie nicht? Ein grün Gelände,  
Zieht sich's nicht hin am Fluß durch Busch und Matten?  
Und wölbt sich nicht das überweltlich Große,  
Gestaltenreiche, bald gestaltenlose?

Wie leicht und zierlich, klar und zart gewoben,  
Schwebt, Seraph gleich, aus ernster Wolken Chor,  
Als glich es ihr am blauen Äther droben,  
Ein schlank Gebild aus lichtem Duft empor;  
So sahst du sie in frohem Tanze walten,  
Die lieblichste der lieblichsten Gestalten.

Doch nur Momente darfst dich unterwinden,  
Ein Luftgebild statt ihrer festzuhalten;  
Ins Herz zurück, dort wirst du's besser finden,  
Dort regt sie sich in wechselnden Gestalten;  
Zu Vielen bildet Eine sich hinüber,  
So tausendfach, und immer, immer lieber.

Wie zum Empfang sie an den Pforten weilte  
Und mich von dannauf stufenweis beglückte;  
Selbst nach dem letzten Kuß mich noch ereilte,  
Den letztesten mir auf die Lippen drückte:  
So klar beweglich bleibt das Bild der Lieben,  
Mit Flammenschrift, ins treue Herz geschrieben.

Ins Herz, das fest, wie zinnenhohe Mauer,  
Sich ihr bewahrt und sie in sich bewahret,  
Für sie sich freut an seiner eignen Dauer,  
Nur weiß von sich, wenn sie sich offenbaret,  
Sich freier fühlt in so geliebten Schranken  
Und nur noch schlägt, für alles ihr zu danken.

Les étoiles brillaient, su toucher au bonheur ?  
Chagrin, remords, souci pesant, amer reproche  
L'assaillent désormais comme pour l'étouffer.

Le monde n'est-il plus ? Les parois des rochers  
Ne se sont-elles pas couronnées d'ombres saintes ?  
Et mûrit la moisson, un pays verdoyant  
S'étend le long du fleuve entre bois et prairies,  
L'orbe immense des cieux qui nous englobe tous  
De figures sans nombre ou s'anime ou se vide.

Gracieuse et légère, adorable, éclatante,  
Semblant un Séraphin des cohortes célestes,  
Comme si ce fût elle au sein de l'empyrée,  
S'y forme une gracile et vaporeuse image :  
Ainsi l'avais-tu vue en sa danse enjouée,  
La plus charmante des plus charmantes personnes.

Mais ne t'y laisse pas prendre plus d'un instant :  
Que te sert d'enlacer une nue au lieu d'elle ?  
Rentre en ton cœur ! c'est là que tu la trouveras,  
C'est là qu'elle revêt ces changeantes figures !  
Voici qu'une autre vient aux autres s'ajouter,  
Mille et mille fois belle et digne d'être aimée.

Comme elle s'attardait à l'entrée du logis,  
Me portant par degrés au comble du bonheur,  
Puis après le dernier baiser me rattrapait,  
Imprimant contre mes lèvres le tout dernier ;  
De même son image, en son éclat mouvant,  
Comme en lettres de feu, s'est gravée en mon cœur.

Oui, en ce cœur qui, ceint d'une haute muraille,  
Sait se garder pour elle et en lui la garder,  
Qui pour elle est heureux d'avoir tant d'endurance,  
Qui n'apprend rien de soi que lorsqu'elle paraît,  
Se sent plus libre, inscrit entre de telles bornes,  
Et ne veut battre plus que pour lui rendre grâces.

War Fähigkeit zu lieben, war Bedürfen  
 Von Gegenliebe weggelöscht, verschwunden,  
 Ist Hoffnungslust zu freudigen Entwürfen,  
 Entschlüsseln, rascher Tat sogleich gefunden!  
 Wenn Liebe je den Liebenden begeistert,  
 Ward es an mir aufs lieblichste geleistet;

Und zwar durch sie! — Wie lag ein innres Bangen  
 Auf Geist und Körper, unwillkommner Schwere:  
 Von Schauerbildern rings der Blick umfassen  
 In wüstem Raum beklommner Herzensleere;  
 Nun dämmert Hoffnung von bekannter Schwelle,  
 Sie selbst erscheint in milder Sonnenhelle.

Dem Frieden Gottes, welcher euch hienieden  
 Mehr als Vernunft beseliget — wir lesen's —  
 Vergleich ich wohl der Liebe heitern Frieden  
 In Gegenwart des allgeliebten Wesens;  
 Da ruht das Herz, und nichts vermag zu stören  
 Den tiefsten Sinn, den Sinn, ihr zu gehören.

In unsers Busens Reine wogt ein Streben,  
 Sich einem Höhern, Reinern, Unbekannten  
 Aus Dankbarkeit freiwillig hinzugeben,  
 Enträtselnd sich den ewig Ungenannten;  
 Wir heißen's: fromm sein! — Solcher seligen Höhe  
 Fühl ich mich teilhaft, wenn ich vor ihr stehe.

Vor ihrem Blick, wie vor der Sonne Walten,  
 Vor ihrem Atem, wie vor Frühlingslüften,  
 Zerschmilzt, so längst sich eisig starr gehalten,  
 Der Selbstsinn tief in winterlichen Gräften;  
 Kein Eigennutz, kein Eigenwille dauert,  
 Vor ihrem Kommen sind sie weggeschauert.

Es ist, als wenn sie sagte: „Stund um Stunde  
 Wird uns das Leben freundlich dargeboten,

Avait-il bien perdu la faculté d'aimer,  
Ne désirait-il plus être aimé en retour,  
Le plaisir et l'espoir de songer mille choses,  
De décider, d'agir à l'instant l'ont saisi :  
Jamais amour autant ne ranima amant ;  
Oui, ce don merveilleux m'était fait sans réserve.

Et je le lui devais ! – Dans quelle oppression  
Languissaient âme et corps, détestable contrainte,  
Le regard entouré d'images d'épouvante  
Dans le vide désert de ce sein pantelant ! –  
Voici que sur son seuil va poindre l'espérance :  
Elle réapparaît dans l'éclat du soleil.

C'est à la paix de Dieu qui plus que la raison  
Vous ravit ici-bas, du moins le peut-on lire,  
Que je comparerais le doux plaisir d'aimer,  
Apaisé, l'être que par-dessus tout l'on aime :  
Là un cœur est heureux, là rien ne vient troubler  
Le plus haut sens, le sens de lui appartenir.

Il passe en notre sein une aspiration  
De nous abandonner en toute gratitude  
À ce qui est si noble, et pur, et inconnu,  
Que se déchiffre enfin cette énigme éternelle :  
C'est là être pieux, c'est à de tels sommets  
Que je suis enlevé quand je me tiens près d'elle.

Sous son regard qui a la chaleur du soleil,  
Sous son souffle qui semble une brise au printemps,  
Voici fondre l'orgueil en sa roideur glacée,  
Prisonnier confiné dans sa crypte hivernale :  
L'utile ni le vain n'ont conservé d'attraits ;  
Qu'elle vienne et autant en emporte le vent !

Je crois que je l'entends me dire : « Heure après heure,  
Les plaisirs de la vie à nous viennent s'offrir ;

Das Gestrige ließ uns geringe Kunde,  
Das Morgende, zu wissen ist's verboten;  
Und wenn ich je mich vor dem Abend scheute,  
Die Sonne sank und sah noch, was mich freute.

- 222 -

Drum tu wie ich und schaue, froh verständig,  
Dem Augenblick ins Auge! Kein Verschieben!  
Begegn ihm schnell, wohlwollend wie lebendig,  
Im Handeln, sei's zur Freude, sei's dem Lieben;  
Nur wo du bist, sei alles, immer kindlich,  
So bist du alles, bist unüberwindlich.“

Du hast gut reden, dacht ich, zum Geleite  
Gab dir ein Gott die Gunst des Augenblickes,  
Und jeder fühlt an deiner holden Seite  
Sich augenblicks den Günstling des Geschickes;  
Mich schreckt der Wink, von dir mich zu entfernen,  
Was hilft es mir, so hohe Weisheit lernen!

Nun bin ich fern! Der jetzigen Minute,  
Was ziemt denn der? Ich wüßt es nicht zu sagen;  
Sie bietet mir zum Schönen manches Gute,  
Das lastet nur, ich muß mich ihm entschlagen;  
Mich treibt umher ein unbezwinglich Sehnen,  
Da bleibt kein Rat als grenzenlose Tränen.

So quellt denn fort! und fließet unaufhaltsam;  
Doch nie geläng's, die innre Glut zu dämpfen!  
Schon rast's und reißt in meiner Brust gewaltsam,  
Wo Tod und Leben grausend sich bekämpfen.  
Wohl Kräuter gäb's, des Körpers Qual zu stillen;  
Allein dem Geist fehlt's am Entschluß und Willen,

Fehlt's am Begriff: wie sollt er sie vermissen?  
Er wiederholt ihr Bild zu tausendmalen.  
Das zaudert bald, bald wird es weggerissen,  
Undeutlich jetzt, und jetzt im reinsten Strahlen;

Hier a dû s'en aller sans pouvoir crier gare ;  
Demain, il ne nous est pas permis d'en savoir ;  
Et s'il m'est arrivé de redouter le soir,  
Le soleil, se couchant, toujours m'a vu comblée.

Fais comme moi ! regarde, en bonne intelligence,  
L'instant droit dans les yeux, sans hésiter jamais !  
Saisis-le au vol ! Sois vif, leste, avec bienveillance,  
Que ce soit au plaisir, que ce soit en amour,  
En toutes choses donc comme sont les enfants :  
Ainsi tu pourras tout, tu seras invincible ! »

Cause toujours ! me dis-je ; oui, pour te faire escorte,  
Un dieu sut t'accorder la faveur de l'instant ;  
Et qui ne se croirait, à être à tes côtés,  
Ce favori d'un coup que comble la fortune ?  
M'effraie ce signe qui m'enjoint de m'éloigner,  
Et peu m'importe ta sibylline sagesse !

Maintenant, j'en suis loin ! – Que le moment présent  
Peut-il bien me valoir ? Je ne saurais le dire !  
Il me montre du bien et certaine beauté,  
Mais tout cela me pèse, il me faut m'en défaire ;  
Or me presse un languir qu'on ne peut réprimer :  
Il n'est plus de recours qu'en des larmes sans nombre.

Eh bien ! mais coulez donc ! et ne cessez jamais,  
Vous n'éteindrez en rien ces feux qui me dévorent !  
Mon cœur grippé s'affole et s'agite déjà,  
Car la vie et la mort s'y combattent sans trêve ;  
S'il est des simples pour panser les maux du corps,  
L'esprit vaincu n'a plus volonté ni constance.

C'est qu'il n'y entend rien ! peut-elle lui manquer  
Quand il voit et revoit mille fois son image  
Qui peine à se fixer ou va se déchirer,  
Reste imprécise et floue ou semble immaculée ?



Wie könnte dies geringstem Troste frommen,  
Die Ebb und Flut, das Gehen wie das Kommen?

\*

- 224 -

Verlaßt mich hier, getreue Weggenossen!  
Laßt mich allein am Fels, in Moor und Moos;  
Nur immer zu! euch ist die Welt erschlossen,  
Die Erde weit, der Himmel hehr und groß;  
Betrachtet, forschet, die Einzelheiten sammelt,  
Naturgeheimnis werde nachgestammelt.

Mir ist das All, ich bin mir selbst verloren,  
Der ich noch erst den Göttern Liebling war;  
Sie prüften mich, verliehen mir Pandoren,  
So reich an Gütern, reicher an Gefahr;  
Sie drängten mich zum gabeseligen Munde,  
Sie trennen mich, und richten mich zu Grunde.



Quel réconfort pourtant peut-il bien en attendre ?  
Ce n'est que va et vient, que flux et que reflux !

\*

Laissez-moi désormais, fidèles compagnons,  
Laissez-moi aux rochers, aux mousses de la lande !  
Allez donc de l'avant ! le monde s'ouvre à vous,  
L'immensité des cieux, l'étendue de la terre :  
Observez, recherchez, collectez chaque fait ;  
Ce mystère de la Nature, qu'on l'ânonne !

En perdant l'univers, je me perds à moi-même,  
Moi qui avais été l'enfant béni des dieux :  
Ils m'ont mis à l'épreuve en me prêtant Pandore,  
Si riche de ses biens et plus de ses dangers ;  
Ils m'ont poussé aux dons qu'offre, heureuse, sa bouche ;  
M'en ayant séparé, ils me vouent à la mort.

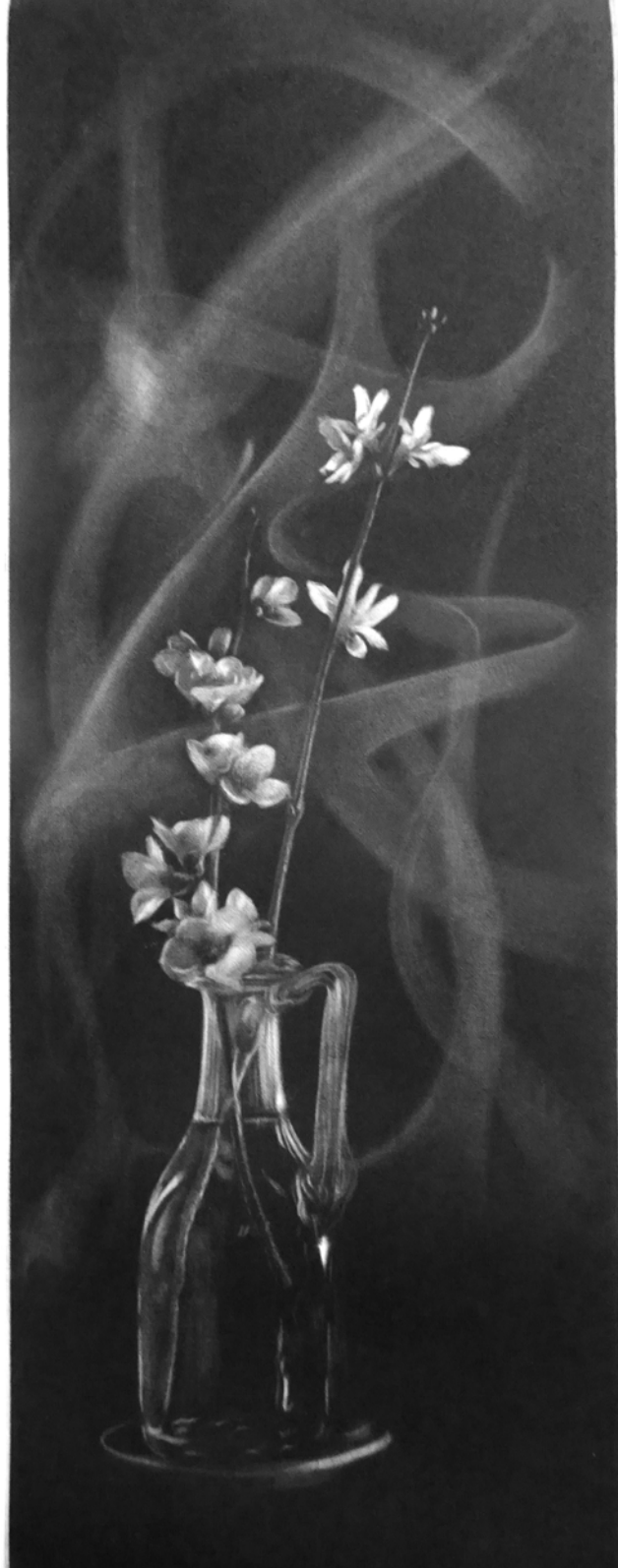
Traduction de Nicolas Class.



peut être

- 226 -

Guy Braun, *Printemps précoce*. Manière noire, 2021.



Immanuel Weissglas, de la génération de Paul Celan, est un des poètes oubliés de Czernowitz et de Bucovine, un poète qui a connu, comme les parents de Celan, la déportation en Transnistrie et, à la différence de ceux-ci, en est revenu – presque par miracle – avec toute sa famille. Lorsqu’il est question de Weissglas, on le met en général en relation avec Paul Celan, car ils ont été condisciples et amis à l’époque de leurs études à Czernowitz, et aussi, dans leur jeunesse, « concurrents » poétiques : Weissglas a été remarqué plus vite que le jeune Paul Antschel (Celan) et ses traductions (en allemand) du poète roumain Tudor Arghezi ont été publiées dans une revue de Bucarest dès 1937 alors qu’il n’avait que dix-sept ans. On compare aussi régulièrement les deux poètes à cause de certains motifs qui leur sont communs, tous deux ayant subi les persécutions de la Seconde Guerre mondiale. Chacun des deux poètes peut être considéré comme un rescapé de la Shoah, et leurs œuvres s’inspirent largement de ce thème. Mais avant d’évoquer cet aspect, rappelons le contexte dans lequel se situe l’œuvre de Weissglas.

James Immanuel Weissglas est né le 14 mars 1920 à Czernowitz, la capitale de la Bucovine, cette province qui, à l’époque de sa naissance, venait d’être attribuée à la Roumanie au titre du traité de Saint-Germain, après avoir fait partie pendant près de cent cinquante ans (depuis 1775) de l’Empire austro-hongrois. Pendant cette longue période, la Bucovine, bien qu’étant, de toutes les provinces autrichiennes, la plus éloignée de Vienne, lui était culturellement et sentimentalement la plus proche. C’était la province dans laquelle la langue et la culture allemandes étaient le mieux implantées, au point qu’on appelait Czernowitz la Petite Vienne. L’allemand avait été le creuset de l’intégration de toutes les nationalités présentes à Czernowitz : Roumains, Ukrainiens (on disait alors Ruthènes), Juifs, Autrichiens de souche allemande, Polonais, Arméniens. Dans la plupart des villes, et notamment à Czernowitz, les Juifs formaient, avec plus de 30% d’habitants, la minorité la plus importante, donc la majorité relative de la population, et ont été le vecteur, à côté des habitants de souche allemande, de la germanisation de la ville. De sorte que lorsque Czernowitz est devenue roumaine en 1920 et s’est appelée Cernăuți, toute la ville a continué à parler allemand, jusqu’à la Seconde Guerre mondiale.

Cette situation paradoxale explique qu’un des foyers les plus puissants et les plus productifs de la poésie allemande du XX<sup>ème</sup> siècle se trouve non pas dans les frontières de l’Allemagne ou de l’Autriche actuelles, mais à Czernowitz et dans la Bucovine qui l’entoure.<sup>1</sup> Immanuel Weissglas est l’un de ces poètes, aujourd’hui largement oublié à cause de sa double marginalité : géographique par rapport aux grands centres littéraires puisqu’il a vécu jusqu’à la guerre à Czernowitz et après la guerre à Bucarest, jamais en Europe occidentale ; et littéraire, car son nom est toujours cité dans l’ombre de Celan, rarement pour son œuvre à part entière. Pourtant, l’œuvre d’Immanuel Weissglas mérite d’être lue et étudiée indépendamment de la question d’une éventuelle influence de l’un de ses poèmes sur la « Fugue de mort » de Celan, car elle présente

1 Voir notre article : « “Un pays où vivaient des hommes et des livres”. La Bucovine et ses poètes », exposé introductif prononcé lors du colloque « Rose Ausländer » à la Sorbonne, 2003, non publié.

une particularité unique dans l'histoire littéraire et aussi dans l'histoire de la Shoah, c'est le fait que la partie la plus importante de son œuvre, sur laquelle il reviendra jusqu'à la fin de sa vie, a été écrite au cours même de la déportation qu'il a dû subir, avec ses parents et son frère, en Transnistrie, entre 1942 et 1944, et dont il a eu la chance de revenir vivant.

Pendant une première courte période de la guerre (juillet 1940 - juin 41) dite « la première année russe », Czernowitz et la Bucovine du Nord ont été rattachées à l'Union soviétique, au titre du pacte germano-soviétique. Weissglas a pu travailler, cette année-là, avec le poète Alfred Kittner, dans une bibliothèque municipale.<sup>2</sup> Puis, début juillet 1941, les Allemands et les Roumains du maréchal Antonescu sont entrés dans la ville et ont immédiatement commencé à détruire la communauté juive, à l'obliger à vivre dans le ghetto, puis à la déporter dans cette région de l'Ukraine que les Roumains ont annexée et appelée la « Transnistrie » (« au-delà du Dniestr »). La Transnistrie de l'époque de l'occupation, à ne pas confondre avec la minuscule Transnistrie d'aujourd'hui, est un immense territoire allant d'Odessa au sud jusque peu avant Vinnitsa au nord, et compris comme une « mésopotamie » entre le Dniestr à l'ouest et le Boug à l'est. La Transnistrie est devenue une sorte de « dépotoir ethnique » où la Roumanie a déporté une grande partie de sa communauté juive, et aussi ses Tsiganes.<sup>3</sup> L'histoire de cette déportation est un épisode largement oublié de l'histoire de la Shoah.

Immanuel Weissglas et ses parents ont été arrêtés au mois de juin 1942, en même temps que les parents de Celan, en même temps aussi que la poétesse Selma Meerbaum. Leur convoi est passé par Moghilev Podolski, puis Ladyjin, en Ukraine occupée, où Weissglas et ses parents ont trouvé un moyen de survivre. Le recueil le plus connu de Weissglas, *La carrière sur le Boug*<sup>4</sup>, se lit comme une exploration « poétique » des lieux de la Shoah en Transnistrie, en particulier du camp de Ladyjin où il a passé une grande partie de cette période, mais aussi d'autres lieux comme Obodovka, Bratslav, Toultschine. Ce recueil, s'il n'a pas au premier abord la même force poétique que les vers de Celan, n'en possède pas moins la particularité de décrire et d'évoquer la réalité de ce champ d'extermination que l'on a appelé la Transnistrie, où les Juifs étaient soit surveillés dans des camps, soit parqués dans des ghettos, soit tout simplement livrés à eux-mêmes, sans logement, sans argent, sans possibilité de travailler, dans des environnements hostiles, et où la plupart d'entre eux sont morts de froid, de faim, de maladie.

Si Weissglas et ses parents ont survécu à cette extermination par la faim, ils le doivent à un miracle qui est raconté par son père, Isak Weissglas, dans le récit qu'il a fait de cette déportation, sous le titre *Steinbruch am Bug*, soit « Carrière sur le Boug » (presque le même titre que le recueil de poèmes de son fils, sauf que celui-ci emploie le nom roumain de *cariera*, qu'il germanise en lui mettant un K : *Kariera am Bug*), publié à

2 Les indications sur la vie d'Immanuel Weissglas sont tirées notamment de la postface de Theo Buck, « Eine leise Stimme » dans Immanuel Weissglas *Aschenzeit*. Aix-la-Chapelle : Rimbaud-Verlag, 1994, pp. 128-159, ici p.131.

3 Voir Matatias Carp, *Cartea Neagra, Le livre noir de la destruction des Juifs de Roumanie* (Bucarest 1946), traduit et présenté par Alexandra Laignel-Lavastine. Paris : Denoël, 2009, notamment pp. 293-665.

4 Immanuel Weissglas, *Kariera am Bug*. Bucarest : Cartea romaneasca, 1947, réédité dans *Aschenzeit*. Aix-la-Chapelle : Rimbaud-Verlag, 1994.

titre posthume en 1995.<sup>5</sup> Le frère d'Immanuel Weissglas, Theodor, était violoniste et avait pu emporter son violon avec lui en déportation. Arrivés à Ladyjin, sur les bords du Boug, où ils étaient logés dans un camp à proximité d'une carrière, Theodor Weissglas a prêté son violon au violoniste virtuose Flohr, pour qu'il puisse jouer au quartier général de Toulitchine, à l'occasion de soirées arrosées qu'organisaient les officiers roumains, s'amusant avec des filles choisies dans les camps.<sup>6</sup> Peut-être Theodor a-t-il joué aussi, mais son père, Isak Weissglas ne le dit pas, sans doute par pudeur. Il dit seulement qu'il a prêté son violon à Flohr. Dans le récit – également posthume – qu'en fait le poète Alfred Kittner, lui aussi survivant de Ladyjin, Theodor a bien joué aussi : « Dori [Theodor], le frère de mon ami, le jeune poète Immanuel Weissglas – leur famille était dans la même baraque que moi et faisait partie du premier groupe de déportés – était venu au camp avec son violon. Un jour, le lieutenant a demandé si quelqu'un avait un violon, pour jouer de la musique pendant les orgies qu'il organisait dans son appartement, sur la colline. Theodor Weissglas s'est présenté et a déclaré qu'il avait un violon, ce qui lui donna le droit d'aller certains soirs dans l'appartement du lieutenant, où venait souvent aussi le commandant du camp de Ladyjin. On le plaçait dans une pièce non éclairée et il jouait des romances et des chants populaires connus pendant que, dans la pièce à côté, on entendait glousser, rire, crier ou se plaindre. De la sorte Dori Weissglas fit la connaissance du lieutenant et intercèda auprès de lui pour qu'une nouvelle déportation soit épargnée à sa famille. »<sup>7</sup>

Pour cette raison, lorsque le 18 août 1942 les S.S. sont arrivés, venant de l'autre rive du Boug, la rive « allemande », pour emmener une grande partie des déportés de Ladyjin dans des camps très durs comme Mikhaïlovka, les gendarmes roumains ont épargné toute la famille Weissglas de cette rafle, disant que le père était médecin et qu'ils avaient besoin de lui.<sup>8</sup> Alfred Kittner, poète de Czernowitz déjà connu avant la guerre pour son recueil *Der Wolkenreiter* (« le cavalier des nuages »), a eu droit à la même clémence et a survécu, tandis que d'autres du même convoi et du même camp de Ladyjin, en particulier les parents de Celan et la jeune poétesse Selma Meerbaum<sup>9</sup> et sa famille, n'ont pas eu la même chance : ils ont été chargés dans des camions, on leur a fait traverser le Boug et ils sont morts au camp de Mikhaïlovka, d'où presque personne ne revenait vivant.

Les déportés de Ladyjin, c'est-à-dire la famille Weissglas, le poète Alfred Kittner et quelques centaines d'autres, après être restés plusieurs mois dans la « Carrière de pierre », ont été transférés d'un camp à l'autre, d'un ghetto à l'autre, sont retournés à Ladyjin puis repartis dans une autre direction, à Bratslav, à Trostiantchouk, à Tchetvertinovka, et finalement, en mars 1943, à Obodovka, livrés à eux-mêmes, sans avoir la possibilité de gagner quoi que ce soit pour vivre. À Obodovka, ils ont eu une chance exceptionnelle. À

- 229 -

5 Isak Weissglas, *Steinbruch am Bug, Bericht einer Deportation nach Transnistrien*. Berlin : Literaturhaus, 1995. Quelques extraits de ce récit et de celui de Kittner sont traduits dans « *Écrire, c'était vivre, survivre* ». *Chronique du ghetto de Czernowitz et de la déportation en Transnistrie. Écrivains et poètes juifs de langue allemande*, présentés et traduits par François Mathieu. Paris : Fario, 2012.

6 *Ibid.*, p. 50 (non traduit dans l'édition citée).

7 Alfred Kittner, *Erinnerungen, 1906-1991*. Aix-la-Chapelle : Rimbaud-Verlag, 1996, p. 73. Cet extrait du récit de Kittner est traduit dans « *Écrire c'était vivre, survivre* », *op. cit.*, p. 100.

8 Isak Weissglas, *op. cit.*, p. 56 (non traduit dans l'édition citée).

9 Voir Selma Meerbaum, *Nous nous embraserons comme en rêve*, traduit et présenté par Marc Sagnol. Chalifert : Atelier Guyanne 2018.

proximité immédiate de la « rue Molotchna », où, l'année précédente, douze mille juifs de Bucovine avaient été enfermés dans une grande étable, sans nourriture, et sont presque tous morts de faim et de froid,<sup>10</sup> ils ont pu trouver un paysan qui les a hébergés et cachés, en dehors du ghetto, ainsi que deux autres familles, jusqu'à la fin de l'occupation, chacune dans une petite pièce pour quatre personnes.<sup>11</sup> Le récit d'Isak Weissglas s'arrête là, ils étaient pour ainsi dire sauvés, une chance que bien peu de déportés de Transnistrie ont pu avoir, qu'ils ont partagée avec le poète Alfred Kittner.

En mars 1944, lors de la libération du territoire, ils se sont rendus à pied à Berchad, et de là à Czernowitz. Là, Immanuel Weissglas a travaillé, comme Celan, comme infirmier dans une clinique psychiatrique. Kittner dit que ce fut un choc pour Paul Celan de voir son ami revenir sain et sauf de déportation, alors que ses propres parents y avaient été assassinés. Sa mauvaise conscience de s'être soustrait à la déportation et de n'avoir pas pu les aider s'en est trouvée encore renforcée : « Nous voyant revenir avec nos familles, Weissglas avec ses parents, Paul Celan a sans doute subi un grand choc psychique jamais surmonté, et senti le poids de sa conscience : l'idée que s'il était parti avec eux, il aurait peut-être pu empêcher au camp la mort de ses parents. Ce sentiment de culpabilité doit avoir été la cause première de sa maladie psychique qui, s'aggravant, finit par le conduire au suicide. »<sup>12</sup> Pendant cette courte période, Celan et Weissglas se voyaient régulièrement et frayaient dans les cercles littéraires et poétiques de Czernowitz, avant que l'étau se resserre et que leurs routes se séparent.

En avril 1945, Weissglas a choisi d'aller vivre à Bucarest, comme l'ont fait Kittner, Celan, et presque tous les Juifs germanophones de Czernowitz, qui ne pouvaient et ne voulaient rester dans une ville devenue soviétique où leur langue maternelle, l'allemand, était proscrite. À Bucarest, Immanuel Weissglas a travaillé tout d'abord comme pianiste dans un théâtre, puis comme archiviste dans une bibliothèque dirigée par Alfred Kittner, et comme journaliste et traducteur pour le journal *Romania Liberă* (« Roumanie libre ») et pour différents éditeurs. Il a traduit notamment le *Faust* de Goethe en roumain, et des auteurs roumains en allemand. En 1947, il publie son premier recueil, *Kariera am Bug* (*La carrière sur le Boug*), aux éditions Cartea romaneasca, puis il attend 1972 pour publier son second recueil, *Der Nobiskrug* (« L'auberge de Lucifer », nom donné en ancien allemand à des lieux qui symbolisent la route vers l'enfer), où il reprend aussi certains poèmes du précédent. Il laisse à sa mort un recueil posthume *Gottes Mühlen in Berlin* (« Les moulins de Dieu à Berlin »), dont quelques poèmes avaient été publiés en revue (notamment le poème intitulé « Er »), mais qui vient seulement, en 2020, d'être publié en intégralité avec une introduction et des commentaires d'Andrei Corbea-Hoisie.<sup>13</sup>

10 Isak Weissglas raconte cet épisode, *op. cit.* p. 87, et Alfred Kittner l'évoque dans un poème intitulé « Molotchna », dans *Hungermarsch und Stacheldraht, Verse von Trotz und Zuversicht*. [Marche de la faim et barbelés. Poèmes de défi et de confiance] Bucarest : BSPLA, Staatsverlag für Kunst und Literatur, 1956, p. 46 (traduit par François Mathieu dans « *Écrire, c'était vivre, survivre* », *op. cit.*, pp. 120-121).

11 Isak Weissglas, *Steinbruch am Bug*, *op. cit.*, pp. 88-89.

12 Alfred Kittner, *Erinnerungen an den jungen Celan*. Aix-la-Chapelle : Rimbaud-Verlag, 2008, extrait traduit dans « *Écrire, c'était vivre, survivre* », *op. cit.*, p. 187.

13 Immanuel Weissglas, *Gottes Mühlen in Berlin*. Aix-la-Chapelle : Rimbaud-Verlag, 2020.

Immanuel Weissglas est donc resté jusqu'à la fin de ses jours à Bucarest, tandis que Celan a quitté la Roumanie en 1947, pour Vienne, puis Paris. Ils ne se sont plus jamais revus, n'ont pas échangé de correspondance. Déjà pendant les deux années où ils étaient tous les deux à Bucarest (1945-47), ils ne frayaient plus dans les mêmes cercles littéraires, Celan fréquentant les cénacles de poètes surréalistes roumains,<sup>14</sup> Weissglas, plus taciturne, restant dans un environnement plus classique.

Le recueil le plus connu et le plus important de Weissglas, *La carrière sur le Boug*, peut être lu comme un récit « poétique » de la déportation. En cela, il a aussi quelque chose d'épique (malgré la minceur du volume), car il est le récit d'un voyage, d'une errance qui le mène, comme Orphée allant chercher Eurydice, ou comme Ulysse au chant X de l'Odyssée, ou comme Dante, dans les champs de l'Hadès, le monde souterrain des Enfers. L'œuvre poétique de Weissglas est une traversée des enfers, qui commence à Czernowitz, lors de leur arrestation et leur départ forcé, et se poursuit à travers plusieurs villes d'Ukraine, situées sur le bord du Boug. D'une certaine manière, c'est une œuvre de la Shoah, écrite sur les lieux mêmes où elle a été perpétrée, par une des victimes qui a eu la chance d'en réchapper, mais a été confrontée, jour après jour, à la mort d'êtres proches, a vu des centaines de cadavres, de morts enterrés dans des fosses communes. Il a assisté aussi à des jeux funèbres avec la mort. C'est un paysage de désolation qu'il nous fait découvrir à travers les steppes de l'Ukraine, dans sa partie occupée à l'époque par la Roumanie sous le nom de « province de Transnistrie ».

Aussi l'un des premiers poèmes du recueil est-il intitulé « La guerre des morts » (*Der Krieg der Toten*) et nous présente une sorte de danse macabre, de paysage macabre, où apparaît à la fin le nocher, Charon :

*La guerre des morts*

Qu'est-ce qui nous assaille si ce n'est la Mort,  
Clémentine dans la mouise, la guerre des macchabées ?  
Libres et prisonniers, suspendus à leur sort,  
Qu'ils se rendent à son bras et non à son épée  
Enfoncée dans la terre – à nous sommeil et paix,  
Bientôt dans l'au-delà nous aurons trépassé.

Assassins soudoyés, tenterez-vous de fuir ?  
Nous, à votre merci, la guerre maudissons,  
Vite, le coup de grâce, ce que nous espérons,  
Nous creusons notre fosse, devons nous dévêtir.  
Ils volent tout, même l'argent du fossoyeur,  
Nous arrivons tout détroussés dans les enfers.

Ils aiguisèrent les couteaux et nous coupèrent en morceaux  
Je n'avais plus d'amis, que les os et la peau.  
Maintenant je gis là, dans cette terre lointaine,  
Non menacé, car mort, couché près de mes frères,

14 Voir l'article de Jan Myjskin, *Interlude pour Paolonce – Paul Celan à Bucarest*. *Temporel*, n° 30, octobre 2020. <http://temporel.fr>

Ainsi gisent chez vous, éparpillés, tels que des pierres,  
Les cadavres non ensevelis dans les contrées d'Ukraine.

Ici tout est couvert, le jour est dans la brume,  
Quand il fait nuit jamais les étoiles ne s'allument  
Et si vous vous levez, pour vous tourner vers moi, en frères,  
Allez-vous-en confiants, tenez-vous par la main,  
Et si vous voyagez où des ennemis se font la guerre,  
Dites aux gens dévastés que nous avons gagné du terrain.

Moi-même je partirai puisque tout m'y entraîne,  
J'ai dirigé mes pas jusques à la rivière,  
Je veux la traverser, entrer dans les enfers,  
Payer mon dû à l'homme à bord de sa nacelle.  
Il me parle, étonné que je sois si mutique,  
Il n'a pas l'air étranger, il parle juste antique.

Et si au bord du fleuve fourmillent les âmes mortes,  
Il va chercher les bûcherons pour construire une barque  
Charon est ce nocher avec lequel, après les Parques,  
Les âmes sont amies et franchissent les portes.  
Si je me reposais près de lui pour toujours :  
Je serais consolé, ne reviendrais plus jamais au jour.<sup>15</sup>

Puis vient une première partie intitulée « Le départ », « Der Auszug », décrivant leur arrestation. Nous pourrions traduire « Auszug » par « Exode », car c'est bien le terme employé en allemand pour la « Sortie d'Égypte », mais précisément, nous souhaitons éviter cet emploi positif, le sens libérateur qu'il a dans cette acception, et éviter aussi le sens qu'a pris « exode » en français pour désigner la fuite, en 1940, devant l'occupant allemand. Il s'agit ici d'un exode forcé, *manu militari*, d'une arrestation en vue d'une déportation. Nous préférons donc « Le départ ». Au cours de cette scène de départ, qui eut lieu dans la nuit, du jour au lendemain, il évoque le fait que son frère a eu la bonne idée d'emporter son violon. Il semble évoquer aussi une petite amie, qu'il a dû laisser à Czernowitz, qui n'a pas été déportée.

---

<sup>15</sup> Immanuel Weissglaß, *Kariera am Bug*, dans *Aschenzeit*, op. cit., p. 12-13. Toutes les traductions sont de l'auteur de l'article. Les poèmes sont publiés avec l'aimable autorisation de l'éditeur, Rimbaud-Verlag, à Aix-la-Chapelle. Une version légèrement différente dans sa présentation, et ne comportant que cinq strophes, se trouve dans *Gottes Mühlstein in Berlin*. Aix-la-Chapelle : Rimbaud-Verlag, 2020, pp. 8-10.

*Durant la nuit*

D'un jour à l'autre, il fallut déguerpir  
Par temps pluvieux, vent et nuages,  
Là, j'ai fait mon apprentissage –  
Et avec mon peuple je suis parti.

J'ai dû tout seul sur les sentiers  
De la mort prendre la route,  
Quand, sur le seuil, dans la déroute,  
Chérie, tu as traîné des pieds.

L'un des frères, dans la débâcle  
A pu tirer son violon.  
La nuit il gratte un sanglot long  
Et déjà je crois à un miracle.

Tout ce qui était mien, avec ardeur,  
Je l'ai fourré dans ce grenier.  
La mort poursuit chaque chalet  
Et suit le chant des rêveurs.<sup>16</sup>

Les Weissglas (Immanuel, son frère Theodor et leurs parents) ont donc été arrêtés fin juin 1942, comme les parents de Celan, comme le poète Alfred Kittner et comme la jeune poétesse Selma Meerbaum. Ils étaient dans le même convoi qu'eux et se sont retrouvés, comme eux, après plusieurs jours de voyage éprouvants, dans la « Carrière de pierre » (*Cariera de piatra*) de Ladyjin, sur les bords du Boug, en Transnistrie. C'est dans cette carrière qu'ont été écrits la plupart des poèmes de ce recueil de Weissglas, et c'est elle qui lui a donné son titre.

*Sept semaines au bord du Boug*

Combien de fois, au cours de ces deux derniers mois,  
La mort s'est-elle donc adressée à toi ?  
Maintenant, advienne que pourra,  
Au bord du fleuve tu l'attendras.

Lorsque nous nous baignions loin du rivage,  
La Mort jetait son ombre venue des pâturages.

---

16 *Kariera am Bug, op. cit.*, p. 19

Nous la vîmes clairement à travers les roseaux,  
Elle était près de nous, sous nos yeux, dans les flots.

Je t'avais déjà fait mes adieux, souviens-toi,  
Et pour chercher la Mort je pénétrai le fleuve.  
Mais elle m'échappait encore cette fois,  
Elle était repartie avant que tu t'en abreuves.

Sois calme, ma chérie, attends les prochains jours,  
Une Mort passera, tu lui diras, hautaine,  
Que sur le bord du fleuve, toi, ô mon amour,  
Tu l'attends de pied ferme depuis sept semaines.<sup>17</sup>

Sept semaines, c'est la période du 1<sup>er</sup> juillet au 18 août 1942, où ils sont restés tout d'abord avec l'ensemble du convoi (ou plus exactement des quatre convois partis de Czernowitz en juin 1942) jusqu'au jour où la plus grande partie d'entre eux ont été raflés par la S.S. qui les a emmenés de l'autre côté du Boug, en territoire « allemand », à Mikhaïlovka. Immanuel Weissglas n'évoque pas cet événement dans son recueil, mais nous en connaissons le détail par le récit qu'en fait son père, Isak Weissglas,<sup>18</sup> par celui d'Alfred Kittner<sup>19</sup> et aussi par le récit du peintre Arnold Daghani.<sup>20</sup>

Après ces sept semaines à Ladyjin, Weissglas évoque d'autres lieux, comme par exemple Toultschine, qui était la « capitale » du district nord de la Transnistrie, où ils se sont retrouvés dans un camp à proximité de la ville, sur un terrain marécageux.<sup>21</sup> Dans un autre poème, il célèbre le « *yahrzeit* », l'anniversaire de la mort d'une personne aimée, qu'il dit vouloir aller chercher, comme Orphée son Eurydice, dans le monde des morts :

*Yahrzeit*

Printemps, qu'est pour moi maintenant ton champ  
Ta verdure, ta pluie, ton vent ?  
Dans ce monde je n'ai plus rien, d'aucune sorte,  
Je veux me coucher près de cette femme morte.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 28

<sup>18</sup> Isak Weissglas, *op. cit.*, pp. 52-59

<sup>19</sup> Alfred Kittner, *Erinnerungen, 1906-1991*. Aix-la-Chapelle : Rimbaud-Verlag, 1996, pp. 69-75.

<sup>20</sup> Voir Arnold Daghani, *La tombe est dans la cerisaie*, trad. du roumain et de l'allemand par Philippe Kellmer. Paris : Fario, 2019, pp. 45-49.

<sup>21</sup> Immanuel Weissglas, « La mort dans le marais », *Kariera am Bug*, *op. cit.*, p. 32.

Après un an, Printemps, tu es venu,  
Ô saison qui nous met en transe,  
Et j'étais rempli d'espérance –  
Mais comment te comportes-tu ?

J'ai creusé dans le champ une fosse,  
J'ai piétiné les herbes folles,  
La morte, me la ramèneras-tu ?  
Non, Printemps, tu ne me la rendras plus.

J'envoie encore, pour cet anniversaire  
Un messenger dans le royaume de la terre :  
S'il ne parvient pas à la ramener,  
J'irai moi-même la chercher.<sup>22</sup>

Il évoque encore une fois cette « chère morte » dans un autre poème, « la tombe » :

#### *La tombe*

Si je saisis la balance, les poids et les mesures  
c'est seulement pour te voir, ma chère morte,  
Pour voir si ton squelette dans la tombe, où je mets de l'ordre,  
se change en poussière, en une paisible ordure.

Qu'est-ce donc ? Qui est-ce ? Une fleur, une ombre ?  
Dois-je enterrer ma vie avec la tienne ?  
Je vais t'ensevelir dans les orties, profonde,  
et te chercher un rat rongeur plutôt qu'une hyène.

J'ai enduit mon amour de cire  
pour que ne disparaisse son odeur.  
Je peux donc – et juste une fois – te sentir,  
déjà le vent le dit, quand il souffle avec rigueur.

Vois-tu cette menthe, cette roquette, ce potiron,  
qui ont tous ici leur demeure ?  
Et la courge en roulant, n'est-elle pas une percussion  
que le vent doucement effleure ?<sup>23</sup>

---

22 *Ibid.*, p. 30

23 *Ibid.*, p. 33

Plus étonnant, dans le contexte de la déportation, sont les poèmes inspirés par une jeune Ukrainienne qu'il a rencontrée, apparemment à Ladyjin.

*Chant ukrainien de la pluie*

N'as-tu pas aimé l'amourette  
Lorsque me délectant de ton visage  
Je t'ai dit : un tel bien-être  
N'est que pour cette soirée estivale ?

C'est vrai, personne ne s'inquiète,  
De ce son qui maintenant, dans la chaleur,  
Est perceptible : est-ce danger ? est-ce bonheur ?  
Est-ce un moulin pressé qui caquette ?

Ou est-ce un orage qui gronde ?  
Est-ce toi que la pluie doit d'abord émouvoir ?  
Les signes cyrilliques témoignent, ma blonde  
Que je t'ai désirée, que tu as voulu me voir.

Car ce que nous avons échangé comme une ferveur  
Est une encoche, ô Ukrainienne, sur mon bras,  
Et un baiser sur ta bouche, avant que je meure,  
Et que tu meures dans le vent qui ne mugit pas.<sup>24</sup>

S'agit-il d'une véritable relation amoureuse ou d'une rencontre de passage ? Il ne donne pas de précision. Les camps de Transnistrie n'étaient pas totalement fermés et permettaient des contacts avec la population locale. Il semble qu'il ait donné rendez-vous à cette jeune fille auprès de trois hêtres.<sup>25</sup> Dans un autre poème, il la désigne comme étant une « Carmen ukrainienne », qui danse et fait danser des hommes autour d'elle, avec la mort. Il pourrait s'agir d'une allusion aux soirées arrosées organisées par les gendarmes et les officiers roumains, pour lesquelles ils allaient chercher des jeunes filles locales et des musiciens des camps.

*Carmen ukrainienne*

Danse, montre à la Mort comment danser, tzigane,  
Sinon, pourquoi l'avoir conviée ?

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>25</sup> *Ibid.* p. 39.

Tu connais tant de chants, gitane –  
Et déjà on entend les castagnettes claquer.

Le matin, dans le rayon de soleil,  
Que reste-t-il des cœurs, sinon de la cendre ?  
Ne sont-elles pas vides, la gorge et la bouteille,  
Paysan, après le repas qu'on vient de prendre ?

Pendant que tu tournes dans la danse, tsigane,  
Et que tu vas de l'un à l'autre des matamores  
Et qu'autour de toi ils te diffament,  
Moi je veux faire ami avec la Mort.

Quand Madame la Mort regarde au fond du verre  
Elle est ma sœur, et son chant criaille,  
Car elle boit bien, mais fuit pour se soustraire  
À l'amour, et à tes charmes, canaille.

Comme le vin finit un jour de ruisseler,  
Je m'éveille, mais dans les bras de qui tu me ramènes ?  
De l'étranger, avec qui je me suis soulé ?  
Ou peut-être dormais-je dans le sein de Carmen ?<sup>26</sup>

Dans la deuxième version de ce poème, publiée en 1972 dans *Der Nobiskrug*, il est encore plus explicite sur les soirées dansantes et arrosées où cette « Carmen des steppes »<sup>27</sup> dansait, sur le rythme du *trepak*, une danse de mort. « Trepak » est précisément le titre d'un autre de ses poèmes. Il s'agit d'une danse populaire ukrainienne, très rythmée, chantée par exemple dans les mariages.<sup>28</sup> Moussorgski, Tchaïkovski et d'autres compositeurs russes se sont inspirés du rythme du *trepak*, le mettant souvent en rapport avec la mort, comme dans les *Chants et danses de la mort* de Moussorgski.

### *Trepak*

D'ici à l'auberge,  
Vol de feuilles, chute de feuilles,  
Y a-t-il deux, ou plusieurs berges  
Avant d'arriver au seuil ?

---

26 *Ibid.* p. 40.

27 Immanuel Weissglas, *Der Nobiskrug*, dans *Aschenzeit*, *op. cit.*, p. 68.

28 Voir Peter Rychlo, « Ukrainische Dimension in Immanuel Weissglas' Gedichtband *Kariera am Bug* » dans Andrei Corbea-Hoisie, Grigori Marcu, Joachim Jordan (éd.), *Immanuel Weissglas (1920-1979), Studien zu Leben und Werk*. Iasi-Constance : Editura Universității « Alexandru Ioan Cuza » et Hartung-Gorre Verlag, 2010, pp. 259-272, ici p. 267.

Quand vient l'inévitable  
Ripaille de feuilles, bourdonnement de feuilles,  
Le vent vient chanter une lamentable  
Musique de danse, devant le seuil.

- 238 -

Alors les feuilles, dissipées, entonnent  
Comme des coups, comme des vagues,  
Pour les promeneurs de l'automne,  
La cadence du trepak.

Ne te rend-il pas plus saoul,  
Feuilles vertes, feuilles brunes,  
Le *samogon*<sup>29</sup>, ô rêveur fou,  
Que la danse, les femmes, la pleine lune ?

D'ici à l'auberge,  
Feuilles vertes, feuilles noiraudes,  
Il n'y a pas que des berges,  
Il y a l'automne et la mort qui maraudent.<sup>30</sup>

Dans un poème qui clôt ce recueil, écrit à Obodovka, village où ils ont pu survivre, Immanuel Weissglas évoque une fosse commune, qui pourrait se rapporter à l'épisode de la rue Molotchna dont il a été question.

### *La fosse commune*

J'ai creusé avec la pelle dans la terre  
Et je suis sûr que je l'ouvrirai,  
Dans ce monde qu'ai-je d'autre à faire,  
Mes morts, hélas, que de vous chercher ?

Je ne bougerai pas de ce lieu  
Ici, la terre est ouverte, on les sent tous deux :  
L'air est encore plein de la prière du père,  
Et un doux parfum reste de la mère ;

Prière et parfum flotteront sur leur tombe,  
Même lorsque leurs fils ne seront plus qu'une ombre.

29 *Samogon*, alcool très fort, distillé soi-même, de consommation fréquente en Russie et Ukraine, dans les campagnes.

30 Immanuel Weissglas, *Kariera am Bug*, op. cit., p. 41

Vous, mes chers morts, sous terre, consolez-moi,  
En me promettant de vous agripper à moi.

Car quand viendra pour moi l'heure de l'ultime ristourne,  
Je descendrai, de quelque côté que je me tourne.  
Et l'enfant qui vient mourir après  
Aime savoir que ses proches y sont enterrés.

Mais maintenant il faut bien les garder :  
Leur nom, leur origine et leurs années  
Et tout ce qu'on lit d'autre de ces êtres funèbres,  
Car au-dessus d'eux poussent des mauvaises herbes.

Ceux qui vivaient en haut ne sont pas séparés  
De ceux qui ont souffert, ils sont dans la même paix.  
Un mort s'accroche à un autre de ses frères  
Dès qu'on pousse sur eux une pelletée de terre.

Et ce morceau de terre qu'ils ont acquis ainsi  
C'était, lorsqu'ils moururent, leur pays ;  
Car pour ceux qui vivaient dans la détresse profonde,  
Il n'y avait qu'une seule terre, une seule tombe.<sup>31</sup>

*Obodovka*

Le deuxième recueil de Weissglas, *Der Nobiskrug*, prolonge l'inspiration du premier. Le titre est étrange. Le mot Krug ne signifie pas ici « cruche », mais il s'agit plutôt d'un mot d'Allemagne du nord signifiant auberge. Quant à Nobis, les avis sont partagés. On pense bien sûr au mot latin *nobis*, comme dans *ora pro nobis*, « prie pour nous ». Mais ce pourrait être aussi une déformation de *abyssus*, abîme, auquel on aurait ajouté un *n*. « Nobiskrug » est, en tout état de cause, un lieu de passage des âmes vers la mort. Au XIV<sup>ème</sup> siècle, ce mot désigne une auberge où les âmes qui viennent de mourir se retrouvent chez Lucifer. C'est aujourd'hui encore le nom que portent en Allemagne du nord certaines auberges considérées comme mal famées ou dangereuses et qui ont repris à leur compte, par dérision, cette dénomination. Nous traduisons donc « Der Nobiskrug » - 239 - par « L'auberge de Lucifer ».

Un des poèmes centraux de cette « Auberge de Lucifer » est une « plainte babylonienne », qui donne son nom aussi à un cycle à l'intérieur du recueil. Le poète y compare les eaux du Boug aux « eaux de Babel », un terme qu'on trouve aussi dans un poème de jeunesse de Celan intitulé « An den Wassern Babels ».

---

31 *Ibid.*, p. 48

*Lamentation babylonienne*

Nous étions assis au bord des eaux de Babylone,  
 Au bord des eaux du Boug et nous nous lamentions,  
 Il y a mille et mille et vingt ans  
 Et nous cherchions, en fouillant, dans l'histoire  
 Faite d'eau et de vent.

Le visage d'Alexandre en Mésopotamie se calcinait,  
 Sur le crâne de César l'éternité se reflétait  
 Le bicorné de Napoléon s'agitait à travers les âges.  
 Loin de l'agitation qui faisait rage,  
 Dans la forêt des souvenirs,  
 Nous étions sur la souche de l'arbre de l'amour,  
 Nous nous tenions enlacés, sans pouvoir nous désunir  
 Dans le gazon...  
 Dans le gaz.

Tête de mort, bouteille d'enfer,  
 Vent des steppes et cendre d'Auschwitz.<sup>32</sup>

Un autre poème du même cycle s'intitule « Charon sur le Boug » (Charon am Bug) :

*Charon sur les bords du Boug*

Au bord du fleuve nous fixent des sbires et les peupliers.  
 Auréolée par la lune, se dresse la tête du nocher.  
 Nous fouillons et fouillons ruines de larmes et de rosée,  
 Et creusons notre tombe et nous devons nous-mêmes nous déshabiller  
 Pour le dernier repos ; au premier coup de pelle  
 Cette engeance nocturne ramasse nos habits, nickel.

Dans sa nacelle, Charon la lune a pris d'immatérielles nasses  
 Pour transporter dans l'au-delà les âmes en grande masse  
 La vague qui frappait sur le bateau du Styx, maintenant nous charrie,  
 Cachant au fond du Boug une tombe qui mugit.<sup>33</sup>

---

32 Immanuel Weissglas, *Der Nobiskrug*, dans *Aschenzeit*, op. cit., p. 74.

33 *Ibid.*, p. 77

Immanuel Weissglas n'a publié de son vivant que ces deux recueils, *La carrière sur le Boug* et *L'auberge de Lucifer*. Pour des raisons qui n'ont pas été élucidées, il a retenu « dans son tiroir » son troisième recueil de poèmes, *Les moulins de Dieu à Berlin* (*Gottes Mühlen in Berlin*), achevé pourtant en 1947, et contenant certains des poèmes les plus évocateurs de l'enfer de la déportation, comme « Le Royaume stygien », « Ronde macabre » et le poème « Er », « Lui ».

Le royaume stygien, évocation du Styx, compare une nouvelle fois les contrées des bords du Boug avec celles de l'Hadès, où l'Allemagne jouerait le rôle de Charon :

*Le royaume stygien*

Si tu viens dans le pays où, grises et moisies, des gerbes  
D'hommes taciturnes peuplent les cités  
Dis que nous sommes morts dans nos lits, apaisés  
Et que les coups n'étaient que dans de mauvais rêves.

Des ciseaux du monde terrestre nous ont coupé les fils  
De la vie colorée, – la Mort était encore si douce et si belle,  
Elle nous a fauchés dans le champ, déposés en javelles,  
Et c'est avec les morts que votre pain a mûri.

Puis on nous a chargés comme des sacs sur des charrettes  
Les morts bouillonnent dans le moulin du ciel, tout s'arrête.  
Le chant du cygne était sombre comme aux lacs Mazures –  
Mais comment moulent les moulins de Dieu, dans sa mesure ?

Là-bas les mères sont joyeuses et leurs doigts sont oisifs,  
Elles sont sans souci pour l'introuvable fils :  
Car au fond de la fosse, c'est la fin du monde –  
Et l'Allemagne est, au bord du fleuve, le salaire de Charon.<sup>34</sup>

*Ronde macabre*

Entends-tu, dans ce pays étranger, la ronde des morts  
Qui tire sauvagement à terre les derniers corps ?  
Sur le ciel noir sont accrochés des violons  
Et chaque nuage est une femme en lamentations.

<sup>34</sup> Immanuel Weissglas, *Gedichte aus dem Nachlass* (« Gottes Mühlen in Berlin ») dans *Aschenzeit*, *op. cit.*, p. 100. Une version très légèrement différente se trouve dans *Gottes Mühlen in Berlin*, *op. cit.*, p. 45.

Les violons de mort ont leurs bizarreries,  
 Nous faisons grincer nos tombes dans l'air.  
 Le linceul qui te recouvre n'est autre que la nuit,  
 La lune est un crâne et le vent le cinéraire.

- 242 -

Ici la tombe n'est profonde, plus vile est la poussière,  
 Et fanée est ta boucle, que recouvraient des feuilles.  
 La Mort est, comme l'Automne, une vraie menuisière :  
 Qui tombe dans ses mains se transforme en cercueil.

Et ce que je pince, ce sont les cordes pour la danse traîtresse,  
 Qui nous a séparés des vivants, dans l'ivresse :  
 Afin que dans les bras de la Mort doucement nous glissions,  
 La bien-aimée dans notre cœur, au rythme de la chanson.<sup>35</sup>

L'un des poèmes de ce cycle, intitulé « Er », a acquis une certaine célébrité, car on y voit des motifs qui se retrouvent dans la « Fugue de mort » de Celan, et il a été écrit à Czernowitz, en 1945, alors que les deux poètes se voyaient régulièrement et se donnaient à lire réciproquement leurs poèmes en manuscrits. On pense que Weissglas n'a pas voulu le publier pour ne pas nuire à son ami. Weissglas était conscient du talent de son ami et du fait qu'il avait plus de chance, par son tempérament, d'accéder aux honneurs littéraires en dehors de leur petit cercle. Et il est indéniable que la « Fugue de mort » de Celan a une musicalité étonnante, par la force des images et par la répétition des thèmes qui s'enroulent en une fugue, alors que Weissglas semble rester, au premier abord du moins, dans une écriture plus classique. Et déjà le titre du poème de Celan, « Fugue de mort », intrigue et attire le lecteur alors que le titre « Er », simple pronom personnel (« Lui »), qu'a choisi Weissglas, est moins porteur et ne favorise pas la tâche du traducteur. À la première lecture, on ne sait pas qui est ce « Er », de quel homme il s'agit, qu'il ne veut pas nommer, et j'ai cru moi-même qu'il s'agissait d'un gardien de camp. Puis on comprend qu'il s'agit de « Der Tod », la Mort, qui est un personnage masculin en allemand (le Faucheur – nous dirions la Faucheuse), alors que dans la plupart des autres langues (notamment dans les langues latines et les langues slaves), la Mort est féminine. D'où la tentation de le traduire par « Elle », comme l'a fait François Matthieu,<sup>36</sup> mais ce pronom féminin « Elle » semble trop beau et trop elliptique, on s'attend à une bien-aimée. Nous avons envisagé un instant de l'intituler « Thanatos », mais ce dieu grec, frère jumeau d'Hypnos, n'est pas associé, dans l'iconographie, à une mort violente. Nous proposons donc de le traduire par « Lui » pour respecter au plus près le titre et le genre choisis par Weissglas, le personnage dont il est question étant indéniablement un homme, à la fois gardien de camp et allégorie de la Mort :

35 Ibid., p. 106, ou *Gottes Mühlen in Berlin*, op. cit., p. 70.

36 François Mathieu (éd. et traducteur), *Poèmes de Czernowitz*, Paris : Laurence Teper, 2008, ici p. 207.

*Lui*

Nous soulevons des fosses dans les airs et nous peuplons  
Avec femme et enfant le lieu que le Faucheur nous assigne.  
Et les autres violonnent, et nous, nous pelletons,  
Nous creusons une tombe et le faisons en quadrille.

LUI, il veut que l'archet grince plus hardiment  
Sur ces boyaux, sévère comme son visage,  
Jouez doucement la Mort, c'est un maître allemand  
Qui erre à travers le pays comme nuit et brouillard.

Et lorsqu'au crépuscule gicle le sang, le soir,  
Avec acharnement j'ouvre la bouche pour le boire  
Tout en creusant une maison pour tous, dans les airs ;  
Large comme un cercueil, étroite comme l'heure dernière.

LUI, il menace, fait des vers, joue avec les serpents,  
Comme les cheveux de Gretchen, en Allemagne il fait sombre,  
Dans les nuages, elle ne sera pas étroite, la tombe :  
Car à cent lieues à la ronde, la Mort est un maître allemand.<sup>37</sup>

Immanuel Weissglas avait tout d'abord voulu insérer ce poème dans *La carrière sur le Bong* lors de sa parution en 1947, mais il l'a enlevé, dit-on, sur épreuves. Il a renoncé à publier ce poème et quelques autres pendant près de vingt-cinq ans. Faut-il y voir une excessive modestie ? Ou la crainte du succès, qui risquerait d'être liée à un scandale ? Peut-être aussi, il ne faut pas l'oublier, la difficulté de publier en Roumanie, en langue allemande, autre chose que des textes à la gloire du régime communiste, ou des textes neutres et insipides. Le thème de la déportation des Juifs en Transnistrie n'a jamais été un sujet de préoccupation pour le régime.

Dans un article publié par Dieter Schlesak, qui travaillait à la rédaction de la revue de langue allemande *Neue Literatur* à Bucarest, celui-ci affirme qu'il connaissait l'existence de ces poèmes depuis septembre ou octobre 1968, sans vouloir les publier pour ne pas faire de tort à Celan, dont il connaissait la susceptibilité suite à l'affaire du procès en « plagiat » intenté par Claire Goll, la veuve du poète Yvan Goll.<sup>38</sup> En 1969, il est parti pour plusieurs mois en République fédérale d'Allemagne puis en Italie – où il a fini par rester. À Francfort, il a rencontré Adorno à qui il aurait parlé de ces poèmes et celui-ci lui aurait dit « Mon Dieu, ne les publiez pas du vivant de Celan, ce serait sa mort ! »<sup>39</sup> Mais pendant son absence de Bucarest, un de ses

37 Immanuel Weissglas, *Aschenzeit*, op. cit., p. 107, ou *Gottes Mühlen in Berlin*, op. cit., p. 71.

38 Dieter Schlesak, « Celans „Plagiate“ und die *Neue Literatur*. Zu Immanuel Weissglas und Paul Celan », dans Andrei Corbea-Hoisie, Grigori Marcu, Joachim Jordan (éd.), *Immanuel Weissglas (1920-1979), Studien zu Leben und Werk*, op. cit., pp. 157-172, ici p. 169.

39 Cité par Schlesak, *ibid.*, p. 172

collègues de la rédaction, Paul Schuster, a publié pour la première fois ce poème de Weissglas et quelques autres – sans le consentement de l’auteur, ou en tout cas sans lui demander son avis<sup>40</sup> – dans le numéro de février 1970 de la revue *Neue Literatur*. Dieter Schlesak poursuit en citant le germaniste roumain George Guțu, qui écrit que Paul Celan, ayant eu connaissance de cette publication, « errait dans les rues de Paris, la mine soucieuse, le numéro de la *Neue Literatur* entre les mains »<sup>41</sup>, et laisse entendre que la crainte d’une nouvelle accusation l’aurait poussé (parmi d’autres raisons) à se jeter dans la Seine en avril de la même année.

Nous avons évoqué cette discussion que l’on trouve dans la critique, non pas pour la reprendre à notre compte, mais pour informer le lecteur de cette proximité d’inspiration, de même aussi que la métaphore du « lait noir » se trouve déjà chez Rose Ausländer, qui évoque « le lait noir et le lourd vermouth » dans un poème publié dès 1939 à Czernowitz.<sup>42</sup>

Dans la critique littéraire allemande et internationale, les avis sont partagés. Dès 1972, Heinrich Stiehler estime qu’il y a indéniablement une influence, une filiation entre Weissglas et Celan, tout en reconnaissant au dernier une plus grande force poétique.<sup>43</sup> Dans sa postface à l’édition allemande de Weissglas en 1994, Theo Buck accable même le poète qu’il édite, allant jusqu’à parler d’« ensembles rimés d’un petit maître de facture traditionnelle »<sup>44</sup>, auquel il oppose Celan, dont l’horizon serait « la littérature mondiale » tandis que Weissglas s’inscrirait « dans des limites beaucoup plus étroites »<sup>45</sup>. Pour justifier son verdict, il remarque que Weissglas « conserve la rime et la métrique » et utilise « des images poétiques conventionnelles », ce qu’il attribue au fait qu’il soit resté en Roumanie, loin des grands centres littéraires. Il s’appuie dans son argumentation sur Weissglas lui-même qui, dans une correspondance avec Gerhart Baumann, met en cause le « reniflement des chacals »<sup>46</sup>, prompts à déceler des plagats, et prend la défense de son collègue Paul Celan, « phénomène poétique de dimension hölderlinienne »<sup>47</sup>. Dans cette lettre, Weissglas décrit l’atmosphère poétique dans laquelle ils se rencontraient et écrivaient, dans les années 1939-40 et 1944-45 à Czernowitz : « Nous disions des vers, au hasard, qui se transformaient en poèmes. Dans une telle nuit intellectuelle, des images nous

40 Immanuel Weissglas précise dans une lettre : « Mon poème a d’ailleurs été publié sans que j’en sois informé dans une revue roumaine de langue allemande » (lettre à Gerhart Baumann du 27 mai 1975, citée par Andrei Corbea Hoisie, *Postface* à Immanuel Weissglas, *Gottes Mühlen in Berlin*, *op. cit.* p. 140, note 54).

41 George Guțu, « Paul Celan – zwischen Intertextualität und Plagiat oder interreferentielle Kreativität » in *Trans, Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften*, n° 15, mai 2004, cité par Schlesak, *ibid.* p. 172-173.

42 Rose Ausländer, « Ins Leben » (« Dans la vie »), *Der Regenbogen* (Czernowitz 1939), *Gesammelte Werke*, t. I. Francfort : Fischer, 1985, p. 68.

43 Heinrich Stiehler, « Die Zeit der Todesfuge. Zu den Anfängen Paul Celans » [Le temps de la Fugue de mort. Sur les débuts de Paul Celan] in *Akzente, Zeitschrift für Literatur*, 1/1972, p. 11-40.

44 Theo Buck, « Eine leise Stimme » [une seconde voix], postface à Immanuel Weissglas, *Aschenzeit*, *op. cit.* p. 147.

45 *Ibid.*, p. 149

46 Immanuel Weissglas, lettre du 14 novembre 1974, citée par Gerhart Baumann, *Dank an die Sprache. Erinnerung an Immanuel Weissglas*, dans *Neue Zürcher Zeitung*, 2-3 mars 1980, p. 68, cité par Theo Buck, *op. cit.* p. 147.

47 *Ibid.*, cité par Heinrich Detering, «Der Tod ein deutscher Meister». *Immanuel Weissglas’ frühe Gedichte*, Aix-la-Chapelle: Rimbaud, 2013, p. 14.

hantaient... »<sup>48</sup>. Une telle communion poétique semble ne plus s'être produite dans les années 1945-47 à Bucarest, où ils ne se sont plus beaucoup fréquentés. En 1962, dans une lettre à Gustav Chomed, un ami de Czernowitz, Celan s'exprime de manière plutôt négative sur leur ami et condisciple Weissglas : « Je l'ai vu assez souvent [à Bucarest] pour pouvoir te dire que tout l'aspect mimétique et pas très propre (*das Unsaubere-Mimetische*) qui le caractérisait s'est amplifié. »<sup>49</sup>

Dans *Paul Celan, l'adolescence d'un adieu*, Petre Solomon, ami proche de Celan à Bucarest, ne nomme pas Immanuel Weissglas parmi les poètes qu'ils fréquentaient. Il ne l'évoque que pour réfuter l'hypothèse d'une influence de celui-ci sur son ami : « Une lecture attentive des deux poèmes mène à une seule conclusion : il n'y a entre les deux qu'une similitude thématique dictée par la situation réelle à laquelle les deux font référence. Et même si dans *Er* apparaît aussi un personnage – La Mort – qui “est un maître allemand” et qui “joue avec les serpents dans la maison, menace et écrit des poèmes”, les vers de Weissglas, en admettant qu'ils aient précédé ceux de Celan, demeurent bien modestes en comparaison avec la symphonie macabre orchestrée dans *Todesfuge*. »<sup>50</sup>

Pourquoi un tel acharnement sur Weissglas et sur son œuvre poétique ? Le fait que Celan ait réussi, avec sa *Fugue de mort*, un poème qui fait aujourd'hui partie du patrimoine littéraire mondial n'autorise pas à reléguer *ipso facto* au second plan les œuvres d'une inspiration proche, qu'elles l'aient influencé ou non. D'autant plus que dans le cas présent, il est question d'un poète qui a vécu lui-même ce qu'il évoque. Le germaniste anglais Leonard Forster est le premier à avoir pris la défense d'Immanuel Weissglas : « Weissglas est resté fidèle à la tradition allemande. Il a l'air un peu, quand on les compare [Celan et lui], provincial et vieux jeu – jusqu'à ce qu'on remarque que Weissglas est lui aussi un poète “hermétique”, avec des images tout à fait vraies et imposantes. »<sup>51</sup>

En France, Jean Bollack aussi s'est exprimé sur la question. Il estime que la *Fugue de mort* représente certes « une réponse au poème de Weissglas, dont Celan connaissait l'existence », et que celui-ci « réorganise ses composants, sans en ajouter de nouveaux : ce sont les mêmes éléments, avec lesquels il fait quelque chose d'entièrement nouveau. »<sup>52</sup>

Dans un livre publié en 2013, Heinrich Detering prend, à la suite de Forster, la défense de Weissglas contre les accusations de traditionalisme qui pèsent sur lui. Il étudie attentivement toute la poésie de Weissglas et conteste son rattachement à la tradition du romantisme allemand, montrant au contraire la nouveauté et la hardiesse de nombre de ses images poétiques. Se penchant en particulier sur « Ronde macabre », qui précède immédiatement « Lui », il voit s'interpénétrer les thèmes du fossoyeur et du danseur, qui semblent n'être qu'un

- 245 -

48 Lettre de Weissglas à Gerhart Baumann, citée par Andrei Corbea-Hoisie, *Postface*, *op. cit.* p. 143.

49 Paul Celan, « *etwas ganz und gar Persönliches* », *Briefe 1934-1970*, éd. par Barbara Wiedemann. Berlin : Suhrkamp 2019, p. 572, cité par Andrei Corbea-Hoisie, *op. cit.*, p. 140.

50 Petre Solomon, *Paul Celan, l'adolescence d'un adieu*, traduit du roumain par Daniel Pujol. Castelnau-le-Lez : Climats, 1990, pp. 40-41.

51 Leonard Forster, « *Todesfuge*. Paul Celan, Immanuel Weissglas and the Psalmist », in *German Life & Letters*, n°39, 1985, pp. 1-20, ici p. 3, cité par Heinrich Detering, *op. cit.* p. 14.

52 Jean Bollack, *Poésie contre poésie*, cité d'après la traduction allemande : *Dichtung wider Dichtung, Celan und die Literatur*. Göttingen : Wallstein-Verlag, 2006, p. 47.

seul personnage. « Les sons de cette ronde macabre qui sifflent dans le vent nocturne apparaissent comme des “tombes dans les airs”. Cette métaphore hardie est rendue possible par la mise en scène : tout ce monde évoqué a pris l’allure d’un cadavre dont le crâne est la lune, le linceul la nuit et la tombe le vent, dans lequel est entonnée la ronde de mort. Mais la musique – dernier mot de ce texte complexe – n’est autre, dans la dernière strophe, que le poème lui-même. »<sup>53</sup>

- 246 -

Revenant ensuite sur le poème « Er », « Lui », il montre à nouveau la force des images qui hantent le poète : les musiciens obligés de jouer pendant que les autres creusent, et de le faire tout en dansant, la danse macabre qui associe celles du Moyen-âge et celles des camps, le maître allemand qui donne ses ordres dans le brouillard, le sabbat de sorcières, nuit de Walpurgis faustienne, et tout cela véritablement agencé. Il conclut en parlant d’une « imbrication complexe d’images romantiques et néo-romantiques » dont l’effet est « proprement *surréaliste* ». <sup>54</sup> Par cette nouvelle caractérisation du courant auquel ce poème se rattache, récusant le reproche de « traditionalisme » qui pèse sur Weissglas, il conteste l’exclusivité du « modernisme » qu’aurait Celan dans son traitement poétique de la shoah.

Quant à Thomas Sparr, qui a consacré un livre à la « Fugue de mort », il évoque le poème « Lui » de Weissglas tout en estimant qu’il est impossible de savoir s’il a vraiment été écrit avant celui de Celan, ou plutôt mettant ce fait en doute : si tel était le cas, dit-il, pourquoi Weissglas n’aurait-il fait valoir ses droits plus tôt ?<sup>55</sup> C’est méconnaître la modestie de l’auteur, sa vie volontairement en retrait des cercles littéraires et son souci de ne pas « faire de vagues ». Le fait d’avoir été déporté n’est pas quelque chose dont on aime faire état en public. Mon ami le regretté Nicolas Tertulian, qui vivait à Bucarest avant d’être directeur d’études à l’E.H.E.S.S., a bien connu Immanuel Weissglas et Alfred Kittner car ils travaillaient dans la rédaction de revues situées dans le même bâtiment. Ils se voyaient souvent, déjeunaient parfois ensemble à la cantine, parlaient de littérature, de Goethe, de Kleist et d’autres auteurs.<sup>56</sup> Or Tertulian, lui-même rescapé du pogrom de Iasi, ignorait que Weissglas et Kittner avaient été déportés en Transnistrie, il ignorait l’existence du recueil de poèmes intitulé *La carrière sur le Boug*, aussi bien que du recueil *Marche de la mort et barbelés* de Kittner : ceux-ci n’en avaient jamais fait état, c’était un tabou en Roumanie.

Dans le tout récent article qu’il a consacré à Weissglas, Andrei Corbea-Hoisie suppose que c’est Alfred Kittner, ami proche de Weissglas et son compagnon de déportation, qui a insisté pour que la date de 1944 soit inscrite à côté du poème « Er », « Lui », lorsqu’il a été publié en 1970 dans la *Neue Literatur*, pour que soit bien montrée l’antériorité de l’inspiration.<sup>57</sup> Il suppose aussi que Kittner a reconnu dans ces poèmes les scènes qu’ils ont vécues ensemble en Transnistrie, lorsque le frère de Weissglas jouait pour les orgies des gardiens de camp, scènes renforcées par les récits qu’ils ont entendus en 1945 sur l’orchestre du camp de Janowska à Lemberg (Lvov).

53 Heinrich Detering, *op. cit.*, p. 35.

54 *Ibid.* p. 37-38

55 Thomas Sparr, *Todesfuge. Biographie eines Gedichts*. Munich: Deutsche Verlags-Anstalt, 2020, pp. 257-58.

56 Entretien avec Nicolas Tertulian, octobre 2017 : <https://www.youtube.com/watch?v=SbtdxTY2i8o&feature=youtu.be>

57 Andrei Corbea-Hoisie, *Postface*, *op. cit.* p. 144.

Toutes ces images, on les retrouve aussi bien chez Weissglas que chez Celan. Réévaluer la valeur poétique intrinsèque de Weissglas ne signifie pas dévaluer Celan, et inversement l'admiration qu'on a à juste titre pour l'œuvre de Celan ne sera pas plus grande si on exprime un mépris condescendant envers le travail de Weissglas. Certes, Celan est arrivé à transformer ces métaphores et à créer une langue particulière, totalement singulière dans le paysage poétique du XXème siècle, mais Weissglas a été capable d'évoquer en une série de poèmes très imagés et très forts l'ensemble d'un parcours à travers le « royaume stygien », le monde souterrain des enfers qu'il a approché et vu de ses propres yeux, nous livrant un témoignage presque unique de ce monde dont peu sont revenus.

Il nous semblait donc important de présenter ce poète peu connu, Immanuel Weissglas, au lecteur français, et non pas seulement à l'aide de ce dernier poème toujours cité, mais également par d'autres poèmes témoins de sa traversée des enfers.

Pour terminer, je voudrais citer le sonnet d'un ami poète, Marc Penchenat, qui donne provisoirement le mot de la fin à cette interrogation sur ce poème « Er », « Lui » ou « Elle ».



*Qui est Il ?*

par Marc Penchenat

*Le squelette à la faux est un maître allemand  
Et le fugueur adolescent, seul sans parents.  
Qui est Il, sinon Elle et la Fugue mortelle,  
Der Tod, La Mort ? Le temps s'envole à tire-d'aile.*

La question au tableau fut posée par le maître  
Hier, absent aujourd'hui ; seul Arthur laisse un blanc.  
Emmanuel et Paul, assis au premier rang,  
Fixent des yeux la Mort éloignée de deux mètres.

Rêveurs, poètes, comptant les os du squelette,  
Ils se perdent au creux des orbites sans fond.  
Qui de nous vit ou meurt ? Qui le premier répond,  
Sans fuir du regard l'autre, aux lancinantes quêtes ?

Désormais, le bourreau souffle un pli au bureau ;  
Dehors, un vent glacial fait trembler des carreaux.  
Or, au fond de la classe se lève le cancre

Pour clore à leur entrée la question et la porte :  
D'un coup de craie qui crisse, il écrit : *Elle est morte.*  
Dans le couloir, un bruit de pas : que de sang d'encre !

Poète des poètes... ou poète qui, depuis son doctorat soutenu à l'Université de l'Ohio, durant l'exil, réfléchit sur ce qu'est la poésie, s'intéressant tout particulièrement au rythme ainsi qu'au démonique goethéen. Poète lecteur des autres poètes, cherchant toujours à comprendre quel est l'axe de leur œuvre. Enfin, poète des poètes, sur le mode superlatif, ou poète d'une très subtile originalité « en temps de pénurie »<sup>1</sup>, écrit-il dans *Délivrance du souffle* (1977) en citant, et traduisant, Hölderlin.

*Du murmure à la parole*

L'œuvre de Claude Vigée se distingue de celle de poètes contemporains de renom, qui furent de ses amis, Philippe Jaccottet et Yves Bonnefoy. Il n'est pas, par exemple, pour lui, de « figures absentes »<sup>2</sup> (« Mais ces bosquets nous sembleront toujours habités, serait-ce par une absence. »<sup>3</sup>), car il n'est pas de figures pour lui, mais des motifs, c'est-à-dire des éléments qui mettent en mouvement, – le premier, la lutte avec l'ange (Genèse 32), qui traverse son œuvre dès le premier recueil publié, en 1950, manifestant la force de la vie contre le tragique qui lui est par ailleurs inhérent. « Jacob, homme-temps, se fait origine du messie innombrable que réalisera, à travers l'histoire, sa descendance. Le poète célèbre, par tout acte de création, la répétition de ce mystère, dont il propose dans l'œuvre un simulacre. Tout poème, en se réalisant hors de l'absence, du chaos, de la solitude, mime le combat de Jacob avec l'ange. »<sup>4</sup>

De même, pour notre « poète des poètes », il n'est guère de « leurre du seuil » (« Heurte, / heurte à jamais. // Dans le leurre du seuil. »<sup>5</sup>), puisque sa parole s'élève de ce murmure qui habite le « lieu nu de l'origine »<sup>6</sup>, puis devient rythme et poème, ou « parole réparée, enfin guérie de son ancienne brisure »<sup>7</sup>, à savoir cette coupure entre le terrestre et l'absolu. Au lieu de disjoindre la prose et le poème, l'errance de la vie de chaque jour et l'éclair poétique qui parfois l'illumine, Claude Vigée assemble ces deux facettes de l'existence dans ce qu'il a nommé « judan », déduit du mot « Judée », comme « roman » se rattache à « une œuvre épique dont la matière littéraire est empruntée à l'histoire romaine, tel qu'on se la figurait à l'époque médiévale »<sup>8</sup>. Cet

1 Claude Vigée, *Délivrance du souffle* (1977), in *Jusqu'à l'aube future*, Poèmes 1950-2015. *Peut-être*, Revue poétique et philosophique, n° 9. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 297.

2 Philippe Jaccottet, *Paysages avec figures absentes* (1970). Paris : Gallimard Poésie, 1998.

3 *Ibid.*, p. 43.

4 Claude Vigée, Avant-propos à *La Lutte avec l'ange* (1950), in *Jusqu'à l'aube future*, *op. cit.*, p. 20.

5 Yves Bonnefoy, « Dans le leurre du seuil », *Dans le leurre du seuil* (1975), in *Poèmes*. Préface de Jean Starobinski. Paris : Gallimard Poésie, 1994, p. 257.

6 Claude Vigée, « À bout de souffle rit l'extase », *Danser vers l'abîme* (2004), in *Jusqu'à l'aube future*, *op. cit.*, p. 431.

7 Claude Vigée, *L'extase et l'errance*. Paris : Grasset, 1982, p. 98. Republié par Orizons en 2009.

8 *Ibid.*, p. 35.

agencement rythmique des deux axes de l'existence, horizontalité du cheminement terrestre et verticalité de la soudaine illumination, lui permet, en éludant « le divorce entre le pur et l'impur »<sup>9</sup>, de rendre compte de la vie dans sa réalité, et son acuité. « Je vis et j'écris dans un état d'équilibre instable ; exposé au monde fluant, au langage mouvant, je me glisse harassé à travers le défilé des mots et des jours. »<sup>10</sup>

Le murmure que le poète perçoit en lui échappe au visible, mais n'en existe pas moins, et s'apparente à cette parole que Dieu susurra à l'oreille de Moïse, ainsi que Claude Vigée présente l'épisode biblique (Nombres, 7, 89) dans *La Faille du regard* (1987) : « Et Moïse, dont on sait qu'il avait la parole lourde et embarrassée, s'aventure au cœur de ce soliloque perpétuel. Il y va comme en maraude. Il s'immisce dans l'altérité absolue de ce dire trop proche. Il est comme greffé sur cette parole radicalement autre, qui se rejoint et qu'il surprend sous la tente du Témoignage, à partir de l'intime étranger. Il perçoit là où d'autres voient sans voir et entendent sans entendre. »<sup>11</sup> Le poète, à l'écoute du silence, tente de capter cette « rumeur ouverte, secrètement perceptible depuis la création du monde » en s'exerçant à développer en lui « "l'oreille profondément creusée" du Psalmiste » (Psaume 40, 7). Dépasant la dualité du regard et contestant la primauté accordée au visible dans le monde occidental, il transcende cette « inquiétante étrangeté »<sup>12</sup> s'attachant à l'inconscient freudien, qui ne se révèle que de manière intermittente et incertaine à l'aide de signes toujours à interpréter. Au lieu de questionner le passé, pénétré de l'impuissance qu'imposent le dualisme du signe et l'incertitude herméneutique, à l'écoute de ce qui monte en lui à travers ce que Michel Henry décrit comme épreuve de la chair<sup>13</sup> ou Maine de Biran comme « âme sensitive »<sup>14</sup>, – ou « impressions qui affectent simplement sans représenter »<sup>15</sup> et qui disparaissent « comme Eurydice qu'un coup d'œil rejette parmi les ombres »<sup>16</sup> –, Claude Vigée restaure l'unité de la personne et affirme sa puissance d'être en intégrant cette transcendance intérieure qui est tout attention à ce que je nomme, après Imre Kertész, « esprit du récit »<sup>17</sup>, c'est-à-dire élargissement de l'œuvre individuelle, au-delà des limites égocentriques, à l'historicité d'un récit toujours renouvelé, sous divers points de vue, qui crée des motifs permettant que la vie humaine se reconnaisse dans son intériorité et sa valeur, par un jeu de résonances qui nous affirme pleinement vivants. « Communier et susciter : dans ces deux mots clefs, tous les autres sont contenus. Se connaître soi-même seulement, cela n'a aucun intérêt. »<sup>18</sup> Cette mise en mouvement, qui part de l'origine subjective, – ce feu intérieur d'où fument des éclairs –, en quête de l'oreille d'autrui, ne se tourne plus désespérément vers le passé, mais enfante l'avenir : « Tout ce qui participe

9 Ibid., p. 60.

10 Ibid., p. 57.

11 Claude Vigée, *La Faille du regard*. Paris : Flammarion, 1987, p. 89.

12 Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté » (1919), in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard, 1985, pp. 211-263.

13 Michel Henry, « Phénoménologie de la vie » (2000), in *Auto-donation : Entretiens et conférences*. Paris : Beauchesne, 2004, p. 42.

14 Maine de Biran, *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1811). Édité par F.C.T. Moore. Paris : Vrin, 1984, p. 128.

15 Ibid., p. 126.

16 Ibid., p. 128.

17 Imre Kertész, « La Pérennité des camps » (1991), in *L'Holocauste comme culture*. Préface de Péter Nádas. Traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba. Arles : Actes Sud, 2009, p. 44.

18 Claude Vigée, *La Faille du regard, op. cit.*, p. 99.

de la sonorité, ce qui est logé dans l'écoute au plus intime de l'oreille, se confond avec un mouvement dirigé vers le futur. Il ne s'agit ni d'une vision statique ni d'un tableau figé dans sa perfection. »<sup>19</sup>

Je cite ces auteurs, Maine de Biran et Michel Henry, pour montrer qu'il existe des affinités entre poète et philosophe si l'on privilégie cette perspective du possible et de l'unité de la personne. J'aurais pu citer également Robert Misrahi qui nomme « rien de lumière »<sup>20</sup> le retour sur soi de la conscience. Ce passage de *Lumière, commencement, liberté* (1969) pourrait être considéré comme un commentaire de l'œuvre de Vigée : « Si l'origine est le point étincelant, ou point suprême, l'origine de l'origine, le mystérieux *'en sof* n'est rien d'autre qu'un feu sombre ou le fond originel d'où naît le feu. C'est ainsi, en tout cas, qu'une imagination métaphysique toute nourrie de la Kabbale pourrait apercevoir, à l'occasion, le commencement de l'être et le fond des choses. [...] Le véritable être de l'origine peut même fort bien être imaginé comme l'être de la libre joie où brûle le feu et d'où naît le rayonnement ou l'éclat. »<sup>21</sup> Claude Vigée, qui a suivi l'enseignement de Léon Askénazi, dit Manitou, et a bien connu Gerschom Scholem, a appelé « noyau pulsant »<sup>22</sup>, puis « lac de la rosée »<sup>23</sup> et « aleph »<sup>24</sup>, ce « lieu de nulle part »<sup>25</sup> que, dès 1950, il nomme « bûcher de ténèbres »<sup>26</sup> et assimilera plus tard au buisson ardent : « Pour toi aussi, mon œil découvreur du feu est devenu source de la vérité guérissante : âme lavée de toute culpabilité, ressoudée par le fond, soustraite enfin au mépris de toi-même, tu t'es récupérée, en même temps que le monde, au niveau vierge de l'origine, réalisant pour la première fois *en toi* l'inceste heureux qui rend possible ton mariage avec les créatures figurées de l'espace, suivant le tourbillon mesuré des oiseaux du matin. »<sup>27</sup>

Sous la plume de Claude Vigée, Jacob devient l'être du possible. De son refus d'acquiescement au tragique naît « l'aube future »<sup>28</sup>. L'étrangeté de la condition humaine, son imperfection ainsi apprivoisée, grâce à la parole, par la transcendance individuelle intérieure qu'est la conscience, la question de la mort de Dieu, proclamée par Hegel dans *Foi et Savoir* (1802), – la transcendance divine s'exilant de l'humain dans le « concept pur »<sup>29</sup> –, s'élude, puisque le devenir apparaît alors comme ce dont l'être humain dispose afin de le modeler selon l'esprit du récit. Claude Vigée fait sienne cette injonction de Goethe dans « Bienheureux désir » : « Meurs et deviens ! »<sup>30</sup> Le *vav* conversif de l'hébreu biblique lui fournit le motif qui lui permet de

19 *Ibid.*, p. 93.

20 Robert Misrahi, *Construction d'un château* (1981). Paris : Entrelacs, 2006, p. 19.

21 Robert Misrahi, *Lumière, commencement, liberté* (1969). Paris : Points Seuil, 1996, p. 43.

22 Claude Vigée, *Délivrance du souffle* (1977), in *Jusqu'à l'aube future*, *op. cit.*, p. 280.

23 Claude Vigée, « L'œuvre de l'araignée noire », *Apprendre la nuit* (1991), in *ibid.*, p. 379.

24 Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph, Écriture et révélation*. Paris : Albin Michel, 1992, p. 30.

25 Claude Vigée, *Apprendre la nuit* (1991), in *Jusqu'à l'aube future*, *op. cit.*, p. 391.

26 Claude Vigée, « Bûchers de ténèbres », *La Lutte avec l'ange* (1950), in *ibid.*, p. 25.

27 Claude Vigée, « Le Buisson ardent » (1970), *Le Soleil sous la mer*. Paris : Flammarion, 1972, p. 28. Voir plus loin *Inceste heureux et circoncision de Dieu : deux notions fondatrices de la pensée de Claude Vigée*.

28 Claude Vigée, « Les pas de l'oiseau dans la neige », *Danser vers l'abîme* (2004), in *Jusqu'à l'aube future*, *op. cit.*, p. 413.

29 G.W.F. Hegel, *Foi et Savoir* (1802). Introduction par Alexis Philonenko. Traduction par Alexis Philonenko et Claude Lecouteux. Paris : Vrin, 1988, p. 206.

30 Johann Wolfgang Goethe, *Le Divan* (1814-1819). Préface et notes de Claude David. Traduction d'Henri Lichtenberger. Paris : Gallimard Poésie, 2004, p. 44.

décrire le moment de surrection poétique comme l'instant présent où le poète projette le passé dans le futur, renouant ainsi le temps à lui-même en lui donnant son visage humain. Nous reviendrons sur la notion de *circumcision de Dieu*.<sup>31</sup>

Si Claude Vigée se fait le critique de l'esthétique occidentale, il sait aussi repérer, chez les poètes et dans leurs œuvres, l'intuition de cette source ignée qui, par ses résonances dans l'esprit du récit, sait mettre en mouvement notre être profond.

### *Claude Vigée parmi les poètes*

L'essayiste se montre critique à l'égard de Baudelaire,<sup>32</sup> mais sensible à sa conception de l'imagination créatrice, qu'il met en valeur dans un essai inclus dans *L'Art et le démonique* (1978), « La conception de l'imagination créatrice chez Baudelaire ». Le poète des *Fleurs du Mal* (1857), dans ses considérations critiques sur Ingres, associe imagination et mouvement et, que l'imagination vienne à disparaître, « les riches éléments de la vie sensible s'exténuent, s'affaissant sur eux-mêmes. Privés de l'énergie irradiante qui les soutenait, et les orientait vers un avenir exaltant, ils subissent une stase écrasante. Le temps est devenu immobile, fatal, le rêve lumineux du monde s'éclipse, faisant place aux ténèbres, au vide, à l'ennui et au malheur »<sup>33</sup>. L'imagination se confond avec l'origine subjective dont nous parlions plus haut, c'est le « foyer saint des rayons primitifs », où se puise une « pure lumière »<sup>34</sup>. Claude Vigée commente : « L'imagination en acte, c'est encore en un certain sens la nature, mais la nature naturante devenue individualisée, condensée, concentrée, agissant directement dans une personne unique. Elle œuvre en rayonnant hors des profondeurs d'une âme illuminée par sa présence, à la manière du Démonique chez Goethe, par opposition à la vulgaire et obscure "réalité extérieure" que nous propose une nature naturée, profondément dégradée. »<sup>35</sup>

Dans le même ouvrage, le poète consacre à Goethe une étude approfondie : « L'art et le démonique : Savoir et création chez Goethe », qui commence par une citation du commentaire en prose de Goethe sur « Daimôn, Le Démon », poème traduit par Claude Vigée. « Le démon signifie ici l'individualité nécessaire, immédiate, proférée à la naissance même, et limitée, de la personne, la caractéristique par laquelle un individu se distingue de chacun des autres individus, si grande que soit la ressemblance qu'il puisse par ailleurs avoir avec eux. »<sup>36</sup> Plus vaste à mon sens que le démon socratique, cette source subjective, « purement dynamique »<sup>37</sup>

31 Voir note 27, ci-dessus.

32 Claude Vigée, « Les rapports de l'homme et de la femme chez Baudelaire », in *L'art et le démonique*. Paris : Flammarion, 1978, pp. 150-163.

33 Claude Vigée, « La conception de l'imagination créatrice chez Baudelaire », in *ibid.*, p. 128.

34 Charles Baudelaire, « Bénédiction », in *Les Fleurs du Mal* (1857). Paris : Le Livre de Poche, 1967, p. 19.

35 Claude Vigée, « La conception de l'imagination créatrice chez Baudelaire », in *L'art et le démonique*, *op. cit.*, p. 128.

36 Goethe, commentaire en prose sur *Le Démon* par J.F. Angelloz, cité par Claude Vigée dans « L'art et le démonique : Savoir et création chez Goethe », in *ibid.*, p. 226.

37 Claude Vigée, « L'art et le démonique : Savoir et création chez Goethe », in *ibid.*, p. 232.

s'assimile à une force, « racine nourricière de l'esprit »<sup>38</sup>, qui transcende la « conscience individuelle »<sup>39</sup> pour s'inscrire dans l'historicité de l'esprit du récit. La création, en effet, dépend chez Goethe de « la volonté incontrôlée du démon intérieur », se soumettant aussi au « poids collectif de l'humanité qui dort en nous depuis les origines ». Au moi revient « le contrôle de l'exécution, le détail de la réalisation »<sup>40</sup>, le « rythme »<sup>41</sup> le perpétuant « dans la durée ». Le mouvement appelle le mouvement, et ouvre l'avenir. C'est aussi ce qui apparaît dans une œuvre chère à Claude Vigée, *Le Centaure* (composé en 1835), de Maurice de Guérin. Cet être composite, mi-animal, mi-humain, est tout mouvement : « Dans la fierté de mes forces libres, j'errais, m'étendant de toutes parts dans ces déserts. »<sup>42</sup> Il paraît en tous points démonique : « Une inconstance sauvage et aveugle disposait de mes pas. »<sup>43</sup>

Au fil de ces multiples résonances poétiques, incluant l'œuvre de poètes divers, mais aussi la poésie biblique et l'exégèse kabbalistique, Claude Vigée reconnaît ce qui s'accorde avec ses propres dispositions. Il distingue ce qu'il nomme les « poètes de l'immanence »<sup>44</sup>, à savoir « le Goethe spinoziste de la maturité et de la vieillesse, William Blake, Walt Whitman, et Victor Hugo », dont il cite souvent « Booz endormi »<sup>45</sup> et dont il admet l'influence pour ce qui est de ses premiers poèmes, publiés dans *La Lutte avec l'ange*. Il cite plus loin Jorge Guillen, ainsi que W.C. Williams, Robert Frost, Jules Supervielle, Éluard, René Char et Dylan Thomas. Par contre, il se montre très critique eu égard à ce qu'il nomma, en 1960, d'après le titre d'une nouvelle de Kafka, « Ein Hungerkünstler »<sup>46</sup> (1924), *Les Artistes de la Faim*<sup>47</sup>, ou les poètes qui se détournent de la vie et du monde. Parmi eux se trouve T.S. Eliot, dont il a traduit les *Quatre Quatuors*<sup>48</sup> (1935-1942) et qui appartient, selon Claude Vigée, à la « tendance ascétique »<sup>49</sup> amorcée par Pascal et Racine. Quant à Mallarmé, il se range du côté de « la poésie de l'exil de l'être »<sup>50</sup>. Notre poète des poètes traduisit également Rilke<sup>51</sup> qui, dans sa

38 *Ibid.*, p. 234.

39 *Ibid.*, p. 238.

40 *Ibid.*, p. 240.

41 *Ibid.*, p. 242.

42 Maurice de Guérin, *Le Centaure* (1835), in *Poésie*. Préface de Marc Fumaroli. Paris : Gallimard Poésie, 1984, p. 208.

43 *Ibid.*, p. 209.

44 Claude Vigée, *Révolte et louanges*. Paris : Corti, 1962, p. 26.

45 Victor Hugo, « Booz endormi », *La Légende des siècles*, Première série (1859), in *Œuvres complètes, Poésie II*. Paris : Laffont Bouquins, 1985, p. 584.

46 Franz Kafka, *Sämtliche Erzählungen*. Herausgegeben von Paul Raabe. Frankfurt-am-Main : Fischer Verlag, 1970, pp. 163-171. Traduit par Alexandre Vialatte sous le titre « Un champion de jeûne ». *La Colonie pénitentiaire et autres récits*. Paris : Gallimard Folio, 1980, pp. 71-86.

47 Claude Vigée, *Les Artistes de la Faim*. Paris : Calmann-Lévy, 1960.

48 T.S. Eliot, *Quatre Quatuors* (1935-1942). Traduits par Claude Vigée. Commentaire de Gabriel Josipovici. Londres : Menard, 1991.

49 Claude Vigée, *Révolte et louanges op. cit.*, p. 15.

50 *Ibid.*, p. 14.

51 Voir bibliographie dans ce volume.

maturité, revint « à la découverte du réel en ce monde »<sup>52</sup>. Il lui emprunte, dans « Petite musique d'automne », les « jeunes morts »<sup>53</sup>, écho de la Première élégie de Duino<sup>54</sup> (1912).

Par la suite, Claude Vigée s'identifia à l'Ulysse juif<sup>55</sup> de Benjamin Fondane : « Lutteur épique, Fondane appelle "sel sauvage" la force de surrection absurde qui jaillit en lui, cette force intime qui est la source d'énergie contemptrice de notre petite raison machinale et terne. »<sup>56</sup> Il évoque, dans « Un silence à deux voix »<sup>57</sup>, « les poètes sacrifiés Paul Celan et Nelly Sachs », dont il écrit : « Ce que demande Nelly Sachs aux peuples dévoyés, dont la parole a été découpée par la haine, leur propre haine, c'est de laisser retourner les paroles à leur source créatrice qui, dit-elle à la fin de son poème, aide "à enfanter les étoiles". »<sup>58</sup> Il perçoit par contre, chez Paul Celan, qu'il rencontra chez lui à Paris, « la tentation du refus du monde terrestre chez le poète juif devenu de gré ou de force un spécialiste de l'ailleurs »<sup>59</sup>.

Outre Rilke et Eliot, Claude Vigée traduisit nombre de poètes, son propre traducteur, Anthony Rudolf, ainsi que Nathan Katz, Shirley Kaufman, son ami Adrien Finck, pour ne citer qu'eux. Il évoque Martin Buber, qu'il connut à Jérusalem, dans un essai de *La Faille du regard* : « J'ai été vite séduit par cette hospitalité d'esprit, cette ouverture active à l'autre, à l'étranger. »<sup>60</sup> Il fut ami de Pierre Emmanuel, auquel il consacra plusieurs essais, et de Georges-Emmanuel Clancier, qui vint aimablement participer à l'une des après-midi poétiques de l'Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée.<sup>61</sup> Il faut mentionner également Avrom Sutzkever, dont il écrit, dans *L'héritage du feu* (1992) : « Ce poète a vécu dans sa chair, et exploré jusqu'au tréfonds de son âme, l'expérience indicible de la Shoah. Mais il a trouvé en lui-même le force de transmuier cet innommable en poésie. »<sup>62</sup>

Outre les poètes que Claude Vigée a étudiés ou connus, je voudrais signaler une coïncidence d'approche avec un poète anglais né en 1895 et bouleversé par le traumatisme de la Première Guerre mondiale, Robert Graves. Ce dernier, en effet, a lui aussi cherché, en renouant avec l'esprit du récit, fouillant et associant motifs bibliques et mythiques, à transcender le tragique de l'Histoire et, récusant l'abstraction du dogme et de la philosophie idéaliste, à chanter la vie dans son ambivalence. Je voudrais également mentionner le poète

52 Claude Vigée, *Révolte et louanges op. cit.*, p. 25.

53 Claude Vigée, « Petite musique d'automne », *Apprendre la nuit* (1991), in *Jusqu'à l'aube future, op. cit.*, p. 390.

54 Rainer Maria Rilke, *Les Élégies de Duino, Les Sonnets à Orphée*. Traduction d'Armel Guerne. Paris : Points Seuil, 1974, pp. 14-15.

55 Benjamin Fondane, *Ulysse* (1933), in *Le mal des fantômes*. Liminaire d'Henri Meschonnic. Lagrasse : Verdier, 2006, pp. 15-73.

56 Claude Vigée, « Benjamin Fondane : Un poète dans la tourmente », in *La Nostalgie du père : Nouveaux essais, entretiens et poèmes 2000-2007*. Paris : Parole et Silence, 2007, p. 33.

57 Claude Vigée, « Un silence à deux voix », *Danser vers l'abîme* (2004), in *Jusqu'à l'aube future, op. cit.*, p. 423.

58 Claude Vigée, « Poésie, éthique : à l'écoute de Nelly Sachs », in *Danser vers l'abîme*. Paris : Parole et Silence, 2004, p. 187.

59 Claude Vigée, « Paul Celan : langue interdite, langue sauvegardée... », in *L'Héritage du feu : Essais – Poèmes – Entretiens*. Paris : MamE, 1992, p. 34.

60 Claude Vigée, « Une graine sous la neige : le souvenir de Martin Buber », in *La Faille du regard, op. cit.*, p. 130.

61 Voir le site : <http://revuepeut-etre.fr>

62 Claude Vigée, « L'héritage du feu ou la vocation poétique d'Avrom Sutzkever », in *L'Héritage du feu : Essais – Poèmes – Entretiens, op. cit.*, p. 11.

de Suisse romande, Gustave Roud, qui préférerait l'horizontalité terrestre de la déambulation rimbaldienne à l'absolu mallarméen, et, fin connaisseur et traducteur de poésie allemande, partage avec Claude Vigée, outre cet intérêt, une puissance poétique qui tient à la pulsation pénétrante de son rythme. Ajoutons que Claude Vigée aime le rythme du vers de La Fontaine.<sup>63</sup> Le rythme ne se confond pas avec le mètre ; il le transcende. Gustave Roud écrit en prose.

Une longue amitié lia Claude Vigée avec Henri Meschonnic, dont il écrit : « L'œuvre poétique de Meschonnic n'est-elle pas la métaphore immense de ce seul petit mot : *respirer* ? Et son aventure la plus intime ne consiste-t-elle pas à plonger dans un temps fabuleux, une ère d'épousailles où s'étreignent au futur le jour et la nuit entremêlés ? »<sup>64</sup> Une autre amitié le lia, jusqu'à la mort de celui-ci (Albert Camus, en janvier 1960, était invité à dîner chez Évy et Claude Vigée, à Paris, dîner qui n'eut jamais lieu), avec l'auteur de *L'Homme révolté* (1951), qui publia, chez Gallimard, son premier judan, *L'Été indien*, en 1957. Dans « Dernière rencontre avec Albert Camus », il évoque leur conversation à la brasserie Lipp en 1959 : « Confrontant sur place Apollon à Dionysos sur les traces de son maître Nietzsche, espérait-il un jour résoudre en Grèce le conflit de la violence vitale et de la perfection des formes visibles qui, en figurant l'énergie démonique, la limitent et nous en protègent ? »<sup>65</sup>

Toutes ces approches et ces amitiés, par les réflexions qu'elles suscitent, révèlent la profonde cohérence de l'œuvre de notre poète des poètes, dont l'originalité consiste, me semble-t-il, à rendre, – *malgré tout*, comme il le disait souvent –, à ses lecteurs force, goût de vivre et confiance, confiance dans le langage notamment, si toutefois il n'est ni galvaudé, ni appauvri, mais puisé à cette source subjective si largement partagée, pourvu qu'on y prête l'attention nécessaire. Celui qui parla tout d'abord dans son enfance le dialecte bas-alémanique, le yiddish alsacien, puis le français, l'allemand, l'anglais et l'hébreu, sait que le langage n'est pas une entité figée évoluant indépendamment de ceux qui le parlent. On peut mettre en relation son insistance, dans l'essai mentionné de la *Faïlle du regard*, sur le fait que Moïse, bègue, éprouvait de la difficulté à articuler cette parole dont il se faisait le médiateur, avec le fait d'être né locuteur de deux dialectes méprisés, le bas-alémanique et le yiddish alsacien, et d'avoir su convertir l'épreuve des langues jusqu'à donner à la parole la splendeur rythmique de son *noyau pulsant*. Ceux qui auront entendu Claude Vigée lire ses poèmes savent que la pulsation des langues accentuelles imprègne son vers français de toute l'énergie de la *source* singulière. « La parole dite, puis écrite, la parole moulue dans le gosier d'un homme singulier, vient du souffle qui se renouvelle avec lui à chaque instant. Il n'existe pas de "langue vivante" sur le papier : elle ne le devient que dans ma gorge. »<sup>66</sup> Un dualisme de plus à combattre, celui qui exile la langue, comme système de signes, de ceux qui la parlent et y trouvent sens et raison d'être, une transcendence dans l'immanence, ainsi qu'un infini d'avenir. Telle est la promesse du poème.

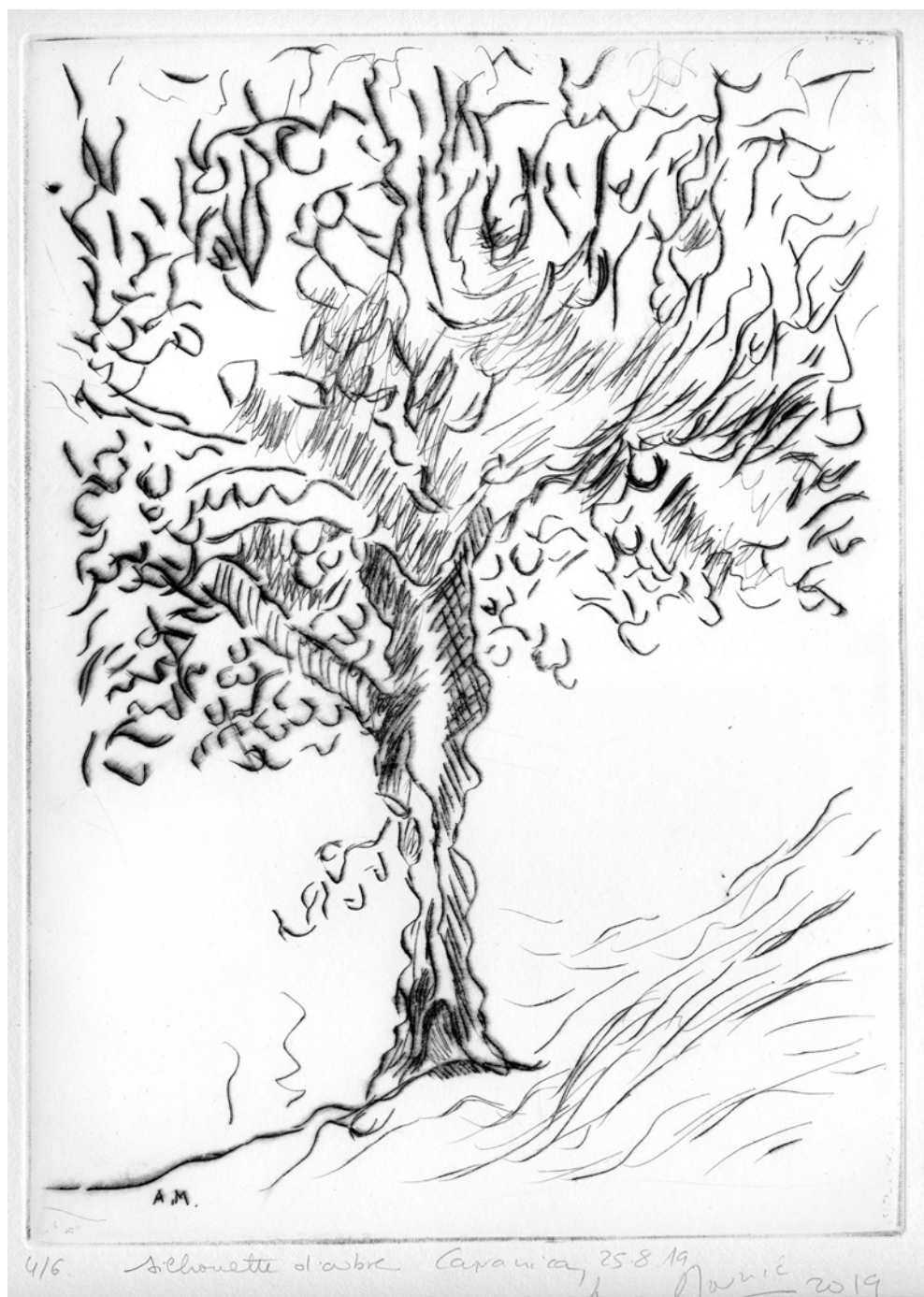
13-15 septembre – 11 octobre 2020.

63 Sur la beauté du vers de La Fontaine, voir : Claude Vigée, *Mélancolie solaire*. Paris : Orizons, 2008, p. 203.

64 Claude Vigée, « Respirer, chanter, danser avec Henri Meschonnic », in *Dans le creuset du vent*. Paris : Parole et Silence, 2003, p. 93.

65 Claude Vigée, « Dernière rencontre avec Albert Camus », in *Le parfum et la cendre*. Paris : Grasset, 1984, p. 201.

66 Claude Vigée, *L'extase et l'errance*, *op. cit.*, p. 16.



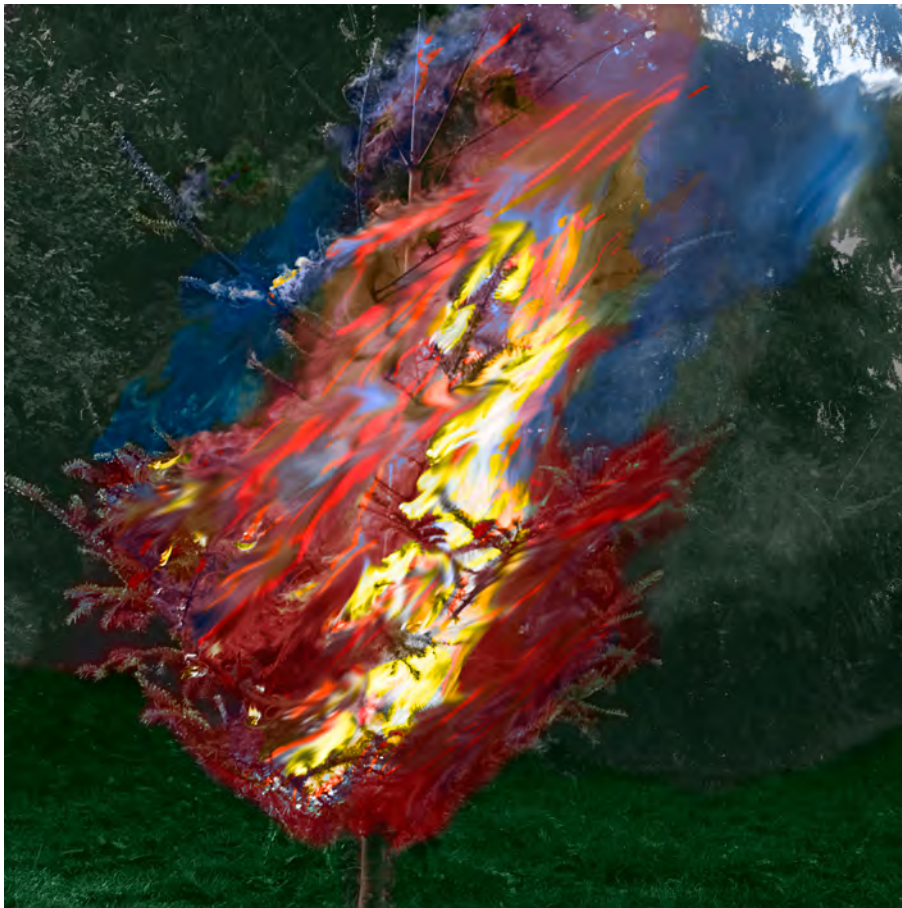
« *Le lac de la rosée* »

- 257 -

Numéro 13

2022





Le Buisson ardent. Photographie d'Alfred Dott.

Dans ma petite enfance nous habitions la Grand-rue en face de la vieille mairie de Bischwiller, non loin de la place du Lion d'Or. C'était une solide bâtisse du XVIII<sup>ème</sup> siècle, où mes aïeux tenaient boutique depuis le temps du roi Louis-Philippe. Au tournant du trottoir, juste après le magasin de chaussures de la tante Hélène sis dans une demeure au pignon décrépit qui faisait angle avec la Laub, se dressait l'accueillante maison de nos amis Bohler. Comme nos parents se fréquentaient, j'avais fait vers l'âge de deux ans la connaissance de leurs enfants, qui restèrent mes meilleurs compagnons de jeu jusqu'aux abords de l'adolescence. Voilà tant d'années que nous vivons éloignés les uns des autres, semés à tous vents par la loi d'une existence errante ! Quand je pense aux heures passées ensemble, jadis, dans la demeure hospitalière de nos voisins, je sens mon cœur battre plus fort, comme s'il fondait de chaleur et d'aise dans ma poitrine. Vite, retenons quelques instants de ces lointaines années dans le filet magique du souvenir... Il y avait Marianne la brune, de six mois mon aînée, et les cadets jumeaux Gaby et Philippe, que nous appelions avec condescendance les petits. Parce qu'ils avaient un an de moins que nous, on nous les donnait à garder. Aussi leur faisions-nous sentir la supériorité de notre savoir et la maturité de notre jugement. Les enfants Bohler et moi, nous avons formé longtemps un inséparable quatuor. Cette famille poussait ses racines à la fois dans le nord et dans le sud de l'Alsace. Elle s'était établie à Bischwiller peu après la fin de la première guerre mondiale ; les enfants y étaient nés. Le père Bohler exerçait dans ma petite ville les fonctions de notaire. Il était issu d'une famille de paysans aisés de la région de Mulhouse. Son fils Philippe y dirige jusqu'à ce jour la grande ferme léguée par ses parents. Sous une apparence un peu bourrue, le notaire de Bischwiller était le meilleur des hommes. Grand, fort, large d'épaules, le visage tanné couleur de brique, il avait de belles moustaches brunes, buvait sec, parlait haut, aimait la chasse, la danse, la bonne chère, et la compagnie de ses amis. Elisabeth, son épouse, venait de Wissembourg, en Alsace septentrionale, d'où ma mère était également originaire. Elles avaient de nombreux souvenirs en commun ; l'évocation des paysages et des visages de leur jeunesse favorisait l'éclosion de l'amitié qui régna bientôt entre les deux voisines. Bett'l était une jeune femme d'une trentaine d'années aux épais cheveux châtain, au visage potelé, au tour de taille imposant, à la peau appétissante et blanche. Ses petites mains vives et habiles excellaient dans toutes les tâches : elles confectionnaient aussi bien de succulentes tartes aux quetsches que des robes à volants pour les poupées de ses filles. Madame Bohler incarnait à mes yeux l'indulgence et la bonté mêmes. Pourtant sa bienveillance naturelle n'était nullement l'aveu de la faiblesse. La notairesse avait du caractère, et savait le montrer à l'occasion : lorsque, pour trancher une discussion, elle relevait soudain la tête d'un mouvement impérieux, le menton en avant, les narines frémissantes et les sourcils froncés sur ses petits yeux plissés, tout autre argument devenait superflu.

<sup>1</sup> Cette évocation constituait la « Prose liminaire » de : *Le Soleil sous la mer*. Paris : Flammarion, 1972, pp. 7-28. Elle fut republiée dans *Peut-être*, n° 8, janvier 2017.

Pour moi, la demeure des Bohler fut longtemps un second foyer. J'étais enfant unique, et je souffrais de mon esseulement. La proximité des trois enfants me fit croire que j'avais enfin trouvé des sœurs et un frère de mon âge. Dès mes premières années, j'y allai tous les jours, accompagné par ma mère ou une domestique, afin de jouer avec mes amis sur le linoléum de la salle de séjour, à l'ombre de la grande table ovale en chêne ciré dont les pieds sculptés me semblaient massifs et lourds comme des bases de colonnes.

- 260 -

Une nuit de décembre de l'année 1922 (je devais avoir un peu moins de deux ans), je disparus soudain du domicile de mes parents. C'était vers six heures du soir ; ma mère prise de panique fit quérir mon père au magasin. Il vendait encore quelques mètres de drap à un paysan des environs attardé dans notre bourgade, car il avait repris la boutique familiale au moment de son mariage. Secondée par le commis, la bonne, ma gouvernante, la famille entière se mit de la partie. On fouilla chaque coin du vieil immeuble, on explora les corridors, les réduits obscurs, les vastes armoires murales qui contenaient les « plumons » de plusieurs générations d'aïeux. On pensait que, pour jouer aux grands un tour de ma façon, je m'étais glissé dans quelque niche oubliée au fond de l'appartement. Les cris et les efforts restèrent vains : je ne fus retrouvé nulle part. Ma mère se tenait en larmes au milieu de la cuisine : son petit bonhomme s'était simplement évaporé. Enfin, Emma, la servante, eut une idée lumineuse : ne m'étais-je pas enfui du logis pour rejoindre les petits Bohler dans la maison voisine, au tournant de la Grand-rue ? On s'empressa d'y aller voir, en actionnant à grand bruit la sonnette du notaire dans la nuit noire. Mes parents me découvrirent bel et bien juché sur un escabeau entre mes compagnons de jeu, déjà installés autour de la table de la salle à manger. Une vaste serviette rouge nouée autour du cou, nous étions en train de déguster un mets dont je raffolais d'autant plus que ma mère, avec une obstination inexplicable, refusait toujours de m'en servir chez nous. Mes amis, par contre, avaient la chance d'en recevoir tous les soirs une pleine potée. C'était une bouillie blanche, onctueuse et douce, faite avec de la farine de froment cuite dans du lait sucré, et saupoudrée de cannelle. Vers deux ans, cette bouillie de farine – Mehlbäbb – me semblait une ambrosie. Je la puisais dans mon écuelle avec force claquements de langue, et l'engloutissais à l'aide d'une grosse cuillère de bois jaune.

Pourquoi avais-je fait cette fugue dans le vent et la neige, en pleine nuit d'hiver, m'échappant pour la première fois de ma vie de la maison paternelle ? C'était tout simple en vérité. L'obscurité était tombée depuis longtemps dans ma chambre silencieuse d'enfant unique. Je m'ennuyais, j'étais triste dans mon coin, oublié, délaissé du monde entier. Pendant que les femmes s'absentaient de l'étage principal pour préparer le repas du soir, dans la cuisine au rez-de-chaussée, derrière le magasin, ma décision fut soudain prise. Poussé par la solitude et l'oisiveté je me levai sans bruit, je me glissai dans ma chemise de nuit en molleton blanc le long des couloirs sombres et glacés de la vieille demeure. Puis, jetant sur l'épaule la pèlerine de velours grenat munie d'un capuchon, qui me faisait ressembler, avec mes boucles blondes, à un frère cadet du Petit Chaperon rouge, j'entrouvris la porte d'entrée, lourdement grillagée, en faisant jouer pêne et verrous déjà poussés en prévision de la nuit. D'un bond je m'élançai dans la rue mal éclairée, aux pavés inégaux luisants de gel, affrontant rafales glacées et flocons tourbillonnants. Je courus ainsi tout seul jusqu'à la maison des Bohler, pendant que ma mère faisait ses comptes journaliers avec la domestique, et que mon père s'affairait entre les coupons d'étoffe, les boîtes de boutons ou de rubans étalés sur le comptoir de chêne, à la lueur bleuâtre du gaz qui sifflait dans son manchon. Me voyant surgir tout guilleret au haut de l'escalier tournant, dans ma pèlerine rouge parsemée

de neige, nos bons voisins ne s'étonnèrent pas outre mesure. Ils pensaient que j'avais été amené jusqu'à la porte du notariat par ma gouvernante Loula, qui s'était ainsi débarrassée de moi jusqu'à l'heure du dîner pour rejoindre son amoureux, Guillaume-le-tordu, derrière l'ancienne mairie, dans le Coin-aux-Porchers. Laisant le vent hurler dehors à travers la nuit hostile et froide, je m'assis sans mot dire sur mon siège habituel rehaussé par un oreiller, entre les bons jumeaux déjà barbouillés de farine. Puis j'enfonçai ma cuillère dans la portion de bouillie fumante, qui me fut aussitôt servie sur l'ordre de Madame Elisabeth. Surpris en pleine forfaiture, je fus un peu grondé, beaucoup embrassé, puis ramené en triomphe à la maison sur les bras de ma mère, étonné plutôt qu'effrayé par les réactions imprévisibles des adultes. Tout en réprouvant ma légèreté d'esprit, en me reprochant l'inquiétude dans laquelle je les avais plongés, ils admiraient mon audace, autant que la sérénité d'âme dont j'avais fait preuve en défiant les éléments déchaînés. Quels dangers n'aurais-je pas bravés vers deux ans pour m'asseoir avec les trois petits Bohler devant une écuelle pleine de bouillie de froment à la cannelle ?

Lorsque je fus un peu plus âgé, et maître enfin de mes mouvements, je devins l'habitué des enfants du notaire. Nous nous amusions tantôt dans la salle de séjour, tantôt dans une petite pièce située à l'arrière de la maison, réservée à nos seuls jeux. En hiver, tout le monde se tenait dans la chambre d'habitation chauffée par un poêle de faïence blanche à gros boulons de cuivre, qui ronronnait dans son coin, bourré de bûches de sapin et de briquettes. La maison des Bohler était meublée de huches, de crédences, de rouets à longue chevelure de chanvre, de commodes rustiques en bois de chêne travaillé et ciré, d'armoires alsaciennes à double battant, de bahuts à vaisselle dressés dans les encoignures qui portaient des assiettes d'étain, des buires en vieil argent, des bougeoirs de cuivre de l'ancien temps. Dans le salon de musique au plafond orné de poutres apparentes, il y avait des instruments abandonnés, des mandolines, des guitares, une épinette désaccordée en bois peint du XVIIIème siècle. Au-dessus des portes, et tout le long des murs, les poteries alsaciennes aux couleurs vives alternaient avec des gravures, des copies de tableaux baroques, des paysages d'artistes locaux, tel Jacques Gachot dont j'admirai, enfant, une vue de l'église de Sessenheim avec son clocher bulbeux, derrière laquelle Goethe rencontrait Frédérique, la fille du pasteur du village. A cinq heures, la mère de mes amis, que tout le monde nommait familièrement Bett'l, nous appelait aux quatre coins de la demeure pour le goûter. C'était un rite très important. On nous servait de grandes tasses de chocolat brûlant, avec des tartines au saucisson rose fumé – Medwurscht – , une exquise marmelade de baies d'églantiers couleur de pourpre – Buttemüess – , des tranches de Kugelhopf, de Stroïsselküche, ou de Ropfküche. Toutes ces merveilles de la pâtisserie alsacienne sortaient des mains expertes de la maîtresse de maison. Puis, à la nuit tombante, nous restions assis sous la suspension à chaînes de cuivre, autour de la table ovale, à l'entendre raconter des histoires toujours renouvelées, – contes de fées, ou légendes de sorcières des châteaux forts des Vosges. Ses récits abondaient en visions d'outre-tombe, en apparitions de diables, en anecdotes insolites tirées de son enfance écoulée, loin de chez nous, dans le nord de la province. Autour de Bett'l on ne s'ennuyait jamais. Lorsque nous avions été sages pendant la semaine, ou bien à l'occasion d'une fête de famille, d'une invitation d'enfants en fin d'année, la dame du logis ajoutait à notre bonheur en projetant sur une nappe de lin blanche épinglée contre le mur de la salle de jeux les silhouettes raides et bariolées de la lanterne magique. L'instrument et les verres peints dataient du siècle dernier. Les personnages vacillaient légèrement sur l'écran quand le souffle de l'opératrice faisait bouger la flamme de la grosse bougie placée devant la lentille et les lames mobiles colorées, au fond de

la lanterne de fer noir qui lui venait de ses arrière-grands-parents. À certains moments, les figures prenaient vie, elles se mettaient à palpiter toutes seules sur le mur d'en face, les lignes distordues et les couleurs naïves qui se confondaient sur les bords étaient animées soudain par le frémissement du mystère. Tout en nous montrant les images, Bett'l narrait en alsacien l'événement fabuleux qu'elles illustraient, nous rendant attentifs aux moindres détails de l'action. Ainsi, dans l'histoire de la chèvre et des sept petits chevreux, elle nous désignait avec le bout d'un bâton la patte blanche que le loup osseux et noir glissait sous le battant de la porte, elle soulignait l'épaisseur de la langue rouge et des lunettes de la mère-grand dans le récit du Petit Chaperon rouge. Nous nous exclamions à notre tour ; ou bien nous restions silencieux, plongés dans nos pensées pendant les pauses nombreuses qui séparaient les apparitions, retenant notre souffle dans l'obscurité, soumis au charme de l'imaginaire, envahis aussi par la peur délicieuse que ces contes de nourrice mille fois vus et entendus réveillaient chaque fois dans notre âme enfantine.

Lorsque Marianne et Gaby jouaient à la maman avec leurs poupées, leur frère Philippe et moi étions promus bon gré mal gré à la dignité de pères des petites créatures aux cheveux de chanvre. Un jour, comme les deux sœurs avaient monté sous la table un salon de coiffure, je proposai avec le plus grand sérieux de couper les cheveux aux poupées. J'affirmai, sur la foi de mon âge et de mon savoir, en y croyant un peu moi-même, que la chevelure des poupées leur repousserait sûrement, comme fait celle des personnes ordinaires. Aussitôt dit, aussitôt fait. De pères de famille transformés en coiffeurs pour dames, Philippe et moi nous tondîmes les victimes jusqu'au ras du crâne, fait de toile jaune serin imprégnée de colle forte. D'abord tout se passa fort bien. Mais on peut imaginer les larmes et les cris des filles quand elles virent, au bout de quelques jours, les poupées demeurer tristes et chauves, en dépit de mes belles paroles. Alors, pour se venger de moi. Marianne et Gaby allèrent quérir au grenier, où il demeurait caché par mesure de précaution, un livre d'images que je redoutais particulièrement. On y trouvait le portrait d'un nain sorcier, contrefait et bossu, aux yeux rouges et aux mains griffues, qui m'avait épouvanté depuis les jours de ma petite enfance. Il suffisait de s'approcher de moi avec ce livre ouvert à la page où grimaçait l'affreux nain sorcier – das Hexenzwerglein – pour que je m'enfuie en poussant des cris d'effroi. Marianne et Gaby ne se firent pas faute de me présenter le méchant nain lors des visites qui suivirent l'épisode des poupées tonsurées. Dès que surgissait le sinistre « Hexewesele » –, comme je disais vers trois ou quatre ans, ne sachant pas encore articuler correctement tous les mots alsaciens, – je, faisais demi-tour et je dégringolais à quatre pattes l'escalier en colimaçon du notariat. Ma fuite éperdue ne cessait qu'à mon retour chez nous : je reprenais mes esprits derrière une porte cochère bien verrouillée. C'est ainsi que les filles Bohler me firent expier la calvitie de leurs poupées, en m'infligeant quelques déroutes honteuses devant le nain Hexewesele. Peu à peu elles se consolèrent du malheur arrivé aux poupées qui, devenues laides et maussades, perdirent leur faveur. Nous passâmes de nouveau de longues heures d'hiver à jouer aux parents ou au docteur, accroupis entre les pieds de la table dans la salle de séjour. Puis, le soir venu, nous nous penchions sur les exploits de *Max und Moritz*, dont les chats Mintz et Mauntz se dressaient tout alarmés sur leurs pattes de derrière pendant l'incendie involontaire de la maison paternelle causé par les deux garnements. Nous nous intéressions également aux méfaits du Struwwelpeter, ce sacripant griffu à la tête blonde et frisée de Gorgone germanique. Parfois nous colorions à l'aquarelle quelques illustrations

des contes de Grimm ou de Perrault, sous la direction bénigne de tante Käthe. C'était une vieille institutrice de Cléebourg apparentée à la famille, savante philatéliste, qui venait passer l'hiver en villégiature à Bischwiller. Elle nous initiait à mille jeux instructifs de sa façon, et corrigeait patiemment nos devoirs d'orthographe.

Dès que je fus assez âgé pour bien me conduire en société, nos voisins m'invitèrent régulièrement aux célébrations de Noël. Le fait que j'étais un petit juif ne les gênait guère, faut-il penser. Pour eux Noël était avant tout une fête de l'imagination et du cœur, l'occasion de faire régner dans la maison entourée de neige et de ténèbres cette clarté de la vie enfantine, cette féerie première où ils se retrouvaient tous grands et petits, et qui jouait un si grand rôle dans l'existence de cette merveilleuse famille. Je participai à leur joie, en acteur aussi bien qu'en témoin privilégié, car je fus initié aux secrets de la Noël comme un des enfants de la maison. Je dus à mes amis les heures les plus heureuses de mes premières années, celles qui furent pénétrées par le charme de la vie magique, tout entières livrées à la rêverie du paradis. Dans ces cérémonies envoûtantes se révélèrent à moi les mystères jumeaux de la nuit et de la lumière hivernales.

Pendant la quinzaine qui précédait la veillée de Noël; madame Sophie-Elisabeth, aidée par ses domestiques, se livrait aux préparatifs minutieux et interminables de la fête. Sans les soins qu'elle apportait aux détails du grand soir, la Nativité n'eût pas été célébrée dans l'atmosphère céleste à laquelle nous aspirions. Parfois, au milieu de la matinée, l'oreille collée à la porte de la chambre interdite, nous essayions, le cœur battant, de deviner ce qui se passait dans le sanctuaire, où se faisait un sacré remue-ménage. Tout, dans cette bizarre et attirante demeure, jusqu'à la disposition capricieuse des pièces, contribuait à créer une atmosphère fantasque, complice de nos désirs et de notre exaltation. Les Bohler vivaient dans une vieille bâtisse au toit pointu, aux murs légèrement penchés et sinueux, aux planchers bosselés, reconstruite à la fin du XVIIème siècle, après les ravages de la guerre de Trente Ans. Elle était traversée de corridors tortueux et ornée, sous la toiture en pente abrupte, d'une galerie de bois vermoulu, protégée par des vitres irisées aux petits carreaux bombés, qui courait le long de l'étage donnant sur la cour intérieure. A cause du tassement des fondations, provoqué par le passage des siècles, les surfaces du logement étaient inégales. L'on montait ou l'on descendait une marche en allant d'une pièce à l'autre ; on trébuchait quelquefois sur un ais saillant, dans les recoins mal éclairés de l'appartement. Au cours des années, on avait ajouté une soupenette par ici, un réduit par là, transformé les dépendances, agrandi le grenier. Des mansardes à la cave, c'était un vrai labyrinthe où les enfants aimaient s'égarer en jouant à colin-maillard, à cache-cache, aux gendarmes et aux voleurs. Une chambrette située à l'arrière de l'immeuble était tout à fait séparée du reste de l'appartement. On n'y accédait que par un escalier raide et sombre, qui montait droit de la cour à la galerie vitrée du premier étage. C'est dans cette pièce que se dressait l'arbre de Noël, un magnifique sapin des Vosges qui allait du plancher jusqu'aux poutres du plafond, noircies de fumée. Dans le premier quart de ce siècle, les sapins de Noël d'Alsace ne portaient pas encore d'ampoules électriques. Ils flamboyaient de l'éclat de dizaines de chandelles multicolores. Entre les lumières serpentaient des fils d'argent tressés, scintillaient des flocons de neige artificielle, se balançaient les pommes ou les boules de chocolat enveloppées de papier doré, qui alternaient avec les sphères en verre coloré. L'arbre était couronné d'une étoile éblouissante comme la comète qui brilla jadis sur Bethléem aux yeux des bergers étonnés. Madame Bohler, munie d'un pot de colle et d'un pinceau, armée de ciseaux d'acier, découpait de grands oiseaux dans les rames de papier bigarrées. Elle passait le plus clair de son temps dans ce lieu défendu à nos regards, à décorer le sapin, à préparer les nombreux cadeaux qu'elle enveloppait de rubans de soie rouge

et verte. Sur chaque paquet d'étrences elle collait une image sainte avec un poème de circonstance en lettres gothiques, tracées à l'encre de Chine. Que se passerait-il le soir de Noël ? Quels présents aurions-nous cette année ? Notre curiosité croissait d'instant en instant, nous ne parlions plus d'autre chose entre nous. Le secret bien gardé, les allées et venues des femmes, les confidences que les adultes se murmuraient à l'oreille, tout cela entretenait dans la maison une atmosphère de mystère, d'espérance et d'allégresse folles. Lorsque enfin le grand soir approchait, nous ne pouvions plus tenir en place !

J'avais près de quatre ans quand je fus admis la première fois à partager la magie d'une soirée de Noël chez nos amis Bohler. C'était, je crois, à la fin de l'année 1924. La nuit était depuis longtemps tombée ; on me fit monter enfin du jardinet enneigé jusqu'au palier de l'appartement par l'escalier de service obscur, en compagnie des trois enfants. Nous nous assîmes côte à côte sur un petit banc placé contre la paroi de la galerie de bois sculptée. Nos têtes frisées atteignaient juste le niveau des fenêtres closes, aux fentes bourrées de chiffons de laine, qui protégeaient nos oreilles de la morsure du vent d'hiver. Nous attendîmes, le cœur palpitant, serrés l'un contre l'autre pour nous tenir chaud, remplis à la fois de crainte, d'impatience et de joie. Quelques minutes passèrent ainsi en silence, qui nous semblèrent sans fin. Tout à coup on entendit un lourd bruit de bottes, trapp, trapp, trapp, les pas d'un homme montant à notre gauche dans l'escalier noir où la bise de décembre tournait. Le bruit se rapprocha. Nous glissâmes vers l'escalier des regards apeurés. Cette fois-ci, c'était sérieux. Il y avait tout lieu de s'alarmer ! Ce qui venait lentement vers nous, dans les ténèbres du dehors, c'était le pas du terrible Hans Trapp. Chaque enfant connaît, dans l'étendue de la plaine d'Alsace, le redoutable père Fouettard qui accompagne, dans les foyers chrétiens, la venue du bon saint Nicolas ! Oui, avec saint Nicolas surgissait toujours à Bischwiller le méchant Hans Trapp, ce fléau qui visitait le domicile des pécheurs grands et petits. Il ressemblait en vérité à un ours de foire, enveloppé dans sa cape de gros drap sombre qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Son visage à la barbe épineuse et noire, aux sourcils embroussaillés, barbouillé de suie comme celui d'un ramoneur, sortait tout droit de l'enfer. Son aspect était d'autant plus inquiétant qu'il portait sur l'épaule gauche un sac rempli de verges et d'orties pour fouetter les enfants désobéissants. Hans Trapp était une sorte de titan maléfique sorti des cauchemars du Moyen-âge alsacien : ce mauvais esprit revenait sur terre emmener les enfants coupables, qu'il enfouissait tout vifs dans son manteau noir avant le début de la Nativité, non sans les avoir rossés devant tout le monde, culottes baissées, pour donner l'exemple. Cette correction publique devait incliner les âmes à la pénitence, afin qu'elles pussent ensuite jouir en pleine innocence des plaisirs de la fête.

Émergeant lentement du trou sombre de l'escalier de bois qui grinçait sous son poids, la brute se dirigea sur nous en vociférant. Quand elle surgit enfin tout entière devant nos yeux, nous restâmes pétrifiés de terreur, et plus d'un mouilla son caleçon par excès d'émotion. Il nous glaça le sang en nous parlant d'une voix de basse irritée, à la fois rauque et tonnante, comme nous n'en avions jamais entendue auparavant. Hans Trapp demanda d'abord à chacun s'il était garçon ou fille, puis il enquêta sur notre conduite au courant de l'année écoulée. Quoique peu conscients du sens de la question – qu'est-ce qu'une année, sinon l'éternité aux yeux d'un enfant de trois ou quatre ans ? – nous fûmes prêts à jurer que nous n'avions jamais commis la moindre incartade et que nous nous étions comportés comme de petits saints avec nos parents, les bonnes d'enfants, ou mademoiselle Gœbel, la gentille maîtresse de la « salle d'asile » locale. Nos assurances parurent

convaincre le terrible géant : pendant que nous poussions un soupir de soulagement, il s'en alla en maugréant, frappant le plancher fendillé du talon de ses bottes. Enfin il disparut à l'autre extrémité de la galerie, qui débouchait sur la buanderie, traînant après lui sa besace remplie de martinets, de verges et d'orties. Quelques instants plus tard, alors que nous commencions à reprendre nos esprits, l'escalier se remit à craquer. Une autre forme étrange se dessina bientôt au haut des marches usées. Quoiqu'elle nous parût aussi d'essence surnaturelle, elle nous effraya beaucoup moins. Au lieu d'une sinistre houppelande noire, ce personnage-là portait un grand manteau d'écarlate. Son visage poupin aux yeux ronds, couperosé par le froid, rayonnait de bienveillance. Il riait jusqu'aux oreilles dans sa barbe blanche qui lui descendait sur les chausses. Plongeant du haut du ciel dans la demeure des Bohler par le canal de la cheminée, saint Nicolas venait de remonter du cellier pour faire, lui aussi, le tour de la maison. Mais son sac débordait de jouets, de noix, de douceurs de toutes sortes, qu'il venait apporter aux enfants sages. Les primeurs, à cette époque, étaient encore une grande rareté en Alsace, surtout chez nous à la campagne. Il sema à pleines poignées dates, figues, oranges, raisins de Corinthe, pains d'épices ornés d'images pieuses, biscuits moulés en formes d'animaux – budderkritzle –, qui pleuvaient sur nos petits genoux serrés l'un contre l'autre. Tout le contenu de sa besace y passa. Quand elle fut vide, saint Nicolas, courant sur les traces de Hans Trapp, s'éclipsa malicieusement à l'autre bout de la galerie. Nous étions ravis de sa gentillesse, suivant de si près la colère du méchant Trapp. Mais ce n'était que le commencement de la fête. Brusquement la lampe à gaz de la cuisine s'éteignit. Nous fûmes plongés dans l'obscurité. A travers la double porte vitrée du couloir qui reliait l'office à la galerie où nous étions assis, une petite fée en tunique blanche, avec une couronne d'argent posée sur sa tête diaphane, vint à notre rencontre. Cet être gracieux au visage angélique, à la chevelure pailletée d'étoiles, portait un grand cierge qui éclairait seul la maison de ses lueurs rougeâtres et changeantes réfractées par les gros carreaux de verre coloré des portes. Il marchait d'un pas aérien, et l'on voyait trembler les ailes bleues repliées sur ses épaules. La venue du Christkindel – car c'était lui – fut accompagnée d'un tintement grêle de clochettes et d'un chant assourdi monté, on ne sait d'où, du fond de la demeure hivernale plongée dans le silence et la nuit. L'enfant Christ était entré par les vitres transparentes, fleuries de givre, dans cette maison propre et chaude, enfin prête à l'accueillir ce soir entre ses murs. Ouvrant la porte de la cuisine, il s'approcha de nous, auréolé de lumière phosphorescente. Son allure se ralentit un instant : il nous sourit sans mot dire, et déjà sa silhouette frêle s'effaçait sans bruit parmi les ombres du corridor. Au même instant, étouffées par l'épaisse couche de neige qui couvrait les toits et les murailles de brique de la petite ville, les cloches de Noël se mirent à sonner à toute volée dans la nuit, remplissant de leur rumeur la campagne muette, partout étincelant aux alentours de Bischwiller sous le clair de lune d'hiver. Retenant notre haleine, nous étions saisis d'étonnement, transportés hors du monde.

Maintenant aussi il est minuit pour nous, qui veillons ce soir au cœur de Jérusalem. La ville respire en silence autour de nous sur les sept collines d'éternité, comme Bischwiller jadis, dans la neige de fin décembre. Pendant que je trace ces mots qui voudraient faire briller un reflet heureux de la vie d'autrefois, j'entends, à travers les croisées entrouvertes de ma maison de Rehavia, tinter à mes oreilles les cloches de Bethléem, si voisines et pourtant lointaines. Elles carillonnent leur frêle chant de Noël dans la nuit de Haute-Judée débordante d'étoiles glacées, pour un enfant juif qui est né là, un soir d'hiver, sous Hérode le Grand. Les

hommes en ont gardé la mémoire, comme s'il arrivait parmi eux à cette heure même, dans notre vieux monde depuis toujours perclus de gel, frappé de surdité dans l'âme.

Au moment précis où la silhouette blanche du Christkindel s'évanouit dans les ténèbres, la porte de la chambre interdite, qui se trouvait derrière notre dos, s'ouvrit d'un coup. Nous nous retournâmes en sursaut sur notre banc, battant des paupières, les yeux écarquillés, éblouis par le spectacle qui s'offrait à nos regards. Le sapin de Noël surgissait droit devant nous. Rutilant du feu de cent lumières, il nous envoyait l'éclat de ses fruits d'or, de ses boules de verre couleur de pourpre brillamment illuminées de l'intérieur, de ses branches d'un vert sombre courues de cheveux d'anges, qui sentaient bon la cire fondante et la résine fraîche mordue par la flamme. Au pied de l'arbre incandescent s'entassait une montagne de cadeaux enveloppés de papier de soie et ornés de rubans aux nœuds immenses. Le sapin vosgien, levant ses sept bras d'archange, emplissait de ses ramures aux longues aiguilles d'émeraude la moitié de la chambrette, qui paraissait incendiée par cette splendeur d'outre-monde. Le ciel étoilé lui-même était descendu ce soir sur la terre hivernale. Il scintillait de toute sa force, dans l'embrasement de l'arbre des montagnes au visage transfiguré de séraphin ! Jamais je n'avais vu surgir devant mes yeux un être créé d'une telle beauté. Sur un signe de madame Bett'l, qui s'était jointe discrètement à nous, nous nous levâmes de nos sièges, sans trop oser nous approcher du brasier miraculeux. Alors la bonne fée du logis nous appela un à un et nous conduisit elle-même au pied du sapin de Noël. Entre-temps, nos parents, les amis, tous les domestiques de la maison, étaient venus grossir les rangs des invités. Bientôt chacun eut les bras chargés de présents. Nous nous plaçâmes devant l'arbre, à côté de la crèche pleine de santons et d'animaux en bois polychrome, doucement éclairée de chandelles, pour entonner en chœur les hymnes traditionnels de la Nativité en Alsace. Nous, les enfants, nous chantions la plupart des strophes en français ; mais nos aînés reprenaient les airs anciens en allemand, comme ils avaient accoutumé de faire dans leur jeunesse. *Stille Nacht, heilige Nacht, O Tannenbaum*, alternaient avec *Sainte nuit, Mon beau sapin*, dans cette étrange liturgie de Noël des bords du Rhin. Rien n'est jamais simple chez nous, même pas les cantiques de toujours, repris sous le sapin par les générations réunies dans sa pure lumière. À la fin de la cérémonie, tous les paquets ouverts, les cadeaux admirés et montrés à la ronde, l'arbre flamboyant longuement contemplé en silence, lorsque le sommeil déjà commençait à peser sur nos paupières plissées par la veillée, nous avions le droit de venir souffler les chandelles. Nous les éteignions d'un coup, non sans nous être amusés en secret avec leurs mèches grésillantes – au risque de mettre le feu, vers minuit, à toute la maison. Mais la tentation était irrésistible ! La palpitation de la flamme vive, offerte à nos yeux curieux, à nos doigts avides de toucher l'élément merveilleux où s'épanouissaient chaleur et lumière mêlées, nous initiait à la vie divine des créatures terrestres. Nous existions pour un instant, qui se voulait sans fin, dans l'intimité du Buisson Ardent.

Pour un peu, tentés par l'éclat excessif mais mortel de l'arbre angélique, nous aurions consumé, – avec tout ce Bischwiller engourdi, sombrant de nouveau dans la nuit d'hiver, – le monde des apparences familières, au sein duquel seulement pouvait surgir, et briller un temps, la lumière invisible du cœur. Ceux qui n'ont su garder vivante la lumière souterraine enfermée dans la coquille étroite du monde révélé, ne sont-ils pas désireux d'y mettre le feu et de l'anéantir d'un coup, comme les enfants jouant à minuit avec les chandelles mourantes du sapin de Noël, au fond de la bicoque ancienne faite de pans de bois et de torchis ? Dans un

accès de diablerie, – malice espiègle, révolte, ou désespoir –, ils espèrent faire jaillir de la destruction du monde reçu l'étincelle de la grâce, qui de nouveau se dérobe à leurs mains vides, à leurs yeux envahis de ténèbre. Ainsi les hommes changent-ils en une fournaise dévoratrice d'univers la mince lueur du salut, quand ils ne peuvent la faire scintiller plus longtemps contre les poutrelles de chêne ciré du plafond, qui seul protège du froid et de la nuit un humble foyer humain.

Les veilles de Noël passées au logis de mes amis ont conservé, dans mon esprit, ce bel éclat de paradis. Par délicatesse, plus tard, quand j'eus dépassé dix ans, je ne fus plus invité aux cérémonies domestiques qui précèdent la Nativité. En effet, l'aspect catholique de la fête s'était affirmé à mesure que les enfants Bohler grandissaient. J'aurais été obligé de me tenir à l'écart des célébrations pieuses, changé en simple spectateur, au lieu de participer pleinement, comme dans notre petite enfance, à la sorcellerie toute-puissante de cette nuit. Désormais, les soirs de Noël, nos voisins se contentèrent de faire déposer à notre porte une corbeille remplie de pommes reinettes, de noix et d'oranges, avec un beau livre relié aux tranches dorées, comme ces *Légendes d'Alsace* de Gévin-Cassal, illustrées par Robida, que j'ai sauvées du désastre de 1940, puis emportées dans mes bagages de pèlerin à travers l'ancien et le Nouveau Monde, jusqu'à Jérusalem. Au fond du panier se cachait un pâté de foie gras truffé en croûte, enfoui dans sa terrine de faïence brune et blanche, que la bonne Elisabeth avait confectionné de ses propres mains pour notre souper de réveillon. Les étrennes des Bohler étaient toujours couvertes d'une branche de sapin ornée de fils d'argent, d'une étoile d'or, et de trois chandelles rouges. Les flocons de neige qui tombaient dans le vaste panier à l'anse d'osier luisante, accroché au bras de la servante pendant sa course nocturne, glissaient entre les aiguilles diamantées et s'égouttaient doucement sur les fruits. Ainsi nous participions encore de loin à la grande fête de l'enfance. Cette corbeille d'un soir d'hiver, n'est-elle pas devenue pour moi celle de la mémoire ? Il me suffit d'entendre prononcer le mot de Noël pour que monte en moi, comme une émanation des premiers temps, l'odeur fraîche de la branche de sapin couchée sur le panier de reinettes de notre chère Bett'l, toute trempée encore par les larmes de la neige fondante.

« Vos souvenirs vous ont trahi sur un point, me dit Antoine en souriant, après avoir vaillamment supporté ce long récit. Vous confondez l'ordre des faits lointains que vous évoquez. Saint Nicolas n'apparaît jamais le Soir de Noël. Sa fête se célèbre au début de décembre : c'est à ce moment-là seulement qu'il passe auprès des petits en distribuant des figues et des noix, trois longues semaines avant la visite de Hans Trapp et du Christkindel. » Le calendrier donne sans doute raison à notre ami. Et pourtant, revivant au cours de cette nuit d'hiver en Judée ma première veillée de Noël dans l'Alsace d'autrefois, c'est ensemble que je vois reparaitre le méchant Trapp, le bon saint et l'enfant du miracle, surgis tout neufs de la nuit, dans la lanterne magique de ma rêverie. Celle-ci m'a-t-elle joué un tour de sa façon ? Mais si son travail souterrain a effectué cette fusion des temps et des actes, rappelant simultanément en moi ce qui fut séparé par les heures creuses de l'attente, c'est ainsi qu'il me faut porter au jour ce qui s'est unifié d'abord dans les couches profondes de l'oubli. Par-delà la dispersion des choses vécues, la réminiscence suscite en nous l'ordre intime et l'essence véridique des événements, tels qu'ils s'offrirent à la pensée du cœur. En dépit du calendrier des saints, le dernier mot est resté à la vérité intérieure de l'expérience, à la vie cachée de l'âme enfantine qui sait restaurer, en l'imaginant, la réalité simple du commencement, retrouver le chemin vers le lieu premier où tout coïnciderait, à travers l'émiettement banal des gestes et des jours. Ainsi alternent dans l'espace ductile de notre

conscience les illuminations et les assombrissements qui ponctuent de leur éclat, ou éteignent dans un avant-monde obscur, le cours entier de cette existence.

Depuis toujours les huit langues de feu du candélabre de Hanouca se mirent dans l'iris pourpre de l'antique bassine de cuivre, au fond de la maison natale ensevelie sous la neige, quand meurt le reflet de l'armoire de chêne sous la braise du crépuscule d'hiver.

- 268 - Longtemps après le jour, les pépites de charbon rougeoient derrière les lamelles de mica fendillées du grand poêle de faïence où l'on met à rôtir les noix ; et les pelures de reinettes jetées sur la bordure de fonte brûlante se tordent sous la morsure invisible, embaumant la chambrette de leur encens fruité qui distille l'âme pensive de l'automne.

Entre les murs bas dégradés par la pluie des siècles, les cierges des deux cimetières chrétiens ondulent lentement au vent, dans le brouillard jaune de la Toussaint, étouffés à la nuit tombante par les papillons de givre ou les bouquets de chrysanthèmes fanés.

Chaque année en janvier, pour rappeler l'instant de la mort du père, le lumignon qui flotte sur la veilleuse funèbre vacille toute la nuit au milieu du guéridon à la plaque de marbre fendue, faisant mouvoir des blocs d'air vitreux dans la pièce d'apparat noire et muette, où l'espace glacé s'épaissit.

À dix ans, couché sur la paille et les sacs de pommes de terre déchirés, je fais l'école buissonnière dans la cave humide de la maison de mon aïeul, enroulé dans ma grosse pèlerine bleue, un passe-montagne tiré sur le visage jusqu'au bas du menton, qui me rend pareil à un chevalier engoncé dans son heaume. La cave est dallée de plaques de grès moisies, sous lesquelles clapotent les eaux ténébreuses d'un étang souterrain. Je réchauffe mes doigts à la lueur de la flamme étroite qui nage sur la couche d'huile de noix, versée dans un vieux litre d'étain à l'éclat terne et gris, dont le ventre bosselé porte le poinçon d'un artisan de l'autre siècle.

Douce petite étoile enfouie dans le cellier ancestral, m'apportais-tu la prescience du rêve qui allait me hanter tant d'années, quand la grande guerre m'eut jeté sur les routes sans retour de l'exil ? Une tempête de fer et de feu avait passé sur le monde, laissant derrière elle un amoncellement de ruines habitées par la détresse. Cette nuit-là, j'étais rentré dans la patrie de mon enfance. Mais de la haute cathédrale de grès rose ne subsistaient que les décombres béants sur un abîme. À tâtons dans le noir, en soupirant et en pleurant, j'errai entre les nobles murs écroulés. En vain je cherchai des yeux la flèche unique qui s'envolait jadis dans le ciel, la triple nef, le chœur aux piliers massifs où vivait et chantait depuis des siècles l'haleine humaine de ma terre. La tour était abattue, je me mouvais lentement autour des colonnes brisées, avançant à peine entre les débris entassés des voûtes, effleurant de la main les assises du vaisseau de pierre éventré, me fauflant sous des arches lézardées, ouvertes dans le vide, comme à travers un labyrinthe effondré sur des tombeaux. Ivre de tristesse, accablé par la perte du monde, je m'égarai longtemps parmi les restes de l'existence niée. Soudain, attiré par un mince rayon de clarté qui filtrait entre des amas de moellons descellés, appelé peut-être par l'écho d'un chant vague et lointain, je découvris l'entrée secrète oubliée depuis longtemps, je m'engageai dans l'étroit passage qui s'offrait à mes pas. Descendant quelques marches de porphyre usées, je me trouvai dans une crypte géante, très basse, taillée, me semblait-il, dans l'épaisseur de la roche originelle. Toute bruissante de murmures, elle était remplie de monde ; une foule d'hommes et de femmes vêtus d'habits de teinte foncée s'y pressaient dans la pénombre, qui portaient chacun, à la place du cœur, une petite étoile luisante. Dans

le froid et la brume, au fond de la crypte aux murailles léchées de lueurs cuivrées, scintillait un buisson de lumières mouvantes qui paraissaient glisser à travers les plaintes discrètes des orants. Ces courtes flammes remplissaient la voûte proche, presque oppressante, de la nef souterraine, d'une clarté douce et profonde, pleine de consolation pour mon esprit épuisé de quêter un jour évanoui, à travers tant de nuit qui ne recouvrait que des ruines. La foule autour de moi était-elle composée de vivants ou de spectres ? Au-dessus de la gerbe vacillante des étoiles funéraires, un chandelier d'or à sept branches flamboyait devant le chœur sombre de la grotte, comme un sapin allumé par l'orage dans le réduit obscur de la forêt.

Ainsi le bélier arraché au buisson rayonne sans trêve sur le bûcher du mont Moriah ; les prunelles d'Abraham deviennent immenses et noires devant les cornes torsées de la lumière. Bélier de l'origine, tu te cabrais vivant dans le refuge dernier de mon âme, buisson de foudre bondissant tout armé hors de la cathédrale détruite de l'enfance !

Sur un pan de colline déserte dans la Haute-Judée, le feu de camp vespéral agonise dans sa coque de pierre, au creux du rocher taraudé d'yeux obscurs comme le crâne du temps. Quel est le mystère de ce feu qui toujours recommence en moi, pourquoi le jaillissement éternel de la flamme jusqu'à la rupture soudaine, l'irruption de la nuit, l'effondrement royal au milieu d'une forêt de cendres ? Mais d'abord, dans un éclair, s'étreignent nos deux corps nus, toisons emmêlées et ardentes, comme ces grands sarments en feu tout enchevêtrés qui éclatent sur la plage d'Ashqelon à la nuit tombante, quand le vent d'Égypte se lève sur la mer pour attiser le lit de braises qui rougeoit dans le sable.

La même sourde et patiente lueur émane du toit de la grange incendiée par un coucher de soleil en septembre, dans la ferme de la Bleich, parmi les fleuves sombres des roseaux et des saules rhénans, au fond de la Prairie-Haute où les moutons s'essaient comme une traînée de pierres blanches, sous les maigres bouleaux recourbés vers leurs racines. Ils murmurent à mon oreille, durant leurs feuilles convulsées d'angoisse à l'approche de la fin, face au château de tuiles exalté par l'éclat sous-marin du soir : « Apprends, comme nous, à t'incliner pour vieillir et disparaître. »

Que me veulent-ils donc, tous ceux-là, qui me disent : Monsieur, en voyant ma chevelure grisonner comme l'écorce des bouleaux en décembre, quand je sens battre, sous ma toison de nuages et d'écume, un cœur de quinze ans qui s'appelle Claude ? Du plus loin qu'il m'en souvienne, mes embrasements fragiles n'en forment qu'un seul, ils se rencontrent dans ce cœur de feu sombre, dont les lueurs changeantes ont fait jaillir ensemble, puis s'enfuir dans la nuit d'hiver en Judée, la fantastique silhouette de Hans Trapp, la panse bénigne de saint Nicolas et la couronne scintillante de l'enfant de Noël, telles qu'elles m'apparurent jadis, dans la galerie de bois, au haut de l'escalier du jardin, tout au fond de la maison de nos voisins, à peine frôlée par les ailes bleues d'un papillon de gaz.

De nouveau je conjure Bischwiller tassé sous la neige. Les nuées de corbeaux affamés s'engouffrent entre les cheminées mortes, dans la brume violette du soir. Murmures étranges au fond des ruelles raidies par le froid. Les maisons, les arrière-cours, les impasses, les créatures vivantes et les choses se recroquevillent sur elles-mêmes, font le gros dos sous le givre et la fumée gluante. La désolation s'y intimise. Elle se transfigure en bonté au fond des bicoques mornes, autour des petits poêles de fonte lézardée, rougis par la braise des briquettes.

À Cambridge, près de Harvard Square, il y avait un très vieux cimetière puritain dont les stèles entouraient, comme les vagues d'un océan pétrifié, la nef de bois grise d'une église calviniste échouée sur cette banquise polaire. C'était un cimetière au gazon ras, pauvre, rongé, plaqué de neige noircie, changée en croûtes sales, qui soutenait les pierres tombales arrondies, petites et propres, aux noms à demi effacés par le lichen, gravés en lettres penchées, maigres et sèches, dans le granit rugueux de l'avant-dernier siècle. Ici la désolation était nue, la présence humaine aplatie, l'existence défunte ouverte au vent d'hiver, sans abri ni recours. Les trolleys fondaient en grondant sur la chaussée, à côté des tombes inutilement ébranlées à leur passage incessant, dans la clarté aveugle de décembre, protégées de l'irruption mécanique des survivants par une infime barrière de bois soigneusement repeinte en blanc. L'intimité restait impossible, même en ce non-lieu dernier, dans le recueillement abstrait de la mort.

À travers les heures de sable et de cendres, que de lumières, d'ombres, de présences colorées qui paraissent et disparaissent ! Comment retenir tout cela, et comment le transmettre ? Rien ne vaut la parole qui s'érige, s'élance, se reprend sans fatigue, étalon chevauchant sans fin dans l'innocence pourpre de l'amour, lame brassant la mer en profondeur jusqu'à l'éclatement de l'étreinte, puissance du désir qui rebondit en jaillissant vers le glorieux épuisement ! La métaphore de l'Eros, c'est le livre qui déferle sans limites, le grand chant soutenu à travers une nuit entière de vigile par le regard dilaté sur la page recommençante, brûlé de fatigue et d'assouvissement.

Cyclamens, anémones rouges, ceps gonflant sous les pins, amandiers en fleur comme torches du paradis flambant au vent de janvier dans les collines de Judée, tout est déjà rejeté dans le grand silence blanc d'avant et d'après ma présence. Et pourtant, certaines choses peuvent être saisies au vol, portées vers toi sur les ailes de papillon du langage. Dans cette veillée de Noël chez les Bohler, une seule chose importait vraiment, qui compte pour moi après un demi-siècle d'errance : le flamboiement de l'arbre, le même feu qui m'embrase encore maintenant, parfois, la nuit. À l'illumination du dehors ne cesse de répondre, libre et différée, – initiale elle aussi, à la manière lente, infiniment patiente des amants, – la lumière engendrante qui tombe sur les figures du rêve, du plaisir charnel et de la mémoire.

Ce ne sont pas mes souvenirs que je cherche, ni les choses en soi que je dis, mais l'émergence depuis longtemps poursuivie d'un commencement lumineux en moi, qui se propage comme il veut à travers la sphère trouble du visible. Un Buisson Ardent, voilà le trésor que je dois exhumer, – Par quelle poussée obscure de mon esprit ? –, du tas de décombres de la mémoire. Pour moi il existe un sapin de Noël qui flambe dans tous les décembres, s'arrache aux lieux innombrables où je suis présent à l'espace. Figure surgissante de l'être ignoré en moi, devenu conscience lumineuse face au monde qui resplendit alors sous mon regard. L'attente, la vision jubilante, la perte et le deuil de cette incandescence trop vite éteinte, voilà le contenu de ma quête à travers les vagues pétrifiantes du temps. Au long des années, jusqu'à aujourd'hui, je n'ai rien fait d'autre que guetter, saluer, pleurer la colonne mouvante de la lumière. Ô douce chaleur de l'illumination première, fête et science d'un jour unique qui embrasse à la fois l'arbre étoilé du dehors et la racine de phosphore mystérieusement ramifiée au plus noir de moi-même ! Je suis et je connais un feu parallèle à mon temps de vie patiemment écoulé dans la fluctuante pénombre. L'épreuve en moi de l'existence ne s'est pas profilée sur un plan de ténèbres absolues. Projetée vers un écran irradiant, mon expérience intérieure s'est

dessinée presque tout entière contre un fond de soleil sous la mer. L'épaisseur océanique de ma durée a été balayée de fulgurations fugitives et incertaines, parcourue par des bras de lumière lointaine, éclairée par les subites montées d'une lave viscérale. Sous la masse obscure et vaguante des eaux, l'origine rayonnait encore comme la bouche d'un volcan qui n'a jamais oublié la pourpre intense de l'éruption. En dépit des éclipses, des retombées de flamme, des longs égarements dans un marécage de cendres, la confiance a été maintenue, et sauvegardée la joie qui m'enracine encore dans l'être opaque du monde.

Ce qui se trouve à l'ouverture de la vie est plus fort que les écarts dont ensuite elle se comble, les distances qu'elle semble s'imposer pour mourir. De là vient en nous l'élan de la fidélité, c'est vers là qu'elle pointe – afin qu'on ne renie pas le commencement lumineux. Mais qui le sait, qui s'en soucie ? Le chemin oublieux du mépris de soi et des autres paraît tellement plus fréquenté... Nous autres, nous voyageons en toute petite compagnie. Suffisante, faut-il croire, pour ne pas demeurer en souffrance, seul et de trop, cloué sur place. Toujours une splendeur germe et ressuscite, éclairant par en dessous la totalité vivante de mon âme à chaque heure véridique de son règne. Hier, aujourd'hui, demain sans doute encore, une luminescence venue de la base de mon être traverse, au moindre éveil de ma conscience qui se saisit en voyant l'aurore grandir sur les monts de Judée, la somme achevée et déjà à refaire de mon existence.

Cette clarté fondatrice, qui illumine à partir du tréfonds les figures et les incidents de mon voyage humain, je me sens porté par un instinct qui ne trompe point à la réfléchir aussitôt dans mes actes et mes paroles fragiles. L'œil, le sexe et la voix l'accomplissent en même temps dans la pensée, dans l'œuvre d'amour, dans le poème circonscrit. Par eux se transmet un savoir opératoire tiré de ma fibre la plus secrète. Le sens très simple de cette conversion peut se lire, si vraiment tu en as le souci, au cœur net de ma formule. Une science pratique de la manifestation sort du laboratoire primitif de ma conscience. À travers les ruptures surmontées, retournant esprit et corps par la parole qui donne forme et qui libère, un nouveau commencement s'accomplit, sciemment cette fois-ci, – le commencement authentique de ta personne, – retour librement consenti vers la substance transfigurée. Pour toi aussi, mon œil découvreur du feu est devenu source de la vérité guérissante : âme lavée de toute culpabilité, ressoudée par le fond, soustraite enfin au mépris de toi-même, tu t'es récupérée, en même temps que le monde, au niveau vierge de l'origine, réalisant pour la première fois en toi l'inceste heureux qui rend possible ton mariage avec les créatures figurées de l'espace, suivant le tourbillon mesuré des oiseaux du matin.

Jérusalem, 1970.

- 271 -



Claude Vigée au Village Voice (Paris) avec son traducteur anglais, Anthony Rudolf (2008).  
Lecture des *Chants de l'absence* (Menard/Temporel).  
Photographie de Guy Braun.

L'éclair se danse et déracine un torse dans la mer :  
Simulacre mortel du dieu qui doit venir.  
Déguisant sous l'aspect du monde un chant qui le rédime,  
Le seul amour s'accroît par le don du désir.  
Avec splendeur et violence un cri vous l'a rendue,  
La blancheur dérobée à vos premières nuits ;  
Durs compagnons agonisant sur les routes du ciel  
Vous êtes maintenant étrangers à nos bruits,  
Repus d'indifférence et comblés du savoir des pierres.  
L'éclat dont nos regards irritent vos chairs mortes  
En vous ne sait plus rallumer ce dangereux soleil  
Qui nous consume à l'heure où se figent les portes  
Dans l'atroce immobilité de l'attente nocturne  
Et fait monter en nous un tremblement d'amour.  
Ô visage des profondeurs, incestueuse glaise :  
Lorsque la parenté du Sixième Jour  
Dilate en notre solitude un cœur universel  
Heureux qui se découvre identique aux étoiles  
Après ce long cheminement sous la voûte du monde.  
Contre un vent de tourmente affermissant ses voiles,  
Vers l'océan de rubis noir il vogue en sûreté  
Dans le fleuve du sang où fermentent les chairs.  
Paraisse l'aube, un fruit d'absence est noué dans ces crânes  
Qui furent soulevés par le reflet des mers.  
Ils gisent confondus dans l'harmonieux verger du jour  
Et la nuit ne déchire une si folle étreinte  
Que pour attiser dans le ciel un feu d'amoureux signes :  
Jacob affronte l'ange et dicte la paix sainte –  
La récompense est pour celui qui sait dompter le temps.

« Trois nocturnes », *La lutte avec l'ange*, 1950.



*Mal du pays*

Je pense à toi ce soir, mon doux pays d'Alsace,  
Où sur l'herbe au printemps neigent les cerisiers,  
Quand les cigognes survolent les vergers dans le vent du sud,  
Et portent la chanson des bois aux rives de la plaine  
À travers le ciel bleu sur leurs ailes ouvertes !

Je te crie aujourd'hui à voix haute ma peine :  
La détresse nous force à l'autre bout du monde,  
Au cœur d'un tourbillon nous sommes engloutis ;  
Nous n'irons plus moquer les douaniers aux guérites,  
L'enfance et la jeunesse également nous fuient.

Grive qui t'es cachée en ces forêts flétries  
Suis du regard notre misère :  
Il ne nous reste que poussière  
Des grands chemins sur nos souliers.

Devant nous rien que la nuit vide,  
Derrière nous la chasse à l'homme  
Flambe comme l'éclair sur villages et bourgs.

Dans un cercle infernal de meurtre et d'incendies  
Retrouverai-je, un jour, mon doux pays d'Alsace  
Où sur les vignes, au printemps,  
Fleurit le cerisier  
Quand les cigognes, au printemps,  
Volent vers la patrie ?

*La Corne du Grand Pardon, 1954.*

*Rien n'est jamais perdu*

Rien n'est jamais perdu tout entier dans ma vie,  
aucun été ne sombre à jamais dans la nuit :

mon cœur sait rappeler tant d'oiseaux par leur nom –  
mes vergers ne sont pas livrés à l'abandon.

Dans le bois automnal où brûle un mur de feuilles  
je suis bu par l'œil noir et rond de l'écureuil.  
Opticien de l'amour, géomètre des larmes,  
quel monde naît de moi dans son berceau de cils ?

La pierre est l'œil fermé de la terre immobile.  
Dans la prison nocturne où son cristal s'accroît  
l'éclair de mon regard la revêt de ses armes.

À chaque essor du jour mes paupières s'envolent,  
les grives font leur nid dans mes moindres paroles,  
une étoile palpite au bout de mes dix doigts.

*L'Été indien*, 1957.

#### *Éclats de sel*

Mots distants, interdits comme les choses mêmes,  
Et mêlés dans le monde aux matins d'autrefois,  
Je m'approche de vous, lentement, dans la nuit.

La parole revit sur des lèvres scellées  
Comme celles des murs qui ferment la mer Morte :  
Éclats de sel taillés dans les mines du cœur.

*L'acte du bélier, Le Soleil sous la mer* (1972).

#### *Noyau pulsant*

Seul est vrai le lieu nu  
arraché maintenant  
au buisson sanglant de ma bouche.

# peut être

Pour ériger mon cri de pierre  
devant le sanctuaire  
de la montagne incendiée  
je dérobe à l'abîme une Terre qui danse.

- 276 -

Toi, mon fils, tu retrouveras un soir d'arrière-fête  
le seuil engendré aujourd'hui dans ma gorge brûlée  
si tu retournes, en riant, vers l'amont de cette parole  
dans la ville d'été qu'illumine le visage des météores.

Forêts d'instants fleuris en chœur sur les collines  
grappes d'éternité  
soudainement mûries  
aux vignes de l'espace,  
le temps danse immobile  
dans l'intervalle obscur  
d'un souffle au cœur où rient  
mes syllabes de feu sur les toits chaulés de la ville.

*Délivrance du souffle, 1977.*

Jacob mon père  
touché par l'ange  
artistement et  
l'âme à vif  
dans le nerf du tressaut,  
comme ton pas blessé  
ce pays est devenu dansant

boiteux  
instable

arrachement au sol  
rythme hiatus sursaut,  
élan vers l'avenir !

Coupure du premier jardin,  
éclipse du chant cristallin,  
toi seul tu nous projettes  
au-delà de notre demeure calcinée,  
dans l'effrayant chemin  
béni de la rupture.

Parole de Jacob, angoissante et secrète,  
tu restitues l'éclat du feu planté jadis  
par la main d'Ève sa sœur sombre –  
au couchant de l'Éden qui vieillit sous les ronces –  
dans les cavités de la roche usée, silencieuse.

*Noyau pulsant, Délivrance du souffle, 1977.*

Naître  
tomber  
sans souffle  
entre les cuisses étroites  
un instant écartées  
de la nuit notre mère

Puis tourner  
en haletant  
dans l'escalier de marbre noir  
en spirale  
du temps  
jusqu'au second détroit : l'infini sans mémoire.  
Dessous, le fleuve au désert coule, imperceptible  
égout :  
la bouche ovale du labyrinthe – un cloaque  
assourdissant qui s'ouvre  
dans la mer où s'éteint toute lueur des voix.

D'abord on meurt de vie.  
Ensuite on vit du meurtre.



# peut être

- 278 -

Cela se fait tout seul  
sans nous donner de mal.  
Le soir  
à la télé  
lorsque les enfants dorment  
la mort fidèle acteur  
est toujours au programme.  
Très tôt. Beaucoup trop tard.

*Dans le défilé, Délivrance du souffle, 1977.*

Un jour un mot du chant  
conquis sur l'épaisseur de roc du temps,  
la main nue creusant le tunnel  
sous l'écroulement incessant de la montagne  
coincé  
cerclé  
traqué par l'immédiat  
nuit mort silence  
on ne peut pas  
se retourner  
dans le détroit souterrain  
l'instant à presque vivre  
est arraché de justesse  
conquis à l'arme pourpre et peu sûre de la parole

Jacob et poésie ont le même destin  
être juif  
ou poète  
c'est tout un.

*Dans le défilé, Délivrance du souffle, 1977.*

*L'amandier de Jérusalem*

Ce n'est qu'un petit arbre, en sa rondeur fragile,  
qui veut s'épanouir au cœur du firmament :  
pourtant c'est lui, soudain, qui s'est couvert de fleurs,  
on dirait dans le ciel un bouquet de comètes !  
Ses griffes blanches et roses, ses languettes de flammes  
dardent tôt le matin au bout de chaque tige,  
entre les ongles tendres des bourgeons annelés  
gluants comme du miel,  
autour desquels murmurent, heureuses, les abeilles  
butinant le soleil dans un jardin d'été...

Et si c'est pour cela  
qu'inconsolés, pendant deux mille années,  
chassés au bout du monde par l'implacable vie  
du pays-du-matin, vu seulement en rêve,  
nous avons attendu au fond de la nuit froide  
comme des morts enfouis dans le sable et la boue, –  
malgré tout, malgré tout, chers enfants du bon Dieu,  
il refleurit pour vous sur la grille de la porte,  
l'amandier qui s'élance au-dessus du jardin,  
hors du cœur rajeuni de cet hiver de roc.

Sous leurs ailes de duvet immenses  
par les tempêtes blanches des aubes de janvier  
bien protégé contre l'ange de la mort,  
soustrait au bec du méchant corbeau noir  
qui veut se rassasier du germe de la vie,

déjà mûrit secrètement en toi  
comme au milieu d'un feu de printemps clair et doux,  
avec tout son tissu de cellules lactées,  
le fruit de l'amandier aussi pur que le miel !  
Là-haut, sur ton étoile errante  
à l'œil vert et doré d'éclair,  
qui vole dans la nuit par les isthmes du ciel  
lorsque sur la terre étrangère  
longtemps il neige encore sur les pays sans nom, –

- 279 -

tu te mets à fleurir, et tout à coup tu chantes  
 par chaque tige nue de ta jeune couronne,  
 comme au début de juin les abeilles bourdonnent  
 dans la lumière verte au lever de l'aurore,  
 et tressent une natte blonde  
 sur tes tempes tièdes d'enfant, –

oui, bien qu'il te menace, l'archange de la mort,  
 contre lui justement,  
 malgré tout, malgré tout,  
 tu demeures pour moi la fiancée d'été,  
 ma toute jeune, ma toujours belle,  
 ma nouvelle Jérusalem !

(Été-automne 1985)

*Passage du vivant, 1984-1989.*

*L'alliance des géodes*

*pour Nathalie et Sacha*

Dans les géodes jumelles  
 Qui dorment encore  
 Sous la terre aveugle  
 Selon un jeu de miroirs muets,  
 Les cloches de pierres oubliées  
 Sonnent pour annoncer  
 L'échange des éclairs d'amour :  
 Invisibles d'abord cachés en nous.  
 Mais vient à passer sur les hommes  
 La herse du temps en gésine,  
 Alors elle portera au grand jour  
 Mille fruits de feu solitaires.  
 Et voici, né de sa jeune nuit,  
 Le double matin des géodes !  
 Le défaut cristallin des cœurs

Murmure en fulgurant  
Son secret : l'étoile souterraine,  
Le lis de mer épanoui dans le ciel noir.  
Ainsi mon serviteur Germe  
A trouvé son épouse :  
Pour eux, la double vie commence.

Le 8 janvier 2013 (avec le souvenir poignant de l'hiver 1940 à Deauville.)

*L'Alliance des géodes*, 2010-2015.

*Pourquoi faut-il ?*

Pourquoi faut-il sacrifier le taureau à minuit ?  
Parce que c'est l'heure où la pleine lune luit.

4 novembre 2017.

*Peut-être*, n° 10, janvier 2019.

peut être

- 282 -



Hélène Péras. Photographie d'Alfred Dott.

*Saveur*

Le goût des mots  
Nous vient aux lèvres  
Du fond de l'eau  
Du haut des rêves.

Liberté lourde  
De les choisir  
Ou d'être sourde  
Au pur désir.

L'âme attentive  
Reçoit la voix  
Pour que s'ensuive  
La fin de soi.

Le temps est venu pour les mains  
De ne plus s'agripper à la crête des vagues anciennes.  
Le temps est venu du centre retrouvé,  
De l'enfance éblouie, de l'enfance confiante,  
De la force fragile, de ce corps inconnu  
Qui sourit tendrement au poids de son destin.

Dans le soir qui descend une aube se recueille,  
Aube où se reconnaissent enfin  
Ceux qui ont cheminé par les monts et les fleuves,  
Ceux qui arrivent épuisés, morcelés, assoiffés  
Mais vivants encore  
Pour porter l'offrande  
De leurs larmes de joie.

- 283 -

Grignan, 28 août 2005  
(Poème offert à Claude Vigée – juin 2007)

---

<sup>1</sup> Le premier poème est extrait de *Transparences* (1962-1975), in *Résonances*. Paris : Sans éditeur, 1978, et le second de la revue *Temporel*, n° 4 (<http://temporel.fr/Poesie-Helene-Peras>).



Claude Vigée. Signature à Strasbourg. Photographie de Guy Braun.

*Je fais confiance à l'homme que je trouve dans vos poèmes<sup>1</sup>*

par Yvon Le Men

*« Survivant, j'apporte ici le témoignage de notre jeunesse brisée ; rescapé, je dis le destin d'une génération vouée tout entière au désastre »*

*« Comme c'est étrange : les morts de l'ancienne saison oublient donc de rentrer*

*ont-ils perdu l'adresse ? différé le retour ?*

*Seraient-ils donc distraits, au point de ne plus vivre ? »*

Claude Vigée

Je savais  
qu'un jour  
il partirait pour la nuit

*Toute vie finit dans la nuit*  
est le titre du livre  
que nous avons écrit

ensemble

je savais  
qu'un jour  
il en serait fini  
de lui

quand  
comment  
où

je ne le savais pas

Claude est mort  
dans sa centième année

---

1 Lettre de Jean Malrieu à Claude Vigée, le 30 mai 1956, que Claude m'a offerte lors de l'écriture de notre livre en 2007.

# peut être

- 286 -

après avoir été

le compagnon de la mort  
et de la vie pendant quatre-vingt-dix-neuf ans

jusqu'à leur séparation un jour d'octobre 2020  
un jour de vent et de pluie

sa vie est restée ici  
parmi nous  
sa mort est partie là-bas  
parmi elle

Évy  
la femme de sa vie  
s'en est allée avant lui  
de l'autre côté de la vie

et son fils aussi

sa vie est restée ici  
par ses livres  
pour nous

par nos souvenirs  
pour moi

par eux je suis malheureux  
par eux je suis heureux

très heureux  
d'avoir partagé avec lui  
sa vie

et la vie de toutes les vies  
qu'il a rencontrées là et ici

sur le chemin de sa vie

nous sommes nés  
chacun de l'autre côté de la carte  
de France

chacun avec une langue  
différente de celle de la France

le dialecte judéo-alsacien pour lui  
la langue bretonne pour moi

nous sommes nés des *mal fontus de la parole*  
hantés par la parole  
mais l'oreille bien creusée

je vois sa voix sur son visage  
comme ils se ressemblent

j'entends ses silences entre ses mots  
comme ils s'assemblent

quand il racontait  
l'histoire de sa vie  
l'histoire de la vie

et que j'entends  
et que je vois  
ici

maintenant  
devant moi

en ce jour  
en cette heure  
en cette minute  
en cette seconde

où je lui écris  
en vous écrivant

# peut être

- 288 -

lui aussi écrivait en parlant  
mais pas comme on parle en dormant

ses livres  
avancent de mot en mot  
de vers en vers de page en page

jusqu'à mes yeux  
par mes oreilles

et par mes lèvres ils résonnent  
comme résonnent les pas des chevaux sur la terre  
et le chant des rivières dans leurs lits

là-bas dans son enfance  
là-bas en Alsace

il n'a rien oublié

des barques noires sur le Rhin  
et par son poème le Rhin n'est plus seulement  
le cinquième fleuve sur la carte  
de France

il n'a rien oublié  
de la lune d'hiver fixant l'infini américain  
dans son exil

il n'a rien oublié  
du Livre des livres lu et relu  
pendant la guerre  
qui ne fut pas sa dernière

d'où est né  
pour jamais son nom de paix  
trouvé à l'entrée de la guerre  
Vie J'ai

il n'a rien oublié  
des poèmes qui dansaient au bord de l'abîme  
et autour du monde par les langues et les pays alors réconciliés

chez lui  
où il m'invita  
chez moi  
où je l'invitai

il fut mon hôte dans les deux sens  
dès le premier jour

quand il m'ouvrit les bras  
les yeux  
et ses pas jusqu'à la porte d'entrée  
et de sortie

pour que je revienne

ce fut  
comme si le monde se dédoublait  
en temps et en espace

comme si j'ouvrais l'encyclopédie de la vie  
jusqu'aux frontières de la mort qu'il traverse aujourd'hui

maintenant il sait  
maintenant *Il deviendra qui il deviendra*  
comme il le dit de Dieu lui-même

lui  
comme nous tous  
fils de Dieu

comme je le dis moi-même  
parfois  
à moi-même

# peut être

maintenant  
il ne reste que ses livres  
pour nous

tout le reste est pour lui

tout le reste  
déjà apprivoisé dans ses livres  
qui nous restent

*« ainsi nul ne peut vivre  
c'est ainsi que l'on vit »*

Lannion, octobre 2020.

\* Ce poème est également inclus dans l'hommage que rend à Claude Vigée ce printemps 2021 la revue *Apulée*, revue de littérature et de réflexion.

Janvier . L'eau prise en glace dans la nuit forme un semis de fleurs blanches sur le bassin. Sous les ocres sourds et les bruns profonds, la terre, et ses couleurs à venir. Les troncs fissurés révèlent leurs fêlures grises sous les rehauts verts de la mousse. L'ombre des arbres prolonge celle de la nuit, prélude aux longs jours d'hiver. Une rumeur d'océan et la pluie mènent la danse. Puis vient le vent glacé de janvier qui promène le cerf-volant de la lune. Les premiers bourgeons posés au bord des branches, bruns, dodus et gonflés hument l'air ; dans leurs profondeurs secrètes, silencieusement, s'enroule l'écheveau de la vie. Ceux des magnolias sont prêts comme pinceaux à dessiner une fleur. Frêles mais conquérantes, les tiges des narcisses se lèvent à l'assaut du ciel.

En février, dans l'allée déserte et son horizon blanc, les oiseaux seront la seule compagnie et les notes en fuite de leurs chants se nicheront au creux de notre oreille. Dans la brume, les primevères dresseront avec hardiesse leurs corolles empourprées. Une traînée d'aurore se cueillera comme la première rose. Étoiles du matin, les bourgeons brilleront de rosée . Averses ensoleillées, giboulées de neige, passage du geai et vol de papillons jaunes annonceront le printemps.

Mars: gris et blanc, ciel et dôme se mêleront dans le contre-jour. Entre deux saisons, entre mort et vie nouvelle, commencera l'interlude du printemps, fenêtre ouverte sur la nuit. À l'ombre d'Augias, les jeunes jonquilles chaufferont de leur doux brasier les os du vieux mûrier blanc. Le front d'un bosquet s'auréolera de la lumière du forsythia et de son plumetis fleuri en suspension dans l'air gris du matin. Le bassin sera vidé, et des arbres abattus : d'autres viendront, savonnières de Chine, ostrya carpinifolia et ginkos. L'air sera tremblant dans ce joli matin frais de printemps et le ciel aussi lisse qu'une nacre imprimée des kanjis blancs des nuages. Dans une rigole, la coulée rose des pétales tombés. Rampant sur l'allée les racines des vieux marronniers broderont leur passé.

Avril verra les marronniers se gonfler comme montgolfières sous l'impétueux vent d'ouest, et les racines des platanes croisées comme pattes de chat. Des trilles rieurs perceront l'opacité du froid mat. Tulipes en couronne et buissons fleuriront à l'équinoxe. De fins duvets d'oisillons se poseront sur les pelouses. Du prunus il ne restera que quelques pâles traces roses, et les feuilles en s'ouvrant abandonneront des enveloppes duveteuses. Une première arche de feuilles développera son arc, prémices de la voûte ombragée de l'été. Les portes du jour un matin s'ouvriront sur une lumière douce et les premiers pétales tombés s'endormiront dans la nuit du printemps, alors que les dattiers des Canaries feront leur grande sortie.

En mai fleuriront le lilas, l'iris couleur de lin, lavé de pluie. Les pâquerettes blanchiront la pelouse de leur écume légère, les pétales de pavots oubliés velouteront le vent de leur soie froissée, les pensées violettes se rideront. L'oranger du Mexique embaumera l'air de son parfum sucré. La nuit filera les bandes irisées de toiles d'araignées. Le chemin sera long pour les canetons des buissons au bassin, sous l'œil vorace des goélands. Les fleurs des marronniers céderont la place aux petits noyaux durs des bogues naissantes.

En juin, nous marcherons sous l'auvent des tilleuls fleuris, à l'aube de leur parfum qui répandra son onde fuyante jusqu'à l'orée du soir et croiserons parfois un florilège de jeunes filles à leurs jeux d'herbes folles, tandis que pétales de cotinus roses et de seringas blancs s'uniront dans le vent. Feuille à feuille s'écritront les arbres. Les gouttes de rosée se poseront dans la nuit sur les têtes des brins d'herbe et les pétunias blancs attraperont les belles au filet de leur parfum. Les delphiniums allumeront leurs flambeaux bleus. Même la capucine fleurira sur le trottoir au clair de lune. Au pied des grands arbres les coquilles brisées et vides annonceront la naissance des oisillons. Certains matins les nuages feront naître au ciel des îles mystérieuses et la pluie de l'aube rafraîchira les feuilles. L'éperon rouge des parterres de bégonias dessinera un bateau sur l'herbe.

Juillet tendra au ciel la paume des vasques d'où s'écoulera la rivière des pétunias. Le sol blanchira de la poudre des samares séchées, écrasées et broyées sous les pas. Les ombres du soir étendront sur les pelouses leurs mains de fraîcheur. Sous l'écorce déchirée, le platane à sa mue révélera l'amande pâle de sa chair. Au matin, les chaises en vis-à-vis diront les souvenirs de dialogues en tête à tête. Sous l'orage une soudaine nuit s'éclairera de la pourpre des roses. Dans la chaleur, les arrosages tourneront comme ailes de moulin. L'on se rendra compte un matin, que le parfum des tilleuls s'est enfui comme hirondelle qui passe.

En août, de tristes figures erreront solitaires dans le jardin déserté. Le soleil, de ses petites morsures, fera apparaître de brunes lisières à la frontière des feuilles qu'il tuera peu à peu. Les frondaisons se poudreront du sable des jours qui fuient. Les impatiences borderont la nappe de la pelouse de leur galon mauve. Un soir, l'air pesant s'allégera du vol joyeux des cloches, l'ombre d'un arbre se posera en silence sur la pelouse endormie. D'autres orages viendront, et le jardin se couvrira d'une étoile de fraîcheur tissée par les averses.

Puis viendront les feuilles d'automne, immolées au soleil de septembre, fleurs de nostalgie de l'été enfui. Fleurs tombées, si sèches qu'un petit pas d'oiseau suffira à les faire chanter. Les feuilles encore tapies au cœur des arbres formeront des nids jaunes. On taillera les bigaradiers : quelques citrons jaunes de la taille d'une olive rouleront sur l'allée ; puis ce sera le tour des grenadiers. Le sol résonnera du son rond de la chute des marrons.

L'œil exercé verra aux branches de l'oranger des Osages, les fruits verts et grenus. Les ébats des oiseaux en joie feront chanter les bambous. Le rouge-gorge posé sur la branche du pommier le rougira de sa gorge de reinette.

Des nuées, des aubes, des lumières et des matins, toujours recommenceront. Petit à petit, les feuilles ramassées seront mises en cage, et les dahlias arrachés à la terre.

Octobre. L'aube s'assombrira des matins partis en exil vers une autre saison. Sous les feuilles ramassées le sol sera de cendre, la brume des matins noiera les arbres de son opacité bleutée. Les parapluies des touristes en promenade s'ouvriront sous la pluie comme bouquets de fleurs. Palmiers, lauriers, bigaradiers, grenadiers, seront mis à l'abri dans l'orangerie. Des feuilles, mises en tas et en cage, s'élèvera un parfum de champignon. Les fleurs du trèfle traceront une trame de lumière sur le tapis herbeux. L'ombre de la grille habillera l'allée de dentelle noire.

Novembre viendra, où l'absence n'enfouira pas quarante ans de lumière, où les brouillards de l'obscur ne troubleront pas le vent de la mémoire. La douceur des feuilles de tilleuls ensoleillera encore les matins gris, leur pluie fera l'écume de l'automne. Un matin, tandis qu'une mouette au loin traversera l'horizon tel un flocon happé par l'espace, la feuille solitaire restera sur la branche comme un oiseau, jusqu'à l'embuscade du vent de décembre qui gèlera les heures suspendues du temps saisi par le froid.

En décembre, les fenêtres tôt éclairées animeront les allées obscures et glacées. L'archet des branches défoliées nous fera entendre le vent. Les frêles pavots lui résisteront. Au tronc du pin noir d'Autriche, s'écailera la blanche écorce. Les kakis rouilleront lentement sous la lumière de la pleine lune d'hiver, le mûrier blanc se fera voler ses trois dernières feuilles par le vent. Blanc de froid, le jardin se figera, tel un navire pris par les glaces, mais de petites pousses sourdront sous la neige. Même privés de feuilles, les arbres continueront à parler à qui sait les écouter : le silence apparent des troncs ne masquera pas les devenirs en incubation.





Guy Braun, *Lutte avec l'ange*. Monotype.

par Anne Mounic

*i.m. Claude Vigée*

« Le bien est ce qui existe en soi et pour soi, et c'est la liberté. »

Søren Kierkegaard, *ou bien... ou bien...* (1843)

Ce ne sont pas seulement les « parfums, les couleurs et les sons »  
qui se répondent. C'est une « ténébreuse et profonde unité »  
dans ce puits de l'intériorité, sorte d'échelle de Jacob,  
où l'être à lui-même correspond, et plus que cela  
même, puisque la troisième instance n'est plus  
la cruelle rigueur de l'injonction éthique, étrangère  
ou morte dans son absolue transcendance, mais  
ce « tu » de l'oreille amie qui au plus près se confond  
avec le Tu du silence. Oui, nous écoutons aux portes  
de l'avenir et saisissons le devenir qui, en nous,  
s'incarne en une myriade de perceptions,  
un infini de palpitations, quelques-unes,  
douloureuses ; d'autres, lumineuses..., des gerbes  
de phrases...

Qui sait ?

Nous risquons, en ces « temps de pénurie », de nous  
émettre, fragments ébréchés d'un paradis égaré,  
faute d'attention, de rigueur féconde et non plus  
nous bâillonnant. Nous risquons, absorbés  
par l'immédiat, de demeurer, excentriques, en marge  
de ce que nous pourrions accomplir grâce à ce don  
merveilleux d'incessant inachèvement...

Que dire ?

Cette vie qui s'écoule en nous ne se formule  
au fil du temps qu'en parfaite persévérance afin  
d'approcher au mieux l'exactitude de ce qui se peut

# peut être

communiquer, et le cheminement prend son temps  
dans l'esprit d'autrui qui, peut-être, continuera,  
opiniâtre à son tour, de dire, et dire, dire encore, afin  
que nous vivions...

- 296 -

vastes

« comme la nuit et comme la clarté », dans ce lieu  
de nulle part existant en lui-même, dans sa nature  
propre et dans notre conscience, selon ce rythme  
à trois temps qui, entre nos lèvres, défie  
le désespoir. Monte et descend, descend et monte,  
mais un peu plus bas, un peu plus haut,  
à chaque fois. Notre esprit de chair  
s'étoffe en spirale à chaque saisie  
de l'instant fleur et germe. Et le bonheur  
scintille à ce moment précis où la langue qui goûte  
articule aussi, où s'entrouvrent les lèvres afin  
d'énoncer, pour un baiser, pour un sourire, et se meut  
ce rien dans l'air, cet invisible murmure du silence  
qui nous unit, Je et Tu au-dehors, Je et Tu au-dedans,  
parfaite singularité du sujet dans la plénitude

de son infini...

main tenant à demain, phrase liée, douillette  
étoffe d'une intériorité ciselée.

5 octobre 2020.

Le « vivant qui parle », écrit-il,  
et sa voix s'est éteinte, et je parle  
encore, non pour lui, mais  
après lui, pour une continuité  
de la vie au fil des générations,  
et si le fil se rompt, lorsque le lien  
se distend, se dénoue, lâche –

la vie s'étirole de la confiance  
perdue.

Confiance et conscience  
embrassent cette ambivalente  
situation dans laquelle nous  
nous trouvons, soudain nés  
au monde, un jour, puis  
déconcertés, peut-être, par  
l'étroitesse de notre pauvre  
individualité, si chétive..., avant  
de la saisir pleinement, avec  
audace, dans sa particularité  
affirmée, et de nous y  
soumettre. Alors se déploie

cette énergie du possible  
qui nous fait aimer demain,  
« la seule demeure », celle  
de notre expansion au sein  
du devenir, celle de notre élan  
selon la lumineuse verticalité  
de l'instant. Il s'agit d'une

flamboyante résignation,  
« irrésignée » et nouant ses attaches  
salvatrices en surmontant

# peut être

en conscience  
le tragique des « tas de seuls ».  
Nous puisons la confiance  
au puits de la parole.

- 298 - 16 - 21 octobre 2020.



\* Le premier poème a paru pour la première fois dans : *Voyage au jardin*, suivi de *au moins le bonheur* (Poèmes 2019-2020). Chalifert : Atelier GuyAnne, 2020.

\*\* Le second poème est également inclus dans l'hommage que rend à Claude Vigée ce printemps 2021 la revue *Apulée*, revue de littérature et de réflexion.

« *Dompter le temps* »

- 299 -

Numéro 13

2022





Claudine et Daniel Vigée à Ashéklon, années 60.  
© Famille Vigée.

Né le 3 janvier 1921 à Bischwiller dans le Bas-Rhin, dans une famille juive peu pratiquante, Claude André Strauss parle chez lui dans son enfance le dialecte bas-alémanique, sa première langue, puis apprend le français à l'école. Le dialecte alsacien, accentuel, et la psalmodie biblique contribuent dès le plus jeune âge à faire du rythme le mode d'appréhension de la vie intérieure. Ses parents se séparent en 1935. Durant l'exode, il se trouve seul avec sa mère, Germaine Meyer, et la famille de sa cousine et future épouse, Évelyne Meyer, qui émigre aux États-Unis début 1941. Pendant cette période, Claude Vigée rejoint à Toulouse l'Action juive et fait la connaissance d'écrivains et de poètes, comme Pierre Darmangeat ou Étienne Lalou, qui plus tard le publiera chez Flammarion. C'est à cette époque qu'il voit paraître ses premiers poèmes, sous le nom de Claude Vigée – nom qui est déjà un défi, défi à l'interdit de publier pour un Juif durant cette période, et défi qui consiste à s'affirmer vivant quand triomphe la mort. Claude Vigée adoptera d'ailleurs ce nom de plume comme son seul nom après la guerre. À Toulouse, avant son exil, en novembre 1942, il fait la connaissance de Jean Cassou et de Benjamin Crémieux, ainsi que de Pierre Seghers. Il se rend également chez Pierre Emmanuel à Dieulefit, chez Joë Bousquet à Carcassonne et rencontre chez lui, à Marseille, Lanza del Vasto.

La traversée, en novembre 42, sur le *Serpa Pinto*, de Lisbonne à New York, inaugure la période américaine, qui se conclura en 1960, quand Claude Vigée obtiendra un poste provisoire, puis définitif, à l'Université hébraïque de Jérusalem. Claude Vigée associe l'exil en Amérique avec l'ennui, surtout les premières années passées en Ohio. Pourtant, dans la « terre gaste » américaine, il retrouva Évy, qu'il épousa en 1947 et, ayant soutenu son doctorat sur le démonique chez Goethe, il fit une brillante carrière universitaire qui le mena, de 1949 à 1959, à l'Université de Brandeis, où il devint Président du département de langues romanes. À ce titre, il eut l'occasion d'inviter pour des lectures, des conférences ou des cours nombre de poètes américains ou étrangers, dont Robert Frost, William Carlos Williams, Robert Lowell, Elizabeth Bishop, Jorge Guillen, Henri Thomas, Pierre Emmanuel, Alain Bosquet, Yves Bonnefoy ou René Girard. Un de ses collègues, Président du département de philosophie, était Herbert Marcuse. Dès le début de son séjour américain, il fit la connaissance de Saint-John Perse qui reçut le couple plusieurs fois chez lui.

Claude Vigée n'oublie pas la France, où il revient durant les vacances. C'est durant un de ces séjours à Paris qu'il eut la joie de voir dans la vitrine de la librairie *Les Lettres* son premier recueil (1950), *La lutte avec l'ange*, qui fut suivi de *Avent* (1951) et de *Aurore souterraine* (1952), cette fois-ci chez Seghers. Le poète avait fait la connaissance de Jean Follain, André Frénaud, Eugène Guillevic, Eugène Ionesco, de Jules Supervielle également et, par la suite, de Gaston Bachelard. Des États-Unis, il adressa à Albert Camus le manuscrit de *L'Été indien* ; que ce dernier accepta et publia, en 1957, ce qui fut le prélude à une trop brève amitié. Les affinités entre les deux écrivains sont nombreuses – exil, sens éthique, quête spirituelle. Parallèlement à ses écrits poétiques, Claude Vigée mène une carrière de critique, publiant de nombreux essais d'importance, comme *Les artistes de la faim* (1960), ouvrage qui lui donna l'occasion de rencontrer Raymond Aron aux éditions Calmann-Lévy, ou *Révoltes et louanges* (Corti, 1962).

L'installation à Jérusalem ouvre une nouvelle période, heureuse, de la vie de Claude Vigée. C'est la découverte d'un univers pittoresque, haut en couleur, qu'il décrit dans *Moisson de Canaan*. Claude Vigée fait alors des rencontres importantes, comme celle de Martin Buber et de Gerschom Scholem. C'est ce dernier qui lui ouvre l'immense trésor poétique de l'univers cabalistique, incitant le poète à approfondir sa connaissance du mythe. Il suit aussi les leçons de Léon Askénazi, dit Manitou, et côtoie André Néher et André Chouraqui, ainsi que des écrivains et poètes israéliens écrivant en hébreu, comme Léa Goldberg, Agnon, Yehouda Amichai, David Rokéah, Haïm Gouri, Ted Carmi, d'origine américaine, ou A.B. Yehoshua. Le contact avec Paris n'est pas rompu. Claude Vigée y rencontre André Malraux en 1966 et continue à y publier poèmes, judans et essais chez Flammarion, de 1967 à 1989. Son œuvre, depuis *La lutte avec l'ange*, est bien reçue par la critique et a été saluée par de nombreux poètes et écrivains. Il a également reçu un certain nombre de prix, comme le prix Würth en Allemagne, ou, en France, le Grand Prix de l'Académie française, puis, en 2013, le Grand Prix national de la Poésie. Claude Vigée a également mené un dialogue suivi avec des philosophes, comme Vladimir Jankélévitch, Jean Wahl, Robert Misrahi, Emmanuel Levinas ou le biologiste Henri Atlan. Son œuvre, à ce jour, est traduite en allemand, en italien et en anglais.

Il n'a jamais non plus oublié l'Alsace puisqu'il a publié de nombreux poèmes en langue alsacienne, *Les orties noires* (1984) et *Le feu d'une nuit d'hiver* (1989) notamment. En 1994 et 1995, il écrit ses mémoires d'enfance – les deux tomes de *Un panier de houblon*. Il approfondit également, durant cette période, la spiritualité juive avec des ouvrages comme *Vision et silence dans la poésie juive* (1999) ou *Dans le silence de l'Aleph* (1992). Les éditions Parole et Silence ont dès lors publié régulièrement ses poèmes, ses essais et de nombreux entretiens, rééditant aussi de nombreux écrits critiques importants extraits des *Artistes de la faim* ou de *L'Art et le démonique*, entre autres. Depuis 2001, Claude Vigée vit uniquement à Paris en raison de l'état de santé de son épouse, dont il a pris soin depuis les débuts de sa maladie, en 1997, jusqu'à sa disparition, le 17 janvier 2007. Il connut, quelques années plus tard, un autre deuil, celui de Daniel, son fils cadet, mort le 3 novembre 2013, à Paris. En 2008 a paru *Mon heure sur la terre* aux éditions Galaade. D'autres ouvrages ont suivi : *Lièwesschprooch*, Poésies et proses en dialecte alsacien, Bischwiller, Uffem Haseschprung éditeurs, 2008. *Mélancolie solaire*, Paris, Orizons, 2008. *Le fin murmure de la lumière*, Paris, Parole et Silence, 2009. *Ce qui demeure : Le témoignage d'Adrien Finck*, Strasbourg, Éditions de la Revue alsacienne de littérature, 2009. *L'extase et l'errance* (réédition), Paris, Orizons, 2009. *La double voix*, Paris, Parole et Silence, 2010. *Les Sentiers de velours sous les pas de la nuit*, Cahier de *Peut-être* n° 1, Chalifert, Association des Amis de l'œuvre de Claude Vigée, 2010. *Rêver d'écrire le temps : De la forme à l'informe*, Paris, Orizons, 2011. Il existe, dans la collection Points Seuil, une anthologie des poèmes, parue en 2013 sous le titre *L'homme naît grâce au cri*.

Sur l'idée d'Évy, une Association des Amis de l'œuvre de Claude Vigée s'est créée à l'automne 2007. Elle publie une revue poétique et philosophique, annuelle, *Peut-être*, fondée en 2010, dont le présent recueil constitue un numéro spécial. Tous renseignements sur : <http://revuepeut-etre.fr> Claude Vigée se trouve également au comité de rédaction de la revue *Temporel* : <http://temporel.fr>

L'œuvre poétique de Claude Vigée est disponible dans son entier dans les trois volumes suivants :

*Jusqu'à l'aube future*, Poèmes 1950-2015. *Peut-être* n° 9. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018. Cette notice biobibliographique en est extraite.

*Le sentier du futur, qui mène à l'origine*. Poèmes alsaciens. Édition bilingue. Cahier de *Peut-être* n° 5. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018. La bibliographie en est extraite.

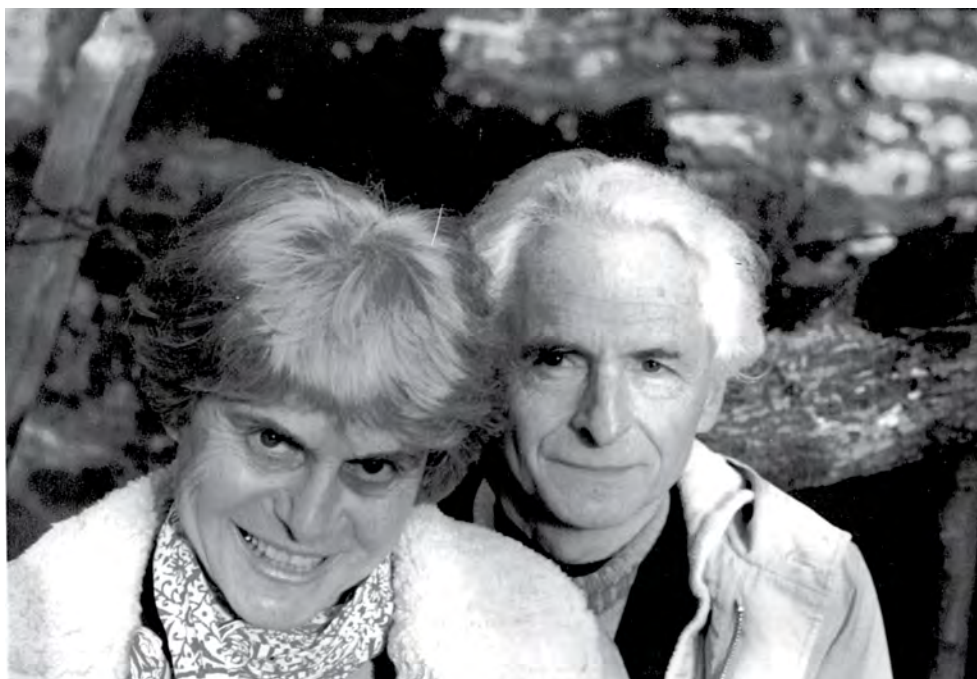
*Pourquoi faut-il ?* 2017 et *Perce-Neige* (1936-1940). Poèmes de l'enfance et de l'adolescence en Alsace. *Peut-être* n° 10. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2019, pp. 115 et 117-141.



Déjeuner à Chalifert en 2008 avec Henri Meschonnic, Claude Vigée, Régine Blaig, Jola et Daniel Vigée. Photographie prise par Raphaël Vigée.

peut être

- 304 -



Évy et Claude.  
© Famille Vigée.

## Bibliographie

- La Lutte avec l'ange*, Paris, Les Lettres, 1950. Nouvelle édition complète, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Avent*, Paris, Les Lettres, 1951.
- Aurore Souterraine*, Paris, Seghers, 1952.
- La Corne du Grand Pardon*, Paris, Seghers, 1954.
- L'Été indien* (poèmes, suivis du Journal de l'Été indien). Paris, Gallimard, 1957.
- Les Artistes de la Faim, essais critiques*, Paris, Calmann-Lévy, 1960.
- Révolte et louanges*, Paris, Corti, 1962.
- Canaan d'Exil*, Paris, Seghers, 1962.
- Moisson de Canaan*, Paris, Flammarion, 1967.
- Le soleil sous la mer*, Paris: Flammarion, 1972.
- Délivrance du souffle*, Paris : Flammarion, 1977.
- Du bec à l'oreille*, Strasbourg, Éditions de la Nuée-Bleue, 1977.
- L'art et le démonique*, Paris, Flammarion, 1978.
- L'extase et l'errance*, Paris, Grasset, 1982.
- Pâque de la parole*, Paris, Flammarion, 1983.
- Le Parfum et la cendre*, Paris, Grasset, 1984.
- Les Orties noires*, Paris, Flammarion, 1984.
- Vivre à Jérusalem : Une voix dans le défilé. Chronique : 1960-1985*, En collaboration avec Luc Balbont. Paris : Nouvelle Cité, 1985.
- Heimat des Hanches*, Baden-Baden, Elster, 1985.
- La Manne et la Rosée* (essai), Paris, Desclée de Brouwer, 1986.
- La Faille du regard*, Paris, Flammarion, 1987.
- Wénderôwefir*, Strasbourg, Association Jean-Baptiste Weckerlin, 1988.
- La Manna e la rugiada*, Rome, Borla, 1988.
- Le Feu d'une nuit d'hiver: Chantefable*, Paris, Flammarion, 1989.
- Aux sources de la littérature moderne: 1. Les Artistes de la faim: Essais*, Bourg-en-Bresse, Philippe Nadal, 1989.
- Leben in Jerusalem*, Baden-Baden, Elster Verlag, 1990.
- Dans le Silence de l'Aleph: Écriture et Révélation*, Paris, Albin Michel, Spiritualités vivantes, 1992
- Apprendre la nuit*, Paris, Arfuyen, 1991.
- L'Héritage du feu*, Paris, Mame, 1992.
- Selected Poems*, Traduits par Anthony Rudolf, Londres, Menard-King's College Press, 1992.
- Claude Vigée, Victor Malka, *Le Puits d'eaux vives: Entretiens sur les Cinq Rouleaux de la Bible*, Paris, Albin Michel, 1993.
- Un Panier de houblon*, Tome 1, Paris, J.-C. Lattès, 1994.
- Un Panier de houblon*, Tome 2, *L'Arrachement*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1995.
- Aux Portes du labyrinthe*, Paris, Flammarion, 1996.
- La Maison des vivants: Images retrouvées*, Strasbourg, La Nuée bleue, 1996.
- Treize inconnus de la Bible* (avec Victor Malka), Paris, Albin Michel, 1996.
- Bischwiller oder Der grosse Lebold, jüdische Komödie*, Berlin, Verlag das Arsenal, 1998.
- Le Grenier magique*, Album (en collaboration avec Alfred Dott), Bischwiller, Graph, 1998.
- La Lucarne aux étoiles: Dix cahiers de Jérusalem (1967-1997)*, Paris, Éditions du Cerf, 1998.

- Vision et silence dans la poésie juive*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- Les Orties noires*, Nouvelle édition bilingue, préfacée et commentée par Frédéric Hartweg, Postface de Heidi Traendlin, Strasbourg, Oberlin, 2000.
- Journal de l'été indien: Il n'y a pas de temps profane*, Paris, Parole et Silence, 2000.
- Le Passage du vivant*, Paris, Parole et Silence, 2001.
- La Lune d'hiver*, Paris, Honoré Champion, 2002, Première édition, Flammarion, 1970.
- Dans le Creuset du vent*, Paris, Parole et Silence, 2003.
- Danser vers l'abîme*, Paris, Parole et Silence, 2004.
- Être poète pour que vivent les hommes. Choix d'essais et d'entretiens 1950-2005*, Paris, Parole et Silence, 2006.
- Les Portes éclairées de la nuit*, En collaboration avec Sylvie Parizet, Paris, Éditions du Cerf, 2006.
- Pentecôte à Bethléem. Choix d'essais, 1960-1987*, Paris, Parole et Silence, 2006.
- Claude Vigée et Yvon Le Men, *Toute vie finit dans la nuit*, entretiens, Paris, Parole et Silence, 2007.
- La nostalgie du père*. Nouveaux essais, entretiens et poèmes, 2000-2007. Paris, Parole et Silence, 2007.
- Chants de l'absence / Songs of absence. Edition bilingue*. Poèmes traduits en anglais par Anthony Rudolf. Londres/Paris, The Menard Press/Temporel, 2007.
- L'èweschprooch*, Poésies et proses en dialecte alsacien, Bischwiller, Uffem Hàaseschprung éditeurs, 2008.
- Mon heure sur la terre*, Paris, Galaade, 2008.
- Mélancolie solaire*, Paris, Orizons, 2008.
- Le fin murmure de la lumière*, Paris, Parole et Silence, 2009.
- Ce qui demeure : Le témoignage d'Adrien Finck*, Strasbourg, Editions de la Revue alsacienne de littérature, 2009.
- L'extase et l'errance* (réédition), Paris, Orizons, 2009.
- La double voix*, Paris, Parole et Silence, 2010.
- Les Sentiers de velours sous les pas de la nuit*, Cahier de *Peut-être* n° 1, Chalifert, Association des Amis de l'œuvre de Claude Vigée, 2010.
- Rêver d'écrire le temps : De la forme à l'informe*, Paris, Orizons, 2011.
- L'homme naît grâce au cri*, Poèmes choisis (1950-2012). Paris, Seuil, 2013.
- Heimat des Hauches : Gedichte und Gespräche* (1985). Zürich, Elster Verlag, 2017.
- Jusqu'à l'aube future*. Poésies complètes (1950-2015). *Peut-être*, n° 9, janvier 2018.
- Le sentier du futur, qui mène à l'origine*. Cahier de *Peut-être*, n° 5. Chalifert, Association des Amis de l'œuvre de Claude Vigée, 2018.
- Pourquoi faut-il ?* (2017) et *Perce-Neige*, poèmes de jeunesse (1936-1940). *Peut-être* n° 10, janvier 2019, pp. 115-141.
- Traductions :*
- Cinquante poèmes de R.M. Rilke*, Paris, Les Lettres, 1953; « Jeunes Amis du Livre », 1957.
- Mon printemps viendra*, poèmes de Daniel Seter, adaptés par Claude Vigée, Paris, Seghers, 1965.
- Les Yeux dans le rocher*, poèmes de David Rokéah, traduits de l'hébreu par Claude Vigée, Paris, Corti, 1968.
- L'Herbe du songe*, poèmes d'Yvan Goll, traduits de l'allemand par Claude Vigée, Paris, Caractères, 1971 ; Arfuyen, 1988.
- Le Vent du retour*, poèmes de R.M. Rilke, Paris, Arfuyen, 1989, Nouvelle édition bilingue, avec préface et postface de Claude Vigée, 2005.
- Quatre Quatuors*, poèmes de T. S. Eliot, traduits de l'anglais par Claude Vigée, Londres, The Menard Press, 1992.

*Netz des Windes*, traduit par Walter Helmut Fritz. Künzelsau, Swiridoff Verlag, 2002.

*Un Abri pour nos têtes*, poèmes de Shirley Kaufman, traduits de l'américain par Claude Vigée, Chambon-sur-Lignon, Cheyne, 2003.

*Alle porte del silenzio*, traduction italienne d'Ottavio Di Grazia, Milan, Paoline, 2003.

*Wintermond*, traduit par Lieselotte Kittenberger, Künzelsau, Swiridoff Verlag, 2004.

*Archives littéraires :*

Institut mémoire de l'Édition contemporaine (I.M.E.C.), Abbaye d'Ardennes, 14280 Saint-Germain-la-Blanche-Herbe.

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, 6 place de la République, 67070 Strasbourg.

*Ouvrages sur Claude Vigée :*

Jean-Yves Lartichaux, *Claude Vigée*, Paris, Seghers Poètes d'aujourd'hui, 1978.

Adrien Finck, *Lire Claude Vigée*, Strasbourg, C.R.D.P. n° 14, 1990.

Adrien Finck, *Claude Vigée : Un témoignage alsacien*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2001.

Francine Kaufmann, « *Le Judan, ou l'esthétique littéraire de Claude Vigée* », in *Écrits français d'Israël de 1880 à nos jours*, textes réunis et présentés par David Mendelson et Michaël Elial, *La Revue des Lettres modernes*, Paris, Minard, 1989.

Heidi Traendlin, *La Poésie alsacienne de Claude Vigée: Poésie baroque, poésie d'enfance*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 1999.

*La Terre et le souffle: Rencontre autour de Claude Vigée, 22-29 août 1988*, Colloque de Cerisy, 22-29 août 1998, Sous la direction d'Hélène Péras et Michèle Finck, Paris, Albin Michel, 1992.

*Colloque Claude Vigée*, Université de Strasbourg. Revue alsacienne de Littérature n° 30, 1990.

*L'Œil témoin de la parole: Rencontre autour de Claude Vigée*, Sous la direction de David Mendelson et Colette Leinmann, Paris, Parole et Silence, 2001.

*Hommage à Claude Vigée*, pp. 1-50, *Continuum* n° 2, Tel-Aviv, 2004.

Anne Mounic, *La Poésie de Claude Vigée: Danse vers l'abîme et connaissance par joui-dire*, Paris, L'Harmattan, 2005.

*L'Œuvre de Claude Vigée*, revue *Friches*, Saint-Yrieix, 2006.

Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie: Claude Vigée*, Forum Literaturen Europas 4, Brême, 2007.

Sylvie Parizet, éd., « *Là où chante la lumière obscure* », *Hommage à Claude Vigée*, Paris, Cerf, 2011.

Anne Mounic, éd., *Benjamin Fondane / Claude Vigée : Le questionnement des origines*. Paris : Honoré Champion, 2014.

Anne Mounic, éd., « *Tu dis pour naître* » : Rencontres internationales autour de l'œuvre de Claude Vigée. Revue *Peut-être* n° 7, janvier 2016.

Andrée Steinmetz-Meichel, *Zum Gelobten Land verdammt : Claude Vigées Weg nach Jerusalem*. Zürich : Elster Verlag, 2017.

Anne Mounic, éd., *Hommage à Claude Vigée*. Revue *Peut-être*, n° 13, janvier 2022.

*Travaux universitaires :*

Michèle Finck, *Exil et origine dans La Vallée des Ossements de Claude Vigée*, D.E.A. sous la direction de Pierre Brunel, Université de Paris IV Sorbonne, juin 1984.

Heidi Traendlin, *Claude Vigée ou le poète face à la réalité*. D.E.A. sous la direction de Françoise Gerbod et d'Anne-Marie Pelletier. Université de Paris X Nanterre, 1992.

Andrée Steinmetz-Meichel, *Zum gelobten Land verdammt: Claude Vigée's Weg nach Jerusalem*. Magisterarbeit, Magister Artium (M.A.), Institut für Literaturwissenschaft, Universität Karlsruhe, 1993.

Ronald Euler, *La Problématique alsacienne dans le poème des Orties noires de Claude Vigée*, Mémoire de maîtrise sous la direction d'Adrien Finck, Université des sciences humaines de Strasbourg, décembre 1995.

Philippe Abry, *Des Racines et des ailes: aspects du parcours poétique d'Adrien Finck et de Claude Vigée*, Mémoire de D.E.A. sous la direction de Maryse Staiber, Université Marc Bloch. Strasbourg, juin 2003.

Elisa Carli, *Il viaggio nel labirinto: Claude Vigée E la ricerca della parola poetica*. Tesi di laurea. Università degli Studi della Calabria. Facoltà di Lettere e filosofia, 2003-2004.

Aude Préta de Beaufort, *La Poésie comme « exercice spirituel » et comme « incarnation »...*, thèse d'habilitation soutenue à l'Université de Paris IV-Sorbonne le 4 juillet 2005. Un chapitre de l'essai est consacré à l'œuvre de Claude Vigée.

Revue :

*Temporel*, revue littéraire et artistique, fondée en février 2006. <http://temporel.fr> Revue en ligne.

*Peut-être*, revue poétique et philosophique, fondée en janvier 2010. Parution annuelle. <http://revuepeut-etre.fr>



Peut être

N°1  
mars  
2010



Revue poétique  
& philosophique

Peut être

N°3  
2012



Revue poétique  
& philosophique

Peut être

N°5  
2014



Revue poétique  
& philosophique

Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée

# La Revue

Peut être

N°2  
2011



Revue poétique  
& philosophique

Peut être

N°4  
2013



Revue poétique  
& philosophique

Peut être

N°6  
2015



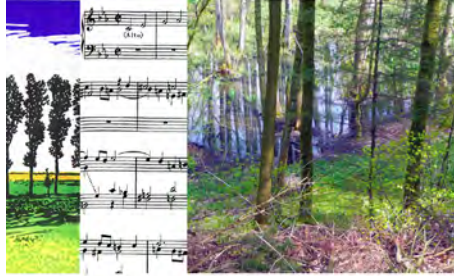
Revue poétique  
& philosophique

Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée



Claude Vigée

Les sentiers de velours sous les pas de la nuit



Les Cahiers de Peut-être

Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée

André Spire

Mots et notes



Les Cahiers de Peut-être

Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée

Pluie de noix

Anthologie bilingue de poésie alsacienne

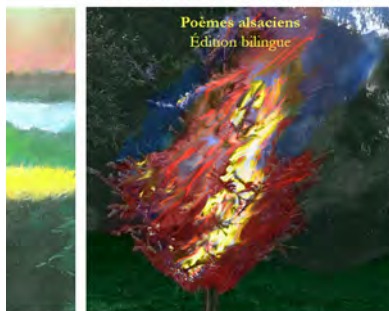


Les Cahiers de Peut-être

Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée

Claude Vigée

Le sentier du futur, qui mène à l'origine



Les Cahiers de Peut-être

Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée

# Les cahiers

Henri Meschonnic

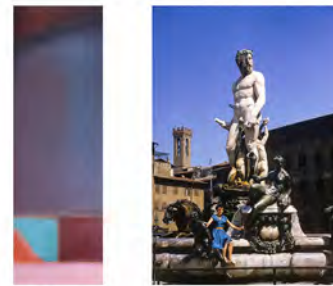
Un coup de Bible  
dans la philosophie

Les Cahiers de Peut-être

Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée

Claude Vigée

Esilio della parola / Exil de la parole  
Edition bilingue



Les Cahiers de Peut-être

Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée



Claude Vigée à Strasbourg, après la signature à la librairie Kléber.

Cette revue a été achevée d'imprimer, en Garamond, en janvier 2022  
sur les presses de l'Imprimerie Trèfle Communication – Le Révérend, Paris  
pour le compte de l'Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée  
Numéro d'imprimeur :

*Imprimé en France*

Dépôt légal : janvier 2022

ISSN : 2105-7516 - ISBN : 978-2-9557029-6-3

Ainsi le bélier arraché au buisson rayonne sans trêve sur le bûcher du mont Moriah ; les prunelles d'Abraham deviennent immenses et noires devant les cornes torses de la lumière. Bélier de l'origine, tu te cabrais vivant dans le refuge dernier de mon âme, buisson de foudre bondissant tout armé hors de la cathédrale détruite de l'enfance !

Sur un pan de colline déserte dans la Haute-Judée, le feu de camp vespéral agonise dans sa coque de pierre, au creux du rocher taraudé d'yeux obscurs comme le crâne du temps. Quel est le mystère de ce feu qui toujours recommence en moi, pourquoi le jaillissement éternel de la flamme jusqu'à la rupture soudaine, l'irruption de la nuit, l'effondrement royal au milieu d'une forêt de cendres ? Mais d'abord, dans un éclair, s'étreignent nos deux corps nus, toisons emmêlées et ardentes, comme ces grands sarments en feu tout enchevêtrés qui éclatent sur la plage d'Ashqelon à la nuit tombante, quand le vent d'Égypte se lève sur la mer pour attiser le lit de braises qui rougeoit dans le sable.

Claude Vigée, *Le Buisson ardent*.



Pour cet hommage à Claude Vigée sont ici réunis : Thierry Alcoloumbre, Fernande Bartfeld, Muriel Baryosher-Chemouny, Guy Braun, Beryl Cathelineau Villatte, Nicolas Class, Laurent Cohen, Ottavio Di Grazia, Alfred Dott, Monique Jutrin, Liliane Klapisch, Yvon Le Men, Stéphane Mosès, Anne Mounic, Hélène Péras, Freddy Raphaël, Pascal Riou, Betty Rojzman, Anthony Rudolf, Marc Sagnol, Michaël de Saint-Cheron, Claudine Singer, Astrid Starck-Adler, Margaret Teboul, Heidi Traendlin.

S'y associent Paul Assall, Pierre Brunel, Helmut Pillau.

Ci-dessus : Claude Vigée chez Alfred Dott.  
Photographie d'Alfred Dott.

Couverture : Liliane Klapisch, *Lilas*.